

# Rocambole I

L'héritage mystérieux I

---

Ponson du Terrail



BeQ

Ponson du Terrail

Rocamboles I

# L'héritage mystérieux I

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *À tous les vents*

Volume 847 : version 1.0

Rocamboles I  
**L'héritage mystérieux I**

Édition de référence :  
Bibliothèque Marabout Géant.

# I

C'était en 1812.

La Grande Armée effectuait sa retraite, laissant derrière elle Moscou et le Kremlin en flammes, et la moitié de ses bataillons dans les flots glacés de la Bérésina.

Il neigeait...

De toutes parts, à l'horizon, la terre était blanche et le ciel gris.

Au milieu des plaines immenses et stériles se traînaient les débris de ces fières légions, naguère conduites par le nouveau César à la conquête du monde, que l'Europe coalisée n'avait pu vaincre, et dont triomphait à cette heure le seul ennemi capable de les faire reculer jamais : le froid du nord.

Ici, c'était un groupe de cavaliers raidis sur leur selle et luttant avec l'énergie du désespoir

contre les étreintes d'un sommeil mortel. Là, quelques fantassins entouraient un cheval mort qu'ils se hâtaient de dépecer, et dont une bande de corbeaux voraces leur disputaient les lambeaux.

Plus loin, un homme se couchait avec l'obstination de la folie, et s'endormait avec la certitude de ne se point réveiller.

De temps à autre, une détonation lointaine se faisait entendre ; c'était le canon des Russes. Alors les traînards se remettaient en route, dominés par le chaleureux instinct de la conservation.

Trois hommes, trois cavaliers, s'étaient groupés à la lisière d'un petit bois, autour d'un amas de broussailles qu'ils avaient à grand-peine dépouillés de leur couche de neige durcie, et auxquelles ils avaient mis le feu.

Chevaux et cavaliers entouraient le brasier, les hommes accroupis et les jambes croisées, les nobles animaux la tête basse et l'œil fixe.

Le premier de ces trois hommes portait un

lambeau d'uniforme encore recouvert des épaulettes de colonel. Il pouvait avoir trente-cinq ans ; il était de haute taille, d'une mâle et noble figure, et son œil bleu respirait à la fois le courage et la bonté.

Il avait le bras droit en écharpe, et sa tête était enveloppée de bandelettes sanglantes. Une balle russe lui avait fracassé le coude, un coup de sabre lui avait ouvert le front d'une tempe à l'autre.

Le second de ces trois personnages avait dû être capitaine, si l'on en croyait son uniforme en haillons ; mais, à cette heure, il n'y avait plus ni colonels, ni capitaines, ni soldats.

La Grande Armée n'était plus qu'un triste amas d'hommes en haillons, fuyant l'âpre bise du nord bien plus que les hordes du Don et du Caucase, déchaînées à leur poursuite comme une bande affamée de loups et d'oiseaux de proie.

Ce dernier était également un jeune homme, au front bas, au teint olivâtre, au regard mobile et indécis ; ses cheveux noirs trahissaient l'origine méridionale ; à son accent traînant et à la vivacité de ses gestes, on devinait un de ces Italiens si

nombreux, sous le premier Empire, dans l'armée française.

Plus heureux que son chef, le capitaine n'était point blessé, et il avait supporté plus facilement jusque-là les atteintes mortelles de ce froid terrible qui refoulait vers le sud les audacieuses légions de César.

Le troisième enfin de cette petite bande était un soldat, un simple hussard de la garde, dont le jeune, rude et mâle visage prenait parfois une expression farouche quand le canon des Russes tonnait dans le lointain, tandis qu'il devenait tout à coup anxieux et caressant si son regard s'arrêtait sur son chef épuisé et tout sanglant.

C'était le soir, la nuit tombait, et les brumes du crépuscule commençaient à confondre la terre blanche et le ciel gris.

– Passerons-nous la nuit ici, Felipone ? demanda le colonel au capitaine italien. Je me sens bien faible et bien las, ajouta-t-il, et mon bras me fait horriblement souffrir.

– Mon colonel, s'écria vivement Bastien, le

hussard, avant que l'Italien eût répondu, il faut repartir, le froid vous tuerait.

Le colonel regarda tour à tour le soldat et le capitaine.

– Croyez-vous ? dit-il.

– Oui, oui ! répéta le hussard avec la vivacité de l'homme convaincu.

Quant au capitaine italien, il paraissait réfléchir.

– Eh bien, Felipone ? insista le colonel.

– Bastien a raison, répondit le capitaine, il faut remonter à cheval et marcher aussi longtemps que possible. Ici, nous finirions par nous endormir, et pendant notre sommeil le brasier s'éteindrait, et nul de nous ne se réveillerait plus... D'ailleurs, écoutez... les Russes approchent... j'entends le canon.

– Oh ! misère ! murmura le colonel d'une voix sourde ; qui m'eût dit jamais que nous en serions réduits à fuir devant une poignée de Cosaques !... Oh ! le froid... le froid !... quel ennemi acharné et terrible !... Mon Dieu ! si je n'avais pas froid...



Et le colonel s'était accroupi devant le brasier et cherchait à ranimer ses membres engourdis.

– Tonnerre et sang ! grommela Bastien, le hussard ; je n'aurais jamais cru que mon colonel, un vrai lion... se laisserait ainsi abattre par cette gueuse de bise qui siffle sur la neige durcie.

Le soldat, en parlant ainsi tout bas, enveloppait le colonel d'un regard plein d'amour et de respect.

La face de l'officier était devenue livide et trahissait ses horribles souffrances ; tout son corps grelottait et tremblait, et la vie, chez lui, semblait s'être concentrée tout entière dans ses yeux, qui conservaient leur expression de douce et calme fierté.

– Eh bien, reprit-il, partons, puisque vous le voulez, mais laissez-moi me réchauffer un instant encore. Quel horrible froid !... Ah ! je souffre, comme je n'ai jamais souffert... et puis je meurs de sommeil... Mon Dieu ! si je pouvais dormir une heure... rien qu'une heure !

Le capitaine italien et le hussard se

consultèrent du regard.

– S’il s’endort, murmura Felipone, nous ne pourrons plus le réveiller et le remettre en selle.

– Eh bien, répondit le courageux Bastien, se penchant à l’oreille du capitaine, je l’emporterai tout endormi. Je suis fort, moi, et pour sauver mon colonel... ah ! je deviendrais un Hercule.

Le capitaine, la tête penchée en arrière, semblait écouter des bruits lointains :

– Les Russes sont à plus de trois lieues, dit-il enfin, la nuit approche, et ils camperont bien certainement avant d’arriver jusqu’à nous. Puisque le colonel veut dormir, laissons-le dormir ; nous veillerons, nous.

Le colonel entendit ces derniers mots, et il tendit la main à l’Italien.

– Merci, Felipone, dit-il, merci, ami ; tu es bon et courageux, toi, tu ne te laisses pas abattre par ce gremlin de vent du nord. Oh ! le froid !

Et le colonel prononçait ces derniers mots avec l’accent de la terreur.

– Mais je ne suis point blessé, moi, répondit

l'Italien, et il est tout simple que je souffre moins.

– Ami, reprit le colonel tandis que le hussard jetait dans le brasier tout ce qu'il trouvait de broussailles et de branches mortes autour de lui, j'ai trente-cinq ans. Soldat à seize ans, j'étais colonel à trente, c'est te dire que j'ai été brave et patient. Eh bien, mon énergie, mon courage, tout, jusqu'à l'indifférence avec laquelle j'acceptais les privations sans nombre de notre noble et dur métier, tout vient échouer contre cet ennemi mortel qu'on appelle le froid. J'ai froid !... Comprends-tu ?

» En Italie, j'ai passé treize heures sur un champ de bataille sous un monceau de cadavres, la tête dans le sang, les pieds dans la boue.

» En Espagne, au siège de Saragosse, je suis monté à l'assaut avec deux balles dans la poitrine ; à Wagram, je suis resté à cheval jusqu'au soir, la cuisse traversée d'un coup de baïonnette. Eh bien, aujourd'hui, je ne suis plus qu'un corps sans âme, un homme à moitié mort... un lâche qui fuit un ennemi qu'il méprise ! les Cosaques ! Et tout cela parce que j'ai froid !...

– Armand... Armand, courage ! dit le capitaine, nous ne serons pas toujours en Russie... nous regagnerons des climats moins durs... nous reverrons le soleil... et les lions sortiront alors de leur torpeur...

Le colonel Armand de Kergaz, c'était son nom, hocha tristement la tête.

– Non, dit-il, je ne reverrai ni le soleil, ni la France... Encore quelques heures de cet horrible froid, et je suis mort !

– Armand ! – Mon colonel ! exclamèrent en même temps le capitaine et le hussard.

– Je meurs de froid, murmura le colonel avec un sourire navré, de froid et de sommeil.

Et comme sa tête s'inclinait sur sa poitrine, et que cette torpeur invincible qui coûta la vie à tant de nobles cœurs, dans cette lamentable retraite de Russie, commençait à s'emparer de lui, le colonel fit un suprême effort, rejeta vivement la tête en arrière, et dit :

– Non, non, je ne peux pas dormir encore ; il faut que je songe à ceux qui sont là-bas.

Et son regard était tourné vers l'horizon, dans la direction de la France.

– Amis, continua-t-il, en s'adressant à la fois au soldat fidèle et dévoué et au capitaine, vous me survivrez tous deux, sans doute, et vous garderez mon souvenir. Eh bien, écoutez, je vous confie ma volonté dernière, je vous recommande ma femme et mon enfant.

Il tendit de nouveau la main au capitaine Felipone, et poursuivit :

– J'ai laissé là-bas, dans notre France aimée, une femme de dix-neuf ans et un enfant qui venait de naître. Bientôt peut-être, la femme sera veuve et l'enfant orphelin.

– Armand ! Armand ! dit le capitaine, ne parle donc point ainsi ; tu vivras !

– Oh ! je voudrais vivre ! murmura-t-il ; vivre et les revoir tous deux !...

L'œil du colonel étincelait, tandis qu'il parlait ainsi d'espérance et d'ardent amour.

– Mais, reprit-il avec un triste sourire, je puis mourir, aussi... et la veuve et l'orphelin ont

besoin de protecteurs.

– Ah ! colonel, s'écria Bastien, vous savez bien que, s'il vous arrivait malheur, votre hussard donnerait sa vie seconde à seconde, et son sang jusqu'à la dernière goutte, pour votre femme et votre enfant.

– Merci ! dit le colonel, je compte sur toi.

Puis il regarda l'Italien.

– Et toi, dit-il, toi, mon vieux camarade, mon ami, mon frère ?

Le capitaine tressaillit, et un nuage passa sur son front. On eût dit que de lointains souvenirs venaient d'être évoqués chez lui par les dernières paroles du colonel.

– Tu viens de le dire, Armand, répondit-il ; ne suis-je pas ton camarade, ton ami, ton frère ?

– Eh bien, si je meurs, reprit le colonel, tu seras l'appui de ma femme, le père de mon enfant.

Une vive rougeur monta, à ces mots, au visage du capitaine ; mais le colonel n'y prit garde, et il ajouta :

– Je sais que tu aimais Hélène, et tu sais bien aussi que nous la laissâmes libre de choisir entre nous deux. Plus heureux que toi, je fus l'élu de son cœur, et je te remercie d'avoir accepté ce sacrifice et d'être demeuré l'ami de celui qui fut ton rival.

Le capitaine avait les yeux baissés. Une pâleur mate venait de succéder à l'incarnat de son front, et si son interlocuteur eût eu tout son sang-froid et n'eût été dominé par ce mélange atroce de souffrances morales et de douleurs physiques, il eût compris qu'une lutte violente s'élevait dans le cœur de l'Italien, torturé par un souvenir.

– Si je meurs, acheva le colonel, tu l'épouseras... Tiens...

En prononçant ce dernier mot, le colonel ouvrit son uniforme et tendit un pli cacheté à Felipone.

– Voilà mon testament, dit-il ; je l'ai écrit au début de notre malheureuse campagne, et agité d'un étrange pressentiment. Par ce testament, mon ami, je te laisse la moitié de ma fortune, si tu consens à épouser ma veuve.

De pâle qu'il était, le capitaine devint livide, un tressaillement nerveux s'empara de tout son corps, et il étendit vers le testament une main convulsive.

– Sois tranquille, Armand, murmura-t-il d'une voix sourde, s'il t'arrivait malheur, je t'obéirais... Mais tu vivras, ajouta-t-il, tu reverras ton Hélène, pour laquelle je n'éprouve plus désormais qu'une vive et respectueuse amitié.

– J'ai froid, répéta le colonel, avec la conviction d'un homme qui croit à sa mort prochaine.

Et sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, et le sommeil le prit avec une ténacité tyrannique.

– Laissons-le dormir quelques heures, dit le capitaine à Bastien, nous veillerons.

– Gueuse de bise ! murmura Bastien avec colère, et tout en aidant l'Italien à coucher le colonel en travers du brasier et à le couvrir de lambeaux de vêtements et de couvertures qu'ils possédaient encore.

Cinq minutes après, le colonel Armand de



Kergaz dormait profondément.

Bastien, l'œil attaché sur lui, avec la caressante fixité du chien fidèle, alimentait sans cesse le brasier, et veillait à ce qu'aucune étincelle, aucun charbon ardent ne tombât sur son chef endormi.

Quant au capitaine, il avait la tête dans ses mains ; son regard était baissé, et mille pensées confuses s'agitaient sans doute dans son cerveau.

Cet homme, pour lequel le colonel avait une aveugle amitié, possédait tous les vices des peuples dégénérés. Avide et vindicatif, il était souple et insinuant avec tout le monde. Soldat de fortune, il avait eu l'art de se lier dans l'armée française avec des officiers riches et titrés. Ne possédant pas une obole, il n'avait que des amis millionnaires.

Felipone était devenu capitaine bien plus par la force des choses, en un temps où la mort faisait une ample moisson d'officiers, que par sa propre bravoure.

Il avait bien assisté à plusieurs batailles, mais

jamais on ne l'y avait vu s'y distinguer personnellement. Peut-être n'était-ce point un lâche ; mais, à coup sûr, ce n'était pas un homme brave jusqu'à la témérité.

Felipone et le colonel Armand étaient amis depuis quinze années. Capitaines tous deux, trois ans auparavant, ils avaient rencontré à Paris mademoiselle Hélène Durand, fille d'un fournisseur des armées, belle et charmante jeune fille dont ils s'éprirent tous les deux. Hélène avait choisi le colonel.

De ce jour, Felipone jura à son ami cette haine violente et terrible qui ne peut germer que dans un cœur méridional, haine concentrée et muette, dissimulée sous les dehors de la plus cordiale affection, mais implacable, mortelle, et qui devait éclater au premier moment favorable. Vingt fois durant la campagne, au milieu d'une mêlée, Felipone avait ajusté le colonel dans l'ombre et la fumée du combat.

Vingt fois il avait hésité, cherchant une vengeance plus complète et plus cruelle que cet assassinat.

Or, cette vengeance, l'Italien venait de la trouver enfin, et il la méditait froidement, tandis que le colonel dormait sous le regard dévoué de Bastien.

– Le fou ! pensait Felipone qui jetait de temps à autre un sombre coup d'œil à l'officier endormi, le fou ! il vient de me donner à la fois son argent, à moi qui suis pauvre, et sa femme, à moi qu'elle a repoussé... On ne saurait prononcer plus éloquemment son arrêt de mort.

Le regard du capitaine s'arrêta l'espace d'une seconde sur Bastien.

– Cet homme me gêne, se dit-il, tant pis pour lui !

Et Felipone se dressa et s'approcha de son cheval.

– Que faites-vous, capitaine ? demanda le hussard.

– Je veux vérifier les amorces de mes pistolets.

– Ah ! dit Bastien.

– Avec cette neige du diable, poursuivit tranquillement le capitaine, il ne serait pas

étonnant que les bassinets eussent pris de l'humidité, et si les Cosaques arrivaient...

Felipone mit à ces mots les mains sur les fontes, en retira un pistolet et en fit jouer négligemment la batterie.

Bastien le regardait tranquillement et sans défiance aucune.

– La poudre est sèche, dit le capitaine, le silex est en bon état. Passons à un autre.

Et il prit un second pistolet, qu'il vérifia avec le même soin.

– Sais-tu, dit-il tout à coup en regardant le hussard, que j'ai une adresse merveilleuse au tir de cette arme.

– C'est bien possible, capitaine.

– À trente pas, continua tranquillement Felipone, dans un duel, je touchais mon homme au cœur, et je le tuais toujours raide.

– Ah ! murmura Bastien avec distraction, et tout entier à ses fonctions de veilleur de nuit.

– Il y a mieux, poursuivit le capitaine, j'ai fait

plusieurs fois le pari de crever un œil à mon adversaire, le gauche ou le droit, et j'ai toujours fait mouche... Mais, vois-tu, ami Bastien, le plus simple est de viser au cœur, on tue raide.

Et le capitaine abaissa le canon de son pistolet.

– Que faites-vous ? s'écria vivement Bastien, qui fit un saut en arrière.

– Je vise au cœur, répondit froidement Felipone, qui ajusta le soldat en disant : Je ne veux pas te faire souffrir.

Et il fit feu, ajoutant :

– Tu me gênais, mon garçon ; tant pis pour toi !

Un éclair illumina la nuit, une détonation se fit entendre, suivie d'un cri de douleur, et le hussard tomba à la renverse.

À ce bruit, à ce cri, le colonel fut brusquement arraché à son léthargique sommeil, et il se souleva à demi, croyant avoir affaire aux Russes.

Mais Felipone, qui s'était armé du second pistolet, lui appuya soudain son genou sur la poitrine et le renversa brutalement sur le sol, où il

le tint couché.

Alors le colonel, stupéfait de cette brusque agression, put voir penchée sur lui la figure grimaçante et railleuse de son ennemi, animée d'un féroce sourire, et ce sourire lui révéla, avec la rapidité de l'éclair, toute la bassesse, toute la cruelle infamie de cet homme en qui il avait cru.

– Ah ! ah ! ricana l'Italien, tu as été assez niais, colonel Armand de Kergaz, pour croire à l'amitié de l'homme à qui tu avais volé la femme qu'il aimait... et tu as été assez niais pour t'imaginer qu'il te le pardonnerait jamais ! Ah ! tu as poussé la sottise et la stupidité jusqu'à faire ton testament, suppliant ce cher ami d'épouser ta veuve et d'accepter la moitié de ta fortune !... Et puis, tu t'es endormi tranquillement avec l'espoir de te réveiller, de voir luire des jours meilleurs et de rejoindre cette femme et cet enfant, objets de ta sollicitude ardente !... Triple sot !... Eh bien, non, acheva le capitaine, tu ne les reverras pas, et tu vas te rendormir pour toujours, cher ami !

Et le capitaine dirigea le canon de son pistolet vers le front d'Armand de Kergaz.

Celui-ci, dominé par l'instinct de la conservation, essaya de se débarrasser de son étreinte, de secouer ce genou qui pesait sur lui.

Mais Felipone le tint cloué à terre et lui dit :

– C'est inutile, mon colonel, il faut rester ici.

– Lâche ! murmura Armand de Kergaz, dont l'œil étincela de mépris.

– Sois tranquille, Armand, ton vœu sera accompli : j'épouserai ta veuve, je porterai ton deuil, et le monde me verra te pleurer éternellement. Je suis homme à observer les convenances.

Et le pistolet toucha le front du colonel, maintenu immobile sous le genou de l'Italien, et celui-ci fit feu avec le même sang-froid qu'il en avait mis tout à l'heure à tirer sur le hussard fidèle.

La balle brisa le crâne au colonel Armand de Kergaz, et les débris de sa cervelle rejaillirent sanglants sur les mains de l'assassin.

Bastien était étendu tout auprès dans une mare de sang, et le crime de l'Italien n'avait eu d'autre témoin que Dieu.



## II

Quatre ans après la scène terrible que nous venons de raconter, c'est-à-dire au mois de mai 1816, nous aurions retrouvé le capitaine Felipone colonel et l'heureux époux de madame Hélène de Kergaz.

Le colonel habitait, durant l'été, une belle terre d'apparence seigneuriale, située en Bretagne, aux limites extrêmes du Finistère. Kerloven, c'était son nom, était une propriété de famille que feu le colonel Armand de Kergaz avait léguée à sa femme.

Le château était bâti au bord de la mer, en haut d'une falaise, et du côté de la terre il dominait une jolie petite vallée bretonne couverte de bruyères roses et bordée de grands bois.

Rien n'était plus sauvage et plus pittoresque, plus isolé et plus charmant d'aspect, que ce vieux manoir féodal complètement restauré dans le goût

moderne à l'intérieur, grâce à la fortune immense du colonel Felipone, et auquel, à l'extérieur, on avait conservé son poétique manteau de vétusté.

Un grand parc aux ormes séculaires entourait le château de l'ouest à l'est. La façade était battue en brèche par la mer, cette mer houleuse et grise, aux grandioses colères, qui ronge éternellement les côtes bretonnes.

Une plate-forme, dont la construction remontait aux croisades, s'étendait, de ce côté, d'une tour à l'autre.

En bas, à plusieurs centaines de pieds, grondait le vieil Océan.

Le colonel était arrivé à Kerloven vers la fin d'avril, en compagnie de sa femme, qui touchait au terme d'une grossesse, fruit premier de son nouvel hymen, et d'un enfant de cinq ans environ qui s'appelait Armand, comme son père, l'infortuné colonel de hussards que nous avons vu mourir assassiné par l'Italien.

Le colonel Felipone avait été fait comte par la Restauration, ce qui faisait que la veuve de

M. de Kergaz, qui était gentilhomme de la vieille roche, avait conservé ainsi son titre de comtesse.

Le comte, – nous appellerons ainsi désormais l’Italien, – le comte, disons-nous, passait son temps à chasser dans les environs, et s’était lié avec tous les hobereaux d’alentour.

La comtesse vivait dans la retraite la plus absolue.

Certes, ceux qui avaient connu jadis à la cour de l’empereur Napoléon la brillante et belle Hélène de Kergaz auraient eu peine à la reconnaître dans cette femme pâle et flétrie, au regard navré, à la démarche emplie de mornes lassitudes, au sourire triste et résigné.

Quatre années plus tôt, madame de Kergaz, qui depuis plusieurs mois était en proie à une mortelle inquiétude sur le sort de son mari, avait vu entrer chez elle, un matin, le capitaine Felipone tout vêtu de noir.

Le capitaine, on le sait, avait aimé Hélène ; mais son amour n’avait eu d’autre résultat que celui d’inspirer à la jeune femme une aversion

profonde pour cet homme, dont elle devinait instinctivement la nature fausse et perverse.

Bien souvent, depuis son mariage, elle avait essayé d'ouvrir les yeux à M. de Kergaz sur son amitié pour l'Italien ; malheureusement, le colonel avait pour lui une aveugle affection que rien n'aurait su altérer.

À la vue du capitaine, la comtesse avait poussé un cri, devinant un malheur.

Felipone s'était approché d'elle lentement ; il avait pris ses deux mains dans les siennes, et dit, en essuyant une larme hypocrite :

– Dieu est sévère pour nous, madame : il nous a pris, à vous, votre époux ; à moi, mon ami. Pleurons ensemble...

Ce ne fut que quelques jours plus tard que la malheureuse veuve prit connaissance du testament de son mari, de ce testament où il la suppliait, l'insensé ! d'épouser celui qui devait être son meurtrier, et de donner un second père à son enfant.

Mais l'aversion de la comtesse pour Felipone

était si grande, qu'elle se révolta et lui refusa sa main.

L'Italien était souple et patient : il parut s'étonner du vœu de son ami défunt ; il se déclara indigne de prendre sa place. Il sollicita l'humble faveur de demeurer le simple protecteur, l'ami dévoué de la pauvre veuve, le tuteur du jeune orphelin.

Et pendant trois années, cet homme joua si bien son rôle, il se montra si affectueux, si bon, si plein de dévouement et d'abnégation, qu'il finit par désarmer la comtesse ; elle crut s'être trompée et l'avoir mal jugé.

Puis, les revers de l'ère impériale arrivèrent.

Madame de Kergaz était de naissance entachée de roture, elle était la veuve d'un officier de l'empire, elle se trouva en butte à quelques persécutions ; plus que jamais elle comprit cet isolement terrible de la veuve qui est mère et qui se doit à son fils.

Felipone était devenu courtisan, il était bien en cour, et il pouvait beaucoup pour l'avenir de

l'orphelin.

Cette dernière considération triompha en sa faveur dans l'esprit de la comtesse ; elle finit par céder à ses instances : elle épousa l'Italien.

Mais, chose bizarre, elle n'eut pas plus tôt lié son existence à celle de cet homme, que l'aversion première qu'il lui avait inspirée, et qu'il était parvenu à éteindre, se ranima vivace au fond du cœur de la comtesse.

Puis, le colonel, ayant atteint son but, jugea désormais inutile de continuer son rôle de longue et patiente hypocrisie. Son naturel haineux, son caractère sauvage et vindicatif reprirent insensiblement le dessus, et il parut vouloir se venger des premiers dédains d'Hélène.

Alors commença pour la pauvre femme cette vie d'isolement et de larmes qui cache ses cruels mystères sous la tyrannie conjugale. Felipone sourit à sa femme au grand jour du monde, et devint son bourreau dans l'ombre de l'intimité. Le misérable inventa des tortures sans nom pour cette noble femme qui avait cru en lui un seul jour.

Sa haine jalouse s'étendit jusqu'à l'enfant qui lui rappelait le premier époux de la comtesse, et lorsque cette dernière fut sur le point de devenir mère, l'Italien osa faire l'infâme calcul que voici :

– Si le petit Armand mourait, mon enfant hériterait d'une fortune immense... Et il est si facile qu'un enfant de quatre ans vienne à mourir !...

C'était en méditant cette pensée que le comte Felipone était arrivé à Kerloven.

La comtesse, dévorant ses larmes, vivait donc à Kerloven dans une retraite absolue, consacrant tous ses soins à son enfant, tandis que son mari menait joyeuse vie.

Un soir, – on était alors à la fin de mai, – elle avait laissé le jeune Armand jouant sur la plateforme du manoir, et, dominée par ce besoin de prière et de recueillement qu'éprouvent les âmes meurtries, elle s'était retirée dans sa chambre pour s'y agenouiller devant un grand christ d'ivoire placé au chevet de son lit.

Elle était demeurée longtemps en prières, et la nuit était venue, une nuit nébuleuse et sombre comme on en voit si souvent sur les côtes brumeuses de la vieille Armorique. Le vent de la mer soufflait avec violence, les vagues agitées grondaient au bas des falaises. La comtesse songea à son fils, et, dominée par un pressentiment sinistre, elle allait quitter sa chambre pour appeler l'enfant, lorsque son mari entra.

Felipone était en habit de chasse, botté et éperonné. Il avait passé sa journée dans les bois voisins, et il paraissait arriver à l'instant même.

À sa vue, la comtesse sentit redoubler cette vague angoisse qui lui serrait le cœur.

— Où est donc Armand ? lui dit-elle avec vivacité.

— J'allais vous le demander, répondit tranquillement le comte ; car je suis étonné de ne point le voir auprès de vous.

La comtesse tressaillit au son de cette voix hypocrite, et son serrement de cœur s'en accrût



encore.

– Armand ! Armand ! appela la comtesse en ouvrant la croisée qui donnait sur la plate-forme.

L'enfant ne répondit pas.

– Armand ! mon petit Armand ! répéta la mère avec angoisse.

Même silence.

Une lampe placée sur un guéridon n'éclairait qu'imparfaitement cette vaste pièce, à laquelle on avait laissé ses vieilles tentures, ses meubles de chêne noirci et son cachet de vétusté. Cependant un de ses reflets tomba sur le front bruni de l'Italien, et il sembla à la comtesse qu'une pâleur livide le couvrait.

– Mon enfant ! répéta-t-elle avec anxiété ; qu'avez-vous fait de mon enfant ?

– Moi ? répondit le comte avec un léger tressaillement dans la voix qui n'échappa point à la mère inquiète ; mais je ne l'ai pas vu, votre enfant, je descends de cheval à l'instant même.

En prononçant ces derniers mots, l'accent troublé de l'Italien avait retrouvé son intonation

habituelle et un calme parfait.

Mais la comtesse ne s'élança pas moins au dehors, agitée des plus sinistres pensées, et appelant :

– Armand ! Armand ! où est Armand ?

### III

Vingt minutes auparavant, le comte Felipone était arrivé de la chasse et avait mis pied à terre dans la cour de Kerloven.

Le domestique du château était peu nombreux et se composait d'une dizaine de serviteurs tout au plus, y compris le piqueur et les deux valets de chiens. Ces trois derniers demeuraient dans la cour, occupés au chenil et aux écuries ; les autres étaient disséminés dans le château.

Le comte gravit donc le grand escalier du manoir sans rencontrer personne sur son passage, et arriva à l'entrée d'une longue galerie qui régnait tout alentour du premier étage, conduisant de droite et de gauche aux divers appartements, et ouvrant par une porte vitrée sur la plate-forme.

Cette plate-forme était la promenade favorite de l'Italien. Il y venait d'ordinaire, après le déjeuner ou le dîner, fumer un cigare et jeter un

regard rêveur et distrait sur la mer.

La porte vitrée était entrouverte ; machinalement Felipone en franchit le seuil.

Il était alors presque nuit. Un dernier rayon crépusculaire glissait à l'horizon et séparait encore les vagues extrêmes de l'Océan du dernier nuage du ciel. Le bruit de la mer se heurtant au pied de la falaise montait jusqu'à la plate-forme comme un sourd murmure.

Le comte fit trois pas et trébucha. Son pied venait de rencontrer un objet qui rendit un bruit sec à ce contact. C'était un cheval de bois avec lequel jouait l'enfant.

Felipone fit quelques pas encore, et, aux dernières et mourantes lueurs du soir, il aperçut l'enfant adossé au parapet de la plate-forme, dans un coin, et parfaitement immobile.

Armand, lassé de jouer avec son cheval de bois, s'était assis un moment pour se reposer, puis le sommeil était venu, ce sommeil invincible qui s'empare brusquement de l'enfance, et il dormait profondément.

À la vue de l'enfant, le comte s'arrêta tout à coup.

Il avait chassé seul tout le jour. La solitude est mauvaise conseillère pour ceux que tourmente une pensée criminelle.

Pendant cinq ou six heures, Felipone avait chevauché sous les vertes coulées de ces vastes forêts de Bretagne où le silence est si profond, l'isolement si complet.

Il avait perdu la chasse, il avait cessé d'entendre la voix des chiens, et peu à peu, en proie à une vague rêverie, il avait laissé flotter la bride sur le cou de son cheval.

Alors était revenue, ardente et tenace, cette pensée qui l'obsédait depuis que la comtesse était enceinte.

Le petit Armand, s'était-il dit, aura un jour vingt et un ans, et toute la fortune de son père lui reviendra. S'il mourait, sa mère hériterait de lui, et mon enfant à moi hériterait de sa mère.

Et, une fois encore, l'Italien avait caressé le rêve infâme de la mort de l'enfant. Or, voici qu'à

son retour le premier être qui s'offrait à lui c'était cet enfant, cet enfant endormi là, dans ce lieu solitaire, loin de tout le monde, à cette heure nocturne où la pensée d'un crime germe si aisément dans une âme avilie.

Le comte n'éveilla point l'enfant, mais il s'accouda sur le parapet de la plate-forme et pencha la tête.

En bas, à plus de cent toises, les vagues moutonnaient, couronnées d'une écume blanche, et ces vagues pouvaient servir de cercueil.

Felipone se retourna, et d'un regard rapide explora la plate-forme.

La plate-forme était déserte, et l'obscurité de la nuit commençait à l'envelopper.

La grande voix de la mer montait jusqu'à lui et semblait lui dire : « L'Océan ne rend point ce qu'on lui confie. »

Un éclair infernal traversa l'esprit de cet homme, une tentation terrible le mordit au cœur.

– Il aurait pu se faire, murmura-t-il, que l'enfant, curieux de regarder la mer, eût escaladé

le parapet qui n'a pas plus de trois pieds de hauteur ; il aurait pu se faire encore qu'il se fût assis imprudemment sur le parapet, et que, là, il se fût endormi, comme il s'est endormi au pied du parapet. Puis, en dormant, il aurait perdu l'équilibre...

Un sinistre sourire glissa sur les lèvres blêmes de l'Italien :

– Et alors, acheva-t-il, alors, mon enfant à moi n'aurait pas de frère, et je n'aurais plus à rendre des comptes de tutelle.

En prononçant ces derniers mots, le comte se pencha de nouveau vers la mer.

Les flots grondaient sourdement et semblaient lui dire : « Envoie-nous cet enfant qui te gêne, nous le garderons fidèlement et lui ferons un joli linceul d'algues vertes. »

Puis encore il jeta un second regard autour de lui, ce regard investigateur et rapide du criminel qui craint d'être épié. Le silence, l'obscurité, la solitude lui disaient : « Nul ne te verra, nul n'attestera jamais devant un tribunal humain que

tu as assassiné un pauvre enfant ! »

Et alors le comte fut pris de vertige et n'hésita plus.

Il fit un pas encore, prit dans ses bras l'enfant endormi, et lança la frêle créature par-dessus le parapet.

Deux secondes après, un bruit sourd qui monta des profondeurs de l'Océan lui apprit que la vague avait reçu et englouti sa proie.

L'enfant n'avait pas même jeté un cri en s'éveillant dans le vide.

Pendant quelques minutes, Felipone demeura immobile et saisi d'une étrange fièvre à la place même où il avait commis son forfait ; puis le misérable eut peur et voulut fuir ; puis encore le sang-froid qui caractérise les grands criminels lui revint, et il comprit qu'il se trahirait s'il fuyait. Alors, d'un pas mal assuré encore, mais déjà le front calme, il quitta la plate-forme sur la pointe du pied et se dirigea vers l'appartement de sa femme, laissant enfin résonner ses éperons et le



talon de ses bottes fortes sur les dalles de la galerie.

## IV

La comtesse s'était précipitée hors de sa chambre, demandant son fils à tous les échos, et son mari l'avait suivie, manifestant à son tour une vive inquiétude, car l'enfant avait coutume de revenir à sa mère aussitôt qu'il avait joué.

Les cris de la comtesse eurent bientôt mis tout le château en rumeur. Les domestiques accoururent. Aucun n'avait vu le petit Armand depuis l'instant où sa mère l'avait laissé sur la plate-forme.

On explora le château, le jardin, le parc ; l'enfant n'était nulle part.

Deux heures s'écoulèrent au milieu de ces recherches infructueuses. La comtesse, éperdue, tordait ses mains de désespoir, et son œil ardent semblait vouloir scruter jusqu'au fond du cœur de Felipone, qu'elle regardait déjà comme le meurtrier de son fils, et deviner ainsi ce qu'il en

avait fait.

Mais l'Italien jouait si bien l'affliction la plus profonde, il y avait dans sa voix et dans son geste tant de naïf désespoir et d'étonnement, que la mère, une fois de plus, crut qu'elle obéissait à cette insurmontable aversion qu'elle éprouvait pour son mari, en l'accusant de la disparition de son fils.

Tout à coup un domestique arriva tenant à la main le petit chapeau de l'enfant orné d'une plume blanche, et qui était tombé de sa tête à la rive de la plate-forme durant son sommeil.

– Ah ! le malheureux ! exclama Felipone avec un accent auquel se méprit la pauvre mère, il aura escaladé le parapet...

Mais au moment où la comtesse reculait d'épouvante à ces paroles et à la vue de cet objet qui semblait en confirmer la sinistre vérité, un homme apparut sur le seuil de la salle où se trouvaient alors les deux époux, et, à la vue de cet homme, le comte Felipone recula frappé de stupeur et devint livide.

## V

Le personnage qui venait d'apparaître était un homme d'environ trente-six ans, vêtu d'une longue redingote bleue ornée d'un ruban rouge, et comme en portaient alors les soldats de l'Empire mis de côté par la Restauration.

Cet homme était de haute taille, un feu sombre brillait dans son regard, éclairant d'un reflet indigné son visage pâle de courroux.

Il fit trois pas à la rencontre de Felipone, qui reculait épouvanté, étendit la main vers lui, et lui cria :

– Assassin ! assassin !

– Bastien ! murmura Felipone saisi de vertige.

– Oui, répéta le hussard, car c'était lui, Bastien que tu as cru tuer raide, et qui n'est pas mort... Bastien, que les Cosaques ont trouvé gisant dans son sang, une heure après ta fuite et ton double

crime, et à qui ils ont sauvé la vie... Bastien, prisonnier des Russes pendant quatre ans et qui, libre enfin, vient te demander compte du sang de son colonel dont tes mains sont couvertes...

Et comme Felipone, foudroyé, reculait toujours devant cette apparition terrible, Bastien regarda la comtesse et lui dit :

– Cet homme, madame, ce misérable, il a tué l'enfant comme il a tué le père.

La comtesse comprit.

Alors la mère, éperdue et folle naguère, devint une tigresse en présence de l'assassin de son enfant ; elle s'élança sur lui pour le déchirer avec ses ongles, en criant :

– Assassin ! assassin ! l'échafaud t'attend... je te livrerai moi-même au bourreau !...

Mais alors, comme l'infâme reculait toujours, la mère poussa un cri et sentit remuer quelque chose au fond de ses entrailles...

Elle poussa un cri et s'arrêta, pâle, chancelante, brisée...

L'homme qu'elle voulait dénoncer à la

vindictes des lois, l'homme qu'elle voulait traîner sur les marches de l'échafaud, ce misérable, cet infâme était le père de cet autre enfant qui commençait à s'agiter dans ses flancs.

## VI

Vers la fin du mois d'octobre de l'année 1840, c'est-à-dire vingt-quatre ans après les événements que nous racontions tout à l'heure, un soir, à Rome, un homme, qu'à sa tournure et à son costume on devinait être Français, traversa le Tibre et gagna le *Transtevere* d'un pas leste. Cet homme était de haute taille, il était jeune et pouvait avoir vingt-huit ans. Sa beauté mâle et hardie, son œil noir, où brillait un regard fier et doux, son large front, où déjà apparaissait ce pli précoce et profond qui n'est point une ride peut-être, mais qui trahit les soucis prématurés et les tristesses mystérieuses du penseur et de l'artiste, cet adorable mélange, en un mot, de jeunesse énergique et de mélancolie qui était en lui, attirait l'attention curieuse et pleine d'une secrète admiration des Transtévérines, ces femmes du peuple de Rome si connues par leur beauté et leur vertu. Le jour tombait, cependant il n'était pas

encore nuit. Un dernier rayon de soleil, qui s'éteignait dans les flots du Tibre, glissait au sommet des édifices de la ville éternelle, couvrant d'un reflet de pourpre et d'or les fenêtres des palais et les vitraux des églises.

L'air était tiède et doux, et les Transtévérins étaient sur le pas de leur porte, les femmes tournant leur fuseau, les enfants jouant dans la rue, les hommes fumant avec gravité en écoutant une chanson venue des marais Pontins, en passant de bouche en bouche jusqu'à celle d'un artiste en plein vent qui glanait en ce moment quelques *baiocchi* dans la rue étroite et tortueuse où notre personnage venait de s'enfoncer.

Au milieu de cette ruelle était une petite maison d'apparence coquette, aux toits en terrasse et aux murs de laquelle grimpait un lierre d'Irlande dont les rameaux vivaces s'entrelaçaient à un pied de vigne aux grappes dorées et mûrissantes.

Cette maison était silencieuse et parfaitement close sur la rue. Aucun bruit, aucun mouvement ne se produisaient derrière les persiennes



immobiles de son rez-de-chaussée et de son premier étage. On eût dit qu'elle était complètement inhabitée.

Le jeune Français s'arrêta devant la porte, et tira de sa poche une clef, au moyen de laquelle il pénétra dans la maison. Un petit vestibule en marbre blanc et rose conduisait à un escalier en coquille que le visiteur gravit lestement.

– Où donc est Fornarina ? se demanda-t-il en se dirigeant vers le premier étage de la maison. Malgré mes ordres, elle abandonne toujours sa maîtresse. J'ai là un pauvre dragon pour garder mon trésor... un trésor sans prix !

Il frappa discrètement à une petite porte ouvrant sur le palier de l'escalier.

– Entrez ! dit une voix douce à l'intérieur.

Le visiteur poussa la porte et se trouva dans un joli boudoir tendu d'une étoffe perse à fond gris perle, meublé en bois de rose, encombré de caisses de fleurs d'où s'exhalaient de pénétrants parfums, et au fond duquel, à demi couchée sur un divan à la turque, se trouvait une ravissante

créature, devant laquelle le jeune homme s'arrêta, comme ébloui, bien qu'il fût loin de la voir pour la première fois.

C'était une femme d'environ vingt-trois ans, petite et délicate, au teint blanc et un peu pâle, aux cheveux d'un blond cendré, aux yeux bleus : une fleur éclose au tiède soleil du nord et transportée momentanément sous les arbres du ciel italien.

La beauté de cette jeune femme était merveilleuse, et ceux des Transtévérins qui l'avaient aperçue derrière ses persiennes, à la brune du soir ou au soleil levant, étaient demeurés muets d'admiration.

À la vue du Français, la jeune femme se leva et jeta un cri de joie :

– Ah ! dit-elle, je vous attendais, Armand ; et il me semblait que vous tardiez aujourd'hui plus que de coutume.

– Je sors de mon atelier à l'heure même, répondit-il, et je serais accouru plus tôt auprès de vous, chère Marthe, si je n'avais reçu la visite du

cardinal Stenio Landy, qui veut acquérir une statue. Le cardinal est resté chez moi plusieurs heures... mais, reprit l'artiste, – c'était, en effet, un sculpteur français, prix de Rome, – vous êtes pâle et triste plus qu'à l'ordinaire, Marthe ; vous paraissez agitée...

Elle tressaillit.

– Vous trouvez ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit-il en s'asseyant auprès d'elle et lui prenant les deux mains qu'il pressa avec amour et respect. Vous souffrez de quelque terreur inconnue, ma pauvre Marthe ; vous avez eu peur... il vous est arrivé quelque chose... dites, répondez-moi ?...

– Eh bien ! dit-elle avec effort, vous avez raison, Armand, j'ai eu peur... et je vous attendais avec impatience.

– Peur de quoi ?

– Écoutez, reprit-elle avec vivacité, il faut quitter Rome... il le faut ! En vain m'avez-vous cachée en ce faubourg solitaire de la grande ville où ne se hasarde jamais l'étranger... en vain avez-

vous cru que là je serais à l'abri des poursuites de mon mauvais génie... là, plus qu'ailleurs, ici, comme à Florence, il faut partir !

Une pâleur étrange s'était répandue sur le visage de la jeune femme, tandis qu'elle parlait ainsi.

– Où est Fornarina ? interrogea brusquement le sculpteur.

– Je l'ai envoyée chez vous vous chercher. Elle aura pris la grande rue et vous la petite ; vous vous serez croisés.

– Cette femme que j'ai placée auprès de vous, avec mission de ne jamais vous quitter, cher ange, est peut-être...

– Oh ! ne le croyez pas, Armand ; Fornarina mourrait plutôt que de me trahir.

Armand s'était levé et se promenait de long en large dans le boudoir, d'un pas inégal et brusque, où se révélait son émotion.

– Mais enfin, s'écria-t-il, que vous est-il arrivé ?... qu'avez-vous vu, enfant, que vous vouliez ainsi partir ?

– Je l’ai vu.

– Qui ?

– *Lui !*

Et Marthe s’approcha de la croisée, et, à travers les persiennes, indiqua un endroit de la rue :

– Là, dit-elle, hier soir à dix heures, au moment où vous veniez de partir... il était blotti dans l’angle de cette porte, il attachait un regard de feu sur la maison. On eût dit qu’il me voyait... et je n’avais pas de lumière, alors que lui-même était exposé au clair de lune. J’ai reculé épouvantée... je crois que j’ai jeté un cri en m’évanouissant... Eh ! j’ai bien souffert...

Armand s’approcha de Marthe, la fit rasseoir sur le divan, reprit ses deux mains dans la sienne et s’agenouilla devant elle :

– Marthe, dit-il, voulez-vous m’écouter ? Voulez-vous avoir en moi la foi qu’on a en un père, en un vieil et sûr ami, en Dieu lui-même ?

– Oh ! oui, répondit-elle, parlez... protégez-moi... défendez-moi... je n’ai plus que vous en ce

monde...

– Madame, reprit l’artiste, je vous ai rencontrée, il y a six mois, pleurant agenouillée, à minuit, sur les marches extérieures d’une église, si désespérée et si belle en ce moment, que j’ai cru voir un ange du ciel gémissant sur la perte de l’âme terrestre commise à sa garde et que l’enfer lui aurait ravie. Vous pleuriez, Marthe, vous pleuriez, madame, et vous demandiez à Dieu qu’il vous permît de retourner à lui en vous donnant la mort. Je m’approchai de vous, je pris votre main et vous murmurai quelques mots d’espérance à l’oreille. Je ne sais si ma voix vous parut éloquente alors et si elle trouva le chemin de votre âme, mais vous vous levâtes soudain et vous vous appuyâtes sur moi comme sur un protecteur.

« Vous vouliez mourir, je vous sauvai ; vous parliez de désespoir, je vous répondis espérance ; votre pauvre cœur était meurtri, j’essayai de le guérir.

« Depuis ce jour, enfant, j’ai été, moi, le plus heureux des hommes ; et peut-être avez-vous

moins souffert, vous, n'est-ce pas ?

– Oui, Armand, vous êtes noble et bon, murmura-t-elle, et je vous aime !

– Hélas ! répondit le Français, je suis un pauvre artiste sans nom et peut-être sans patrie, car on m'a recueilli en pleine mer, à l'âge de cinq ans, cramponné à une épave en luttant contre la mort, malgré mon jeune âge. Je n'ai d'autre fortune que mon ciseau, d'autre avenir qu'un peu de gloire à acquérir ; mais je vous ai vue, je ferai de vous ma femme dans un temps qui n'est plus éloigné, et je saurai bien vous défendre et vous faire respecter de la terre entière.

« Mais, reprit le jeune homme après un moment de silence pendant lequel Marthe avait baissé les yeux, pour que je vous défende, madame, ne faut-il pas que j'aie votre secret ? Et me direz-vous encore, comme à Vienne, comme à Florence, partons ! partons, ne m'interrogez pas ?...

« Quel est donc cet homme terrible et maudit qui vous poursuit ? Et ne me croyez-vous point assez fort, assez brave pour vous défendre ?

Marthe était pâle et tremblait de tous ses membres, les yeux baissés vers la terre.

– Voyons, continua Armand d’une voix triste et douce à la fois et pleine de caresses ; voyons, ma bien-aimée, quel que soit ce passé dont le souvenir te tourmente, crois-tu donc que mon amour en pourra être altéré ?

Marthe redressa fièrement la tête :

– Oh ! dit-elle, à moins que l’amour ne soit un crime, mon passé ne me fera point rougir. J’ai aimé ardemment, saintement, avec la crédulité de mes dix-huit ans, un homme au sourire infernal, au cœur infâme, à l’âme lâche et vile, et que j’avais cru loyal et bon. Cet homme m’a séduite, arrachée à la maison de mon père ; cet homme a été mon bourreau ; mais Dieu m’est témoin que je l’ai fui du jour où je l’ai connu.

Armand s’était de nouveau agenouillé devant la jeune femme.

– Dis-moi tout cela, murmura-t-il, dis-le-moi, et je te défendrai, je tuerai ce misérable !

– Eh bien, répondit-elle, écoutez-moi.



Et, pleine de confiance dans ce regard rempli d'amour et de fier courage dont l'enveloppait l'artiste français, elle lui dit :

« – Je suis née à Blois, cette vieille et bonne ville qui mire dans la Loire les tours moussues de son château et ses coteaux chargés de vignes. Mon père était un honorable négociant, ma mère appartenait à la petite noblesse de la province.

« J'ai perdu ma mère à dix ans, et jusqu'à ma dix-septième année j'ai été enfermée dans un couvent à Tours. C'est en sortant du couvent que j'ai rencontré mon séducteur. Mon père, retiré du commerce avec une fortune médiocre, mais honnêtement acquise, avait acheté, à six lieues de Blois, en remontant la Loire vers Orléans, une petite propriété où il me conduisit à mon arrivée de Tours.

« À une heure de la Marnière, c'était le nom de notre habitation, se trouvait le château de Haut-Coin ; cette belle terre appartenait au général de division comte Felipone, un officier italien naturalisé Français.

« Le comte passait l'été au Haut-Coin avec sa

femme et son fils, le vicomte Andréa.

« Le comte était un homme dur, violent, acariâtre, qui avait dû tourmenter sa femme et être son bourreau, car la pauvre comtesse était pâle, malade et courbée sur elle-même comme une octogénaire, bien qu'elle eût cinquante ans à peine.

« Lorsque j'arrivai à la Marnière, quelques difficultés de limites, à propos de bois, avaient mis mon père en relation avec le comte.

« Je fus présentée au château.

« Le vicomte Andréa était absent. Il ne devait arriver de Paris que vers la fin du mois.

« La comtesse me prit en affection, et je devins pour elle une compagne que la solitude lui rendit chère bientôt. La pauvre femme était rongée par un mal mystérieux dont le comte et elle sans doute avaient seuls le secret. Jamais les deux époux ne se trouvaient en tête-à-tête. Échangeant devant les étrangers quelques mots affectueux, ils ne s'adressaient jamais la parole lorsqu'ils étaient seuls.

« Au bout d'un mois, j'étais devenue la commensale du Haut-Coin, lorsque le vicomte arriva.

« Il était beau : il avait ce regard ardent et moqueur à la fois des races méridionales, tempéré par la réserve du nord ; sa lèvre souriait d'un sourire railleur, et il me parut dès les premiers jours n'avoir pour sa mère qu'une affection banale.

« À partir de son arrivée, la comtesse, déjà si pâle et si souffrante, devint de plus en plus faible ; et me serrant un jour la main avec une effusion indicible, elle me dit :

« – Je crois que je m'en vais.

« Quelques jours plus tard en effet, au milieu de la nuit, un domestique arriva du Haut-Coin à la Marnière. Il venait me chercher.

« La comtesse était mourante et désirait me voir...

« Je suivis le domestique et je fus accompagnée par mon père. Nous arrivâmes au château vers le point du jour. C'était en automne,

le ciel était gris, l'air froid. On eût dit un jour d'agonie.

« Nous trouvâmes la comtesse dans son lit, l'œil brillant de fièvre, les lèvres décolorées. Un prêtre récitait à son chevet les prières des agonisants ; les serviteurs pleuraient agenouillés.

« Mais nous cherchâmes en vain des yeux le comte et son fils :

« – Ils sont à la chasse depuis deux jours, murmura la mourante. Je ne les reverrai pas... Le comte et son fils étaient, en effet, depuis deux jours, chez leurs parents de l'Orléanais, à dix lieues de Blois ; et c'était chose sinistre à penser que cette femme, qui avait un fils et un époux, allait s'éteindre au milieu d'étrangers, et que la main de son enfant ne lui fermerait point les yeux...

« Elle mourut à dix heures du matin, et sa dernière parole fut celle-ci : “Andréa... fils ingrat !” Et j'entendis un vieux domestique murmurant tout bas :

« – C'est M. le vicomte qui a tué sa mère.

« Eh bien, le croiriez-vous, mon ami, j'aimais déjà cet homme, et il avait osé m'avouer lui-même la passion que je lui inspirais ?... Comment fit-il, de quelles séductions infernales m'environna-t-il pendant les trois mois qui suivirent la mort de sa mère ? Je ne sais... Mais il vint une heure où je crus en lui comme les anges croient en Dieu, une heure où il exerça sur moi un pouvoir étrange et fascinateur, et où il me dit :

« – Marthe, je te jure que tu seras ma femme ; mais comme jamais mon père ne consentira à notre union, car je suis riche et tu es pauvre, veux-tu fuir ? Nous irons en Italie ; là, nous nous marierons, et le temps, espérons-le, désarmera mon père.

« – Et le mien ? demandai-je épouvantée.

« – Le tien viendra nous rejoindre.

« – Mais pourquoi ne point nous ouvrir à lui ?

« Cette question parut l'embarrasser ; cependant il répondit :

« – Ton père est scrupuleux jusqu'à la chevalerie ; si nous le prenons pour complice, il

ne voudra jamais tromper le mien ; il ira le trouver, et notre bonheur sera à jamais compromis.

« Je crus cet homme, je cédaï, je le suivis.

« Ce fut par une sombre nuit d'hiver, mon ami, que la fille coupable abandonna furtivement le toit paternel pour suivre son ravisseur. Une chaise de poste nous attendait à une demi-lieue de la Marnière, et Andréa m'y porta à moitié folle d'émotion et de terreur.

« J'avais laissé sur une table, dans ma chambre, une longue lettre, dans laquelle je demandais pardon à mon père et l'instruisais de ma fuite.

« Huit jours après, nous étions en Italie et arrivions à Milan.

« Là, Andréa loua une maison, me présenta comme sa femme à la noblesse milanaise, tint table ouverte et mena grand train. Je le suppliai plusieurs fois d'écrire à mon père et de l'engager à venir nous rejoindre.

« – J'ai reçu, me répondit-il enfin, des

nouvelles de votre père et du mien. Ils sont furieux ; mais le temps les apaisera... Attendons.

« Andréa commença alors à éluder toute conversation ayant trait à notre prochaine union.

« Deux mois s'écoulèrent. J'avais plusieurs fois écrit à mon père ; jamais il ne m'avait répondu. J'ai su, depuis, qu'Andréa faisait intercepter mes lettres par le domestique chargé de les jeter à la poste.

« Andréa, cependant, menait joyeuse vie à Milan : il avait des chevaux, des valets, de joyeux convives, et, en apparence, j'étais la plus heureuse des femmes ; mais, un jour, où je lui rappelais ses promesses, il me répondit avec impatience :

« – Attendez donc, ma chère ; mon père est vieux, il mourra au premier jour... alors, je vous épouserai. »

« Et comme j'étais atterrée d'une pareille réponse, il tira de sa poche une lettre qu'il me tendit. Elle était de son père, et je la lus en pâlisant :

« Mon très aimable fils, disait le comte, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous séduisiez les jeunes filles de nos environs et les emmeniez en Italie ; mais j'aime à croire que vous ne songez pas à les épouser ; d'autant mieux que j'ai pour vous, sous la main, un brillant mariage... »

« La lettre m'échappa des mains, et je regardai Andréa avec stupeur.

« – Eh bien ? lui dis-je, que comptez-vous donc faire, monsieur ?

« – Mais... répondit-il, attendre.

« – Attendre quoi ?

« – La mort de mon père, dit-il froidement. Je le connais, il serait homme à me déshériter »

« Et Andréa pirouetta sur les talons, et me quitta en fredonnant une ariette.

« Ah ! mon ami, murmura Marthe avec accablement, dès ce jour, je commençai à deviner l'odieux naturel de cet homme. Il n'avait jamais eu l'intention de faire autre chose de moi que sa maîtresse. Pendant huit jours, je fus en proie à une sorte de fièvre ardente, mélangée de délire...



j'appelai mon père, je demandai pardon à Dieu...  
je me traînai aux genoux d'Andréa pour le  
supplier de me rendre mon honneur en me  
conduisant aux pieds des autels...

« Andréa me répondit par des lieux communs  
et des phrases évasives.

« Lorsque je fus rétablie, j'allai me jeter aux  
genoux d'un prêtre, je lui avouai ma faute, je lui  
demandai conseil.

« Le prêtre me dit :

« – Allez, mon enfant, rejoindre votre père, et  
Dieu, qui est grand et miséricordieux, vous  
pardonnera et touchera peut-être le cœur de cet  
homme qui refuse de réparer ses torts envers  
vous.

« Mon père !

« Oh ! je me souvins alors combien il était  
jadis indulgent et bon pour son enfant, et je  
regardai le conseil du ministre de Dieu comme un  
ordre venant d'en haut. Je voulus obéir...

« Un matin, j'annonçai mon départ à Andréa.

« – Et où vas-tu ? me demanda-t-il avec

indifférence.

« – Je retourne en France, lui répondis-je avec fierté. Je vais rejoindre mon père...

« – Ton père ? fit-il avec un tressaillement dans la voix.

« – Oui, lui dis-je, et peut-être qu'il me pardonnera. »

« Il secoua la tête avec tristesse :

« – Ma pauvre Marthe, me dit-il, trop longtemps je t'ai caché la vérité... je n'osais point déchirer ton cœur... mais... mais... hélas ! il le faut bien, puisque décidément tu veux me quitter...

« – Mon Dieu ! m'écriai-je épouvantée, qu'allez-vous donc m'apprendre ? »

« Il ne répondit pas, mais il me tendit une lettre encadrée de noir et vieille d'un mois de date...

« Mon père était mort, mort de douleur... et je l'avais tué !... »

– Pauvre Marthe ! murmura l'artiste en

prenant dans ses mains la main blanche de la jeune femme, qui s'était prise à fondre en larmes au souvenir de son père.

Marthe essuya ses pleurs et continua :

« – Mon père était mort. J'aimais encore Andréa, et je n'avais plus que lui à aimer en ce monde. Il redoubla pour moi de petits soins et de caresses, et je n'eus point le courage de l'abandonner.

« Pendant les premiers mois de mon deuil, il fut bon et plein de tendresse pour moi ; il me jura solennellement qu'il n'aurait jamais d'autre femme que moi, et j'eus la faiblesse de le croire.

« Mais bientôt sa nature, ardente et railleuse à la fois, reprit le dessus. Je redevins sa maîtresse et non plus sa femme. Il rouvrit notre maison à ses compagnons de débauche et d'orgie, et, dès lors, je dus comprendre que j'étais pour lui un simple jouet.

« Peut-être m'aimait-il, cependant, mais comme on aime un chien, un cheval, une chose que l'on possède et qui est à vous.

« Les égards dont il m'avait d'abord entourée s'évanouirent un à un ; il me traita cavalièrement...

« Je l'aimais encore...

« Il m'infligea la honte d'une rivale : une bouquetière qu'il avait rencontrée sous le portique du théâtre de la Scala.

« Alors je voulus fuir cet homme qui me devenait odieux... Mais où fuir ? où aller ?... D'ailleurs, il exerçait sur moi une étrange et odieuse domination du maître sur l'esclave, quelque chose comme la fascination d'un reptile sur un oiseau. L'empire qu'il exerçait sur moi allait, du reste, jusqu'à la terreur, car il ne prenait plus la peine de me dissimuler sa nature perversie et ses instincts cruels.

## VII

« Un soir, Andréa se prit de querelle, au théâtre, avec un jeune officier autrichien, et il se battit avec lui le lendemain.

« L'arme choisie était le pistolet.

« D'après les conditions du combat, les deux adversaires devaient marcher l'un sur l'autre et faire feu à volonté.

« L'officier tira le premier. Andréa ne fut point atteint et continua de marcher sur lui.

« – Tirez donc ! lui crièrent les témoins.

« – Pas encore, répondit-il.

« Et il marcha jusqu'à ce que, touchant son adversaire, il lui posât le canon de son pistolet sur la poitrine.

« L'officier attendait stoïquement, les bras croisés et le sourire aux lèvres.

« Un homme de cœur eût été touché d'une telle bravoure : le lâche n'en eut point pitié.

« – En vérité, dit-il avec un cruel sourire, vous êtes à peine de mon âge, monsieur, et ce sera un grand chagrin pour votre mère d'apprendre votre mort.

« Et il fit feu et tua l'officier, qui tomba sans pousser un cri. »

– Le misérable ! murmura Armand avec dégoût.

– Oh ! reprit Marthe, ce n'est point tout encore, mon ami ; écoutez... Cet homme est un assassin ! un assassin et un voleur...

Marthe s'interrompit un instant, le front couvert du rouge de la honte. Avoir aimé un tel homme était pour elle le dernier des abaissements.

« – Andréa, continua-t-elle enfin, Andréa était joueur, joueur effréné. Notre maison était devenue un tripot infâme, où chaque nuit se ruinait quelque fils de famille de la noblesse milanaise.

« Andréa avait un bonheur inouï, et il gagnait depuis quelques mois des sommes folles, quand ce revirement subit de la fortune, cette longue série de défaites que les joueurs appellent la *déveine*, arriva, implacable, inexorable comme le destin.

« Une nuit, il perdit une somme énorme, plusieurs centaines de mille francs. Tous ses invités étaient partis, à l'exception d'un seul, le baron Spoletti. Le baron était son partenaire depuis minuit ; il était près de cinq heures du matin. C'était lui qui gagnait tout ce qu'Andréa perdait.

« Ils jouaient au fond d'un pavillon qui s'élevait à l'extrémité du jardin, et, placée dans un coin où me retenait mon pénible devoir de maîtresse de maison, j'assistais à cette scène poignante et honteusement terrible.

« Andréa était pâle et ses lèvres frémissaient, tandis que la sueur perlait à son front à mesure que ses derniers billets de banque s'entassaient devant le baron.

« Le baron jouait froidement, en homme qui

croit en sa veine. Il avait auprès de lui un portefeuille gonflé de billets de banque et représentant une somme énorme. Il tenait tout ce qu'Andréa voulait tenir.

« Andréa en arriva à son dernier billet de mille francs et le perdit.

« – Baron, dit-il d'une voix étranglée, je n'ai plus d'argent ici ; mais mon père a trois cent mille livres de rentes : je vous fais cent mille écus sur parole.

« Le baron parut réfléchir une minute, et puis il dit négligemment :

« – Je tiens vos cent mille écus, en cinq points d'écarté.

« Andréa était pâle, son visage s'enflamma, ses yeux brillèrent d'espoir.

« – Allons ! dit-il en battant les cartes d'une main fiévreuse.

« C'était une horrible chose à voir que cette partie. Pour Andréa, perdre, c'était la ruine : le comte son père était avare, il ne paierait pas et laisserait, à la rigueur, déshonorer son fils.



« Pour le baron, perdre, c'était abandonner tout ce qu'il avait gagné.

« Mais il avait été hardi, parce qu'il croyait toujours à sa veine, et il demeura calme et froid, en apparence du moins.

« En deux coups, Andréa eut marqué quatre points, et respira bruyamment.

« Mais il perdit le coup suivant, puis l'autre encore, et le baron marqua pareillement quatre points.

« Andréa redevint livide. C'était au baron à donner ; il avait l'avantage de la retourne.

« Les deux partenaires se regardèrent un moment, non moins émus l'un que l'autre, et comme deux champions prêts à s'égorger.

« – Je remets la partie... dit Andréa.

« Le baron hésita.

« – Non, dit-il enfin. À quoi bon ?

« Et il donna et retourna une carte.

« – Le roi ! dit-il. Vicomte, j'ai gagné, vous me devez cent mille écus.

« – Je les double ! murmura celui-ci d'une voix étranglée.

« Mais le baron se leva froidement.

« – Mon cher, dit-il, j'ai un principe dont je me suis fait l'esclave : je ne tiens jamais deux coups sur parole. D'ailleurs, voici le jour, et je meurs de sommeil. Adieu ! »

« Andréa demeura un moment immobile sur son siège et comme foudroyé ; il vit d'un œil atone le baron empocher son or et ses billets, puis prendre courtoisement congé de moi, en s'excusant de m'avoir fait veiller aussi tard.

« Et puis, soit qu'il obéît machinalement à l'usage, soit qu'une pensée infernale eût traversé son cerveau comme un éclair, Andréa se leva pour reconduire le baron et lui faire traverser le jardin, qui était planté de grands arbres.

« Les valets étaient couchés, nous étions seuls au pavillon, et le jardin était désert.

« J'étais peut-être aussi atterrée qu'Andréa de la perte énorme qu'il venait de faire, et, muette de stupeur, je le vis sortir du pavillon et s'éloigner

en donnant le bras au baron.

« Cinq minutes après, j’entendis un cri, un seul, qui m’arriva comme un cri d’agonie ; puis le silence se fit complet et absolu ; puis encore, peu après, je vis reparaître Andréa, tête nue, l’œil hagard, les vêtements en désordre, et son gilet blanc couvert de sang.

« Le misérable tenait un poignard d’une main, de l’autre le portefeuille du baron, qu’il venait d’assassiner avec l’arme qu’il portait toujours sur lui depuis qu’il était en Italie.

« À mon tour, je poussai un cri, un cri d’horreur et de dégoût suprême.

« Et je m’enfuis éperdue, sans qu’il songeât à me retenir, et je m’élançai à travers le jardin.

« En courant, je trébuchai contre le cadavre du baron, et ce contact me donna la force de poursuivre mon chemin. Comment suis-je sortie de la maison ? comment, après une course insensée à travers la ville, déserte encore, suis-je tombée mourante sur les marches de cette église où vous m’avez trouvée agenouillée ? Hélas ! je

ne le sais pas. »

– Ah ! murmura Armand, le sculpteur, je comprends ton désespoir, pauvre ange adoré... Je comprends pourquoi tu voulais fuir cet homme sans cesse !

– Vous ne savez point tout encore, murmura Marthe. Cet homme nous découvrit à Florence, et me fit passer un billet ainsi conçu :

« Reviens sur-le-champ, ou ton nouvel amant est un homme mort ! »

– Vous comprenez pourquoi, n'est-ce pas, je vous ai fait quitter Florence, maintenant ? car cet homme vous eût assassiné... Pourquoi il faut que nous quittions Rome, car il nous a découverts de nouveau ?

Et Marthe se jeta dans les bras du jeune artiste, et l'enlaçant avec tendresse :

– Fuyons, dit-elle avec l'expression d'une terreur profonde et d'une ineffable tendresse ; fuyons, mon bien-aimé... fuyons l'assassin !...

– Non, dit Armand avec vivacité, nous ne partirons point, mon enfant : et si cet homme

osait pénétrer ici, je le tuerais !

Marthe frissonnait comme la feuille jaunie que les vents d'automne roulent sur la poussière.

Armand tira sa montre.

– Je cours jusqu'à mon atelier, dit-il ; je serai de retour dans une heure et passerai la nuit ici, couché sur le seuil de votre chambre. Je vais chercher des armes... Marthe, ma bien-aimée, malheur au traître Andréa s'il osait franchir la porte de ta maison !

Et le sculpteur sortit et se dirigea en courant vers le Tibre.

En quittant la petite maison du Trastevere, l'artiste rencontra Fornarina.

Fornarina était une vieille servante qu'il avait placée auprès de Marthe pour la soigner, et veiller sur elle.

– Je viens de voir ta maîtresse, lui dit-il ; elle t'attend. Ferme la porte à double tour, et, quoi qu'il puisse arriver, garde-toi d'ouvrir.

– Oui, Votre Seigneurie, répondit la vieille en s'inclinant avec cette souplesse de reins

particulière au peuple italien.

Mais à peine Fornarina eut-elle atteint la maisonnette tapissée de vigne, qu'elle fit entendre un petit coup de sifflet mystérieux, et au lieu de refermer prudemment la porte d'entrée sur elle, elle la laissa secrètement entrebâillée.

Il était nuit close alors, et la rue était déserte. Au coup de sifflet de la vieille, une ombre se dessina à l'extrémité opposée au Tibre, puis cette ombre approcha à pas discrets jusqu'à la maison, et poussa la porte entrouverte, appelant tout bas :

– Fornarina !

– Me voilà, Votre Seigneurie, répondit l'Italienne ; est-ce bien vous ?

– C'est moi.

– Le maître est parti, mais il va revenir.

– C'est bon, nous aurons le temps... La litière est tout près d'ici, murmura l'ombre en aparté.

Puis l'inconnu mit une bourse dans la main de Fornarina, et lui dit :

– Prends, et va-t'en.

– Dieu garde Votre Seigneurie ! grommela la vieille en pesant dans sa main crochue l’or de sa trahison.

Et tandis qu’elle s’enfuyait hors de la maison, l’inconnu gravit le petit escalier et frappa trois coups à la porte du boudoir de Marthe.

À ce bruit, Marthe tressaillit et sentit son sang se figer ; ce ne pouvait être encore Armand, car il y avait loin du Trastevere à son atelier. Ce n’était pas non plus Fornarina, Fornarina entraît sans frapper.

Et comme elle hésitait à répondre, la porte s’ouvrit. Un homme apparut sur le seuil. Marthe poussa un cri et recula comme si elle eût vu surgir un démon devant elle.

– C’est moi ! dit l’homme en jetant son manteau et allant à elle.

– Andréa !... balbutia-t-elle d’une voix éteinte.

– Parbleu ! oui, Andréa. Cela t’étonnerait-il, par hasard ?

Marthe reculait toujours et ne répondait pas.

– Ma chère enfant, dit froidement le vicomte

Andréa, vous m'avez quitté pour une niaiserie, vous avez eu des scrupules, fi ! Mais vous deviez bien penser que je ne vous laisserais point fuir impunément.

– Monsieur...

– Bon ! avez-vous pu supposer que le vicomte Andréa était un homme à se laisser enlever sa maîtresse par une sorte de sculpteur, une manière d'artiste sans fortune et sans nom ?

Le vicomte accompagna ces mots d'un railleur sourire.

Marthe s'était laissée tomber sur le divan, mourante d'émotion et d'effroi.

Le vicomte Andréa Felipone était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, d'une beauté singulière et presque étrange ; de taille moyenne, d'apparence frêle, il avait des muscles d'acier, et possédait une agilité et une vigueur peu communes. Blond comme une Anglaise ou une Suédoise, il avait les yeux noirs, et son regard était à la fois ardent et moqueur. Ses traits, d'une régularité parfaite, eussent possédé un grand



charme de séduction, sans une expression de raillerie amère qui crispait sans cesse les coins de sa bouche et courait sur ses lèvres.

La duchesse de L..., à Paris, avait dit de lui :

« Il a la beauté d'un ange déchu. »

Marthe contemplait cet homme avec l'épouvante de l'esclave évadé qui va retomber au pouvoir de son maître. Elle n'aimait plus Andréa, elle le méprisait, et cependant il exerçait encore sur elle un étrange pouvoir de fascination.

– Allons, cher ange, dit-il avec une hypocrite douceur, vous savez bien que je vous aime toujours...

Il fit un pas vers elle et lui prit la main.

Marthe jeta un cri.

– Non, non ! dit-elle vivement, sortez !

– J'y songe, répondit tranquillement Andréa ; mais vous m'accompagnerez, j'imagine ?

Et un sourire infernal glissa sur les lèvres du vicomte.

– Car enfin, ajouta-t-il, je suis venu vous

chercher, moi. Tenez, au bout de la rue, là-bas, une litière nous attend. De l'autre côté du Tibre, nous trouverons une chaise de poste qui nous conduira à Naples. J'ai loué un palais à Ischia, un palais pour vous, ma chère âme.

– Jamais... jamais !... balbutia Marthe éperdue ; je vous hais !

– C'est possible, mais moi je t'aime, répliqua Andréa, dont les narines se dilatèrent comme celles d'un tigre. Je ne t'aimais plus, je t'aime encore... Tu me hais et me méprises... c'est une raison pour que je t'enlève. Allons, la belle fille, jetez une mante sur vos épaules et suivez-moi... le temps nous presse.

Et Andréa jeta ses deux bras autour de la jeune femme et l'enlaça vigoureusement.

– À moi ! à moi ! Armand ! Fornarina ! appela Marthe avec désespoir et cherchant à échapper à la rude étreinte du jeune homme.

Fornarina ne répondit point ; mais un pas rapide se fit entendre dans la rue, et, avec cette finesse prodigieuse d'ouïe que possèdent les

personnes dont le système nerveux est surexcité, Marthe reconnut le pas de l'artiste.

Armand n'était point allé jusqu'à son atelier. En proie à un pressentiment bizarre, il était revenu sur ses pas, et, rencontrant un Transtévérin qui fumait à califourchon sur le parapet d'un pont, il lui avait acheté pour une pistole le poignard fidèle dont tout Italien de la vieille souche est toujours muni.

– Armand ! Armand ! au secours ! cria Marthe de cette voix aiguë qu'ont les femmes au moment du danger.

– Armand ne t'aura pas ! murmura Andréa.

Et il la chargea sur son épaule, comme la bête fauve fait de sa proie ; il l'emporta hors du boudoir et descendit l'escalier.

Marthe se débattait et criait.

Armand avait entendu.

Au moment où le ravisseur atteignait la porte de la petite maison, le sculpteur en touchait le seuil.

– Place ! cria Andréa.

– Arrière, bandit ! répondit Armand, qui se mit en travers de la porte et tira son poignard.

– Ah ! ah ! ricana le vicomte, il faut donc jouer du couteau ?

Et il recula de quelques pas et laissa tomber Marthe sur un de ces sièges longs en jonc canné qui garnissent les vestibules en Italie.

Puis il tira un poignard de sa poche comme avait fait Armand, et les deux rivaux se mesurèrent un instant du regard, en présence de Marthe, à demi morte de frayeur.

Le vestibule était éclairé par une petite lampe à globe d'albâtre suspendue au plafond, et qui projetait autour d'elle assez de clarté pour que les deux jeunes hommes pussent s'examiner attentivement.

Ils se regardèrent l'espace d'une minute, silencieux et immobiles tous deux, et de ce regard échangé jaillit une haine aussi violente qu'instantanée.

Les yeux de ces deux hommes s'étaient croisés comme deux lames d'épée, et ils étaient

ennemis irréconciliables déjà avant de s'être porté le premier coup.

– Êtes-vous donc Andréa ? demanda le sculpteur.

– Seriez-vous celui qu'on appelle Armand ? interrogea le vicomte d'une voix railleuse.

– Misérable ! s'écria l'artiste, qui enveloppa Andréa d'un regard de flamme ; sors d'ici, misérable ! sors à l'instant !

– Rends-moi ma maîtresse, en ce cas, ricana le vicomte. Je réclame mon bien, donne-le-moi, et je sors.

– Infâme ! murmura Armand, qui s'avança vers Andréa, son poignard levé.

Mais Andréa fit un bond de tigre en arrière et brandit son arme.

– Il paraît, dit-il, que nous allons jouer cette pauvre Marthe au jeu de la vie ?

– Ce sera le jeu de la mort pour toi ! répondit Armand.

Et il se précipita furieux et menaçant, sur le

vicomte, qui reculait toujours, mais comme recule le tigre, pour bondir avec plus de force.

En effet, il recula jusqu'au mur, et comme Armand le poursuivait toujours, son poignard à la main, Andréa s'élança sur lui à son tour et l'enlaça étroitement de son bras gauche, tandis qu'il lui portait un premier coup de la main droite. La pointe du stylet rencontra la coquille qui servait de garde à celui du sculpteur, et le coup se trouva paré.

Alors les deux adversaires se saisirent corps à corps, s'enlacèrent comme deux serpents et se frappèrent avec furie.

Marthe s'était évanouie et gisait immobile sur le sol, à quelques pas de cet horrible combat.

L'Italie fut de tout temps la patrie des drames nocturnes et des coups de stylet. On ne s'y préoccupe ni d'un assassinat ni d'un enlèvement.

Les habitants de la rue entendirent bien les cris de rage des deux combattants, mais ils jugèrent prudent de ne se point mêler de la querelle, et chaque Transtévérin demeura tranquillement chez

lui en se disant :

– Il paraît que la belle Française avait deux amoureux. Les deux amoureux se battent, laissons-les faire ; ceci ne regarde personne.

Jamais lutte ne fut plus acharnée et plus atroce que celle de ces deux hommes se battant au poignard et confondant leur sang, qui coulait déjà par d’horribles blessures.

Pendant quelques minutes, ils trépignèrent enlacés sur les dalles du vestibule, et se traînèrent l’un l’autre comme deux reptiles enroulant leurs anneaux hideux ; puis ils s’arrêtèrent épuisés, chancelèrent et roulèrent ensemble sur le sol ; mais l’un d’eux se releva, parvint à se dégager de l’étreinte de son adversaire et le frappa d’un dernier coup qui l’atteignit dans la gorge.

Le vaincu poussa un cri sourd et vomit un flot de sang ; le vainqueur laissa échapper une exclamation de triomphe, et courut à Marthe évanouie, qu’il prit dans ses bras en disant :

– Elle est à moi !

Et bien qu’il perdît son sang par plusieurs

blessures, il eut assez de force pour l'emporter hors de la maison.

Le vainqueur, c'était le vicomte Andréa ; le vaincu, Armand, le sculpteur, qui se tordait dans les convulsions de l'agonie, tandis que son ennemi lui arrachait la femme qu'il aimait comme jamais homme, peut-être, n'avait aimé avant lui !



## VIII

Il est à Paris un quartier tout nouveau, où deux populations distinctes et bien différentes l'une de l'autre, mais que souvent le hasard et peut-être une certaine similitude de goût et d'habitudes réunissent, ont planté leur tente depuis tantôt quinze ou vingt ans.

Nous voulons parler de ces rues nombreuses qui convergent en tous sens vers la butte Montmartre, touchent, à leur point de départ, la rue Saint-Lazare, montent jusqu'au mur de ronde, et ont pris le nom collectif de quartier Breda.

Là, ces folles créatures qui naissent et meurent on ne sait où et brillent une dizaine d'années comme un météore, ces filles enivrées de plaisir et de paresse, qui égrènent des fortunes dans leurs doigts prodigues, escomptent par avance l'avenir et gaspillent le présent, le monde des pécheresses, enfin, a pris possession de l'entresol et du

premier étage de chaque maison.

Les étages supérieurs, surtout ceux qui sont pourvus de terrasses, sont devenus la conquête de ce peuple intelligent et aristocratique dans ses goûts, à défaut d'opulence, qu'on nomme le monde des artistes. Peu de maisons, sur les hauteurs surtout, qui ne possèdent pas un ou deux ateliers ; beaucoup abritent un musicien déjà célèbre ou en chemin de le devenir, ou un poète qui se console de l'ingratitude du siècle de fer en respirant à pleins poumons, par les croisées de son cinquième, le grand air qui flotte dans l'azur du ciel.

Artistes et pécheresses, vivant un peu au jour le jour, les uns et les autres se sont fraternellement groupés pour peupler la ville nouvelle, humble colonie il y a quinze ans.

En effet, en l'année 1843, les extrémités de la rue Blanche et de la rue Fontaine-Saint-Georges étaient à peine bâties, et les maisons étaient éparpillées, çà et là et presque sans bornes, auprès du mur de ronde, comme un troupeau de moutons épars au flanc d'une colline.

Entre la rue Pigalle et la rue Fontaine, à la place même où l'on a percé depuis la rue Duperré, s'élevait une grande maison où toute une colonie artistique avait établi ses pénates.

Or, dans la nuit du mardi gras au mercredi des cendres de l'année 1843, le quatrième étage de cette maison était resplendissant de lumières. Et par les croisées entrouvertes, – car la nuit était tiède comme une nuit d'avril, bien que le mois de mars fût à peine à son début, – s'échappaient des voix bruyantes, joyeuses, et les sons d'une polka frénétique.

Un peintre de talent, à qui la fortune et la renommée étaient arrivées à la fois, et qui se nommait Paul Lorat, donnait une de ces fêtes d'atelier qui brillent par leur excentricité, et auxquelles les arts réunis apportent tout leur prestige.

Le vaste atelier du grand artiste avait été converti en salle de bal, et la terrasse, qui lui était contiguë, en jardin.

Le bal était travesti et même masqué.

Les invités se recrutèrent un peu dans tous les mondes. Il y avait des artistes, des gens de lettres, des fils de famille qui se ruinaient gaiement, quelques employés des ministères, un douzième d'agent de change, un banquier célèbre, et, en somme, un échantillon de toutes les célébrités à la mode.

Les femmes appartenaient au théâtre, au monde de la galanterie.

Le costume historique était de rigueur, et aucun invité n'y avait manqué. Les dames de la cour de Louis XV dansaient avec des pages de Charles V, et la première contredanse avait vu réunis dans la même figure une reine Elisabeth d'Angleterre, un marquis de Lauzun, une Agnès Sorel et un Louis XIII.

## IX

Or, tandis qu'on dansait dans l'atelier, quelques rares promeneurs demeuraient à l'écart sur la terrasse, et y bravaient l'air frais de la nuit et un commencement de petite pluie pénétrante et froide.

Il était alors onze heures du soir environ ; l'un d'eux s'était accoudé sur la rampe du balcon et regardait mélancoliquement à ses pieds, tandis que la valse lui envoyait par bouffées ses notes enivrantes et plaintives.

Vêtu de noir et portant un masque, cet homme, qui représentait un seigneur de la cour de Marie Stuart, était de haute taille et paraissait être jeune encore.

Le front appuyé dans ses mains, rêveur et triste comme s'il eût été à cent lieues de la fête, il murmurait tout bas :

– Ainsi va la vie ! les hommes courent après le bonheur, et n’atteignent, hélas ! qu’un peu de plaisir éphémère. Dansez, fous que vous êtes, jeunes fous qui n’avez point souffert encore, dansez et chantez... Vous ne songez point qu’à cette heure il en est qui pleurent et sont torturés.

Et l’œil du rêveur embrassa l’horizon d’un regard.

À ses pieds, le colosse de pierre et de boue, Paris, dormait de son fébrile et bruyant sommeil, enveloppé dans le brouillard.

Tout près, au bas de la colline, l’Opéra couronnait son fronton d’une auréole de clarté ; les boulevards étaient illuminés de guirlandes de feux gigantesques, et semblaient réunir le Paris brillant et doré de la Madeleine au Paris sombre et morne du faubourg Saint-Antoine, le Paris des riches et celui des pauvres, le Paris de l’oisiveté dorée et celui de l’opiniâtre travail.

Puis, plus loin encore, à l’horizon, sur l’autre rive de la Seine, à demi noyé dans les brumes pluvieuses, l’œil du rêveur découvrit le Panthéon élevant sa coupole sombre vers la sombre

coupole du ciel. À droite de ce monument, l'austère faubourg Saint-Germain, capitale découronnée depuis quinze ans, quartier d'une monarchie sans roi, abri des vieilles races en deuil. À gauche, et s'étendant jusqu'aux berges bourbeuses de la Bièvre, le misérable faubourg Saint-Marceau, qu'éclairaient à peine, çà et là, de lointains réverbères, semblables à des phares dispersés sur une mer orageuse.

« Ô grande ville ! murmura cet homme qui embrassait du regard cet immense et sublime panorama de la reine de l'univers, n'es-tu point, à toi seule, l'emblème énigmatique du monde ? Ici le plaisir qui veille, là le travail qui dort ; à mes pieds les bruits du bal, à l'horizon la lampe matinale du labeur ; à droite la chanson des heureux, les sourires de l'amour, les rêves d'or et les mirages sans fin de cette ivresse qu'on nomme l'espérance, à gauche les pleurs de la souffrance, les larmes du père qui n'a plus de fils, de l'enfant qui n'a plus de mère, du fiancé à qui la mort ou la séduction a pris sa fiancée.

« Là, le bruit du carrosse emmenant deux

époux jeunes, heureux et beaux ; plus loin, le coup de sifflet mystérieux des filous et le grincement de la fausse clef du voleur de nuit. Ô grande ville ! tu renfermes à toi seule plus de vertus et plus de crimes que tout le reste du monde !

« Patrie du drame sombre et terrible, il se commet dans tes murs de ces infamies ténébreuses, de ces crimes sans nom que la loi ne saurait punir... de ces transactions honteuses que la justice humaine ne peut atteindre et châtier.

« Dans ton océan de boue, de fumée et de bruit, un œil investigateur découvrirait bien vite de ces infortunes navrantes que la bienfaisance publique est impuissante à soulager, de ces vertus sublimes qui passent ignorées, auxquelles nul n'a songé à accorder leur juste récompense.

« Ô Paris ! continua le jeune homme, menaçant de son bras étendu la ville colossale, il ferait de grandes choses dans tes murs, l'homme qui, armé, comme d'un levier, d'une grande fortune, guidé par une vaste intelligence et une volonté à toute épreuve, se ferait le redresseur de



tous ces torts, le bienfaiteur de toutes ces infortunes, et récompenserait toutes ces vertus ignorées.

« Ah ! si j'avais de l'or, de l'or à monceaux, je crois que je serais cet homme, moi ! »

Et il poussa un de ces soupirs qui n'appartiennent qu'à ceux dont le génie se heurte aux âpres nécessités de la vie.

Il quitta l'appui du balcon et se promena un moment de long en large sur la terrasse, aussi indifférent aux bruits de la fête qu'aurait pu l'être un passant dans la rue.

« Mon Dieu ! ajouta-t-il, ce serait une noble et grande mission que celle-là, une mission que je pourrais remplir, moi qui n'ai aimé au monde qu'un seul être, et qui l'ai perdu à jamais, et qui n'ai ni famille, ni nom, ni patrie ! »

En parlant ainsi, le promeneur se heurta à un autre promeneur qui était venu respirer sur la terrasse et s'y soustraire, comme le premier, à la brûlante atmosphère du bal.

Comme lui, il était masqué ; seulement, au

lieu du sombre costume écossais, il portait le pourpoint rouge, les chausses bleu du ciel et la fraise de don Juan.

– Parbleu ! monsieur, dit-il à l'Écossais, d'un ton railleur et léger, vous êtes sombre d'attitude comme votre costume.

– Vous trouvez ? demanda le rêveur, qui tressaillit au son de cette voix, qu'il lui semblait avoir entendu déjà quelque part.

– Vous vous adressez, je crois, un discours bien pathétique et bien intéressant, si j'en juge par quelques mots qui vous sont échappés, continua le don Juan, raillant toujours.

– Peut-être...

– Ne disiez-vous pas tout à l'heure : « Oh ! si j'avais de l'or, je serais cet homme-là ! » Et vous regardiez Paris en parlant ainsi, n'est-il pas vrai ?

– Oui, répondit l'Écossais ; et je me disais qu'il y avait là, dans ce Paris immense qui dort sous nos pieds, une grande et noble mission à remplir pour celui qui aurait beaucoup d'or...

– Ma foi ! monsieur, dit le don Juan, je suis

peut-être l'homme qu'il faudrait... moi.

– Vous ?

– Mon vieux père, qui ne peut tarder à rejoindre nos ancêtres, ce qui est dans l'ordre, me laissera bien quatre ou cinq cent mille livres de rente.

– À vous ?

– À moi.

– Eh bien, dit l'Écossais, regardez : voyez-vous ce géant qui s'allonge et déroule ses anneaux immenses aux deux bords de ce grand fleuve, cette Babylone moderne dix fois plus grande que la Babylone antique ? Là, le crime coudoie la vertu ; l'éclat de rire croise le cri de deuil dans l'air ; la chanson d'amour, les pleurs du désespoir ; le forçat marche sur le même trottoir que le martyr. Ne croyez-vous pas qu'un homme intelligent et riche y puisse jouer un grand rôle ?

– En effet, répondit le don Juan d'une voix railleuse et mordante qu'on eût dite sortie de l'enfer.

Et comme si le vrai don Juan, le don Juan de Marana des poètes, cet homme sans cœur, ce bandit qui foulait tout aux pieds, ce héros du scepticisme chanté par lord Byron, l'impie, ce ravisseur de nonnes et ce bourreau de vierges, eût fait passer son âme maudite et damnée toute entière dans l'âme de celui qui lui avait emprunté son costume :

– En effet, reprit-il, il y a là de grandes choses à faire, mon maître, et Satan, qui, sous la forme du diable boiteux, soulevait le couvercle de Madrid et en montrait l'intérieur à son élève pour prix de sa délivrance, Satan n'en saurait pas plus long que moi là-dessus. Voyez-vous cette ville immense ? eh bien, il y a là, pour l'homme qui a du temps et de l'or, des femmes à séduire, des hommes à vendre et à acheter, des filous à enrégimenter, des mansardes où le cuivre du travail entre sou à sou à convertir en boudoirs somptueux avec l'or de la paresse. Voilà comment je comprends cette mission dont vous parliez.

– Infamie ! murmura l'Écossais.

– Allons donc ! mon cher, il n’y a d’infâme que la niaiserie. D’ailleurs, en parlant ainsi, ne suis-je pas dans mon rôle ? Par l’enfer ! ne suis-je pas don Juan ?

Et riant toujours de ce rire où semblait s’incarner le souffle et le génie du mal, le nouveau don Juan ôta son masque. L’Écossais jeta un cri et recula d’un pas.

– Andréa ! murmura-t-il.

– Tiens, fit le vicomte, c’était lui ; vous me connaissez, vous ?

– Peut-être, répondit l’Écossais qui avait reconquis tout son calme.

– Eh bien, en ce cas, bas le masque, ô l’homme vertueux ! pour que je sache à qui j’ai développé mes théories.

– Monsieur, dit froidement l’Écossais, si vous le voulez bien, j’attendrai pour cela l’heure du souper.

– Et pourquoi cela ?

– J’ai fait une gageure, dit-il laconiquement.

Et il rentra brusquement dans le bal.

– C’est drôle, murmura Andréa, il me semble que j’ai déjà entendu cette voix.

– À table ! à table ! criait-on en même temps de toutes parts.

Le souper était servi.

Déjà une partie des invités s’étaient éclipsés ; la nuit s’avançait, et il ne restait plus pour le souper qu’une trentaine de personnes.

On se mit à table gaiement, et tous les masques tombèrent, tous, à l’exception de celui que portait l’homme vêtu en seigneur écossais de la cour de Marie Stuart.

Au lieu de s’asseoir, il demeura debout derrière sa chaise.

– Bas le masque ! lui cria une femme d’une voix joyeuse.

– Pas encore, si vous le voulez bien, madame, répondit-il.

– Comment ! vous soupez avec votre masque ?

- Je ne soupe pas.
- Eh bien, vous boirez.
- Pas davantage.
- Mon Dieu ! murmura-t-on à la ronde, quelle voix sépulcrale !
- Mesdames, reprit l'Écossais, j'ai fait un pari.
- Voyons le pari ?
- J'ai parié de n'ôter mon masque qu'après avoir raconté une histoire triste à des gens aussi gais que vous.
- Diable ! une histoire triste... c'est grave ! hasarda une jolie actrice de vaudeville vêtue en page.
- Une histoire d'amour, madame.
- Oh ! si c'est une histoire d'amour, s'écria une comtesse à paniers, c'est différent. Toutes les histoires d'amour sont drôles.
- En sa qualité de femme du règne de Louis XV, la comtesse, on le voit, ne prenait point l'amour au sérieux.
- La mienne est triste pourtant, madame.

– Eh bien, contez-la.

– Mais elle est courte, reprit l’homme masqué.

– L’histoire ! l’histoire ! demanda-t-on à grands cris.

– Voici, dit le narrateur, c’est la mienne. Il y a des gens qui aiment plusieurs femmes ; moi, je n’en ai aimé qu’une. Je l’ai aimée saintement, ardemment, sans lui demander qui elle était ni d’où elle venait.

– Ah ! interrompit le page, c’était donc une inconnue ?

– Je la trouvai une nuit pleurant sur les marches d’une église. Elle avait été séduite et abandonnée. Son séducteur était un misérable, un assassin, un voleur.

La voix du narrateur était stridente, comme celle du don Juan naguère, et le vicomte Andréa tressaillit.

– Eh bien, continua l’Écossais, cet homme qu’elle méprisait et qu’elle avait fui avec horreur, il voulut me la reprendre un jour ; il s’introduisit chez elle comme un bandit, et il allait l’emporter



dans ses bras lorsque j'arrivai...

« Lui et moi nous n'avions d'autre arme qu'un poignard... Cette femme était le prix de la victoire... Nous nous battîmes au poignard, près d'elle évanouie.

« Que se passa-t-il entre nous ? Combien dura cette horrible lutte ? Je ne l'ai jamais su... Cet homme fut vainqueur. Il me renversa d'un dernier coup, et l'on me trouva seul, deux heures après, baignant dans une mare de sang.

« Mon meurtrier avait disparu, et la femme que j'aimais avec lui.

Le narrateur s'interrompt et regarda le vicomte Felipone.

Andréa était pâle et la sueur perlait à son front.

– Or, poursuivit l'homme masqué, pendant trois mois je fus entre la vie et la mort. La vie et la jeunesse l'emportèrent enfin, je fus sauvé ; je me rétablis, et alors je voulus retrouver celle que j'aimais et son infâme ravisseur...

« Je la retrouvai seule, et je la retrouvai mourante, abandonnée de nouveau par le traître,

dans une méchante auberge de la haute Italie, et elle expira dans mes bras en pardonnant à son bourreau...

L'homme masqué s'arrêta encore et promena un regard sur les convives. Les convives l'écoutaient en silence, et le rire avait fui de leurs lèvres.

– Eh bien, acheva-t-il, cet homme, ce voleur, cet assassin, ce bourreau d'une femme, je l'ai retrouvé, ce soir, il y a une heure... et je tiens enfin ma vengeance !... Je l'ai retrouvé, cet infâme, et il est ici... parmi vous !

L'homme masqué étendit la main vers le vicomte, et ajouta :

– Le voilà !

Et comme Andréa bondissait sur son siège, le masque du narrateur tomba :

– Armand, le sculpteur ! murmura-t-on.

– Andréa ! s'exclama-t-il d'une voix tonnante, Andréa ! me reconnais-tu ?

Mais au même instant, et comme les convives demeuraient pétrifiés de ce brusque et terrible

dénouement, la porte s'ouvrit, et un homme vêtu de noir entra.

Cet homme, comme le vieux serviteur qui vint surprendre don Juan au milieu d'une orgie et lui annoncer la mort de son père, cet homme marcha droit à Andréa, sans même regarder les convives, et il lui dit :

– Monsieur le vicomte Andréa, votre père, le général comte Felipone, qui est gravement malade depuis quelque temps, se sent plus mal aujourd'hui, et il voudrait vous voir à son lit de mort, consolation que n'a pas eue madame votre mère à son agonie.

Andréa se leva, et, profitant du tumulte qu'excitait une pareille nouvelle, il sortit ; mais au même instant, l'homme qui lui avait annoncé l'agonie de son père, cet homme regarda Armand qui s'élançait pour retenir Andréa, et il poussa un cri :

– Ciel ! dit-il, l'image vivante de mon colonel !

Une heure plus tôt, une scène d'un autre

genre, mais non moins poignante, se déroulait sur les hauteurs du faubourg Saint-Honoré.

À l'extrémité de la rue des Écuries-d'Artois, se trouvait un vaste hôtel silencieux et morne comme une demeure inhabitée.

Un grand jardin touffu s'étendait sur les derrières ; une cour moussue et triste précédait le corps de logis principal.

Dans cet hôtel, à cette heure avancée de la nuit, au premier étage, et dans une vaste salle meublée dans le goût de l'empire, un vieillard se mourait presque seul, comme il vivait seul et abandonné depuis longtemps.

Un autre vieillard, mais vert et fort, celui-là, se tenait au chevet du lit et préparait une potion au malade.

– Bastien, murmurait le mourant d'une voix faible, je vais mourir !... Es-tu assez vengé ?... Au lieu de me traîner à l'échafaud comme tu le pouvais, tu as préféré t'asseoir auprès de moi sans cesse, comme le vivant remords de mes crimes ; tu t'es fait mon intendant, toi qui me

méprisais ; tu m'appelais monseigneur, et je sentais à toute heure dans ta voix l'amère ironie du démon... Ah ! Bastien ! Bastien ! es-tu assez vengé ?... suis-je assez puni ?...

– Pas encore, mon maître, répondit Bastien le hussard, qui, depuis trente années, torturait son meurtrier dans l'ombre et lui disait sans cesse : « Ah ! misérable, si tu n'avais point épousé la veuve de mon colonel !... »

– Que te faut-il de plus, Bastien ? Tu le vois, je vais mourir... et mourir seul.

– C'est là ma vengeance, Felipone, dit l'intendant d'une voix sourde. Il faut que tu meures comme est morte ta victime, ta femme... sans recevoir les derniers adieux de ton fils.

– Mon fils ! murmura le vieillard, qui, par un violent effort, se dressa sur son séant, mon fils !

– Ah ! ricana Bastien, il chasse de race, ton fils. Il est égoïste et sans cœur comme toi, il séduit les filles honnêtes, il triche au jeu, assassine les gens avec qui il se bat en duel, et Paris tout entier le cite comme un modèle de

corruption élégante... Cependant, c'est ton fils... et tu serais soulagé n'est-ce pas ? si tu pouvais placer ta main déjà froide dans la sienne.

– Mon fils ! répéta le mourant avec un élan de tendresse paternelle.

– Eh bien, non, dit Bastien, tu ne le verras pas... ton fils n'est point dans l'hôtel... ton fils est au bal, et moi seul sais à quel bal, et je n'irai point le chercher.

– Bastien !... Bastien !... supplia Felipone en sanglotant ; Bastien, seras-tu donc implacable ?

– Écoute, Felipone, répondit gravement l'ancien hussard, tu as assassiné mon colonel, son fils et sa femme, est-ce trop pour trois vies ?

Felipone poussa un gémissement.

– J'ai tué Armand de Kergaz, murmura-t-il, j'ai fait mourir de douleur sa veuve devenue ma femme ; mais, quant à son fils...

– Infâme ! s'exclama Bastien, nieras-tu l'avoir jeté à la mer ?

– Non, dit Felipone, mais il n'est pas mort...

Cet aveu fit jeter un cri à Bastien, cri suprême où se mêlèrent l'étonnement, la stupeur, une joie immense.

– Comment ! s'écria-t-il, l'enfant n'est pas mort ?

– Non, murmura Felipone. Il a été sauvé par des pêcheurs, conduit en Angleterre, puis élevé en France... Je sais tout cela depuis huit jours.

– Mais où est-il ? et comment le sais-tu ?

La voix du malade était sifflante, entrecoupée, et le râle de l'agonie approchait.

– Parle, parle ! s'écria Bastien d'un ton impérieux.

– La dernière fois que je suis sorti, reprit Felipone, un embarras de voitures ayant arrêté un moment mon coupé à l'entrée de la chaussée d'Antin, je mis la tête à la portière et jetai un regard distrait aux passants ; je vis alors un homme qui marchait lentement et dont l'aspect m'arracha un cri de stupeur. Cet homme, qui pouvait avoir trente ans, c'était la vivante image d'Armand de Kergaz.

– Après ? après ? demanda Bastien haletant.

– Après ?... J'ai fait suivre cet homme... j'ai appris qu'il se nommait Armand, qu'il était artiste, ignorait sa naissance et ne se souvenait que d'une chose, c'est que des pêcheurs l'avaient recueilli dans leur barque au moment où il se noyait.

Bastien se dressa à ces derniers mots de toute sa hauteur devant le moribond.

– Eh bien, dit-il, si tu veux voir ton fils une dernière fois, misérable, si tu ne veux pas que, preuves en main et par un procès scandaleux, je déshonore ta mémoire, il faut que tu restitues sur-le-champ cette fortune dont tu jouis et que tu as volée. Il faut que, par un écrit authentique, signé de ta main, tu avoues que la fortune dont tu jouis tu l'as volée, et que l'homme dépouillé vit encore ; car il faudra bien que je le retrouve, moi !

– C'est inutile, murmura le vieillard ; je n'ai hérité des biens du colonel de Kergaz que par la mort supposée de l'enfant ; mais l'enfant n'a qu'à reparaître pour que la loi le remette en



possession.

– C’est juste, murmura Bastien ; mais comment constater que c’est lui ?

Le mourant étendit la main vers un coffret placé sur un guéridon.

– En père, dit-il, pris de remords, j’ai écrit l’histoire de mon crime, et je l’ai jointe à tous les papiers qui peuvent faire reconnaître l’enfant.

Bastien prit le coffret et le porta au vieillard, qui l’ouvrit d’une main tremblante, et en retira une liasse de papiers qu’il parcourut rapidement des yeux.

– C’est bien, dit-il, je retrouverai l’enfant.

Puis il ajouta d’une voix émue :

– Je te pardonne... et tu verras ton fils une dernière fois.

Et Bastien s’élança hors de la chambre où le vieillard allait bientôt rendre le dernier soupir, et, se jetant dans une voiture qui attendait tout attelée en bas du perron, il cria au cocher :

– Barrière Pigalle, et ventre à terre !

Le mourant, resté seul, et en qui ne survivait plus déjà qu'un désir ardent et unique, « voir son fils ! » se cramponna à la vie avec acharnement, et il attendit, luttant contre l'agonie, le retour de Bastien. Une heure s'écoula, une porte s'ouvrit, et comme si Dieu eût voulu infliger un dernier et terrible châtement à cet homme, son fils apparut en costume de bal masqué dans cette salle où la mort apparaissait déjà dans un coin.

– Ah ! murmura Felipone, dont cette apparition hâtait la dernière heure, c'en est trop !

Et il fit un brusque mouvement, se retourna la face vers la ruelle et mourut avant que son fils fût arrivé jusqu'à lui.

Andréa lui prit la main et la souleva, la main retomba inerte sur la courtine blanche du lit. Il appuya la sienne sur le cœur du malade, le cœur avait cessé de battre.

– Il est mort ! dit-il froidement et sans qu'une larme vînt mouiller ses yeux ; c'est dommage, en vérité, que la pairie ait cessé d'être héréditaire...

Telle fut l'oraison funèbre du comte.

Mais une voix tonnante se fit entendre sur le seuil de la porte ; Andréa se retourna brusquement et recula d'un pas.

Deux hommes franchissaient la porte de la salle : l'un était Bastien, l'autre Armand le sculpteur.

– La pairie n'est plus héréditaire, disait Bastien, mais le bague attend les fils de pair comme toi, misérable !

Et cet homme qui, pendant trente années, avait courbé le front devant Andréa, cet homme se redressa ; et montrant au fils dénaturé le cadavre du père d'abord, la porte ensuite, et enfin l'artiste qui était demeuré sur le seuil :

– Monsieur le vicomte Andréa, dit-il, votre père avait assassiné le premier époux de votre mère, puis jeté à la mer votre frère aîné. Ce frère, poursuivit Bastien, ce frère n'est pas mort... le voilà !

Et il montrait alors Armand à Andréa, qui reculait foudroyé.

– Ce frère, acheva-t-il, votre père repentant, à

sa dernière heure, lui a rendu cette fortune qu'il avait volée et qui devait vous échoir. Vous êtes ici chez M. le comte Armand de Kergaz, et non chez vous... Sortez !...

Et comme Andréa, frappé de stupeur, reculait et regardait Armand avec épouvante, celui-ci fit un pas vers lui, le saisit brusquement par la main, le conduisit vers une croisée de laquelle on apercevait Paris tout entier, comme on l'apercevait aussi de cette terrasse où les deux frères s'étaient rencontrés une heure plus tôt, et, ouvrant cette croisée, il étendit la main :

– Regarde, dit-il, le voilà, ce Paris où tu voulais être le génie du mal avec ton immense fortune ; moi, j'y serai le génie du bien ! Et maintenant, sors d'ici, car j'oublierai peut-être que nous avons eu la même mère, pour ne me souvenir que de tes crimes et de la femme que tu as assassinée... Sors !

Armand parlait en maître, et pour la première fois, peut-être, Andréa se sentait dominé et tremblant, et il obéit. Il sortit lentement, comme un tigre blessé qui se retire à reculons et

menaçant encore, et puis, du seuil de la porte, promenant à son tour un regard par la croisée entrouverte sur Paris, que commençaient à baigner les premières clartés de l'aube, il s'écria, comme s'il eût jeté un terrible et suprême défi à Armand :

– À nous deux, donc, frère vertueux ! nous verrons qui l'emportera entre nous, du philanthrope ou du bandit, de l'enfer ou du ciel... Paris sera notre champ de bataille !

Et il sortit la tête haute, un rire infernal aux lèvres, abandonnant, comme l'impie don Juan, sans verser une larme, la maison qui n'était plus à lui, et où son père venait de rendre le dernier soupir.

## **L'héritage mystérieux**

# I

## *Sir Williams*

Décembre déployait ses ailes ternes et brumeuses sur l'immense cité qui s'allonge aux deux rives de la Seine.

Une pluie fine, pénétrante et glacée, s'échappait du brouillard qui couvrait Paris et mouillait lentement le pavé des rues. Les réverbères n'éclairaient qu'à demi les carrefours et les ruelles sombres des quartiers populeux. C'était la nuit ; – une froide nuit d'hiver remplie de solitude et de tristesse, et par laquelle les passants se sauvaient, ainsi que des spectres attardés sur la terre, et qui, voyant le jour approcher, regagnent en hâte leur cercueil.

Paris semblait désert, à cette heure de minuit qui retentissait lugubrement dans l'espace, sonnée au clocher de toutes les églises ; les halles elles-mêmes, ce grand foyer du mouvement et de

la vie populaires, dormaient quelques instants en attendant les lourds chariots des maraîchers.

La dernière voiture de bal était rentrée, le premier camion ne roulait point encore. Un silence de mort pesait sur les deux rives du fleuve et permettait d'entendre à de grandes distances le pas sonore et régulier des patrouilles faisant leur ronde, ou le hurlement d'un chien de garde déchaîné dans la cour des vieilles maisons du Marais. Sur le quai Saint-Paul, non loin de la caserne des Célestins, un homme enveloppé dans son manteau cheminait lentement, peu soucieux du froid et de la pluie, et paraissait absorbé dans une profonde et tenace méditation. Parfois cet homme s'arrêtait et regardait alternativement le fleuve bourbeux roulant avec un bruit sourd entre ses deux rives de pierres, et ce pâté de vieilles maisons qui bordent le quai et restent là comme un vestige dernier, un débris chancelant, mais encore debout, du Paris de Charles VI et de Louis XI.

Puis son regard s'étendait et allait embrasser la noire silhouette des tours Notre-Dame, se



détachant en vigueur sur le ciel sombre et montant vers la nue avec leur couronne de brume.

Alors il reprenait sa marche et semblait se parler à lui-même.

Il atteignit ainsi au pont de Damiette, sur lequel il s'engagea et qu'il traversa rapidement ; puis, en touchant le quai de l'île Saint-Louis, il leva la tête et explora d'un coup d'œil le faite des toits environnants.

Derrière l'hôtel Lambert, au sixième étage d'une maison de la rue Saint-Louis, une lumière brillait au châssis d'une mansarde. Pourtant la maison était d'une modeste apparence, et paraissait habitée, sinon par des ouvriers, au moins par de paisibles petits bourgeois, qui, dans un quartier aussi retiré que l'île Saint-Louis, n'avaient point coutume de prolonger leurs veillées aussi tard.

Cette lumière, du reste, était placée au bord de la fenêtre tout près du châssis, et elle était évidemment un signal, car le promeneur nocturne, après l'avoir examinée un moment avec attention, murmura :

– C’est bien, Colar est chez lui, il m’attend.

Et il approcha deux doigts de ses lèvres et les posa en forme de sifflet, et envoya à travers l’espace le mystérieux avertissement des voleurs de nuit et des filous à la fenêtre de la mansarde.

Presque aussitôt après, la lumière s’éteignit, et il ne fut plus possible désormais de distinguer des autres croisées du sixième étage celle où elle était apparue.

Dix minutes après, un coup de sifflet pareil au sien, mais moins fortement accentué, se fit entendre à une faible distance sur les derrières de l’hôtel Lambert, et bientôt un pas régulier et rapide retentit dans l’éloignement et s’approcha peu à peu ; puis une forme humaine se dessina à cent pas de l’inconnu, et le même coup de sifflet résonna une seconde fois.

– Colar ! dit l’inconnu en se levant et allant à la rencontre du nouveau venu.

– Me voilà, votre Seigneurie, répondit ce dernier à voix basse.

– C’est bien, Colar, tu es fidèle au rendez-

vous, reprit le promeneur du quai des Célestins.

– Sans doute, Votre Seigneurie ; mais pas de noms propres, s’il vous plaît. La *rousse* a de bonnes oreilles et une excellente mémoire, et votre ami Colar est allé au baigne, où on lui a conservé une chambre d’ami, pour le cas où il lui arriverait d’y retourner.

– C’est juste ; mais nous sommes seuls, les quais sont déserts.

– N’importe ! si Votre Seigneurie veut causer, elle ferait bien de descendre tout au bord de la rivière, par ce petit escalier. Nous irons nous asseoir sous le pont et nous causerons en anglais, – une bien belle langue, ma foi ! et que les gens de la rue de Jérusalem ne parlent guère.

– Soit ! répondit l’inconnu, qui suivit celui qu’il avait appelé Colar, lequel lui montra le chemin.

Ils s’établirent sous le tablier du pont, s’assirent sur une pierre jetée en travers du chemin de halage, et alors Colar reprit la parole.

– D’abord, dit-il, nous sommes très bien ici, et

nous nous moquons de la pluie. Il fait un peu froid ; mais, bah ! quand il s'agit d'affaires... Et puis, nous aurons bientôt conclu, j'imagine.

– C'est probable, dit l'inconnu.

– Quand Votre Seigneurie est-elle arrivée de Londres ?

– Ce soir, à huit heures, et, tu le vois, je n'ai pas perdu de temps... j'ai été exact.

– Je reconnais là mon ancien capitaine, murmura Colar avec une nuance respectueuse dans la voix.

– Voyons, reprit l'inconnu, qu'as-tu fait ici depuis trois semaines ?

– J'ai réuni une troupe fort convenable.

– Très bien.

– Mais voyez-vous, poursuivit Colar, les Parisiens ne valent pas les Anglais pour notre métier ; et bien que j'aie choisi ce qu'il y avait de mieux, il nous faudra quelques mois pour dresser tout à fait ces drôles. D'ailleurs, Votre Seigneurie en jugera et verra leurs *binettes*.

– Quand ?

– Mais sur-le-champ, si vous voulez.

– Leur as-tu donné rendez-vous ?

– Oui. Il y a mieux ; je vais conduire Votre Seigneurie en un lieu où elle pourra les voir entrer l'un après l'autre sans être vue elle-même.

– Allons, dit celui à qui Colar donnait alternativement le titre de capitaine et l'aristocratique qualification de Seigneurie.

– Mais, objecta Colar avec une certaine hésitation, si nous n'allions pas nous entendre ?

– Nous nous entendrons.

– Heu ! heu ! murmura Colar, voici que j'attrape la cinquantaine, Votre Seigneurie, et je songe à mes vieux jours.

– C'est fort juste, mais je serai plus que raisonnable. Voyons, combien te faut-il pour toi ?

– Mais il me semble, dit Colar, que vingt-cinq mille francs par an et une prime d'un dixième par chaque affaire...

– Soit, va pour les vingt-cinq mille francs.

– À présent, il y a les traitements de mes hommes.

– Ah ! dit le capitaine, je connais tes mérites, mais il faut voir tes hommes à l’œuvre pour les tarifier sûrement.

– C’est vrai, murmura Colar, convaincu de la justesse de l’argument.

– Eh bien, en route, et quand je les aurai vus, nous causerons. Combien sont-ils ?

– Dix. Est-ce suffisant ?

– Pour le moment, oui ; nous verrons plus tard.

Colar et le capitaine quittèrent le lieu où ils venaient d’échanger ces quelques mots et remontèrent sur le quai, qu’ils longèrent jusqu’au pont qui réunit l’île Saint-Louis à la Cité.

Là, ils prirent les derrières de l’église Notre-Dame, passèrent le second bras de la Seine au-dessus de l’Hôtel-Dieu, et se trouvèrent à la lisière du quartier Latin.

Colar s’engagea alors, servant de guide au capitaine, dans un labyrinthe de petites rues

tortueuses, et ne s'arrêta qu'à l'entrée de la rue Serpente.

– C'est ici, mon capitaine, dit-il.

Le capitaine leva la tête et aperçut une vieille maison à deux étages seulement, et dont les contrevents disjoints étaient fermés et ne laisseraient échapper aucune clarté. On eût dit une demeure inhabitée.

Colar mit une clef dans la serrure de la porte bâtarde, l'ouvrit, et pénétra le premier dans une allée étroite et sombre où le capitaine le suivit.

– Voici les bureaux de l'agence, murmura-t-il en riant, à mi-voix, après avoir prudemment refermé la porte.

Il tira un briquet phosphorique de sa poche et alluma un rat-de-cave pour éclairer le chemin.

Au bout de l'allée, le capitaine aperçut les premières marches d'un escalier usé, auquel une corde grasseuse servait de rampe.

Colar s'y engagea et gagna le premier étage de la maison. Là, il poussa une seconde porte et dit au capitaine :

– Voici un endroit d’où Votre Seigneurie verra sans être vue, et pourra estimer le savoir-faire de mes hommes au juger, comme on dit.

En effet, laissant le capitaine seul et dans l’obscurité un moment, Colar passa avec son rat-de-cave dans une pièce voisine ouvrant sur le carré, et tout aussitôt son compagnon vit jaillir un jet lumineux devant lui, et reconnut un trou percé dans la cloison.

Grâce à ce trou, il pourrait voir et entendre, sans qu’on soupçonnât sa présence, tout ce qui se ferait ou se dirait dans la pièce où Colar venait d’entrer.

Il commença donc par jeter un coup d’œil sur l’ameublement, qui était celui d’un petit salon de bourgeois dont le revenu varie de deux à trois mille francs : canapé couleur acajou en vieux velours d’Utrecht, rideaux de damas rouge, pendule à colonnes, escortée, sur la cheminée, de deux vases de fleurs sous globe, console au-dessous d’une glace à trumeau, et carreau ciré avec soin.

– Voici, dit Colar, qui revint auprès du



capitaine, le logement de mon sous-lieutenant, qui, pour tout le quartier, est un bon rentier retiré des affaires et vivant avec sa femme comme le tourtereau avec sa tourterelle.

– Ah ! dit le capitaine, il est marié ?

– À peu près.

– Et... sa femme ?

– Madame Coquelet, dit Colar gravement, est une femme de mérite ; elle joue, au choix, les dames de charité, les comtesses du faubourg Saint-Germain et les princesses polonaises. Dans la rue Serpente, elle passe pour un modèle de piété et de vertu conjugale.

– Très bien, dit le capitaine, où est ce Coquelet ?

– Vous allez le voir, répondit Colar, qui, du bout de sa canne à nœuds dont il était muni, heurta le plafond de trois coups régulièrement espacés.

Au même instant, un bruit se fit à l'étage supérieur, et peu après des pas résonnèrent dans l'escalier. Le capitaine vit alors apparaître, un

bougeoir à la main, un homme de cinquante ans environ, chauve, maigre, l'œil cave et le front déprimé. Il était vêtu d'une vieille robe de chambre à ramages verts et chaussé de pantoufles en lisière.

À première vue, M. Coquelet était un honnête épicier retiré, achevant une paisible vieillesse entre les plaisirs de la table d'hôte, le dimanche, et le confort du pot-au-feu et de la salade de ménage dans la semaine. Il avait un sourire triomphant et naïf. Mais l'œil exercé du capitaine n'eut aucune peine à démêler sous cette bonhomie apparente un caractère hardi et résolu, des instincts féroces, une sorte d'hercule qui se faisait pardonner sa calvitie par ses bras et une poitrine velus, et sa maigreur par une vigueur musculaire peu commune. Certes, cet homme, comparé à Colar et au capitaine, était aussi peu semblable à eux qu'ils l'étaient eux-mêmes l'un à l'autre. Colar était un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, mince, portant une barbe et des moustaches noires, et ayant la tournure d'un sous-officier en costume de ville.

Aux yeux d'une femme vulgaire, Colar aurait pu résumer le type idéal de l'homme beau, pour ne pas dire du bellâtre.

Colar avait servi, et il conservait la désinvolture militaire en dépit de sa nouvelle profession, qui était un peu mystérieuse peut-être et non autorisée par les lois qui régissent nos sociétés modernes, mais qui n'en a pas fait moins de fervents adeptes et de dévoués sectaires.

Le capitaine, au contraire, était un jeune homme de vingt-huit ans à peine, et qui ne paraissait pas en avoir vingt-quatre, tant il était blond et imberbe.

De taille moyenne, mince, délicat en apparence, il n'avait de réellement viril que l'ardent regard qui jaillissait de ses yeux noirs, contraste étrange avec ses cheveux d'un blond cendré.

On l'appelait à Londres, d'où il arrivait et où il avait laissé une mystérieuse et terrible renommée, le capitaine Williams ; mais, peut-être, n'était-ce point là son vrai nom.

Maître Coquelet salua le capitaine et regarda Colar d'un air interrogateur.

– C'est le maître, dit brièvement l'ancien soldat.

Coquelet examina alors le capitaine avec une respectueuse attention, et murmura tout bas :

– Bien jeune...

– À Londres, lui souffla Colar à l'oreille, on ne s'en est jamais aperçu. C'est un homme, va !

Puis Colar ajouta :

– Nos lapins vont venir d'ici à quelques minutes ; je leur ai donné rendez-vous à tous de une heure à deux du matin, et j'entends sonner une heure. Tu les recevras, Coquelet.

– Et vous, mon lieutenant ? demanda le faux épicier retiré.

– Moi, je vais causer avec Sa Seigneurie et lui montrer nos hommes par ce judas, avec un bout de biographie. C'est le plus simple pour aller vite en besogne.

– Suffit ! dit Coquelet, je comprends.

Un petit coup sec et significatif fut frappé en ce moment à la porte d'entrée à la maison.

– Bon ! dit Coquelet, en voici un.

Et il descendit, son bougeoir à la main, laissant Colar et le capitaine, qui s'enfermèrent dans la petite pièce contiguë au salon de M. Coquelet, et soufflèrent leur rat-de-cave.

Deux minutes après, le faux épicier remonta en compagnie d'un jeune homme mince, fluet, aux cheveux crépus, et mis avec une élégance qui sentait son boulevard des Italiens.

– Ceci, dit Colar à voix basse, tandis que le capitaine Williams collait son œil au trou percé dans le mur, ceci est un *aristo*, Votre Seigneurie, un jeune homme de bien bonne famille, qui, s'il n'avait eu quelques démêlés avec *la rousse*, qui l'a envoyé prendre les bains de mer à Rochefort, serait entré dans la magistrature ou la diplomatie. On l'appelle de son vrai nom le chevalier d'Ornit, mais il s'est prudemment débaptisé, et les dames de la rue Bréda, qui l'idolâtrèrent, l'ont surnommé Bistoquet.

« Bistoquet est un garçon d'esprit, il a de petits talents très suffisants. Personne, mieux que lui, ne *fait le tiroir* au lansquenet, et, au besoin, il joue du couteau très proprement. Il ouvrirait une serrure Fichet avec une paille, et passerait par le trou d'une aiguille, tant il est mince.

– Peuh ! fit dédaigneusement le capitaine, il faudra voir.

Après le chevalier Bistoquet arrivèrent successivement une sorte de géant à grande barbe rousse du nom de Mourax, un héros de la salle Montesquieu, et un petit homme sec et maigre, plein de vigueur, et dont les yeux verts brillaient comme ceux d'un chat.

– Voilà Oreste et Pylade, dit Colar. Mourax et Nicolo sont amis depuis vingt ans ; ils ont porté les mêmes breloques à Toulon pendant dix ans, et ils sont devenus associés en sortant du bagne. Mourax court les barrières, le dimanche, habillé en hercule, et Nicolo en pierrot ou en paillasse. Votre Seigneurie pourra utiliser leurs moments perdus.

– J'aime mieux ceux-là ! dit laconiquement le

capitaine.

Après les deux artistes en plein vent arriva un grand jeune homme aux cheveux rouges et vêtu d'une blouse bleue. Il avait les mains noires d'un forgeron.

– C'est le serrurier de la troupe, dit Colar.

– Bien ! répondit Williams.

Au serrurier succéda un petit monsieur un peu gras, un peu chauve, déceimment vêtu de noir des pieds à la tête et portant une cravate blanche et des lunettes bleues. Il avait sous le bras un grand portefeuille en chagrin noir, et son nez, un peu rouge, témoignait de son culte fervent pour la dive bouteille.

– Ça, murmura Colar à l'oreille du capitaine, c'est un clerc de notaire infortuné, que des revers ont conduit à quitter son étude pour un méchant cabinet d'affaires situé rue Mondétour, un quartier perdu. M. Nivardet a une assez belle écriture, et il fait le faux dans la perfection, imitant toutes les mains, depuis l'anglaise jusqu'à la ronde bâtarde. Un amour de plume, quoi !

– Nous verrons, dit Williams d’un ton bref.

Au notaire succédèrent tour à tour les quatre dernières recrues de Colar, dont les types insignifiants n’apparaîtront dans la suite de cette histoire qu’à titre de comparses de ce vaste drame que nous allons dérouler sous les yeux du lecteur.

Quand l’inspection fut terminée, Colar se tourna vers le capitaine :

– Votre Seigneurie désire-t-elle se montrer, enfin ?

– Non ! dit Williams.

– Comment ! fit Colar étonné ; Votre Seigneurie n’est-elle pas satisfaite ?

– Oui et non ; mais, dans tous les cas, je désire demeurer inconnu et n’avoir affaire à ma bande que par ton intermédiaire.

– Comme il vous plaira, répondit Colar.

– Nous causerons demain, ajouta Williams, et nous verrons ce qu’il peut y avoir à faire de tous ces braves gens.

En prononçant ces mots à voix basse, le



capitaine quitta sur la pointe du pied son poste d'observation, et se dirigea doucement vers la porte entrouverte sur l'étroit palier de l'escalier.

– Demain, dit-il, à la même heure, au même endroit. Bonsoir !

Et le capitaine Williams disparut dans les ténèbres de l'escalier et gagna la rue, laissant Colar rejoindre les hommes qu'il avait embauchés.

De la rue Serpente, Williams déboucha dans la rue Saint-André-des-Arts, la remonta jusqu'à la place de ce nom, et ensuite se dirigea vers les quais. Là, il passa la Seine, traversa la cité et arriva sur la place du Châtelet.

En ce moment, une voiture à deux chevaux débouchait par la rue Saint-Denis, et le cocher criait « gare ! » au capitaine, qu'un sentiment de curiosité vague avait poussé à s'approcher. Le piéton et l'équipage se croisèrent sous un réverbère. Williams s'effaça, mais il jeta un coup d'œil dans la voiture dont les glaces étaient baissées, et à la lueur du réverbère, il aperçut un homme dont la vue lui arracha un cri étouffé :

« Armand », murmura-t-il. Mais la voiture passa au grand trot, emportant l'homme que Williams avait appelé Armand, et qui, sans doute, n'eut le temps ni de remarquer le piéton ni d'entendre son exclamation étouffée.

Un moment immobile, le capitaine Williams regarda l'équipage s'éloigner dans la direction des quais ; puis, croisant les bras, il murmura lentement et avec l'accent de la haine :

– Ah ! nous voilà donc enfin en présence, frère, toi l'idiote incarnation de la vertu, moi le génie du vice et la personnification du mal ! Tu cours sans doute soulager quelque infortune avec l'or que tu as volé ? Eh bien ! à nous deux ; car me voici de retour, et *j'ai soif d'or* et de vengeance !

Le lendemain, le capitaine Williams fut exact au rendez-vous qu'il avait donné à Colar, sous l'arche du pont, et fit entendre son coup de sifflet mystérieux.

Colar l'attendait, et se leva vivement au bruit de ses pas, puis il courut à sa rencontre :

– Capitaine, murmura-t-il, je crois que j’ai trouvé une fameuse piste.

Et, l’entraînant sous l’arche, il ajouta :

– Il s’agit de douze millions !

## II

### *Armor*

Deux jours après l'entrevue du capitaine Williams, l'ancien chef de *pick-pockets* et de Colar, qui avait servi à Londres sous ses ordres, tandis que ce dernier lui montrait par le judas de la maison Coquelet les divers membres de la future association, une voiture de maître s'arrêtait au Marais devant un vieil hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine. Nous l'avons dit, une pluie fine faisait reluire les pavés : les rues étaient désertes.

L'hôtel devant lequel s'arrêta la voiture était une antique construction dont les restaurations les plus récentes remontaient au règne de Henri IV, cette époque brillante du Marais. Bâti entre cour et jardin, il avait sur la rue une grande porte à deux battants de chêne lourdement ferrés, et dont le cintre était orné d'un écusson écartelé et

supporté par deux sphinx.

La taille usée de cet écusson ne permettait plus d'en distinguer parfaitement les couleurs ; mais, au-dessous, le temps avait respecté une inscription annonçant que cet hôtel avait été bâti sous le règne du roi Charles VIII, restauré en 1530 et en 1608, et qu'il était la demeure de la noble maison de Kergaz-Kergarez, race bretonne venue à la cour de France à la suite de la duchesse Anne de Bretagne, devenue reine.

La voiture qui s'arrêta devant cet hôtel entra peu après dans la cour, les deux battants de la porte s'étant ouverts au coup de cloche d'un valet de pied, et un homme d'environ trente-cinq ans en descendit.

En même temps, une lumière brilla en haut du perron, et un vieillard descendit à la rencontre du jeune homme.

C'était bien un vieillard, de première vue, si l'on en jugeait par ses cheveux, ses moustaches et ses favoris blancs ; mais à sa démarche ferme et droite, à son regard plein d'énergie, on devinait en lui toute la force, toute l'ardeur virile de l'âge

à peine mûr. Peut-être avait-il soixante-cinq ans ; mais, à coup sûr, il était plus robuste qu'un homme de cinquante.

Il alla d'un pas rapide à la rencontre du jeune homme, et lui dit vivement :

– Je commençais à être inquiet, maître ; vous ne rentrez jamais aussi tard.

– Mon pauvre Bastien, répondit Armand de Kergaz, car c'était lui, quand on veut remplir la mission que je me suis imposée, le temps est une monnaie courante qu'il faut pouvoir dépenser sans hésitation et sans remords.

Et le jeune homme s'appuya sur les bras de Bastien et entra avec lui dans l'hôtel. Armand habitait la rue Culture-Sainte-Catherine depuis qu'il avait été mis en possession de son immense fortune. La solitude, l'éloignement de ce quartier lui plaisaient et lui permettaient en même temps d'être à portée des classes laborieuses et pauvres, parmi lesquelles il répandait ses bienfaits et ses aumônes mystérieuses.

Bastien le conduisit à son cabinet de travail.

– Maître, lui dit-il, vous allez vous coucher, je présume ?...

– Pas encore, mon bon Bastien, j’ai quelques lettres à écrire, répondit Armand en s’asseyant devant son bureau, mon œuvre avant tout.

– Maître, maître, murmura le vieillard avec un accent tout paternel, vous vous tuerez à ce jeu-là...

– Dieu est bon, répondit Armand, et je le sers. Il me conservera fort et robuste longtemps.

En ce moment on frappa doucement à la porte.

– Entrez, dit le jeune homme, surpris d’une visite à cette heure indue.

Un inconnu, qu’on pouvait prendre à sa mise pour un commissionnaire du coin de rue, se montra sur le seuil, introduit par un valet de chambre.

– Monsieur le comte de Kergaz ? demanda-t-il.

– C’est moi, répondit Armand.

Le commissionnaire salua d’un air gauche, et

tendit à Armand une lettre dont celui-ci brisa aussitôt le cachet. L'écriture lui en était inconnue ; il courut à la signature et lut un nom :

Kermor

Pas plus que l'écriture, ce nom n'éveilla le moindre souvenir chez Armand.

– Lisons ! se dit-il.

Et il lut :

« Monsieur le comte,

« Vous êtes un grand et généreux cœur. Vous consacrez une fortune immense à faire le bien, et c'est un homme dont la conscience est bourrelée de remords, et qui sent approcher l'heure suprême qui s'adresse à vous. Les médecins me donnent six heures à vivre ; accourez, j'ai une noble et sainte mission à vous confier. Vous seul pouvez la remplir. »

Armand regarda le commissionnaire avec attention, et lui dit :

– Comment vous nommez-vous ?

– Colar, répondit-il. Je demeure dans l'hôtel



de M. Kermor, et le suisse m'a chargé de vous apporter cette lettre.

Et Colar prit un air niais qui lui seyait à ravir et dissimulait parfaitement le lieutenant du capitaine Williams.

– Où demeure la personne qui vous envoie ?

– Rue Saint-Louis-en-l'Île, répondit Colar.

– Les chevaux, ordonna Armand.

Vingt minutes après, la voiture du comte de Kergaz franchissait la porte cochère d'un vieil hôtel dont la construction remontait aux premières années du règne de Louis XIV, et qui avait dû être bâti par un fermier des gabelles. Cet hôtel avait l'aspect lugubre et morne des demeures abandonnées ; l'herbe poussait verte et drue entre les pavés de la cour, et comme l'aube commençait à blanchir la cime des toits, Armand put remarquer les croisées hermétiquement closes du premier et du second étage, derrière lesquelles n'apparaissait aucune lumière.

Un vieux valet sans livrée, et dont le costume était aussi délabré que l'extérieur de l'hôtel, avait

ouvert la porte cochère et dit à Armand :

– Monsieur le comte veut-il avoir la bonté de me suivre ?

– Allez ! dit Armand.

Le valet, armé d'un flambeau, fit gravir au visiteur, les huit marches vermoulues d'un perron à deux rampes, et l'introduisit dans un vaste vestibule d'apparence aussi sombre que les dehors de l'hôtel ; puis il lui fit traverser plusieurs salles aux meubles d'un autre âge, disposés en enfilade, selon la mode d'autrefois, et il souleva enfin une portière qui donna passage à un jet de clarté.

Armand se trouva alors dans une chambre à coucher style rococo. Un lit à colonnettes dorées, avec un baldaquin d'où s'échappaient les plis d'une étoffe de soie à grands ramages et passée de nuance était au milieu, le chevet adossé au mur, et, dans ce lit, M. de Kergaz aperçut un petit vieillard sec, maigre, au front jauni, dépourvu de cheveux, et dont les yeux brillaient d'un feu étrange.

Il salua Armand de la main et lui montra un siège au chevet de son lit.

Puis il fit un signe au valet introducteur, qui se retira discrètement et ferma la porte derrière lui.

Armand regardait le vieillard avec un étonnement profond, et se demandait si réellement cet homme, dont l'œil étincelait, était si près de la mort.

– Monsieur, dit le vieillard, qui devina les réflexions de son visiteur, j'ai l'apparence d'un homme qui est loin encore de sa fin prochaine. Il n'en est rien, cependant ; mon médecin, qui est un habile homme, m'a annoncé qu'un vaisseau se romprait dans ma poitrine à huit heures du matin environ, et qu'à neuf j'aurai cessé de vivre.

– Monsieur, dit Armand, la médecine se trompe...

– Oh ! dit le vieillard, mon médecin est un homme infallible. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, monsieur.

Armand continuait à regarder le vieillard.

– Monsieur, poursuivit-il, je suis le baron

Kermor de Kermarouet, et je vais mourir le dernier de ma race, aux yeux du monde du moins ; car, moi, j'ai le pressentiment secret qu'un être de mon sang, homme ou femme, existe en ce monde. Je ne laisse derrière moi ni parents, ni amis, et nul ne me pleurera, car il y a vingt ans que je n'ai pas franchi le seuil de mon hôtel. À mon heure dernière, monsieur, je me suis ému en songeant que personne, si ce n'est ce vieux valet que vous avez vu et qui est mon unique compagnon depuis quinze années, que personne, dis-je, ne me fermerait les yeux, et que ma fortune s'en irait à l'État, faute d'héritiers. Or, monsieur, reprit le vieillard après s'être arrêté un moment pour reprendre haleine, car sa voix était souvent entrecoupée par une toux sèche et sifflante, j'ai une fortune immense, presque incalculable, et l'origine de cette fortune est aussi bizarre que le châtement, que Dieu m'a infligé pour la faute de ma vie, est terrible.

Armand écoutait avec un étonnement croissant.

« Écoutez, poursuivit M. de Kermarouet, j'ai

l'apparence d'un vieillard septuagénaire, et j'ai à peine cinquante-trois ans.

« En 1824, j'étais un petit sous-lieutenant de hussard, comme un gentilhomme breton que j'étais et n'ayant d'autre avenir que mon épée.

« La guerre d'Espagne commençait ; mon régiment, qui était le deuxième hussard, était cantonné à Barcelone.

« Moi je venais de passer à Paris un congé de six mois, et je m'étais mis en route pour rejoindre mon corps, en compagnie de deux autres officiers, comme moi au terme de leur congé.

« Nous voyagions à cheval, à petites journées, couchant tantôt dans une ville, tantôt dans une bourgade ou un village, quelquefois dans une auberge isolée sur le bord de la route.

« À trente-deux kilomètres de Toulouse, et presque au pied des Pyrénées, la nuit nous surprit à la porte d'une méchante hôtellerie, au milieu d'un site sauvage et presque désolé.

« Aux environs, nulle autre habitation ; devant nous, les gorges des montagnes ; derrière nous,

une plaine inculte. Il ne fallait pas songer à aller plus loin ce jour-là.

« Nous nous résignâmes à passer la nuit dans l'hôtellerie, qui n'avait d'autre enseigne qu'une branche de houx, et pour tous habitants que deux vieillards, le vieillard et la femme.

« Mais, chose peu ordinaire pour elle, l'auberge devait avoir ce soir-là nombreuse clientèle. Deux femmes, accompagnées d'un muletier espagnol, étaient arrivées une heure avant nous, et s'étaient décidées à passer la nuit dans l'auberge.

« De ces deux femmes, l'une était vieille et ridée, l'autre était une belle jeune fille de vingt ans. Elles revenaient d'un petit vallon des Pyrénées, sur la frontière espagnole, où les médecins avaient envoyé la vieille dame prendre les eaux ; du moins, ce fut ce que nous apprit leur conversation, car nous fûmes admis à partager leur souper.

« Notre uniforme leur avait inspiré tout d'abord cette confiance qu'ont les femmes dans la loyauté du soldat, et ce fut sans la moindre

défiance qu'elles gagnèrent les deux chambres habitables dans l'auberge, tandis que nous nous accommodions d'une botte de paille pour oreiller dans l'écurie.

« Nous étions jeunes, monsieur, nous avons bu, nous nous considérons déjà comme en pays conquis, et la beauté de la jeune fille avait produit un étrange effet sur nos imaginations de vingt ans.

« L'un de nous, Belge d'origine, et peu scrupuleux en matière d'honneur, osa nous proposer une chose infâme, et que, de sang-froid, nous eussions repoussée avec indignation ; nous étions ivres, nous l'accueillîmes en riant ; la pauvre fille, le croiriez-vous ? fut tirée au sort, et elle m'échut.

« Il se passa alors une infâme et terrible scène, monsieur, dans cette maison presque abandonnée ; le silence du muletier et des aubergistes fut acheté, et, tandis que mes deux complices demeuraient sourds aux cris de la vieille femme, je pénétrai par la fenêtre dans la chambre de la jeune fille.

Le mourant s'interrompit, et Armand vit couler deux larmes brûlantes sur ses joues pâlies.

– Au point du jour, reprit-il, nous avons déjà fait vingt-cinq kilomètres et laissé loin derrière nous l'auberge et la pauvre enfant déshonorée, dont je n'emportais d'autre souvenir que son prénom, Thérèse, et ce médaillon qu'elle avait au cou, et dont le cordon s'était brisé dans la lutte désespérée qu'elle soutint contre moi.

« Comment ce médaillon se retrouva-t-il dans la poche de mon habit ? Je n'ai jamais pu me l'expliquer.

« Nous entrâmes à Barcelone la veille d'une bataille ; le lendemain, nous allâmes au feu, et mes deux complices furent tués. Je crus voir alors dans cette double mort, la main de Dieu qui s'appesantissait sur nous, et le remords de mon odieuse action pénétra dans mon cœur.

« J'eus même ce pressentiment étrange que la mort ne m'avait épargné que parce que la Providence me réservait un châtement plus terrible encore.



« Cependant, plusieurs affaires, plusieurs engagements eurent lieu, et je revins toujours sain et sauf ; les jours s'écoulèrent, puis les mois ; le souvenir de mon crime commençait à s'effacer, lorsque m'arriva cette fortune immense et inattendue que je possède et que je ne sais à qui léguer.

« J'étais à Madrid, et j'avais été logé chez un vieux juif qui faisait le commerce des cuirs de Cordoue. Ce juif, d'origine française, avait quitté Rennes en 1789.

« Lorsque je vins habiter sa maison, où m'amenait un billet de garnison, il était malade et au plus mal. Deux jours plus tard il était à l'agonie, et, dans le milieu de la nuit, je fus éveillé en sursaut par son unique servante qui appelait au secours, car il avait un accès de délire effrayant.

« Je descendis chez lui à demi vêtu et lui prodiguai mes soins ; à ma vue, il parut se remettre un peu et reprendre quelque force ; sa présence d'esprit lui revint, et, me remerciant, il me demanda mon nom.

« – Kermor de Kermarouet, lui répondis-je.

« – Kermarouet ! s'écria-t-il d'une voix étrange, vous vous nommez Kermarouet ?

« – Oui.

« – Une plume ! une plume ! me demanda-t-il en joignant ses mains d'un air suppliant et m'indiquant un vieux secrétaire, où, en effet, je trouvai une plume, du papier et de l'encre, que je mis devant lui, sans trop savoir ce qu'il voulait faire.

« D'une main tremblante le vieillard écrivit ces deux lignes :

« J'institue M. Kermor de Kermarouet mon  
« légataire universel. »

« Et il signa.

« Dix minutes après, il était mort.

« Je retrouvai dans les papiers du juif l'explication de sa conduite. Mon grand-père, le baron de Kermarouet, partant pour l'émigration, lui avait confié, à titre de dépôt, une somme de deux cent mille livres. La Terreur avait contraint le juif, qui passait à Rennes pour avoir des

intelligences avec les royalistes, à s'expatrier.

« Il était venu en Espagne, avait fait du commerce, et avec l'argent de mon grand-père il avait fait une fortune immense. Mon aïeul lui avait confié deux cent mille francs, il me rendait douze millions.

« Vous comprenez quelle révolution étrange cette fortune amenait dans ma vie ; et quelle n'eût point été mon ivresse, car j'avais alors trente ans, si un remords n'eût pesé sur moi de tout le poids de la fatalité !

« Quitter l'Espagne et accourir à Paris, décidé à bouleverser le monde pour y retrouver Thérèse, et lui rendre, en l'épousant, l'honneur que je lui avais volé, ce fut mon premier soin ; mais là m'attendait le châtement...

« À peine arrivé, à peine installé dans ce vieil hôtel où nous sommes, et que je venais de racheter, car il avait appartenu à ma famille, je fus pris d'un mal étrange et terrible, qui me coucha dans ce lit où vous me voyez, et que je n'ai pas quitté depuis vingt ans.

« Dieu me punissait enfin.

« Pendant plusieurs années, en proie à cet horrible mal qu'on nomme le ramollissement de la moelle épinière, je n'ai eu d'autre but, d'autre désir ardent que ma guérison ; j'ai appelé à mon aide les lumières de la science, les princes de l'art, tout a été inutile.

« Aujourd'hui, enfin, à l'heure suprême, mes yeux se sont tournés vers le passé, et je me suis demandé si cette pauvre enfant que j'ai déshonorée ne serait point de ce monde encore... si, par hasard, je ne serais pas père. Comprenez-vous, maintenant ?

– Oui, murmura Armand.

– Eh bien ! acheva le moribond, j'ai appris que vous-même, monsieur, vous consacriez une grande fortune et votre noble intelligence à accomplir dans Paris la plus sainte, la plus élevée des missions : *faire le bien, empêcher le mal*. Vous avez vos agents, vous punissez et récompensez ; vous découvrez les infortunes les plus cachées, et les turpitudes les plus mystérieuses. J'ai pensé que vous pourriez peut-

être retrouver celle à qui je lègue cette fortune que je vais abandonner.

– Mais, monsieur, observa Armand, si honorable pour moi que soit votre confiance, puis-je savoir si jamais...

– Vous vous efforcerez, monsieur...

– Et si cette femme est morte ; si, en dépit de vos pressentiments, elle n'a point d'enfant ?

– Eh bien, en ce cas, vous serez mon légataire universel.

– Monsieur...

– On n'est jamais trop riche, monsieur, dit le baron de Kermarouet, pour accomplir l'œuvre que vous vous êtes imposée ; vous consacrerez ma fortune à soulager les misères, à punir les forfaits qui s'abritent dans cet océan de bien et de mal qu'on nomme Paris. »

Et comme Armand faisait un dernier geste d'étonnement et de refus, le baron étendit la main vers la pendule de la cheminée :

« Tenez, dit-il, l'heure marche et le temps ne nous appartient pas. Je serai mort dans trois

heures. Regardez ce coffret qui est là, sur ce guéridon ; la clef en est suspendue à mon cou. Vous prendrez cette clef quand j'aurai rendu le dernier soupir, et vous trouverez dans le coffre deux testaments portant deux dates différentes. Le premier vous institue mon légataire universel ; le second est en faveur de Thérèse ou de son enfant, si elle a un enfant. Vous trouverez joint à ce dernier testament le médaillon qu'elle portait pendant la nuit fatale. Ce médaillon renferme des cheveux et un portrait de femme, sans doute le portrait de sa mère. C'est le seul indice que j'aie à vous laisser. »

La voix du mourant s'éteignait par degrés, l'heure approchait.

« J'ai demandé un prêtre pour six heures », murmura-t-il.

En ce moment, la cloche de la porte cochère se fit entendre : c'était le prêtre qui arrivait.

Armand se tint à l'écart pendant que le baron Kermor de Kermarouet se confessait et que l'homme de Dieu le réconciliait avec le ciel ; puis il s'agenouilla au pied du lit, et récita avec le

prêtre les prières des agonisants.

Deux heures après, la prédiction du médecin s'était accomplie, M. de Kermarouet était mort.

Un commissaire de police fut appelé sur-le-champ et posa partout les scellés ; puis Armand se retira, emportant les deux testaments, et il ne resta au chevet du mort que le commissionnaire qui avait porté à M. de Kergaz la lettre de M. de Kermarouet.

Quand il fut seul, Colar se prit à rire :

– Pauvre vieux ! dit-il en regardant le cadavre, tu es mort bien tranquillement et ne te défiant de personne ; je suis entré chez toi comme un pauvre diable et tu m'as logé, sans présumer que je ne demandais à habiter une mansarde dans ton hôtel que pour savoir le parti qu'on peut tirer d'un homme riche et sans héritiers.

« Pauvre vieux ! va ! répéta le bandit avec un accent étrange.

« Et maintenant, voilà ce bon M. de Kergaz, un homme de bien, s'il vous plaît, qui va se mettre en mouvement pour trouver des héritiers.

Sois donc tranquille, le capitaine Williams est un fameux homme, et nous trouverons Thérèse avant lui.

« À nous les millions ! »

Et Colar se reprit à rire devant ce cadavre, chaud encore.

Quant à M. de Kermarouet, il était bien mort, et il ne se dressa point sur son séant pour chasser cet impie qui ricanait au pied de son lit de mort...

Et Armand de Kergaz était parti !



### III

#### *Cerise et baccarat*

À l'angle du boulevard et de la rue du Faubourg-du-Temple, au cinquième étage et auprès de la croisée d'une mansarde donnant sur la cour, par une journée de soleil du mois de janvier, c'est-à-dire environ quinze jours après l'entrevue du capitaine Williams et de Colar, une jeune fille travaillait avec ardeur devant une table surchargée des objets et des petits outils nécessaires à la confection de fleurs artificielles.

Elle pouvait avoir seize ans ; elle était grande, svelte, blanche comme un lis, avec des cheveux noirs et des lèvres dont le rouge ardent lui avait fait donner le surnom de Cerise dans l'atelier de fleuriste où elle avait fait son apprentissage.

Cerise avait entrouvert sa fenêtre pour laisser entrer un chaud rayon de soleil.

Et, tout en travaillant, la brune fille chantait avec insouciance cette romance, si fort à la mode alors d'Alfred de Musset, notée par Monpou, et qui commence ainsi :

*Avez-vous vu dans Barcelone  
Une Andalouse au teint bruni...*

Au moment où elle arrivait au dernier couplet, les jolies mains de la jeune fille achevaient de lier la tige d'une pivoine, qu'elle laissa tomber sur la table avec insouciance :

– Là ! dit-elle avec un petit soupir de mutine satisfaction, encore dix minutes, et mon ouvrage est fini ; j'irai le porter, et, en revenant, je jetterai un petit coup d'œil par la porte de l'atelier de M. Gros.

Un joli sourire se dessina sur les lèvres rouges de Cerise, et elle ajouta :

– Enfin, voilà donc dimanche venu ! S'il fait demain un temps pareil à celui-ci, je vais être la plus heureuse des femmes. Mon prétendu

m'emmènera dîner avec sa mère aux *Vendanges de Bourgogne*, à Belleville.

Et Cerise, après avoir ri, se prit à soupirer un peu et se remit à sa besogne.

– Pauvre Léon ! murmura-t-elle, comme il voudrait être déjà revenu de son pays, où il ira chercher ses papiers et vendre son petit lopin de terre. Ah ! si M. Gros ne lui avait pas promis de le nommer contremaître le mois prochain, il serait déjà parti...

Cerise jeta un regard moitié triste et moitié souriant à une cage appendue auprès de la fenêtre, et dans laquelle voltigeait une mésange.

– Vous aurez bientôt un joli petit maître, ma belle chanteuse, dit-elle, et nous serons deux à renouveler le mouron et le chènevis de votre mangeoire, dans deux mois. Comme c'est long deux mois, quand on s'aime !...

Et Cerise soupira de nouveau.

Un pas léger résonna alors dans l'escalier, et une voix non moins fraîche, quoique plus sonore que celle de Cerise, se fit entendre, disant ce

couplet des *Lorettes*, la première œuvre musicale de Nadaud :

*Dans un quadrille à part,  
Voyez le grand Chicard,  
Avec grâce étalant*

*Un pantalon qui dimanche était blanc.*

« Et nous sommes au samedi, réfléchit Cerise, qui se leva à demi de sa chaise et ajouta : Bon ! voilà Baccarat. Ah çà ! qu'a-t-elle donc à venir me voir si souvent, la grande sœur, depuis tantôt quinze jours, elle qui n'aime pas à se déranger ? »

La porte s'ouvrit ; une femme entra.

Certes, celui qui se fût trouvé là par hasard aurait jeté un cri d'étonnement à la vue des deux femmes qui se trouvèrent alors en présence, tant elles se ressemblaient, malgré la diversité de couleur de leurs cheveux.

Cerise était brune et blanche, et elle avait les yeux noirs pleins de gaieté et de mutinerie.

Baccarat était blanche et blonde, et malgré sa chevelure cendrée, elle avait également les yeux noirs et les lèvres rouges de sa sœur Cerise.

Les traits du visage, contour et profil, étaient les mêmes.

Cependant, en les regardant de plus près et en dépit de cette ressemblance de famille, on remarquait tout de suite en elles de notables différences dans l'âge, les mœurs, les habitudes, les manières.

Cerise avait seize ans ; elle était frêle, mince ; ses petits doigts, un peu rouges, portaient à leur extrémité les marques du travail, et ses ongles, qu'elle s'efforçait de soigner, étaient cependant mal taillés.

Baccarat avait vingt-deux ans ; sa taille avait acquis cette rondeur élégante, ce demi-embonpoint que n'ont jamais les jeunes filles, et ses mains, blanches comme un lis, avaient la transparence de la cire vierge, et laissaient entrevoir de belles veines bleues sous leur peau diaphane. Ses ongles, durs et polis, terminaient des doigts irréprochables, où l'œil le plus exercé

n'aurait certes pas pu découvrir une seule piqûre d'aiguille.

Cerise avait des mains d'ouvrière : Baccarat avait des mains de duchesse.

L'œil noir de Cerise était tantôt pétillant de joie mutine et tantôt empli d'une vague et douce mélancolie.

Baccarat avait ce regard ardent, fier et presque méchant de la femme qui se sait forte et s'est fait une arme de sa beauté : quelquefois ses yeux brillaient d'un feu sombre, où se révélaient à demi les découragements fiévreux et les ardeurs inassouvies des passions.

Cerise était charmante dans sa petite robe de laine brune à manches fermées sur le poignet par un simple bouton de nacre, et sur lesquelles se rabattaient des manchettes d'une irréprochable blancheur ; elle avait au cou une guimpe qu'elle avait festonnée elle-même, et sur la guimpe un foulard de six francs, qui lui seyait mieux qu'un collier de perles fines...

Baccarat avait une robe de moire antique ; elle

drapait sa taille élégante dans un cachemire de l'Inde, et portait un bracelet de prix à son bras nu, qui disparaissait à demi dans un manchon de martre de Sibérie.

Cerise était belle et sage, et voulait avoir un mari.

Baccarat avait fui, un soir, il y avait six ans, la maison paternelle, – un pauvre logis d'ouvrier, – et du sixième étage où son père était graveur sur cuivre et gagnait péniblement la vie de sa famille, elle s'était laissée choir dans une calèche à deux chevaux qui l'avait emportée vers le quartier des existences dorées, et l'avait déposée sur le seuil d'un petit hôtel de la rue Moncey, bâti par le jeune baron d'O... tout exprès pour elle.

Pendant cinq années, la pauvre famille n'avait point revu la fille séduite ; l'honnête graveur l'avait maudite, et la douleur qu'il avait éprouvée de la fuite de son enfant avait hâté chez lui le dénouement fatal d'une maladie de cœur dont il était atteint depuis longtemps.

À son lit de mort, Baccarat était revenue, et le père avait pardonné en expirant.

Mais, le père mort, la lionne reprit son genre de vie, et, chose triste à dire, elle entraîna sa mère hors de cette maison où, jusqu'alors, n'était entré que l'argent rare et si pur du travail, pour lui faire partager cette existence que le vice et la paresse avaient dorée.

Entre la mère oublieuse et la sœur coupable, Cerise, on devait s'y attendre, ne pouvait que succomber. Dieu la protégea, cependant, et lui mit au cœur la fierté de son père et son amour du travail.

Tandis que Baccarat roulait voiture avec sa complaisante mère, Cerise louait cette petite chambre où nous venons de la voir, y transportait une partie du pauvre ménage de ses parents, et continuait à gagner deux francs par jour à l'aide d'un travail opiniâtre.

Depuis plus d'un an Cerise vivait seule, subvenait à tous ses besoins, payait régulièrement son petit loyer, et faisait des économies pour sa corbeille de noce...

Car Cerise allait se marier au premier jour ; elle aimait un honnête ouvrier qu'on nommait



Léon Rolland, et qui avait la confiance absolue de son patron, M. Gros, principal ébéniste de la rue Chapon.

Et peut-être, du reste, que cet amour qu'elle avait au cœur n'avait pas peu contribué à l'empêcher de céder à la séduction, s'offrant à elle sous la double apparence d'une sœur pervertie et d'une mère qui foulait toute pudeur aux pieds.

Cependant, Cerise n'avait jamais cessé de voir sa mère et sa sœur ; toutes deux, ensemble ou à tour de rôle, venaient visiter la jeune ouvrière, et passer parfois une journée avec elle ; mais Cerise ne leur rendait jamais leurs visites. Elle eût rougi de mettre les pieds dans cet hôtel que Baccarat avait payé si cher.

Les deux sœurs s'embrassèrent avec affection.

– Bonjour, Cerisette, dit la pécheresse, bonjour, chère petite sœur.

– Bonjour, Louise, répondit la jeune ouvrière, qui avait une certaine répugnance à appeler sa sœur de ce sobriquet de Baccarat que lui avaient

donné quelques viveurs, un soir d'orgie où elle gagnait des monceaux d'or au jeu de ce nom.

– Comment ! dit Baccarat en s'asseyant auprès de la fleuriste, tu as déjà fait tout cela depuis ce matin ?

– Ah ! dame, répondit Cerise en riant, je me suis levée au petit jour, et je me suis mise au travail bravement pour avoir plus tôt fini. C'est aujourd'hui samedi, et je veux être la première de l'atelier à rendre l'ouvrage... Et puis, ajouta Cerise, je me fais une robe pour demain, et j'aurai le temps de la finir en veillant un peu.

– Oh ! oh ! dit Baccarat avec distraction, tu te fais belle demain, il paraît ?

– Dame ! c'est dimanche...

– N'est-ce que pour cela ?

Cerise se prit à rougir comme le fruit dont elle portait le nom :

– Léon, dit-elle, m'emmènera dîner avec sa mère à Belleville.

Baccarat jouait distraitement avec un poinçon dont se servait sa sœur pour son métier de

fleuriste.

– Ah ! dit-elle, tu l'aimes donc toujours, ton Léon ?

– Oui, répondit franchement Cerise ; n'est-il pas un brave cœur et un beau garçon !

– Je ne dis pas, murmura Baccarat ; mais en épousant un ouvrier, ma fille, tu seras dans la *dêche* toute ta vie.

– Bah ! dit Cerise ; quand on est deux à gagner sa vie et qu'on s'aime, on n'est jamais malheureux. D'ailleurs, Léon va être contremaître, il gagnera dix francs par jour, et il pourra m'établir un petit magasin où je me mettrai à mon compte. Il a du bien dans son pays, trois ou quatre mille francs au moins : c'est bien assez pour acheter un fonds de fleuriste.

Baccarat haussa imperceptiblement les épaules.

– Tu sais bien, dit-elle, que si tu as besoin de quatre ou même de dix mille francs pour t'établir, je te les donnerai.

– Nenni ! répliqua Cerise : une honnête fille

n'accepte d'argent que de son père ou de son mari.

– Mais je suis ta sœur, moi.

– Si tu avais un mari, j'accepterais.

Baccarat se mordit les lèvres, et fronça ses sourcils olympiens.

– Tu me rendras cela, dit-elle, quand tu seras mariée... puisque Léon a de l'argent.

– Non, dit Cerise, je suis entêtée et fière, je n'emprunte pas : chacun son idée.

La jeune fille s'était remise à travailler tout en causant avec sa sœur ; et Baccarat s'était insensiblement approchée de la croisée, sur laquelle elle s'était accoudée avec une négligence affectée, mais en réalité pour jeter un regard ardent et curieux à une croisée de la maison voisine, qui donnait pareillement dans la cour, et qui était située à un étage inférieur à celui de la modiste.

Cette fenêtre était fermée, et les rideaux blancs en étaient soigneusement tirés.

– Il n'y est pas, murmura tout bas Baccarat

avec dépit.

– Dis donc, Louise, fit Cerisette qui suivait du coin de l’œil les mouvements de sa sœur, et qui avait sur les lèvres un mutin sourire, sais-tu que tu es bien gentille avec moi depuis quelque temps, de venir ainsi me voir presque tous les jours ?

Baccarat tressaillit, et se retourna brusquement.

– Est-ce que tu as affaire dans le quartier ? continua Cerise avec une naïveté hypocrite.

– Non, répondit Baccarat. Je viens te voir parce que je t’aime, et que j’ai ma liberté.

– Bon, fit la jeune fille avec malice, il y a longtemps que tu as ta liberté, et je crois que tu m’as toujours aimée... Cependant...

– Ah ! ma foi ! dit Baccarat, tant pis pour ta bégueulerie ordinaire ! Puisque tu me questionnes, je te dirai tout, quitte à te faire rougir.

Cerise baissa les yeux à demi.

– Si tu as des secrets, dit-elle, c’est différent...

– Non, répondit Baccarat, il n’y a pas de secrets là-dedans. J’ai ce qu’on appelle une *tocade*. Ça t’étonne peut-être, car on dit dans tout Paris qu’en dehors de sa famille, la Baccarat n’a pas de cœur, et qu’elle se moque autant d’un homme qu’un Français d’un Chinois.

Cerise leva la tête et regarda sa sœur.

La Baccarat était devenue sérieuse et triste en parlant de la sorte, et il y avait dans ses yeux comme une rage secrète d’obéir ainsi à un sentiment tout nouveau, elle qui se riait des plus orageuses passions.

– Oui, continua-t-elle, j’ai vu un jour, ici, il y a un mois, de ta fenêtre où j’étais accoudée comme aujourd’hui, un jeune homme qui m’a bouleversée et fait battre le cœur, à moi qui n’aime jamais...

Et Baccarat étendit le doigt.

– Là, dit-elle, cette fenêtre du cinquième.

– Bon ! dit Cerise en souriant, je sais qui tu veux dire. C’est M. Fernand Rocher.

– Tu le connais ? dit Baccarat avec joie.

– Oui, dit Cerise.

– Eh bien ! murmura la sœur aînée avec l’accent de la passion vraie, je l’aime... oh ! mais je l’aime, vois-tu, comme tu n’aimes pas Léon, toi !

– Ah ! dit Cerise d’un ton de reproche et d’incrédulité tout à la fois.

– Je l’ai vu trois fois, poursuivit Baccarat, trois fois à sa fenêtre, et il ne m’a seulement pas regardée, moi pour qui on se brûle la cervelle... Et je viens ici pour le voir... ne fût-ce qu’une seconde... Et, vois comme je suis *toquée*, il y a des moments où j’ai envie de lui écrire, de monter chez lui, et de me mettre à ses genoux en lui disant :

« – Tu ne sais donc pas que je t’aime ?

Et Baccarat laissa jaillir de ses grands yeux noirs un regard de flamme.

– Est-ce bête et bizarre, continua-t-elle, qu’on se laisse aller ainsi à aimer un homme qu’on ne connaît pas, dont on ne sait même pas le nom, qui est marié, peut-être ; qu’on l’aime à en perdre le

boire et le manger, qu'on en rêve le jour et la nuit.

Cerise regardait sa sœur avec étonnement, tant elle connaissait son insensibilité ordinaire.

– Comment ! dit-elle, tu l'aimes autant que cela ?

– Oh ! fit Baccarat, posant la main sur son cœur, j'en deviens folle... Tiens, depuis un quart d'heure je suis là, l'œil fixé sur cette fenêtre fermée, mon cœur bat... Mais il n'est donc jamais chez lui, ce jeune homme ? acheva-t-elle avec impatience.

– Il rentre tous les jours à deux heures précises, répondit Cerise.

– Mais parle-moi donc de lui ! s'écria Baccarat avec l'impétuosité de la passion, dis-moi qui il est, ce qu'il fait, où et comment tu l'as connu !

– C'est Léon qui me l'a fait connaître.

– Comment cela ?

– Le patron de Léon lui a vendu un bureau, des chaises et un bois de lit quand il a emménagé



dans cette maison. C'est Léon qui lui a livré tout cela et qui lui a posé ses rideaux.

« Il paraît qu'il n'est pas riche, ce jeune homme, et qu'il a une petite place de deux cents francs par mois dans un bureau. Avec cela, on ne va pas bien loin, quand on est un monsieur, qu'on porte habit et qu'il faut tenir un rang. Tu sais comme Léon est bon enfant ; il devina que M. Fernand était gêné par l'achat de ce mobilier, et il lui dit :

« – Le patron vous a vendu au comptant, monsieur, mais si vous avez besoin d'un peu de temps, j'en fais mon affaire. »

« Les meubles vendus montaient à trois cents francs ; M. Fernand accepta l'offre de Léon, en qui son patron a toute confiance, et il donna cent cinquante francs à compte. Il a payé le reste en trois mois, et comme il n'est pas fier, malgré son éducation, il a pris Léon en amitié.

« Il paraît qu'il est employé dans un journal, car il a facilement des billets de spectacle ; il en a donc offert plusieurs fois à Léon, qui les a acceptés pour nous les donner, à sa mère et à moi.

« Puis il s'est trouvé que l'ouvrage chôrait un peu pour moi, et M. Fernand ayant des chemises à faire, Léon me l'a envoyé, et nous avons fait connaissance. Depuis ce temps, il me dit bonjour quand nous nous voyons à la fenêtre, et voilà ! acheva Cerise.

– Et... demanda Baccarat avec un subit tremblement dans la voix, il est... seul ?

– Oui.

– Tu ne vois jamais personne... chez lui ?

– Jamais.

Baccarat respira.

– Je l'aime, murmura-t-elle... et il m'aimera.

Comme elle achevait, la fenêtre du cinquième s'ouvrit et encadra une tête d'homme. Baccarat sentit tout son sang affluer à son cœur, et elle devint fort pâle.

– Le voilà ! dit-elle à sa sœur en se rejetant en arrière vivement.

Cerise se mit à la fenêtre et se prit à fredonner pour faire lever les yeux au jeune homme, qui

regardait avec distraction dans la cour.

Fernand Rocher aperçut la jeune fille et la salua, puis il parut étonné de voir apparaître derrière elle une figure qui avait avec la sienne une pareille ressemblance.

– C'est ma sœur, lui dit Cerise.

Fernand salua.

– Dis-lui donc, souffla Baccarat à l'oreille de la jeune ouvrière, dis-lui donc qu'il serait bien aimable de venir nous dire bonjour.

L'accent de Baccarat était suppliant et toucha Cerise, qui, sans réfléchir à la légèreté d'une pareille démarche, cria au jeune homme en lui faisant signe du doigt :

– Venez donc nous dire bonjour, monsieur Fernand, si vous n'avez autre chose à faire.

– Je vous remercie bien de votre invitation, mademoiselle, répondit le jeune homme ; malheureusement je suis un peu à l'heure : j'ai une visite à rendre : je dîne en ville, et il faut que je m'habille.

– Il sort ! murmura Baccarat, qui se mordit les

lèvres de dépit. Oh ! je saurai où il va.

Le jeune homme salua de nouveau les deux sœurs et ferma sa fenêtre.

– Oui, répéta Baccarat, je veux savoir où il va, et je le saurai. Peut-être chez quelque femme... Oh ! je crois que je serai horriblement jalouse.

Cerise écoutait sa sœur avec étonnement.

– Mais, fit-elle observer, M. Fernand n'est ni ton mari, ni ton amant.

– Il le sera, dit Baccarat, dont les sourcils blonds se réunirent sous l'impulsion d'une volonté altière.

– Ton mari ?

Baccarat haussa les épaules et se tut.

– D'ailleurs, murmura Cerise, je crois que Léon m'a dit que M. Fernand songeait à se marier.

À ce mot, Baccarat bondit comme une panthère blessée qui entend le cri lointain des chasseurs qui la traquent.

– Se marier, lui ! murmura-t-elle.

- Pourquoi pas ? demanda Cerise ingénument.
- Je ne le veux pas, moi !
- Mais de quel droit ?...
- De quel droit ! s'écria la pécheresse en frappant du pied avec colère. Est-ce qu'il est question de droit en amour ? Je l'aime !...
- Mais s'il ne t'aime pas, lui ?...
- Il m'aimera...

Et la jeune femme jeta un regard superbe dans la petite glace placée sur la cheminée de Cerise, et semblait faire d'un coup d'œil l'inventaire de sa beauté fière et hardie.

– Par exemple ! dit-elle avec l'orgueil d'un ange déchu, il serait curieux que la première fois qu'une fille comme moi aurait eu fantaisie d'aimer un homme, cet homme ne l'aimât pas ! On s'est tué pour moi, et un petit employé qui demeure au cinquième ne deviendrait pas fou de moi ! Ah ! s'il en était ainsi, je ne serais plus la Baccarat.

Cerise venait de terminer ses fleurs, et elle jeta sur ses épaules un châle tartan à carreaux gris et

blancs ; puis elle lissa ses cheveux, et mit sur sa tête un joli petit bonnet à nœuds de ruban ponceau.

– Je vais rendre mon ouvrage, dit-elle.

Les deux sœurs descendirent ensemble dans la rue.

Baccarat était venue en voiture, comme toujours.

Un joli coupé, attelé d'un cheval gris de fer et conduit par un cocher en livrée, attendait à la porte.

– Veux-tu que je te mène à ton magasin ? demanda la jeune femme en ouvrant la portière de sa voiture.

– Fi ! répondit la fière Cerise ; il ferait beau voir une pauvre ouvrière aller reporter quinze francs d'ouvrage dans un coupé traîné par un cheval de mille écus ! Adieu, Louise, je vais à pied...

– Adieu, petite sottie, répondit Baccarat, qui mit un baiser au front de sa sœur.

Cerise s'en alla d'un petit pas alerte et

délibéré, traversa le boulevard et prit la rue du Temple, tandis que sa sœur s'installait dans le coupé.

– Où va madame ? demanda le cocher.

– Nulle part, répondit Baccarat, j'attends ici...

Elle attendit, en effet, dans le coupé, que M. Fernand Rocher sortît de la maison voisine, sur laquelle elle avait les yeux opiniâtrement fixés.

Dix minutes après, en effet, le jeune homme sortit et passa auprès de la voiture sans même y prendre garde.

– Suis ce jeune homme à distance, dit Baccarat à son cocher.

Le coupé partit au pas, et Baccarat abaissa prudemment les stores.

## IV

### *Fernand*

Fernand avait vingt-cinq ans. C'était un grand jeune homme aux cheveux noirs, au teint pâle, et qui avait plutôt de la physionomie qu'une beauté régulière.

Fernand était orphelin. Il n'avait eu d'autre protecteur, en entrant dans la vie, qu'un oncle maternel, M. de Sainte-Lucie, un vieil officier de marine qui l'avait fait élever avec sa modique pension de retraite, et qui était mort sans fortune.

À vingt ans, Fernand entra au ministère des affaires étrangères aux appointements de quinze cents francs ; deux ans plus tard, ses émoluments furent portés à deux cents francs par mois.

À ses moments perdus, Fernand écrivait, avec ses camarades de bureau, un tiers ou un sixième de vaudeville.



Le vaudeville rapportait cent francs de droits d'auteur, coûtait quarante francs de frais de copie, et laissait un dividende de dix francs par collaborateur.

Ce qui n'empêchait point Fernand Rocher de rêver un grand avenir dramatique et de soupirer en songeant que messieurs tels ou tels, qui gagnent cent mille francs au théâtre, avaient commencé comme lui.

Et puis Fernand était amoureux ; il aimait, l'ambitieux ! la fille de son chef de bureau, mademoiselle Hermine de Beaupréau, qui aurait, disait-on, quatre-vingt mille francs de dot ; et Fernand savait bien qu'il n'obtiendrait sa main qu'avec des difficultés inouïes, car M. de Beaupréau était avare.

Or, le jeune homme ne s'était habillé, ce jour-là, en si grande hâte, et n'avait fait une si minutieuse toilette, que parce que M. de Beaupréau l'avait invité à dîner. Le chef de bureau, qui ne se doutait nullement de l'amour du jeune homme pour sa fille, amour partagé, du reste, par Hermine, l'invitait souvent à dîner et

l'avait pris en amitié. Fernand était intelligent et actif ; il travaillait, à ses heures perdues, à un grand ouvrage sur le droit des gens, ouvrage que M. de Beaupréau comptait publier sous son nom pour arriver à la rosette d'officier de la Légion d'honneur et au poste de chef de division. De là, l'amitié et la protection du chef de bureau pour le petit employé.

– Venez à trois heures, lui avait dit M. de Beaupréau, nous travaillerons jusqu'à cinq.

Et Fernand, qui n'avait pas vu Hermine depuis trois jours, s'était juré d'être exact, d'autant mieux que le chef de bureau ne l'était point, et qu'il advenait presque toujours que les deux amants avaient le temps de causer quelques instants et d'échanger un nouveau serment d'inaltérable fidélité.

L'employé traversa donc le boulevard, tourna à gauche dans la rue du Temple, et prit la rue de Vendôme pour gagner la rue Saint-Louis-au-Marais, où demeurait son chef de bureau.

Le coupé de Baccarat suivait à distance. La pécheresse ne perdait point le jeune homme du

regard, et quand elle l'eut vu franchir la porte cochère d'une grande et vieille maison située dans le haut de la rue Saint-Louis, tout près de la place Royale, elle ordonna au cocher d'arrêter.

Puis elle s'élança hors de la voiture avec la légèreté d'une biche, et entra aussi dans cette maison.

Baccarat avait baissé prudemment son voile, de façon à n'être pas reconnue de Fernand.

La loge du concierge, située au fond de la cour, était habitée par une vieille femme bavarde, que la pécheresse jugea d'un coup d'œil parfaitement corruptible.

Elle lui mit un louis dans la main et lui dit :

– Avez-vous une langue, la mère ?

– Je m'en vante, ma belle dame ! répondit la vieille en saluant et prenant le louis, qu'elle fit disparaître prestement dans les profondeurs de sa poche.

– Eh bien ! dit Baccarat, il faut vous en servir ; cela pourra vous être utile. Quel est ce jeune homme qui vient de monter dans le grand

escalier, sous la voûte ?

– Ça, dit la portière, c'est un employé du *ministère* qui va chez son chef de bureau.

– Comment appelez-vous le chef de bureau ?

– M. de Beaupréau.

– Est-il marié ?

– Oui.

– Sa femme est-elle jeune ?

– Entre quarante et cinquante.

– Et,... demanda Baccarat, n'aurait-il pas une fille ?

– Ah ! oui, répondit la vieille, et une jolie, encore...

– Ah ! fit Baccarat qui se mordit les lèvres.

– Mademoiselle Hermine, acheva la portière, est belle comme les amours, et je crois bien que ce jeune homme en tient pour elle.

– Vous croyez ? fit la pécheresse dont la voix s'altéra.

– Dame ! il dîne ici trois ou quatre fois par

semaine, au moins.

– À quelle heure sort-il d’ici, quand il dîne ?

– Vers dix heures du soir.

– C’est bien, merci.

Et Baccarat jeta un second louis sur la table graisseuse de la portière émerveillée, et disparut.

– C’est pour sûr une duchesse ! murmura la vieille femme.

Pendant que Baccarat prenait ses renseignements, Fernand Rocher, qui ne se doutait nullement de l’espionnage dont il était l’objet, montait lestement au troisième étage, et, le cœur palpitant, sonnait à la porte de M. de Beaupréau.

Le chef de bureau était un petit gentillâtre du comtat Venaissin qui était arrivé à Paris sans sou ni maille, avait obtenu, vers la fin de l’empire, une place de commis au ministère, et, au bout de vingt ans, à force de souplesse et de zèle envers tous les pouvoirs et tous les ministres, était parvenu au poste qu’il occupait depuis neuf ans déjà en l’année 1845.

M. de Beaupréau avait rencontré, dix-huit ans auparavant, une belle jeune fille qui n'avait d'autres parents qu'une vieille tante avare et despote et une dot assez ronde de deux cent mille francs.

La jeune fille, qui se nommait Thérèse d'Alterive, avait commis une faute, ou plutôt elle avait été victime d'un odieux guet-apens environné de circonstances mystérieuses qui rendaient impossible toute réparation.

Un pauvre enfant était venu au monde en cette douloureuse occurrence, et la jeune fille trahie avait au moins voulu être une bonne mère. Contrairement à tant d'autres, qui veulent conserver les apparences d'une irréprochable vertu, elle n'avait point abandonné la frêle créature à des mains étrangères.

M. de Beaupréau rencontra Thérèse, s'en éprit, flaira la dot de deux cent mille francs, et demanda la jeune fille en mariage. Thérèse lui avoua franchement sa situation ; M. de Beaupréau passa outre et lui dit :

– Votre enfant sera le nôtre, je le reconnaîtrai

comme étant de mon sang.

Thérèse tressaillit de joie à la pensée que son enfant aurait un père, et bien que M. de Beaupréau fût laid, petit, presque difforme et d'un âge déjà mûr, elle l'épousa. Dans le monde, Hermine passa pour la fille légitime de M. de Beaupréau.

Le chef de bureau eut, quelque temps après et à deux années d'intervalle, deux fils de son mariage avec Thérèse. L'un de ces enfants mourut en bas âge, l'autre avait quinze ans à l'heure où commence notre récit.

Ce fut Hermine elle-même qui vint ouvrir à M. Fernand Rocher, l'unique servante de la maison étant sortie pour faire les provisions du dîner.

M. de Beaupréau était avare et voulait cependant garder un certain décorum. Il occupait un appartement de quinze cents francs de loyer et donnait des soirées ; mais les garçons de bureau du ministère y servaient les rafraîchissements, et le lendemain la *bonne* demeurait seule à réparer les désordres et le remue-ménage occasionnés par

le bal.

À la vue de Fernand, Hermine rougit jusqu'aux oreilles, et Fernand, regardant la jeune fille, éprouva cette naïve et violente émotion qui s'empare toujours de l'homme épris en présence de la femme qu'il aime.

Madame de Beaupréau était dans un coin du salon, occupée à broder au métier. Elle tendit affectueusement la main au jeune homme, et lui dit :

– M. de Beaupréau n'est point rentré encore, mais il ne saurait tarder, j'imagine.

– Monsieur Fernand, dit Hermine rougissant toujours, voulez-vous m'accompagner au piano ?

– Avec plaisir, mademoiselle, répondit-il en s'approchant aussitôt de l'instrument, placé assez loin de l'endroit où se trouvait madame de Beaupréau.

– J'ai déchiffré une romance nouvelle de madame Loïsa Puget, continua Hermine pour cacher son trouble ; elle est charmante : vous allez voir...



Et Hermine développa le pupitre du piano, sur lequel elle étala sa musique.

Pendant ce temps, Fernand murmurait à voix basse :

– J’ai une bonne nouvelle à vous donner, Hermine... Mon drame est reçu au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il sera représenté cet hiver et me donnera, je l’espère, beaucoup d’argent... Alors j’oserai...

– J’ai parlé à ma mère... répondit Hermine à mi-voix.

Fernand tressaillit :

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Eh bien ! répondit la jeune fille, dont le visage s’empourpra, ma mère prétend qu’il faut se hasarder à parler à mon père.

Le jeune homme hocha tristement la tête :

– Je connais M. de Beaupréau, murmura-t-il, il me refusera votre main... Je suis pauvre... et mon seul espoir est dans cet avenir dramatique sur lequel je compte.

– Écoutez, reprit Hermine, maman m’a demandé si j’étais bien sûre de votre amour.

– Ah ! pourriez-vous en douter ?

– Et, bien qu’elle ait une certaine appréhension de mon père, elle l’abordera franchement. Elle m’aime tant, ma pauvre mère !

– Mais... quand ? interrogea Fernand, dont le cœur se reprit à battre avec violence.

– Ce soir... si vous voulez.

Au moment où Hermine prononçait ces derniers mots, sa mère, qui s’était approchée, la prit dans ses bras avec tendresse, et regardant Fernand :

– Est-il bien vrai que vous l’aimiez ? demanda-t-elle de cette voix inquiète et presque alarmée qui n’appartient qu’à une mère.

Fernand ne répondit pas, mais il s’agenouilla devant madame de Beaupréau et jeta un long regard d’amour sur Hermine.

– Eh bien ! dit la mère avec émotion, pourquoi m’opposerais-je au bonheur de mon enfant ?

Elle mit la main de sa fille dans la main de Fernand, les fiançant ainsi par ce geste éloquent et simple.

– Après le dîner, dit-elle, Hermine vous emmènera dans le cabinet de travail de M. Beaupréau et vous me laisserez seule avec lui.

\*

Ce fut une après-midi charmante que celle qui s'écoula alors pour les deux jeunes gens sous les yeux de la mère, heureuse de leur bonheur ; et M. de Beaupréau fut si bien oublié, qu'on ne s'aperçut point qu'il était en retard, et que l'heure du dîner sonnait avant son arrivée.

Tout à coup, on le vit apparaître sur le seuil du salon, marchant d'un pas inégal et brusque, et le visage empourpré.

Ses petits yeux clignotaient derrière ses lunettes bleues, et toute sa personne trahissait une émotion mal contenue. Évidemment quelque chose d'insolite lui était advenu, et l'existence

régulière et monotone du chef de bureau venait de subir quelque secousse mystérieuse.

## V

### *Guignon*

Cependant, et tandis que Baccarat suivait à distance Fernand Rocher se rendant rue Saint-Louis chez M. de Beaupréau, Cerise trottait lestement tout le long de la rue du Temple et gagnait la rue de Rambuteau, où se trouvait le magasin de fleurs pour lequel elle travaillait.

Elle était si gentille dans sa mise, ses mouvements et sa démarche, que les passants les plus affairés s'arrêtaient involontairement sur les trottoirs pour la regarder, et que plus d'un jeune homme, sur le seuil d'un magasin, murmurait avec envie :

– Oh ! la jolie fille ! Celui qu'elle aime est bien heureux !

Mais Cerise ne prenait pas plus garde aux coups d'œil amoureux qu'aux propos plus ou

moins galants qui l'accueillaient sur sa route, et elle poursuivait son chemin en songeant à son cher Léon, dont elle serait bientôt la femme.

Elle atteignit ainsi son magasin, où elle fut accueillie par le sourire bienveillant du patron, content de son ouvrière.

Madame Legrand, la maîtresse du magasin, s'écria en la voyant entrer :

– Ah ! voici Cerise, ma meilleure ouvrière ! C'est bien, ma petite, c'est très bien d'arriver à l'heure. Me rendez-vous tout aujourd'hui ?

– Voilà, dit Cerise en étalant avec soin sur le comptoir tout son ouvrage ; je n'ai plus rien à la maison, madame.

– C'est que, fit madame Legrand, qui était une bonne et grosse femme très réjouie, c'est de *la belle et bonne* ouvrage, encore ! Au moins, voilà une ouvrière honnête et qu'il fait plaisir de mettre à ses pièces. Vous ne travaillez point comme cela, vous autres, mesdemoiselles les paresseuses.

Et, moitié souriante, moitié sévère, la fleuriste s'adressait aux cinq ou six jeunes filles travaillant

la journée dans le magasin.

Puis elle se tourna vers un jeune commis préposé à la caisse de la maison, et qui, la plume à l'oreille, regardait Cerise avec la naïve admiration d'un amoureux.

– Allons, monsieur Eugène, dit-elle, au lieu de regarder ma Cerise avec vos yeux de sucre candi, comme si c'était une jeune fille à enjôler, faites-lui donc son compte.

Le commis rougit et baissa les yeux.

– Combien te doit-on, mignonne ? demanda la fleuriste.

– Mais, madame, répondit Cerise, cela doit faire dix-sept francs quarante-cinq centimes, je crois ; voyez plutôt, en comptant les groupes de fleurs.

– C'est bien cela, dit madame Legrand ; tu sais ton compte, ma belle, et je te soupçonne d'avoir dans un coin de ta chambre une belle tirelire pour tes économies.

– Dame ! fit Cerise en riant, c'est bien possible.

– Et qu'en feras-tu de tes économies, mademoiselle ?

– Ah ! dit Cerise d'un air sérieux que démentait à demi son minois mutin, il faut de l'argent pour s'établir.

– Comment ! tu veux t'établir !... Tu me quitterais !

– Non, dit Cerise, ce n'est pas ainsi que je l'entends.

– Bon ! tu veux te marier, peut-être ?

– Dame ! fit naïvement Cerise.

Le jeune commis qui débitait sur son livre le compte de la petite ouvrière laissa, à cet aveu, tomber un pâté sur sa page blanche, et sa plume lui échappa des doigts.

– Eh bien ! dit madame Legrand, voilà qui est bien parlé et avoir de bons sentiments, ma petite. Il vaut mieux épouser un brave garçon, et continuer à porter des bonnets, qu'avoir des plumes à son chapeau comme font beaucoup de jeunes filles qui se laissent entortiller par un tas de petits serins qui ont des gants jaunes et un



morceau de vitre dans l'œil en manière d'agrément.

– Est-elle bête, la patronne ! murmura tout bas une grande fille maigre, grêlée et rousse, qui travaillait le nez sur son ouvrage ; si j'étais jolie comme Cerise, je ne m'échinerais pas, moi, à gagner trente sous par jour, et je roulerais voiture pendant six mois.

Cerise s'était approchée du comptoir, derrière lequel le jeune commis enlevait sa tache d'encre avec un grattoir.

– Ah ! mademoiselle, murmura-t-il tout bas en comptant l'argent de la jeune fille, si vous voulez un mari... je sais bien... moi... enfin...

– Et as-tu déjà un prétendu, petite ? demanda madame Legrand, interrompant ainsi la déclaration embarrassée du pauvre caissier.

– Dame ! oui... répondit Cerise.

Cette fois, de rouge qu'il était, le caissier devint pâle, et sa main trembla en étalant, selon l'habitude, les huit pièces de deux francs et l'appoint des dix-sept francs quarante-cinq

centimes.

– Et peut-on vous demander, petite sournoise, continua la maîtresse fleuriste, quel est ce prétendu ?

– C’est un brave ouvrier, dit Cerise, et pas feignant, allez !

– L’aimes-tu ?

– Oh ! c’tte bêtise, exclama la jeune fille en riant, plus souvent que j’épouserai un homme qui ne me conviendrait pas...

Et Cerise mit son argent dans sa poche, et prit l’ouvrage à faire et les commandes de sa patronne ; puis elle salua les demoiselles de l’atelier, souhaita le bonsoir à madame Legrand, et sortit.

Les commis d’étalage des magasins, qui l’avaient vue passer allant rue Rambuteau, auraient pu remarquer que Cerise trottait encore plus vite en revenant et remontant la rue du Temple dans la direction du boulevard.

On eût dit qu’elle avait hâte de rentrer chez elle.

Il n'en était rien cependant, car au lieu de poursuivre sa route vers le faubourg, elle prit la rue Chapon, où M. Gros, le patron de Léon Rolland, avait son atelier.

– J'aurai bien peu de chance, murmura Cerise, si je n'aperçois pas Léon.

Et, arrivée devant la boutique de l'ébéniste, elle ralentit le pas et feignit de lorgner un meuble à l'étalage.

Précisément le futur contremaître était sur la porte, et, voyant Cerise, il sortit.

Léon Rolland était un grand jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, à la barbe blonde, au teint rose et frais, à la stature herculéenne, et qui devait être d'une force peu commune. Sans être précisément beau, Léon avait une de ces physionomies avenantes qui respirent la bonne humeur et la franchise, et son grand œil bleu était plein de douceur et de bonté. Il vint à la jeune fille un sourire aux lèvres, un regard d'amour dans les yeux, et lui dit, en prenant sa petite main dans sa robuste main d'ouvrier :

– Bonjour, mademoiselle Cerise ; vous êtes bien bonne de passer par ici...

– J’ai pensé que je vous verrais... répondit naïvement la jeune fille en rougissant un peu.

– Et vous avez bien deviné, Cerise. Mais, dans tous les cas, je vous aurais toujours vue aujourd’hui, car je serais allé chez vous ce soir, après la paie.

– Est-ce que vous aviez à me parler, Léon ?

– Oui, et par rapport au sérieux, dit-il, la voix légèrement émue.

– Ah ! mon Dieu ! dit Cerise inquiète. Et de quoi tourne-t-il donc ?

– Oh ! rien de fâcheux, allez, au contraire ! D’abord, il faut vous dire que ma mère et moi nous irons flâner à la barrière demain, histoire de dîner, et vous seriez bien gentille de venir avec nous.

– Dame ! fit Cerise avec diplomatie, si votre mère veut...

– Bon ! elle sait bien que vous serez ma femme.

Cerise baissa les yeux à demi, et regarda la pointe de son petit pied d'un air pensif.

– Est-ce que c'est votre invitation à dîner que vous regardez comme une chose aussi sérieuse ? demanda-t-elle d'un air futé.

– Non, répondit Léon, c'est autre chose. Vous savez que le patron m'a promis la place de contremaître pour dans deux mois.

– Oui, soupira Cerise, qui pensait que deux mois étaient deux siècles.

– Eh bien, fit joyeusement l'ouvrier, le patron s'est ravisé.

– Comment ! vous ne serez pas contremaître ?

– Au contraire, je le suis déjà !

– Bah ! exclama Cerise stupéfaite.

– Voici la chose, Cerise. Antoine, notre contremaître d'auparavant, qui devait s'établir à la fin du mois prochain, vient de faire un héritage et il est parti au pays. Alors je l'ai remplacé.

– Eh bien ? fit Cerise qui croyait comprendre.

– Alors le pays d'Antoine étant le mien, je l'ai

prié de vendre mon lopin de terre et de m'apporter mes papiers.

– Et vous n'irez pas, vous ?

– Non, dit Léon ; et comme Antoine sera ici dans huit jours...

Il s'arrêta et regarda la jeune fille.

– Eh bien ? fit-elle avec une hypocrite naïveté, tandis que son petit cœur s'était pris à battre.

– Si vous vouliez... il me semble... dit Léon qui commençait à se troubler aussi, nous pourrions nous marier dans quinze jours.

Cerise devint pourpre et baissa les yeux.

– C'est bien près... murmura-t-elle.

– C'est bien loin encore... répondit Léon, qui pressa la jolie main de l'ouvrière dans les siennes.

– Nous verrons... dit-elle en se dégageant. Adieu, monsieur Léon... à demain !

– Cerise, demanda Léon, ne voudriez-vous pas aller jusqu'à la rue Bourbon-Villeneuve ?

– Chez votre mère ?

– Oui. Vous lui parlerez de notre idée pour demain à la bonne femme.

– Bien, j’y vais, dit Cerise. Adieu, Léon.

Les deux fiancés échangèrent un long regard et un dernier serrement de main, puis Cerise s’esquiva le cœur palpitant et plein de joie, à la pensée que son bonheur était avancé de six semaines.

La jeune ouvrière gagna la rue Saint-Martin, et elle allait atteindre le boulevard, lorsqu’elle s’entendit appeler par son nom :

– Bonjour, mademoiselle Cerise, disait une voix à côté d’elle.

Cerise se retourna et vit un homme arrêté sur le trottoir, et la saluant en ôtant sa casquette.

C’était un jeune homme d’une trentaine d’années, malingre et chétif, au visage couturé de petite vérole, mais au regard intelligent et gai et à la lèvre souriante et bonne.

C’était un peintre en bâtiment, à qui ses mésaventures nombreuses avaient valu le sobriquet de Guignon, bien qu’il s’appelât Louis

Verdier.

Le voyant si petit et si délicat, son père, un robuste Auvergnat, marchand de ferraille et de bric-à-brac, avait haussé les épaules en murmurant :

– Ça ne fera jamais un maître ouvrier. Vaut mieux se résigner à en faire un artiste.

Et le digne brocanteur avait mis son fils en apprentissage chez un peintre-vitrier. Guignon devenu ouvrier, avait vu tous les malheurs, toutes les mésaventures du monde fondre sur lui.

Il était assez joli garçon ; la petite vérole le coutura à vingt ans.

Sa mère mourut, laissant du bien ; son honnête père le vola, sous prétexte que les artistes n'ont besoin de rien.

Enfin, la destinée de Guignon était d'être perpétuellement amoureux sans jamais arriver à son but.

S'il rencontrait une jeune fille, il commençait par lui plaire, la demandait en mariage, obtenait sa main et, au dernier moment, on ne sait



pourquoi, le hasard, un événement sans importance, un rien remettait tout en question et le mariage se trouvait rompu.

Un jour, Guignon était allé jusqu'à la mairie, donnant la main à sa future : il avait même déjà ouvert la bouche pour prononcer le terrible *oui*, lorsqu'il fut pris d'un malaise subit et obligé de sortir sur-le-champ. Pendant les dix minutes que dura son absence, la future fit des réflexions et s'en alla. En revenant, Guignon trouva le maire prêt à le marier, mais la femme avait disparu.

Du reste, Guignon prenait philosophiquement son parti de cette persécution constante du sort ; il riait et chantait toujours, était serviable et bon, et on ne lui connaissait pas d'ennemis.

Il était lié depuis dix ans au moins avec Léon Rolland, le fiancé de Cerise, et c'est pour cela qu'il avait salué la jeune fille en l'appelant par son nom.

Cerise reconnut Guignon, et alla à lui.

– Ah ! bonjour, monsieur Louis, dit-elle. Vous allez bien ?

– Oh ! dit l’ouvrier, vous pouvez bien m’appeler Guignon, mademoiselle, je ne m’en fâche pas, allez ! Et puis, c’est bien mon nom, quand on y songe. Et où donc allez-vous comme ça ?

– Je vais rue Bourbon-Villeneuve, chez la mère de Léon, répondit Cerise.

– Tiens ! dit Guignon, je l’ai vu tantôt, Léon. Il paraît que ça va comme vous voulez, rapport au mariage, n’est-ce pas ?

– Oui, répondit Cerise, qui baissa modestement les yeux.

Et elle se hâta d’ajouter :

– Si vous étiez bien gentil, monsieur Guignon, vous viendriez avec nous demain à Belleville ?

– Ça va, mam’selle, d’autant que Léon m’en a parlé. C’est un bon *zigue*, Léon, et vous aurez là un fier mari tout de même. Pourtant...

Guignon s’arrêta indécis, et comme s’il avait à formuler une accusation contre l’ébéniste.

– Eh bien ? demanda Cerise.

– Il y a un nouveau camarade depuis quelque temps, dit Guignon, et ce camarade ne me va guère.

– Comment l'appellez-vous ?

– C'est un serrurier qu'on appelle Rossignol, un nom bien trouvé pour un serrurier ; une drôle de *binette*, allez ! et Léon a bien tort de le fréquenter ; mais, enfin, c'est son affaire, ça lui plaît.

– Tiens, dit Cerise, je ne l'ai jamais vu, ce Rossignol, moi.

– Oh ! c'est qu'ils se fréquentent depuis deux ou trois jours seulement. Enfin, si vous faisiez bien... vous empêcheriez Léon... J'ai une drôle d'idée...

Et Guignon salua encore une fois Cerise, et s'en alla à sa besogne, tandis que la jeune fille arrivait sur le boulevard et le remontait dans la direction de la porte Saint-Denis, pour gagner de là la rue Bourbon-Villeneuve.

En ce moment-là, précisément, un homme d'environ cinquante ans, petit, gras, les jambes

courtes et grêles, le front chauve, le visage d'un rouge livide et les yeux abrités derrière des conserves bleues, descendait le boulevard et se dirigeait vers le Château-d'Eau.

Cet homme était vêtu d'un habit bleu à boutons d'or, orné du ruban de chevalier de la Légion d'honneur, et d'un paletot d'alpaga blanc ouvert et laissant voir l'habit.

Ce personnage, dont le physique était grotesque et dont la mise, cependant, accusait un homme distingué, n'était autre que M. Gaston-Isidore de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères.

M. de Beaupréau revenait à pied de l'hôtel du boulevard des Capucines et rentrait chez lui, où il avait donné rendez-vous à Fernand Rocher, pour le faire travailler à son grand ouvrage sur le droit des gens.

Par le plus grand des hasards, le chef de bureau et la jeune fleuriste se trouvèrent nez à nez, et à peine M. de Beaupréau, qui lorgnait toutes les femmes en vieil amateur, eut-il envisagé la belle Cerise, qu'il se produisit chez

lui une révolution étrange, et que tout son sang afflua à son cœur, tandis que ses yeux avaient un éblouissement derrière leurs conserves bleues.

Il s'arrêta net d'abord et la regarda ; puis, comme elle passait sans faire attention à lui, il rebroussa chemin, et, obéissant à une irrésistible attraction, il se mit à la suivre.

Certes, l'aventure n'était pas nouvelle pour le chef de bureau. Il avait suivi cent fois une grisette dans la rue, et l'avait abordée avec cette audace particulière aux hommes mûrs ; mais cette fois, soit que la démarche modeste et pleine de décence de la jeune fille lui imposât, soit qu'il fût dominé par un sentiment de timidité étrange chez un homme comme lui, il se contenta de marcher auprès d'elle, à distance, la dévorant des yeux. Ce ne fut qu'à l'entrée de la rue Saint-Denis que Cerise s'aperçut qu'elle était suivie ; alors elle doubla le pas...

Le chef de bureau l'imita.

Cerise prit la rue Bourbon-Villeneuve, M. de Beaupréau la suivit.

Elle entra chez la mère de Léon, qui demeurait au fond d'une maison formant le coin avec la place du Caire, et elle y passa une heure et demie à causer avec la vieille femme.

Quand elle sortit, elle aperçut M. de Beaupréau immobile sur le trottoir, et dans l'attitude d'un homme qui attend.

Alors elle se hâta de descendre la rue pour échapper à cette poursuite ; mais le chef de bureau, qui s'était enhardi, la rejoignit et voulut lui parler.

– Mademoiselle... dit-il.

Cerise se retourna brusquement.

– Monsieur, répondit-elle, vous vous trompez, et je n'ai pas l'habitude de parler aux hommes qui m'abordent dans la rue. Passez votre chemin.

Et, profitant du moment de stupeur que son ton sec et digne avait produit sur M. de Beaupréau, Cerise continua son chemin plus vite encore.

Mais le chef de bureau se remit en marche et continua à la suivre à distance, décidé à ne point

la perdre de vue, et poussé par cet irrésistible entraînement qui l'avait déjà conduit rue Bourbon-Villeneuve.

Cerise rentra chez elle, et, au seuil de sa porte, se retourna pour voir si elle était enfin débarrassée de la poursuite de M. de Beaupréau.

Elle ne le vit point, et, rassurée, elle monta à son sixième étage en chantant. Cependant le chef de bureau ne l'avait point perdue du regard ; ne sachant si Cerise demeurait faubourg du Temple, ou si elle était en course dans cette maison, il attendit longtemps à la porte ; puis, ne la voyant pas reparaître, il prit le parti d'entrer, et, imitant Baccarat, mit cent sous dans les mains du portier, qu'il questionna.

– Ah ! monsieur, lui dit franchement celui-ci, vous perdez bien votre temps, allez ; mademoiselle Cerise est une fille honnête.

– Je suis riche, hasarda M. de Beaupréau.

– Quand vous le seriez plus que le roi, vous n'en seriez pas plus avancé. D'ailleurs, elle a un promis, la petite, et vous vous feriez casser les

reins... Ah ! acheva le portier, si c'était sa sœur...  
je ne dis pas.

– Qu'est-ce que sa sœur ?

– Une fille qui a mal tourné, et qui a voiture.

– Comment la nommez-vous ?

– La Baccarat.

Une pensée infernale vint alors à  
M. de Beaupréau.

– Et où demeure-t-elle, cette sœur ? demanda-  
t-il.

– Rue Moncey, répondit le portier, que Cerise  
avait souvent envoyé chez Baccarat.

– C'est bien, dit le chef de bureau.

Et il s'en alla tout pensif.

M. de Beaupréau venait d'être atteint par la  
première douleur de ce mal sans remède qu'on  
nomme une passion de vieillard.

Il aimait déjà Cerise avec la sauvage brutalité  
d'un tigre, et il rumina dans sa tête les plans de  
séduction les plus machiavéliques, en se dirigeant  
vers la rue Saint-Louis, où nous l'avons vu



arriver rouge, hors de lui et dans un état d'agitation extrême.

## VI

### *Thérèse*

À la vue de M. de Beaupréau ainsi agité, sa femme et sa fille jetèrent un cri d'étonnement et d'inquiétude.

– Mon Dieu ! qu'avez-vous, monsieur ? lui demanda madame de Beaupréau.

– Moi ! fit le chef de bureau en tressaillant, absolument rien.

– Cependant, cette agitation...

– J'ai failli être écrasé par une voiture, répondit-il à tout hasard, mais me voilà remis. Ce n'est rien. À table ! il est six heures.

Et, obéissant à l'habitude, M. de Beaupréau offrit la main à Hermine et la conduisit dans la salle à manger, à la place qu'elle occupait habituellement à table.

Fernand était consterné. L'agitation de son chef de bureau lui paraissait devoir se changer en mauvaise humeur et le disposer peu, par conséquent, à écouter avec bienveillance la demande que madame de Beaupréau allait faire pour lui de la main d'Hermine. Cependant Fernand se trompait. M. de Beaupréau fut rêveur et presque triste, mais il ne manifesta aucune impatience, et un sourire plein de bonhomie sembla même glisser sur ses lèvres, lorsque, versant à boire au jeune employé, il lui dit :

– Il me semble que nous avons un peu oublié notre besogne, aujourd'hui.

– Je réparerai le temps perdu, monsieur, et aussitôt après le dîner...

– C'est cela, dit M. de Beaupréau. Vous vous installerez dans mon cabinet, et je vous y rejoindrai le plus tôt possible. Il faut que nous puissions mettre notre ouvrage sous presse d'ici à deux mois.

Le dîner s'acheva sans autre incident ; l'agitation de M. de Beaupréau disparut même tout à fait, et lorsqu'il revint au salon, où le café

était servi, il était calme et souriant.

Sans doute le chef de bureau avait trouvé dans son imagination quelque moyen d'arriver jusqu'à Cerise, et sa bonne humeur alla si bien *crescendo*, que madame de Beaupréau jugea le moment des plus favorables pour lui parler de sa fille et de l'amour de Fernand.

Sur un signe d'elle, Hermine se retira dans sa chambre, tandis que Fernand allait s'installer dans le cabinet de travail pour y continuer le grand ouvrage diplomatique de son chef.

– Monsieur, dit alors madame de Beaupréau avec une certaine émotion, car son mari cachait un caractère intraitable et dur, et la plus cauteleuse des natures sous des dehors pleins de bonhomie, puis-je vous parler de choses sérieuses ?

– Hein ? fit le chef de bureau, que sa rêverie amoureuse avait repris.

– Je devrais dire graves, continua madame de Beaupréau s'enhardissant.

– Mon Dieu, madame, de quoi s'agit-il ?

– Il s’agit de ma fille, monsieur.

M. de Beaupréau laissa échapper un geste d’étonnement ; sa femme poursuivit :

– Hermine a dix-neuf ans, monsieur ; elle est dans l’âge où une jeune fille peut et doit se marier.

– Se marier, bon Dieu ! exclama M. de Beaupréau, et pour quoi faire ?

– Mais... dit la pauvre mère en tremblant, elle ne vous aura pas toujours... et...

– Soit, madame, interrompit brusquement M. de Beaupréau ; mais enfin, pour se marier, il faut trouver un mari.

– Peut-être l’a-t-elle trouvé...

– Est-il riche ? demanda le chef de bureau avec une vivacité où se révélait son caractère cupide.

– C’est un jeune homme distingué, de bonnes manières, rempli de bons sentiments, et qui aime Hermine assez ardemment pour la rendre la plus heureuse des femmes.

– Très bien... Est-il riche ?

– Non ; mais il a une carrière honorable.

M. de Beaupréau haussa les épaules.

– Ce n'est point assez, dit-il.

– Cependant, monsieur, Hermine l'aime comme elle en est aimée.

– Son nom ?

– Vous le connaissez et avez pu l'apprécier, répondit madame de Beaupréau. C'est M. Fernand Rocher.

M. de Beaupréau bondit sur son siège, et poussa un cri d'étonnement et d'indignation tout à la fois.

– Ah ! par exemple ! s'écria-t-il, voilà qui est trop fort ! Un employé à dix-huit cents francs, sans sou ni maille, sans protecteurs, sans avenir !... Vous êtes folle, madame, et jamais je ne prêterai les mains à une semblable sottise. Si vous avez voulu m'arracher mon consentement, vous vous êtes trompée. Cela ne peut être, cela ne sera pas !

Et M. de Beaupréau se leva, et se prit à marcher d'un pas saccadé, se promenant de long en large dans le salon, roulant d'un air furibond ses petits yeux fauves sous leur arcade creuse armée d'épais sourcils, et manifestant une vive agitation.

Madame de Beaupréau, assise au coin de la cheminée et dans cette attitude résignée de ceux qui souffrent un long martyre et n'osent plus même lutter contre leur tyran, madame de Beaupréau avait les yeux baissés, et deux larmes silencieuses roulaient le long de ses joues amaigries.

Tout à coup son mari s'arrêta brusquement devant elle et regarda fixement.

– Ah ! vous pleurez, ricana-t-il, vous pleurez parce que je refuse de donner votre enfant, à vous, à un homme sans le sou, sans avenir... au lieu de me remercier de veiller sur le bonheur de cette enfant, qui n'est pas à moi, après tout, qui est l'enfant du hasard... l'enfant de l'inconduite !

À ce dernier mot, à cet outrage, la malheureuse femme n'y tint plus ; la victime,

résignée depuis vingt années, se révolta, et un éclair de fierté brilla dans ses yeux. Elle se leva tout d'une pièce, et comme si elle eût obéi à la tension d'un ressort mystérieux :

– Monsieur, s'écria-t-elle, vous m'insultez, et vous êtes le plus lâche des hommes !

À ces paroles, à cet accent de mépris indigné, M. de Beaupréau comprit qu'il était allé trop loin.

– Je ne vous insulte pas, dit-il d'un ton plus doux, vous me poussez à bout.

– Monsieur, continua madame de Beaupréau, j'étais, il y a vingt ans, une jeune fille honnête et pure, et je n'ai jamais été coupable. Une nuit, dans une chambre d'auberge, en revenant des Pyrénées avec ma tante, j'ai été la victime d'un odieux attentat, d'une brutalité sans nom. Quand vous avez demandé ma main, monsieur, je vous ai avoué noblement et franchement la vérité ; je vous ai présenté cette enfant, le fruit innocent du crime, et vous avez pris cette enfant dans vos bras, et vous m'avez dit : « Je serai son père ! »

– Eh bien, reprit M. de Beaupréau, dont la



colère apaisée reparut, n'ai-je pas tenu parole ? À cette heure même, votre fille ne me croit-elle pas son père ?

– Oui, fit Thérèse, – car c'était elle, – mais elle se demande parfois, la pauvre enfant, pourquoi cet homme, qui se dit et qu'elle croit son père, qu'elle vénère et chérit comme tel, pourquoi cet homme lui témoigne parfois une sorte d'aversion...

– Vous mentez ! s'écria M. de Beaupréau ; je lui préfère mon enfant, à moi, c'est tout simple ; mais...

Madame de Beaupréau arrêta son mari d'un air dédaigneux.

– Elle se demande cela, reprit-elle, comme elle s'est demandé bien souvent pourquoi sa mère pleurait pendant de longues heures dans l'ombre, et pourquoi cet homme, qu'elle croit encore son père, était la cause de ces larmes qui coulaient sans bruit dans l'isolement et le silence du foyer domestique.

– Eh ! madame, s'écria le chef de bureau en

frappant le parquet du pied, ne vous posez donc point ainsi en victime ; je ne suis ni un despote ni un bourreau. Vous m'avez apporté une dot, j'en conviens ; moi, je vous ai apporté ma position, la considération dont je jouis ; j'ai couvert de mon nom votre déshonneur... Nous sommes quittes !

– Vous vous trompez, monsieur ; car il est une chose qu'une mère préfère à son repos, à son bonheur, à sa réputation d'honnête femme... le bonheur de son enfant ! Eh bien, monsieur, acheva Thérèse, vous avez trouvé dans la femme une créature résignée, patiente, baissant le front devant vos odieux reproches, et demandant pardon à Dieu pour vous lorsque vous poussiez l'aveuglement de votre fureur jalouse jusqu'à me maltraiter ; mais vous vous adressez à la mère, et vous vous opposez au bonheur de cette enfant ? Eh bien, la mère relèvera la tête et vous résistera ! Hermine aime M. Fernand Rocher ; c'est un jeune homme honnête, laborieux. Mon Dieu, c'était votre avis hier encore. Il la rendra heureuse... Pourquoi empêchez-vous cette union ?

– Pourquoi, pourquoi ? murmura M. de Beaupréau qui écumait ; mais parce qu’il n’a pas le sou !

– Monsieur, dit froidement Thérèse, vous étiez dans la même position quand je devins madame de Beaupréau.

– Mais vous aviez un enfant ! s’écria le chef de bureau, ivre de rage. Tenez, dit-il, voulez-vous que je consente à ce mariage ?... Cela dépend de vous.

– Que faut-il faire ? demanda Thérèse, qui contenait ses larmes et son indignation, car elle voulait être forte et défendre jusqu’au bout le bonheur de sa fille.

– Ce qu’il faut faire ? dit le chef du bureau en s’asseyant en face de sa femme, le voici : nous nous sommes mariés sous le régime dotal : je vous ai donc reconnu votre dot tout entière, c’est-à-dire deux cent mille francs. Vous avez le droit, aux termes du Code, de faire un aîné, c’est-à-dire de disposer du quart en sus ; vous allez le faire en faveur de notre enfant à nous, de notre fils Emmanuel, et...

– Jamais ! s'écria madame de Beaupréau, jamais je ne dépouillerai l'un de mes enfants au profit de l'autre !

– Alors, dit froidement M. de Beaupréau, n'en parlons plus. J'ai reconnu Hermine en vous épousant ; elle est ma fille devant la loi, et une fille ne peut se marier sans le consentement de son père avant d'avoir atteint sa majorité. Je refuse mon consentement.

– Soit ! dit Thérèse, nous attendrons... dussé-je tout avouer à ma fille... dussé-je rougir devant elle ; mais au moment où madame de Beaupréau prononçait ces derniers mots, une porte s'ouvrit, et une voix dit sur le seuil :

– Ma mère, vous êtes une noble et sainte femme, et vous n'aurez jamais à rougir devant votre enfant.

Hermine venait d'apparaître pâle, sérieuse, comme l'enfant à qui le hasard révèle sa véritable destinée.

Elle s'avança vers madame de Beaupréau, et s'agenouilla devant elle.

– Ma bonne mère, murmura-t-elle en prenant dans ses mains la main amaigrie de Thérèse et la portant à ses lèvres, pardonnez-moi... j’ai tout entendu... Je sais que vous êtes la meilleure des mères et la plus noble des femmes, et votre fille est fière de vous...

Puis Hermine se leva, et regarda M. de Beaupréau en face.

– Monsieur, dit-elle, ma mère ne voulait point me dépouiller, mais j’ai bien le droit de renoncer moi-même à une partie de mon héritage. J’accepte vos conditions.

Et Hermine salua froidement le chef de bureau, courut à la porte et appela :

– Fernand ! Fernand !

Fernand Rocher se montra alors sur le seuil.

Hermine le conduisit par la main à M. de Beaupréau, et lui dit :

– N’est-ce pas, monsieur, que vous m’accepterez sans dot pour votre femme ?

– Ah ! s’écria le jeune homme, je serai fier de travailler pour vous rendre heureuse, et je ne

demande que vous !

– Eh bien, dit Hermine, je serai votre femme. Asseyez-vous là, devant ce bureau, et écrivez le reçu de ma dot. Ce n'est qu'à cette condition que M. de Beaupréau consent à vous accorder ma main.

Et la jeune fille jeta un regard de dédain suprême au chef de bureau, stupéfait d'un pareil dévouement.

## VII

### *Colar*

Le lendemain du jour où la Baccarat avait suivi Fernand Rocher, c'est-à-dire le dimanche matin, un personnage que nous connaissons déjà, Colar, cheminait, vers huit heures du matin, par la rue de la Chaussée-d'Antin, d'un pas rapide et qui semblait affairé.

L'ancien sous-officier n'était point, comme à l'ordinaire, vêtu d'une redingote boutonnant droit sur un pantalon à la hussarde. Il portait une blouse bleue, de celles qui descendent à peine sur les hanches et qu'on appelle *bourgeron*, et sa tête était coiffée d'une casquette, au lieu d'un chapeau pointu qu'il inclinait d'ordinaire crânement sur l'oreille. Un pantalon de grosse laine brune et une cravate noire nouée en corde complétaient ce costume.

Colar descendit la rue de la Chaussée-d'Antin jusqu'à la rue de la Victoire, qu'on venait alors de percer sur les derrières de quelques vastes hôtels de la rue Saint-Lazare.

À peine deux ou trois maisons commençaient-elles à s'élever sur la gauche ; tandis que le côté droit de la rue n'était séparé de vastes terrains vagues que par une cloison de solives et de planches.

Colar s'introduisit dans l'un de ces terrains par une ouverture que laissait une planche absente, et il se dirigea vers un petit pavillon démoli aujourd'hui, qui était situé à l'extrémité du jardin d'un vieil hôtel.

L'hôtel, qui appartenait à un vieux gentilhomme anglais fort riche et très original, était complètement inhabité ; c'est-à-dire qu'il était confié à la garde d'un concierge pareillement anglais, occupant un petit corps de logis ménagé au-dessus de la porte cochère, qui donnait rue de Saint-Lazare.

Derrière l'hôtel s'étendait un vaste jardin ; au bout du jardin était le pavillon, composé d'un



rez-de-chaussée et d'un seul étage.

Par une bizarrerie assez singulière, lord Mac Ferl, s'il n'avait jamais voulu louer son hôtel, avait permis à son concierge de mettre le pavillon en location, et lui abandonnait le bénéfice qu'il en pouvait retirer.

Or, un matin, un mois auparavant, le concierge étant sur sa porte et fumant avec un flegme tout britannique, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, dont la tournure et les vêtements semblaient accuser une origine d'outre-Manche, lui adressa la parole en anglais et demanda à voir le pavillon.

Le pavillon, visité avec soin, plut à l'étranger, à cause surtout de son isolement ; il convint du prix de location, qui était, du reste, assez élevé, et le soir même il fit apporter ses malles et s'y installa avec un seul domestique.

Or, cet étranger n'était autre que le capitaine Williams, et lorsque Colar, qui avait dédaigné d'aller faire le tour par la rue Saint-Lazare et s'était introduit dans le jardin par la brèche faite à la clôture de planches, lorsque, disons-nous,

Colar arriva, il trouva son chef sur pied et procédant à sa toilette.

Le capitaine Williams avait les cheveux noirs et de fines moustaches de même couleur ; il était beau garçon et d'une exquise distinction de manières.

À Londres, où il avait été le chef occulte d'une bande redoutable, le capitaine portait le titre de baronnet, dont il était parvenu à faire constater la propriété légale ; il était reçu dans le meilleur monde et habitait une maison charmante dans Belgrave-square.

Longtemps il était parvenu à se faire passer pour le fils d'un bon gentilhomme campagnard d'un comté du Nord, jouissant de deux mille cinq cents livres sterling de revenu, et il s'était acquis une double réputation d'homme comme il faut, de parfait gentleman et de sportman émérite.

Puis un jour, on ne savait pourquoi, le capitaine avait disparu, et de sourdes rumeurs avaient circulé sur son compte.

On prétendit, à New Market, que le noble

baronnet était tout simplement un filou, un audacieux chef de pick-pocket, et que, malgré son langage, qui était du plus pur anglais, il était Français, et peut être même d'origine italienne.

Quoi qu'il en fût, à Londres, le capitaine Williams avait les cheveux d'un blond fauve et portait de véritables favoris à l'anglaise.

À Paris, il teignit ses cheveux, coupa ses favoris et laissa pousser ses moustaches. Or, au moment où Colar entra, le capitaine, vêtu d'une robe de chambre et d'un pantalon à pieds, assis au coin du feu et ayant devant lui une petite glace montée sur un pivot, peignait sa chevelure bouclée, en fumant un cigare. Le capitaine fumait gravement, mais une satisfaction visible était répandue sur son visage, et il murmurait entre ses dents l'aparté que voici :

– Depuis un mois à peine que je suis à Paris j'ai déjà fait quelque besogne, et mes petites affaires ne vont décidément pas trop mal. Si le diable continue à me servir, les douze millions du baron Kermor de Kermarouet sont à moi.

Williams aspira et rendit coup sur coup deux

gorgées de fumée grise, et continua :

– Pauvre Armand de Kergaz... En vrai philanthrope et en homme fort que vous êtes, vous serez parfaitement joué et roulé, et vous aurez le déplaisir de restituer au baronnet sir Williams la fortune dont vous êtes le dépositaire fidèle... Et, acheva Williams avec un éclat de rire, grâce à la couleur nouvelle de ma barbe et de mes cheveux, grâce surtout à ce léger accent anglais que je me suis donné, vous ne reconnaîtrez jamais en moi votre frère chéri, le comte Andréa, à qui vous avez volé son héritage, sous le prétexte absurde que son père avait volé le vôtre.

Andréa, car c'était lui, se mit à rire de plus belle.

– Colar, continua-t-il, est décidément un garçon de quelque mérite. À Londres, il était plein de bon vouloir, mais ce terrain n'était pas le sien. Il manquait d'assurance. À Paris, au contraire, il est tout à fait chez lui et possède toute son audace. La bande qu'il m'a recrutée ne me va pas trop mal ; l'homme d'affaires et Bistoquet ont déjà rendu des services. Le

serrurier est habile. Quant à Nicolo, on en tirera parti.

Deux coups frappés à la porte interrompirent le monologue du baronnet sir Williams, et Colar entra.

– Salut, mon capitaine, dit-il en portant militairement la main à sa casquette.

– Bonjour, Colar.

– Suis-je exact ?

– Parfaitement. Assieds-toi.

Et Williams alluma un nouveau cigare, puis il regarda Colar.

– Eh bien, dit-il, où en sommes-nous ?

– Mais, répondit Colar, j'ai du nouveau.

– Voyons ! dit Williams avec calme.

– Ma petite police travaille comme une troupe de chérubins, et c'est fort heureux, car nous n'avons pas encore la véritable clef de la situation.

– Tu crois ?

– Dame ! fit Colar, nous savions bien que madame de Beaupréau était la Thérèse que nous cherchons...

– C’est beaucoup déjà.

– Et que sa fille, mademoiselle Hermine, poursuivit Colar, était l’enfant du baron Kermor de Kermarouet.

– Mais, dit le capitaine, il me semble que là est la véritable clef de la situation. M. de Beaupréau est avare ; si on lui promet un million, il mariera sa fille... Et, acheva Williams, jetant sur la petite glace un complaisant regard, je suis, il me semble, un gendre très convenable, et la petite ?...

– La petite, dit Colar, a un amoureux.

Williams jeta vivement son cigare.

– C’est mieux encore, poursuivit Colar, c’est un fiancé, et le mariage a lieu dans quinze jours.

Williams devint pâle et murmura :

– C’est impossible !

– Ma foi ! dit Colar, voici la vérité pure, Votre Seigneurie. Le fiancé de mademoiselle Hermine

est un petit employé du ministère des affaires étrangères.

– Est-il riche ?

– Pas le sou ; mais il est aimé.

– Son nom ?

– Fernand Rocher.

– Où demeure-t-il ?

– Rue des Marais, au coin du faubourg du Temple.

Williams prit un crayon, un petit carnet placé sur la cheminée, et écrivit deux lignes en caractères hiéroglyphiques.

– Après ? dit-il froidement, car il avait reconquis un calme tout britannique.

– D’abord, poursuivit Colar, il faut vous dire que je me suis embauché, depuis deux jours, rue Chapon, chez un fabricant d’ébénisterie... C’est mon ancien métier, le meuble...

– Et pour quoi faire ?

– Eh ! dit Colar mystérieusement, voici la chose, j’ai une amourette.

Williams fronça le sourcil.

– Nous n'avons pas le temps d'être amoureux, dit-il.

– Bah ! je ne perds pas une heure utile à Votre Seigneurie. Cela occupe mes moments perdus, voilà tout.

– Voyons, quel rapport...

– Voici, capitaine. J'ai rencontré un jour une jeune fille qui n'a pas seulement pris garde à moi, mais qui m'a tapé dans l'œil... à moi. Alors, j'ai pris mes renseignements. Or, la petite, qui est jolie comme un amour, est sage comme une forteresse, et elle a un promis. Quand on veut avoir une ville forte, c'est de principe, il faut affamer ou ruiner la garnison, et il est bon de jeter des espions dans la place.

« Je me suis donc fait l'ami du promis, et je suis entré, pour cela, dans l'atelier de la rue Chapon, où il vient de passer contremaître... Or, le promis de Cerise, elle s'appelle Cerise, la petite, est ami avec le fiancé de mademoiselle de Beaupréau, M. Fernand Rocher.



– Très bien ! interrompit Williams avec satisfaction.

– Hier soir, reprit Colar, M. Fernand Rocher, qui était ivre de joie, est venu conter à Léon Rolland, c'est le contremaître, qu'il épousait mademoiselle Hermine dans quinze jours... Et il lui a dit comment la chose s'était passée...

– Voyons ? interrogea Williams.

– Il paraît que M. de Beaupréau a jeté les hauts cris à la demande en mariage ; puis, mademoiselle Hermine ayant renoncé à sa dot, il a cédé.

Williams devint sérieux et rêveur.

– Voici, dit-il, qui est assez grave... Une fille qui aime a une volonté opiniâtre.

– Ce n'est pas tout, continua Colar. Il y a mieux. Cerise a une sœur... Cette sœur est *lancée*, elle a équipage, hôtel, et se nomme la Baccarat. Bistoquet a été au mieux avec elle.

– Mais, interrompit Williams, qui voulait en revenir à mademoiselle de Beaupréau et à son prochain mariage.

– Or, Baccarat a une *tocade* pour Fernand Rocher, le futur d’Hermine. Comprenez-vous ?

L’œil de Williams étincela.

– Est-elle belle ? demanda-t-il.

– Magnifique, une beauté de comtesse.

– Est-elle forte ?

– Un esprit de démon, une volonté de fer.

– Bon ! dit tranquillement Williams, voilà une femme qui me débarrassera de Fernand Rocher.

– Encore une histoire, poursuivit Colar... Le chef de bureau, M. de Beaupréau, est un vieux débauché qui court les fillettes. Hier il a suivi Cerise dans la journée ; le soir, il est venu rôder aux environs du faubourg du Temple, où elle demeure... Votre Seigneurie est-elle contente de mes renseignements ?

Le baronnet sir Williams, ou, si vous le préférez, le comte Andréa, était devenu rêveur, et ne répondit point à la dernière interrogation de Colar.

Andréa combinait déjà, avec son génie

infernale, tout un plan machiavélique, dans les inextricables réseaux duquel il devait envelopper Thérèse, Hermine, madame de Beaupréau, son gendre futur Fernand Rocher, et Rolland lui-même, le promis de Cerise.

– Ah ! murmura-t-il en lui-même, Armand avait raison, le jour où, du haut de cette terrasse nous nous rencontrâmes, il me dit en me montrant la grande ville étalée sous nos pieds :

« Voilà la partie du drame mystérieux et sombre, voilà où il y a de grandes choses à faire. »

– Ah ! poursuivit tout bas Andréa, tu m’as défié à la lutte, frère, tu m’as dit que tu serais le génie du bien et que tu écraserais celui du mal. Eh bien ! tu t’es trompé ; le mal triomphera, car le mal, c’est moi.

Et Andréa, relevant la tête, s’adressa brusquement à Colar, qui avait respecté sa rêverie.

– Où demeure Baccarat ? demanda-t-il.

– Rue Moncey, dans un petit hôtel, à droite, en

entrant par la rue Blanche.

– Très bien ! Il faut que cette fille me serve.

Et puis il ajouta :

– Aimes-tu beaucoup cette Cerise ?

– Peuh ! dit Colar, oui et non. Elle me plaît, la petite, et ce serait une jolie maîtresse...

– Mais enfin... si on en avait besoin...

Colar regarda Andréa d'un air étonné.

– C'est que, dit tranquillement le capitaine, on en pourrait faire une belle amorce pour le chef de bureau.

– Tiens, dit naïvement Colar, c'est une idée...

– Et il faudrait d'abord, poursuivit Andréa, nous débarrasser du promis... C'est toujours gênant.

– Bon ! dit Colar, je vais commencer aujourd'hui même, ce soir... à Belleville. Le serrurier me donnera un coup de main.

– Ainsi, demanda le capitaine, cela ne te chagrinerait pas trop...

– Oh ! répondit philosophiquement Colar, on n'est pas trop jaloux d'un vieux bonhomme comme le chef de bureau... et puis, quand il le faut...

Andréa sonna son unique valet de chambre, qui, en même temps, remplissait les fonctions de groom et soignait le cheval anglais dont le capitaine s'était donné le luxe.

– Mets Toby au tilbury, lui dit-il.

Le groom sortit pour aller exécuter les ordres de son maître.

– Maintenant, acheva le capitaine, s'adressant à Colar, il faut me trouver d'ici à trois jours, dans le quartier des Champs-Élysées, un petit hôtel à louer, avec des remises pour deux voitures et une écurie pour cinq chevaux.

– Ce sera fait, dit Colar, qui se leva pour s'en aller, tandis qu'Andréa s'habillait et revêtait un élégant négligé du matin.

Un quart d'heure après, sir Williams courait en tilbury rue Moncey, et faisait passer sa carte à Baccarat, qui était encore au lit.

L'hôtel que le jeune baron d'O... avait fait bâtir tout exprès pour Baccarat était situé, on le sait, dans cette petite rue Moncey qui joint le haut de la rue Blanche à celle de Clichy, et touche aux derrières de la prison pour dettes.

Cet hôtel n'était, à vrai dire, qu'un vaste pavillon haut de deux étages, perdu à demi dans un massif de verdure formé par de hauts tilleuls presque séculaires, et entouré d'un vaste jardin. Mais tout ce que le luxe moderne a de recherches et de délicatesses semblait y avoir été apporté dans la décoration, la disposition de chaque pièce et son ameublement.

Une pelouse verte, entourée de massifs d'arbres, conduisait au perron, haut de quelques marches et donnant accès, par une porte vitrée à deux vantaux, dans un vestibule dallé en marbre, rempli de fleurs en toute saison, et dont les murs étaient couverts de fresques délicieuses.

À gauche étaient la salle à manger, les offices et les cuisines ; à droite, une salle de bains, une serre et un joli salon d'été, dont la cheminée était surmontée d'une glace sans tain, à travers

laquelle on apercevait les jardins. Ce salon, meublé en citronnier, avec des tapis de Smyrne et des jardinières pleines de fleurs dans l'embrasure des croisées, avait une porte-fenêtre qui conduisait, par trois marches, sur une pelouse verte.

Une riche collection de tableaux modernes, dus la plupart à l'école française, et signés des noms les plus célèbres, en garnissait les murs.

Au premier étage se trouvaient le salon d'hiver, la chambre à coucher, le cabinet de toilette et le boudoir de Baccarat ; plus une toute petite pièce disposée en fumoir, et dont le baron d'O... s'était réservé la jouissance.

C'était là qu'il recevait parfois, le soir, quelques intimes, auxquels Baccarat servait du thé de ses belles mains.

Le second étage était destiné à la mère de la courtisane et aux domestiques.

Au fond du jardin, on avait construit un petit bâtiment destiné aux écuries et aux remises, car Baccarat avait trois chevaux, dont un de selle, un

coupé et une américaine.

La sœur de Cerise était encore au lit, à cette heure matinale où Andréa se disposait à pénétrer chez elle...

Cependant, elle ne dormait pas, et même elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Rentrée chez elle, la veille, dans une agitation impossible à décrire, Baccarat, la tête perdue et déjà le cœur atteint par l'aiguillon de la jalousie, s'était mise au lit pour chercher, dans le sommeil, un peu de repos à son âme bouleversée, tant il est furieux, l'amour qui se déclare tout à coup dans le cœur blasé d'une courtisane.

Baccarat n'avait jamais aimé, et elle s'indignait de succomber enfin à ce mal jusqu'alors inconnu pour elle, et qu'elle avait si souvent et si impitoyablement raillé chez les autres.

Baccarat, avant qu'elle eût aperçu Fernand Rocher, était une femme au regard froid et moqueur, au sourire de sphinx.

C'était la tigresse sans cœur et sans âme,



aimant l'or, méprisant les hommes, les laissant se tuer pour elle, et prononçant pour oraison funèbre sur leur tombe ce seul mot rempli de dédain : « Il m'ennuyait ! » Baccarat, devenue subitement amoureuse, s'était métamorphosée ; le marbre s'était changé en chair, le sourire satanique en désir ardent, et elle se tordait les mains de colère en prononçant tout bas le nom de Fernand.

Au jour, Baccarat n'avait point fermé l'œil encore ; elle avait passé la nuit à rouler dans sa tête mille projets de séduction, mille plans absurdes et grandioses tout à la fois pour obtenir l'amour de Fernand.

La cloche de la grille, qui annonçait un visiteur, s'étant fait entendre, Baccarat sonna sa femme de chambre.

– Je n'y suis pas, dit-elle. Je ne veux recevoir personne.

La camériste sortit, mais elle revint peu après, une carte à la main.

– Madame, dit-elle, c'est un jeune homme très comme il faut, qui a un groom en livrée et un

cheval magnifique, et il insiste pour voir madame.

Baccarat prit la carte avec un mouvement d'impatience, et lut :

Sir Williams L..., baronnet.

– Je ne connais pas cet Anglais, dit-elle avec humeur.

Et elle se retourna sur le côté, la tête vers la ruelle, reprenant son rêve d'amour si malencontreusement interrompu.

Mais la femme de chambre reparut une troisième fois.

– Madame, dit-elle, milord prétend qu'il veut parler à madame pour une affaire grave.

– Je n'ai pas d'affaires, va-t'en !

– Il m'a chargé de prononcer un nom à l'oreille de madame.

– Je n'en veux point savoir.

Et l'accent de Baccarat était impérieux et irrité comme celui d'une tigresse troublée dans ses amours.

Cependant, la femme de chambre, qui, sans doute, avait été largement payée par Andréa, ne se tint pas pour battue, et ajouta :

– Cela n’engage madame absolument à rien d’entendre le nom que milord m’a chargé de prononcer devant elle.

– Fanny, dit sèchement Baccarat, je te chasse ; à partir d’aujourd’hui, tu n’es plus à mon service.

– Milord m’a dit, répliqua la camériste avec un sang-froid superbe, qu’il venait voir madame au sujet de M. Fernand Rocher.

À ce nom, sur lequel Fanny avait complaisamment appuyé, Baccarat bondit et sauta hors du lit.

– Fernand ! Fernand ! s’écria-t-elle... Il vient me parler de Fernand !... J’y suis, en ce cas... j’y suis... Cours, fais-le attendre.

Et la voix de Baccarat était étranglée par une étrange et subite émotion.

## VIII

### *Le baronnet*

Baccarat s'était élancée hors du lit avec l'agile souplesse d'une panthère, et n'avait fait qu'un bond de sa chambre à coucher dans son cabinet de toilette.

Ordinairement, la folle créature mettait à s'habiller une nonchalance extrême, et s'abandonnait paresseusement aux mains de sa femme de chambre, avec le dédaigneux laisser-aller d'une duchesse ; mais en ce moment Baccarat redevint la fille du peuple qui sait se servir elle-même, et, chaussant ses petits pieds nus de babouches turques, glissant sa taille de couleuvre dans un long peignoir gris-perle à retroussis cerise, elle noua un foulard à son cou, et d'une main fiévreuse roula précipitamment les boucles luxuriantes de sa chevelure blonde,

dégageant son front intelligent et les ramenant en arrière par grosses touffes. En quelques minutes, la courtisane se trouva dans ce négligé voluptueux, et cependant convenable, des femmes assez hardies ou assez indifférentes pour recevoir un inconnu dans leur chambre à coucher. Elle étendit la main vers le gland de sonnette pendu au fond de son alcôve : Fanny reparut.

– Fais entrer l’Anglais, dit-elle.

Et, tout agitée qu’elle était, en dépit de l’émotion qu’avait produite sur elle le nom de Fernand, quelle que fût enfin son anxiété, Baccarat redevint assez femme pour se pelotonner gracieusement au fond d’une dormeuse, laissant son peignoir s’arrondir en plis voluptueux, et faisant danser son soulier rouge au bout de son pied nu.

Le baronnet sir Williams entra sur-le-champ.

Andréa était un de ces hommes qui embrassent tout d’un seul coup d’œil, et jugent à la fois de l’oiseau par la cage, et de la cage par l’oiseau.

La chambre à coucher de Baccarat disait toute

la vie et le caractère tout entier de Baccarat, à cette heure surtout où il y régnait ce délicieux et mystérieux désordre qui se répand autour d'une alcôve de femme, de minuit à midi, et auquel rien au monde ne saurait remédier.

Les murs étaient tendus d'une étoffe gris-perle à reflets de moire, encadrée par une mince baguette d'or ; un épais tapis à grandes rosaces rouges jonchait le sol.

Les rideaux du lit et des croisées étaient d'une étoffe semblable, mais lamée de larges bandes violettes qui en rompaient le ton monotone, et les fauteuils, les chaises, la dormeuse étaient en velours violet de même nuance que les bandes des rideaux.

Sur la cheminée, deux bergers de Watteau se contaient fleurette au-dessus d'une pendule rocaille, aux deux côtés de laquelle deux Amours bouffis supportaient une touffe de lis disposée en candélabres.

Une glace du même style, à cadre ovale, surmontait la cheminée.

Tout cela était un peu futile peut-être, mais de bon ton, et l'absence de ces étagères chargées de ces petits riens coûteux qu'on a nommé des *bibelots*, prouva tout de suite à sir Williams que Baccarat était une fille de goût.

L'œil du visiteur se reporta sur-le-champ de la cage à l'oiseau, pour continuer notre métaphore, et sur-le-champ il devina Baccarat tout entière.

– Un marbre, pensa-t-il, au fond duquel bout un cœur de lave, un esprit méchant par nature et dont on peut tirer parti, une beauté merveilleuse qui peut tourner une tête de jeune homme et le conduire jusqu'à l'infamie, si besoin est.

Et l'œil d'Andréa enveloppa une fois encore la femme roulée comme une chatte sur elle-même, la chambre où se répandait un vague parfum qui semblait s'échapper de ce lit tiède encore où demeurait, sous la courtine blanche et sur l'oreiller garni de dentelles, l'empreinte lascive du beau corps de la courtisane, et Andréa murmura :

– Voici le jardin d'Armide de Fernand Rocher. Si on l'y conduit jamais, il n'en sortira plus.

En même temps, Baccarat enveloppait son visiteur d'un seul regard, remarquait cet œil où brillait un feu sombre et satanique, cette lèvre mince où glissait un sourire railleur et mauvais, ce front large et intelligent où la pensée devait s'ébattre à l'aise, et elle faisait la réflexion suivante :

– Si c'est un ennemi qui m'arrive, il est digne de moi ; si c'est un allié, je triompherai, car ce doit être un homme fort.

Andréa salua la courtisane, qui lui indiqua de la main un siège auprès d'elle et jugea inutile de faire tout autre mouvement.

Puis, du regard, elle congédia Fanny.

Andréa s'assit et la regarda fixement, sans hésitation, comme un homme qui vient parler affaires et se soucie peu de la beauté et des charmes d'une femme.

– Chère madame, dit-il, je suis le baronnet sir Williams, et je viens vous proposer un marché.

– Voyons ! fit Baccarat, qui avait parfaitement dompté son émotion... Cependant, cher monsieur,



ajouta-t-elle avec ce sourire moqueur de la femme naguère insensible, s'il était question de galanterie, je vous prierais de repasser un autre jour... j'ai mes nerfs aujourd'hui.

– Je comprends cela, dit sir Williams, quand on a mal dormi...

Baccarat se jeta un coup d'œil dans la glace, pensant qu'elle était pâle et devait avoir les yeux battus.

– Or, poursuivit l'Anglais avec flegme, l'amour non assouvi entraîne fatalement l'insomnie après lui.

– L'amour ! exclama Baccarat, redevenant la fille de marbre et rougissant d'avouer la défaite de son cœur, l'amour !... Que voulez-vous dire ?

– Tiens, fit tranquillement sir Williams, je croyais que vous adoriez Fernand Rocher.

Baccarat tressaillit, mais elle fut forte, et aucun muscle de son visage ne la trahit.

– Allons donc ! fit-elle, je n'aime personne, milord.

– Je suis simplement baronnet, observa sir

Williams avec le plus grand calme ; mais je suis heureux d'avoir été induit en erreur...

– Vous l'avez été, baronnet, dit Baccarat avec non moins de tranquillité.

– Alors, tant mieux, ma chère dame.

– Plaît-il ? fit la courtisane, qui, une fois encore, tressaillit au fond de son cœur.

– C'est que, articula lentement sir Williams, absolument comme un acteur qui ménage ses effets, si vous l'eussiez aimé...

Il s'arrêta et parut hésiter.

– Eh bien ? demanda Baccarat, dont la voix subit une légère altération.

– Eh bien, c'eût été très malheureux pour vous, chère madame.

Cette fois, une pâleur livide monta au front de Baccarat.

– Pourquoi ? demanda-t-elle.

– Parce qu'il est toujours pénible pour une femme de voir lui échapper l'homme qu'elle aime.

– Mon cher, répliqua froidement la courtisane, dont l’orgueil domina l’émotion, une femme comme moi quitte les gens, mais on ne la quitte jamais.

– Ma chère, dit sir Williams sur le même ton laconique et sec, on ne quitte une femme comme vous que pour se marier... et M. Fernand Rocher se marie.

Ces mots tombèrent comme la foudre sur Baccarat frissonnante.

Elle jeta un cri et se renversa brusquement en arrière, à demi pâmée de douleur.

– Ah ! enfin, murmura sir Williams, vous l’aimez donc ?

– Eh bien, oui, je l’aime... avec passion, avec furie !... s’écria-t-elle, comme les lionnes doivent aimer dans le désert...

Et elle se redressa hautaine, terrible, l’œil plein d’éclairs, la lèvre frémissante, les narines dilatées.

– Il ne se mariera pas ! s’écria-t-elle, et il m’aimera, dussé-je poignarder ma rivale !

Il y avait sur la cheminée, auprès de la pendule, un charmant poignard à fourreau ouvragé, à lame damasquinée, jadis en la possession d'un jeune fou qui avait voulu s'en frapper pour la courtisane, et dont elle s'était emparée en lui arrêtant le bras et lui disant :

– Puisque vous êtes méchant, on va vous désarmer, na !

Baccarat ne tenait peut-être que médiocrement à la vie de l'amoureux incompris, car il était aux trois quarts ruiné, mais elle avait eu envie du poignard... Au moment où elle proférait cette menace de mort contre la femme que devait épouser Fernand Rocher, Baccarat s'élança vers le poignard, s'en saisit et le brandit avec fureur.

– Ah ! dit sir Williams avec le flegme d'un vrai fils d'Albion, vous seriez superbe ainsi, jouant la tragédie, chère madame.

Un mot froidement railleur produit l'effet d'un verre d'eau glacée jeté au visage d'un homme en colère.

Les paroles de sir Williams, de même qu'une

pluie fine abat un grand vent, selon le proverbe, firent évanouir le courroux superbe de Baccarat, et changèrent son exaltation en un morne et subit découragement.

Le poignard lui échappa des mains, et elle se prit à trembler comme un enfant.

– Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle d’une voix brisée où couvaient des sanglots.

– Ma chère, reprit sir Williams toujours impassible, je suis venu vous annoncer une mauvaise nouvelle, mais, en même temps, vous offrir mes services.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec un frisson d’espoir.

– Regardez-moi bien, continua-t-il, laissant glisser sur ses lèvres ce sourire de démon qui révélait son infernale intelligence du mal, ne croyez-vous pas que je puisse être un allié de quelque valeur ?

– Vous, un allié ?

– Pourquoi pas ?

– Vous ! vous me serviriez ?...

– C’est possible, ma chère.

– Mais à quel titre ?... Pourquoi ?... Dans quel but ?

– Ah ! dit sir Williams, il est évident que j’ai un but et un intérêt... Sans cela...

Il n’acheva pas ; la porte s’ouvrit, et Fanny reparut, une carte à la main.

Baccarat prit la carte machinalement et y jeta les yeux.

La carte portait ce nom :

E. DE BEAUPRÉAU

*Chef de bureau au ministère  
des affaires étrangères.*

– Je ne connais pas cet homme, dit-elle en jetant la carte avec une impatience fébrile. Je n’y suis pas !

Ce jour-là, Baccarat aurait refusé sa porte à un ambassadeur, voire même à un czar de Russie.

Mais sir Williams ramassa la carte, y jeta les yeux, et tressaillit.

– Il faut le recevoir, dit-il, il le faut !

Et, s’adressant à Fanny d’un ton impérieux :

– Faites attendre au salon dix minutes, dit-il.

Fanny comprit que cet homme était le maître, et elle obéit.

Alors sir Williams regarda la jeune femme stupéfaite, et lui dit :

– M. de Beaupréau a une fille qui se nomme Hermine.

Baccarat jeta un cri, et se souvint de ce nom prononcé devant elle par la portière de la rue Saint-Louis.

– Ah ! dit-elle, c’est, à coup sûr, la fiancée de Fernand.

– Oui, dit tranquillement le baronnet, et vous allez voir son beau-père.

Et comme elle se reprenait à frémir de courroux :

– Il faut recevoir cet homme, dit-il.

– Mais que veut-il ? que vient-il faire ?...

– Il vient vous proposer quelque chose d'infâme... un marché sans nom... N'importe ! ne le jetez point dehors... Écoutez-le patiemment... puis remettez-le au lendemain. Nous verrons après...

Et sir Williams se dirigea vers le gland de la sonnette et l'agita violemment.

– Faites entrer M. de Beaupréau, dit-il à Fanny.

Puis il courut au cabinet de toilette et laissa retomber la portière derrière lui, plaçant un doigt sur sa bouche pour faire comprendre à Baccarat qu'il voulait voir sans être vu, entendre sans qu'on soupçonnât sa présence et, au moment où il disparaissait derrière la draperie, il jeta à la courtisane ces mots à mi-voix, prononcés comme un ultimatum terrible :

– Ne le refusez pas... ne vous indignez point... ou, dans huit jours, Fernand est marié.

Baccarat demeura seule pendant dix secondes, puis le chef de bureau entra. Mais déjà la femme



forte avait dominé la femme tremblante et brisée d'émotions ; le sourire était revenu à ses lèvres, la sérénité à son front, le calme dans toute sa personne, et lorsque M. de Beaupréau parut, Baccarat avait repris sa nonchalante attitude sur la dormeuse ; elle put examiner à son aise les lunettes bleues, la face rougeaude, le vaste abdomen et les jambes courtes et grêles du chef de bureau.

M. de Beaupréau salua la jeune femme avec cet aplomb d'un vieux libertin qui se trouve toujours à l'aise dans le sanctuaire du vice ; mais Baccarat lui rendit son salut avec une froideur si aristocratique et une dignité si parfaite, qu'il en demeura un peu interdit.

– Madame, dit-il, oserais-je vous demander un entretien ?

– Demandez, monsieur, répondit la courtisane avec le sang-froid superbe d'une reine dont on implore la clémence.

Elle lui indiqua un siège du geste, et parut prête à l'écouter.

– Madame, continua timidement M. de Beaupréau, ma carte a dû vous apprendre qui j’étais ?

Baccarat fit un geste d’assentiment.

– J’ai de la fortune, poursuivit-il, et un beau traitement.

– Je vous en fais mon compliment sincère, répondit-elle du ton indifférent qu’on emploie pour dire une banalité.

– Et, continua le chef de bureau, ma position me permettrait de faire bien des choses pour une femme...

– Ah çà ! mon cher, interrompit Baccarat, qui oublia son rôle de duchesse pour redevenir fille de marbre, vous n’avez cependant pas un million à croquer, j’imagine, comme Villedieu, votre chef de division, qui s’est ruiné pour moi, et Léopold de Marlotte, qui a allumé ma cigarette avec son dernier billet de mille francs. On vous aura mal renseigné.

Et un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres de la courtisane.

Mais la portière du cabinet de toilette, auquel le chef de bureau tournait le dos, se souleva à demi, et Baccarat vit apparaître le visage pâle de sir Williams, qui semblait lui dire :

– Oubliez-vous donc ma recommandation, et voulez-vous marier Fernand ?

Un moment interdit, M. de Beaupréau reprit courage, et dit :

– Vous avez une sœur ?

– Ah ! dit Baccarat, serait-ce donc ma sœur que vous aimez ?

– Peut-être...

– Je crois que vous perdez votre temps, alors, car elle est sage.

– Aussi, suis-je venu à vous...

Baccarat leva de nouveau les yeux sur la portière du cabinet de toilette.

– Soyez calme, semblait dire le visage sévère du baronnet.

– Mon cher, dit Baccarat, les affaires de ma sœur ne me regardent pas.

– Cependant... si vous vouliez... peut-être...

Une idée infernale traversa l'esprit de la courtisane.

– Si je lui marchandais la liberté de Fernand ! pensa-t-elle.

Mais soudain le rouge de la honte monta à son front, et une fois encore elle faillit jeter le chef de bureau à la porte. La tête de Williams était toujours encadrée par la draperie, et, pareille à celle de Méduse, elle épouvantait Baccarat, à l'oreille de qui résonnaient encore ces sinistres paroles :

– Si vous le chassez, Fernand est marié dans huit jours.

Et elle dit à M. de Beaupréau :

– Cerise est une petite sotte, et si elle m'avait crue, au lieu de se toquer d'un ouvrier... Mais, après tout, cela ne regarde qu'elle.

– Mais enfin, supplia le vieux débauché, ne me prendriez-vous pas sous votre protection ?

Baccarat hésitait.

– Dites oui, fit d’un signe la tête de sir Williams.

– Peut-être, murmura-t-elle tout bas.

– Je suis reconnaissant... insinua le vieillard.

Mais Baccarat ne répondit pas. Elle rêvait.

– Eh bien ?... supplia M. de Beaupréau, dont la voix tremblait d’émotion.

Baccarat leva encore les yeux vers sir Williams.

Le visage de l’Anglais était impassible.

– Monsieur, dit-elle en faisant un mouvement comme pour congédier le chef de bureau, je réfléchirai... je verrai...

– Ah ! dit-il avec une émotion qui trahissait la violence de sa passion, par pitié !... soyez bonne... soyez...

– Revenez demain, lui dit-elle brusquement.

Et elle se leva, comme si elle avait eu hâte de rompre cet odieux entretien.

M. de Beaupréau prit son chapeau et se leva à son tour.

– Demain, lui dit-il ; vous voulez que je revienne demain ?

– Oui, revenez.

– Et... vous la verrez ?

– Oui, oui, fit la tête muette de sir Williams.

– Oui, balbutia Baccarat en baissant le front.

Et elle reconduisit le chef de bureau, dont la face rubiconde était devenue écarlate de joie, et dont le cœur bondissait dans sa poitrine comme celui d'un amoureux de vingt ans.

Quand il fut parti, Baccarat se trouva face à face avec sir Williams.

– Ah ! quelle infamie ! murmura-t-elle ; moi, vendre ma sœur !... Jamais, jamais ! On a dit que la Baccarat n'avait pas de cœur : c'est vrai ; mais elle aime sa famille... Jamais, jamais ! répéta-t-elle avec force.

– Ma chère, dit froidement sir Williams, il n'y a que M. de Beaupréau qui puisse rompre le mariage de sa fille avec Fernand Rocher, et vous auriez tort de le rudoyer.

\*

Que se passa-t-il alors entre cette femme, en l'âme de qui subsistait un dernier sentiment de pudeur, et cet homme à l'inferral génie, qui semblait être la vivante incarnation du mal ? Par quels arguments irrésistibles, par quelles promesses vertigineuses Satan parvint-il à tenter cette fille d'Ève !

Nul ne le sut jamais.

Mais lorsque le comte Andréa sortit de chez Baccarat, la pauvre femme courbait son front livide de honte avec la résignation des vaincus, et une larme, la dernière peut-être qu'elle dût jamais verser, roulait lentement de ses yeux sur sa joue...

Cerise, la chaste et pure enfant, l'honnête ouvrière, fiancée à un brave ouvrier, venait d'être sacrifiée à la passion terrible qui brûlait le cœur de Baccarat comme la lave enflammée que le Vésuve répand sur les campagnes napolitaines dans ses jours de fiévreux courroux.

## IX

### *Jeanne*

Cependant, cette aurore du dimanche si désiré par Cerise venait de luire enfin, pour nous servir de la vieille expression des poètes, et la jeune fille, éveillée dès le point du jour, s'était empressée de mettre la dernière main à ses préparatifs de toilette, cousant un dernier point à sa robe neuve, et ajustant un dernier ruban à son modeste chapeau.

Puis elle avait fait son petit ménage avec ce soin et cette exquise propreté qui distinguent la grisette de Paris. Enfin, elle était descendue pour acheter le lait et le petit pain de son déjeuner.

Tous ces détails avaient amené l'heure de midi. Alors Cerise s'était habillée, et, joyeuse et insouciant comme le jeune oiseau qui quitte son nid et prend sa volée, elle se disposait à sortir,



lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

– Entrez ! dit Cerise, qui vit apparaître une jeune fille grande, pâle, vêtue de noir, et dont la beauté souffrante avait un cachet de douceur et de tristesse.

– Ah ! dit l'ouvrière avec une nuance respectueuse dans la voix, c'est vous, mademoiselle Jeanne ? Que vous êtes bonne de venir me voir !

Et Cerise prit dans ses petites mains les belles mains blanches et un peu amaigries de la jeune fille, et les pressa avec affection.

– Il y avait longtemps que je n'étais venue, répondit Jeanne, et je n'avais pas de vos nouvelles... Ensuite, j'ai voulu vous donner ma nouvelle adresse.

– Vous êtes donc déménagée ?

– Oui, répondit Jeanne, depuis huit jours. Je demeure à présent rue Meslay, n° 11.

Jeanne avait habité la maison où le père de Cerise était mort, et les relations des deux jeunes filles dataient de cette époque.

L'histoire de Jeanne était simple et touchante.

Au temps où le graveur sur cuivre demeurait rue Chapon avec sa femme et sa dernière fille, car Baccarat avait déjà fui le toit paternel, deux femmes vêtues de noir vinrent habiter, sur le même carré au cinquième étage, un modeste appartement de six cents francs. Une vieille bonne composait tout leur domestique.

C'était la mère et la fille.

Madame de Balder venait de perdre son mari, le colonel de Balder, tué au siège de Constantine, et le brave officier avait laissé sa veuve et sa fille sans autres moyens d'existence qu'une modeste pension de quinze cents francs et une inscription de rente de mille francs en trois pour cent.

Madame de Balder et sa fille étaient venues habiter ce quartier populeux, un peu par économie d'abord, ensuite pour se faire oublier de ce monde élégant et riche où elles brillaient, car l'année qui précéda sa mort avait vu la ruine presque complète du colonel, ruine consommée par la perte d'un procès important.

Avec ces modiques ressources, la veuve et la jeune fille vécurent toutes deux, pendant quelques années, dans un isolement presque complet ; puis madame de Balder succomba à une maladie de cœur et laissa Jeanne orpheline.

Jeanne avait alors dix-huit ans. Elle était belle de cette beauté hardie et fière qui semble être l'apanage exclusif des vieilles races. Son noble sang ne pouvait faillir et succomber aux vertigineuses tentations de la pauvreté et de l'isolement.

Seule au monde, elle demeura pure, semblable à ces fleurs qui croissent au bord des abîmes, et dressent, sans souci du gouffre ouvert au-dessous d'elles, leur corolle parfumée vers le bleu du ciel.

Il y avait un an que Jeanne était orpheline. Une sorte d'intimité s'était établie entre elle et la jeune ouvrière, surtout depuis la mort de madame de Balder, que Cerise avait soignée dans sa maladie et à qui elle avait fermé les yeux avec le douloureux respect d'une véritable fille.

Jeanne et Cerise se voyaient souvent. Jeanne disait « Cerise » tout court.

Cerise l'appelait « mademoiselle ».

Quelquefois la jeune ouvrière allait passer une soirée tout entière chez son ancienne voisine, que la vieille bonne, qu'on appelait Gertrude et qui l'avait vue naître, continuait à servir avec un dévouement et un désintéressement maternels.

Jeanne s'était assise auprès de la fleuriste et continuait à lui abandonner sa main.

– Comment, reprit Cerise, vous êtes déménagée ?

– Oui, répondit simplement la jeune fille, Gertrude et moi nous avons trouvé que c'était bien cher, six cents francs de loyer, surtout à présent que nous n'avons plus que mille francs de rente, car la pension de ma mère s'est éteinte avec elle.

Au souvenir de sa mère, Jeanne soupira profondément, et Cerise vit briller une larme dans ses grands yeux bleus.

Jeanne était blonde et blanche comme la Fornarina de Raphaël, et son profil rappelait les lignes correctes et pures du type franc auquel

jamais ne s'est mêlée une goutte de sang gaulois.

– Pauvre mademoiselle ! murmura Cerise, qui oubliait qu'elle vivait, elle, avec un franc cinquante centimes par jour, et chantait comme un pinson du matin au soir.

– Je viens vous faire une petite visite intéressée, ma chère Cerise, poursuivit Jeanne avec un nouveau soupir, mais avec l'accent d'une noble franchise en même temps.

– Ah ! répondit Cerise, parlez, mademoiselle, disposez de moi... Je suis tout à votre service.

Une légère rougeur monta au front de Jeanne.

– Gertrude, dit-elle, est bien vieille, et n'y voit presque plus. La pauvre fille se tue à me servir, et s'impose quelquefois des privations pour me faire l'existence plus douce.

– Bonne Gertrude !... murmura Cerise.

– Or, reprit Jeanne, je voudrais pouvoir la soulager, et pour cela, il faut de l'argent...

– J'ai deux cents francs à la caisse d'épargne, s'écria Cerise. Les voulez-vous, mademoiselle ?

– Non, merci, chère amie, répondit Jeanne. Ce n'est point de cela qu'il s'agit... Je voudrais travailler...

– Vous, mademoiselle ! Ah ! dit Cerise, une demoiselle de votre rang ! Mais regardez donc vos belles mains... sont-elles faites pour le travail ? Vous, travailler ! une fille noble !

– Le travail, dit Jeanne simplement, est une seconde noblesse. Peut-être même est-ce la seule vraie... Pourquoi donc en rougir !

Cerise regarda la belle jeune fille avec une naïve admiration, et ne trouva pas un mot à opposer à cette noble réponse.

– Écoutez, Cerise, reprit Jeanne, j'ai appris au couvent à coudre et à broder, je suis même très adroite... et puis j'ai bon vouloir. Si vous m'aimez un peu, vous me trouverez un magasin de broderies où vous puissiez me présenter et où on me donnera de l'ouvrage à faire chez moi.

– Vous présenter dans un magasin ! s'écria Cerise à qui venait une inspiration sublime ; non, non, mademoiselle, je ferai mieux.

– Et que ferez-vous, Cerise ?

– Voici, dit la fleuriste avec son mutin sourire : je connais un magasin de broderies dont la première demoiselle est une de mes amies ; je lui demanderai de l’ouvrage pour vous, vous me le rendrez chaque semaine, et je le porterai au magasin en même temps que le mien, car mon magasin à moi est tout à côté... Vous sentez bien, mademoiselle, que ce sera beaucoup plus convenable pour vous, et cela me sera si grand plaisir d’avoir un prétexte pour aller vous voir plus souvent...

Et Cerise pressait avec effusion les mains de Jeanne, et la regardait d’un air suppliant qui semblait dire :

– Ne me refusez pas...

– Chère Cerise, murmura la jeune fille, que vous êtes bonne et combien je vous aime !...

– Ainsi, vous acceptez ?

– Oui, dit Jeanne simplement.

– Ah ! quel bonheur ! s’écria la fleuriste.

– Maintenant, reprit Jeanne, parlons de vous,

Cerise. Que faites-vous ? Êtes-vous contente ?

Et Jeanne, qui savait les petits secrets de cœur de Cerise, appuya sur ces derniers mots. Cerise rougit un peu.

– Oh ! oui... dit-elle ; et j'ai eu une bonne nouvelle aujourd'hui.

– Vraiment ! fit Jeanne ravie.

– Oui, reprit Cerise. Vous savez, mademoiselle, que mon prétendu est ébéniste ?

– M. Léon ?

– Vous pouvez dire Léon tout court, mademoiselle ; le *monsieur* et le *madame* ne conviennent pas à de petits ouvriers comme nous. Eh bien, Léon vient de passer contremaître.

– Tant mieux, chère Cerise, je vous en félicite.

– Et je crois, acheva Cerise en rougissant un peu plus encore, que nous nous marierons dans quinze jours.

– Bonne amie, murmura Jeanne en embrassant la fleuriste comme une sœur, si mes vœux pour vous sont exaucés, vous serez aussi heureuse que



vous le méritez... Mais vous alliez sortir, je crois ?

– Oh ! dit Cerise, j’ai bien le temps... et je suis si heureuse de vous voir ! Mon Dieu, mademoiselle, ajouta Cerise avec un certain embarras, il y a bien longtemps que je voudrais vous demander... mais je n’ose pas... Je sais votre rang... et peut-être...

– Parlez donc, mon amie. À mon tour, je suis prête à faire tout ce que vous voudrez. Ne sommes-nous pas ouvrières toutes deux maintenant, vous en fleurs, moi en broderie ?

– Ah ! dit Cerise en souriant, ce n’est pas la même chose.

– Enfin, chère amie, je vous écoute, parlez.

– Eh bien, écoutez, mademoiselle Jeanne, dit Cerise, je vous vois souvent si triste, que je me creuse la tête pour trouver un moyen de vous distraire.

– Pauvre Cerise !

– Rougiriez-vous de venir au spectacle avec moi ? j’ai quelquefois des billets...

– Rougir ! exclama Jeanne d’un ton de reproche, oh ! non, certes, ma bonne amie ; mais je suis en deuil, vous le savez bien.

– C’est juste, murmura Cerise ; mais vous ne refuserez pas de venir dîner avec... nous ? acheva la fleuriste en hésitant.

Et elle se hâta d’ajouter :

– Avec mon futur et sa mère... Nous ne sommes que des ouvriers... Mais nous serions si heureuses !...

– Oh ! de grand cœur, répondit Jeanne, qui ne voulait pas refuser Cerise.

– Eh bien, aujourd’hui... par exemple ?

– Soit, ma bonne amie.

– Nous irons dîner à Belleville, tous les quatre, dans un restaurant où ne vont que des gens honnêtes, comme nous... Tenez, la mère de Léon et moi nous passerons vous prendre sur les quatre heures.

– Soit, dit encore mademoiselle de Balder.

– Mais surtout, recommanda Cerise, ne vous

faites pas trop belle, chère mademoiselle, car vous voyant avec nous, on verrait bien que vous n'êtes pas à votre place.

– Enfant ! murmura Jeanne en mettant un baiser au front de l'ouvrière, et se levant pour s'en aller.

Jeanne partie, Cerise descendit, gagna le boulevard et ensuite la rue Bourbon-Villeneuve.

La mère de Léon Rolland, vieille femme presque sexagénaire, habitait avec son fils un petit logement au quatrième étage, dont les croisées donnaient sur la cour.

Léon, qui était venu à Paris dix années auparavant faire son apprentissage, y avait fait venir la bonne femme lorsque, devenu excellent ouvrier, il avait pu gagner six francs par jour.

La vieille mère avait donc quitté son village, après avoir affermé son petit bien à ses voisins, et elle avait rejoint son unique enfant, qui réunissait toutes ses affections.

Mais la paysanne était demeurée paysanne ; elle avait conservé son bonnet blanc à large

bavolet, ses robes de grosse laine, ses bas bleus et ses sabots ; et, hiver ou été, par le givre ou le grand soleil, la mère Marion, c'était son nom, ne serait pas sortie sans son parapluie.

Elle appelait Cerise mademoiselle, attendu que la jeune fille avait les mains blanches et portait des bonnets à rubans et des petits souliers, et elle trouvait que son fils ressemblait *quasiment* à un monsieur, lorsque, le dimanche, il endossait cette redingote à jupe un peu longue et à manches étroites, qui est, pour l'ouvrier, le vêtement de cérémonie et des jours fériés.

Lorsque Cerise arriva, la mère Marion était vêtue de ses habits du dimanche et prête à partir.

– Bonjour, mam'selle, dit-elle à Cerise ; Léon m'a bien promis qu'il serait ici à cinq heures, et vous savez qu'il est toujours exact.

– Oui, bonne mère, répondit Cerise rougissante et mettant un baiser au front de la vieille femme.

Et tandis que la fleuriste s'asseyait et se débarrassait de son châle, on entendit des pas

d'hommes dans l'escalier, une voix mâle et joyeuse qui chantait un refrain populaire.

– C'est Léon, dit Cerise, dont le cœur se prit à battre, mais il n'est pas seul.

La porte s'ouvrit et les deux femmes virent entrer l'ébéniste, et, derrière lui, le malingre et chétif personnage que Cerise avait rencontré la veille et qu'on appelait Guignon.

Le pauvre garçon semblait vouloir justifier son nom jusqu'au bout. Un large bandeau lui couvrait l'œil droit et arracha à Cerise un geste d'étonnement.

– Ah ! voilà, répondit-il en riant, on ne s'appelle pas Guignon pour rien, mam'selle. Je suis bien nommé...

– Qu'avez-vous-vous donc, mon Dieu ?

– Ma foi c'est tout une histoire, allez. Figurez-vous qu'hier soir, comme je revenais de rendre mon ouvrage, j'ai passé dans la rue Guérin-Boisseau, une rue noire où on vous assassinerait que vous ne sauriez pas à qui vous avez eu affaire. Un homme a passé près de moi et m'a

donné un grand coup de coude ; je l'ai appelé butor, et il m'a poché l'œil en me disant : « Voilà pour te faire joli garçon ! » Et tandis que je roulais étourdi dans le ruisseau, il s'est sauvé sans me donner seulement son nom et son adresse. J'en ai pour quinze jours au moins.

– Pauvre monsieur Guignon, murmura Cerise avec compassion.

– Oh ! répondit le pauvre diable, ce qui me contrarie le plus dans tout cela, c'est que je ne pourrai pas aller dîner avec vous aujourd'hui.

– Pourquoi ?

– Dame ! avec une tête ainsi ficelée, mam'selle, vaut mieux rester chez soi. Je venais vous faire mes excuses.

– T'es bête ! dit Léon, qui venait d'embrasser sa mère, un mauvais œil n'empêche pas de dîner.

– Oui, mais tout le monde vous regarde. C'est vexant.

– Monsieur Léon, dit Cerise, mademoiselle Jeanne a bien voulu consentir à nous accompagner. Nous passerons la prendre, n'est-

ce pas ?

– Tiens ! répondit Léon, ça se trouve drôlement, tout de même. J'ai un camarade d'atelier, un bon garçon, qu'on appelle Colar, qui m'a donné rendez-vous ici et nous accompagnera.

Au nom de Colar, Guignon fit une grimace significative, mais Léon n'y prit garde et poursuivit :

– C'est un garçon très bien, ce Colar. Il a été sous-officier, et il a de bonnes manières. Il est très gai ; il nous amusera.

Comme Léon achevait, on frappa à la porte du modeste logis, et Colar se présenta. Le lieutenant du capitaine Williams était mis avec une certaine recherche de mauvais goût qui déplut à Cerise au premier coup d'œil, et il salua d'un ton cavalier qui acheva de mécontenter la jeune fille.

– Mon cher ami, dit Colar d'un air dégagé et s'adressant à Léon, je ne dîne pas avec vous. J'ai reçu, il y a une heure, la visite de mon *vieux* (mon père), qui me tombe de son village sur le dos, et

je viens vous faire mes excuses.

Cerise laissa échapper un sourire de satisfaction, tout en examinant toujours avec une scrupuleuse attention le nouveau venu, qu'il lui semblait avoir déjà rencontré quelque part, et se souvenant vaguement peut-être d'avoir été suivie par lui dans la rue.

– Comment ! sur deux amis, pas un ne vient ! exclama Léon, mécontent.

– J'ai l'œil poché, dit Guignon, qui salua et sortit sur-le-champ.

– Mon *vieux* m'attend, ajouta Colar ; au revoir !

Et Colar sortit à son tour, gagna la rue et se jeta dans un fiacre qui stationnait sur la place du Caire, et dans lequel se trouvaient deux hommes en blouse.

– Changeons de costume ! murmura-t-il en se dépouillant de sa redingote et la remplaçant sur-le-champ par un bourgeron bleu, en même temps qu'il enfonçait sa casquette sur ses yeux. Je ne tiens pas à être reconnu.



Et il cria au cocher :

– Barrière de Belleville !

Tandis que le fiacre roulait et montait dans le faubourg du Temple, Léon Rolland, sa toilette terminée, descendait la rue Bourbon-Villeneuve jusqu'au boulevard, en compagnie de sa mère et de Cerise ; puis, là, il faisait monter les deux femmes dans une voiture de place et les conduisait rue Meslay, à la porte de mademoiselle Jeanne de Balder.

L'orpheline était prête à partir.

– À Belleville ! dit Léon Rolland au cocher, vous vous arrêterez devant le restaurant des *Vendanges de Bourgogne*.

– Non, dit Cerise, arrêtez-vous à la barrière, nous monterons bien à pied la rue de Paris. Il n'y a pas de petites économies. Hors barrières, l'heure de fiacre se paie cinquante centimes de plus.

## X

### *Le serrurier*

Tandis que Léon Rolland, sa mère et les deux jeunes filles descendaient du modeste fiacre à la barrière de Belleville et gravissaient à pied la montée de la rue de Paris pour gagner le restaurant des *Vendanges de Bourgogne*, trois hommes postés derrière le bâtiment de l'octroi, à une certaine distance, les considéraient avec attention.

L'un d'eux, vêtu d'une blouse bleue et sa casquette enfoncée jusqu'aux yeux, comme s'il eût voulu cacher soigneusement son visage, disait à mi-voix :

– Tu vois bien, Nicolo, et toi, le serrurier, tu vois bien ce grand dadais qui monte la rue avec ces trois femmes au bras ?

– Oui, répondirent Nicolo et le serrurier.

– Eh bien, c’est notre homme, dit Colar ; car c’était lui qui s’était ainsi embusqué sur le passage de Léon Rolland.

– Suffit ! murmura Nicolo, espèce d’hercule trapu qui eût assommé un bœuf d’un coup de poing.

– Bon ! dit le serrurier, j’ai ma leçon faite.

– T’en souviens-tu bien ?

– Parbleu ! nous nous mettrons dans la même salle qu’eux ; puis, j’aurai l’air de l’apercevoir, je pousserai un cri d’étonnement et j’irai lui donner la main. Et comme il sera étonné à son tour et dira qu’il ne me connaît pas, je lui répondrai : « De quoi ! de quoi ! tu fais le fier avec les amis ? tu es pourtant bien Léon Rolland, ouvrier ébéniste, et tu as une bonne amie qu’on nomme Pauline, à preuve que t’as deux enfants... »

– Parfait, murmura Colar.

– Ça fait que s’il se fâche, j’ajouterai : « Pauline, une grande blonde qui est passementière et qui demeure rue Vieille-du-Temple. »

– Très bien ! très bien !

– Alors, s’il me traite de menteur, je lui allonge un coup de poing...

– Et moi, dit tranquillement Nicolo, je l’assomme en cinq minutes.

– Bravo ! mes drôles, allons, à l’œuvre !... j’attendrai dans le voisinage.

Et Colar s’en alla, tandis que les deux bandits se mettaient à suivre de loin Léon Rolland.

Mais ni eux ni Colar n’avaient aperçu ou du moins remarqué un homme en blouse comme eux, assis sur un banc du bâtiment de l’octroi, fumant tranquillement une pipe et leur tournant le dos avec l’indifférence d’un honnête ouvrier qui ne s’occupe de personne.

Cet homme se leva alors, et il suivit le serrurier et Nicolo, absolument comme ceux-ci suivaient Léon Rolland.

C’était un grand garçon de trente à trente-cinq ans, brun, les épaules larges, et dont les mouvements et la démarche trahissaient une vigueur herculéenne. Malgré son costume, qui

était celui d'un ouvrier, il avait les mains aristocratiques et blanches, et si l'on eût regardé de bien près, on aurait pu remarquer sous sa blouse une fine chemise de batiste qui eût attesté sur-le-champ que la blouse était un déguisement.

– Je crois, Dieu me pardonne ! murmura-t-il en se mettant en route, que je vais pouvoir empêcher une mauvaise action. La mine de ces deux drôles que j'ai rencontrés tout à l'heure m'a étrangement impressionné. Attendez, mes amis, acheva-t-il avec un demi-sourire, vous n'avez pas encore achevé votre besogne... Soyez tranquilles, Armand de Kergaz a le coup de poing aussi lourd que vous, et, de plus, il sait un peu de cette science redoutable qu'on appelle le chausson.

Et Armand, car c'était lui, l'homme de bien infatigable, à qui tous les déguisements étaient bons pour semer à travers Paris son or et prodiguer les élans de son noble cœur, continua à suivre les deux bandits.

Cependant Léon et les trois femmes auxquelles il servait de cavalier avaient atteint l'entrée des *Vendanges de Bourgogne*.

Ce restaurant, aujourd'hui disparu, se trouvait situé tout près de l'église de Belleville, et il était, le dimanche, le rendez-vous des petits bourgeois et des honnêtes ouvriers du faubourg du Temple et des quartiers environnants.

Tandis que dans les cabarets voisins on buvait du vin bleu en se querellant, aux *Vendanges de Bourgogne*, il n'y avait jamais ni bruit, ni tapage, ni disputes. On eût dit une succursale du paisible café Turc, ce club des bourgeois du Marais. Léon Rolland fit traverser aux jeunes filles et à sa mère la salle du rez-de-chaussée, où il n'y avait encore que peu de monde, et les conduisit au premier étage, où se trouvait un petit salon garni de trois tables, l'une ronde, placée devant la fenêtre et pouvant supporter six couverts, les deux autres dressées à gauche et à droite de la porte, et ne pouvant offrir de place qu'à deux convives, chacune.

Les murs de cette petite salle, qui prenait pompeusement sur les vitres du rez-de-chaussée le nom de *Salon de société*, étaient couverts d'un papier verdâtre à rosaces jaunes, et ornés de

quelques lithographies enluminées et encadrées en bois noir qui représentaient Waterloo, la bataille d'Austerlitz et le siège de Constantine.

Sur la cheminée, une pendule à colonnes d'assez mauvais goût était symétriquement accompagnée des traditionnels vases de porcelaine dorée qui forment l'invariable assortiment de ces sortes de produits.

Léon prit possession de la table ronde ; il plaça Jeanne à la droite de sa mère, Cerise à sa gauche, et lui-même s'assit à côté de la jeune ouvrière.

Trois minutes après, Nicolo et le serrurier entrèrent, saluèrent et s'assirent.

Le garçon de restaurant, qui était peu habitué, le dimanche surtout, à voir des gens en blouse monter au premier, laissa un moment Léon, qui lui donnait des ordres, pour s'approcher des nouveaux venus :

– Est-ce que vous voulez dîner, ou simplement boire un litre ? demanda-t-il.

– Nous voulons dîner, répondit Nicolo.

– Voulez-vous descendre dans la salle du rez-de-chaussée ?

– Non, dit le serrurier, nous sommes très bien ici.

Et il s’installa, jetant un regard à l’ouvrier ébéniste qui lui tournait le dos en ce moment, mais qui avait laissé échapper un petit mouvement d’épaules qui trahissait son mécontentement de voir le petit salon ainsi envahi par des gens de mauvaise mine, surtout en présence de mademoiselle Jeanne.

Le serrurier et Nicolo avaient à peine témoigné leur volonté formelle de dîner au premier, qu’un nouveau personnage apparut sur le seuil de la salle.

C’était Armand.

Il salua poliment et s’assit tout seul à la table de gauche, de façon qu’il se trouvât placé en face de Léon Rolland et des trois femmes, et à trois pas de distance des deux misérables envoyés par Colar.

Armand demanda à dîner et commença par



regarder fixement le serrurier et Nicolo. Ceux-ci, comme tous les gens qui s'apprêtent à commettre une mauvaise action et craignent d'être dérangés, ceux-ci, disons-nous, échangèrent un coup d'œil de vif mécontentement.

– Que veut-il, celui-là ? murmura Nicolo à voix basse.

– Il a l'air solide,... répondit le serrurier.

– Pourquoi donc qu'il me regarde ?... Je te vas lui pocher un œil, moi, continua Nicolo.

– Hum ! fit le serrurier, il a des épaules...

En ce moment, Léon Rolland tourna la tête et aperçut Armand.

La physionomie ouverte, noble et franche du jeune homme détruisit aussitôt chez l'ouvrier l'impression désagréable que venait de produire sur lui l'entrée des deux bandits.

– Tiens, s'écria le serrurier, c'est toi ?... Bonjour, *camaro* !...

Léon le regarda étonné.

– Est-ce à moi que vous parlez ? demanda-t-il.

- Parbleu ! répondit le serrurier.
- Je crois que vous vous trompez...
- Moi, je suis sûr du contraire, répondit le serrurier. Vous vous nommez Léon.
- C'est vrai.
- Léon Rolland, ouvrier ébéniste...
- C'est encore vrai ; mais je ne vous ai jamais vu.
- Bah ! fit le serrurier d'un ton insolent ; nous sommes donc fier avec les camarades, parce que nous avons du sexe avec nous ?
- Monsieur ! s'écria Léon indigné, je crois que vous insultez ma mère...
- Et même... continua le serrurier, tu as une bonne amie...
- Le serrurier n'acheva pas, car les deux mains d'Armand, qui s'était levé brusquement, s'arrondirent autour de son cou et le pressèrent comme dans un étau.
- Lâche ! lui dit M. de Kergaz, tu as compté sans moi pour venir insulter des femmes...

– À moi ! Nicolo, hurla le serrurier d’une voix étranglée.

Nicolo, un moment stupéfait de la brusque intervention d’Armand, s’était déjà armé d’un couteau qu’il avait pris sur la table, et, le brandissant, il allait se précipiter sur M. de Kergaz, sous la rude étreinte duquel le serrurier, à demi asphyxié, fléchissait en roulant des yeux hagards. Mais une des mains d’Armand abandonna ce dernier, qu’une seule fut assez forte pour maintenir, et l’autre se trouva sur-le-champ et comme par miracle armée d’un pistolet à deux coups, dont le canon fit reculer Nicolo.

Tout cela s’était passé si rapidement et d’une façon si bizarre, que Léon, la paysanne et les deux jeunes filles en étaient encore frappés de stupeur.

L’ouvrier s’était levé à demi, les jeunes filles étaient pâles et tremblantes et attachaient un œil éperdu sur Armand, qui maintenait ses deux adversaires à distance.

La vue d’une arme à feu n’intimide que médiocrement l’homme réellement brave et loyal,

mais elle fait toujours trembler le bandit, le lâche habitué à se servir du couteau ou du poignard, le misérable qui ne devient courageux que pour le vol ou la rapine. Le pistolet d'Armand produisit donc un effet de vraie terreur sur le saltimbanque, l'hercule forain habitué à avaler des lames de sabre, et il recula jusqu'au mur.

En même temps, Armand jetait rudement le serrurier à dix pas de lui, et leur disait :

– Maintenant, mes drôles, si vous ne vous tenez pas tranquilles et avez le malheur de m'interrompre, je vous casse la tête à tous deux.

Le ton de M. de Kergaz était froid et impérieux à la fois, et la résolution qui brillait dans son regard était si nette, que Nicolo et le serrurier demeurèrent quelques instants domptés et pour ainsi dire fascinés.

– Monsieur, dit alors Armand à Léon, vous avez sans doute un ennemi aussi acharné que lâche, car il a ameuté ces deux misérables contre vous, et ils ne sont venus ici que dans l'intention de vous faire un mauvais parti.

– Monsieur,... balbutia l'ébéniste au comble de l'étonnement.

Et tandis que, stupéfaits eux-mêmes, les deux drôles regardaient Armand d'un air hébété, celui-ci raconta brièvement à l'ouvrier ébéniste la conversation qu'il avait surprise entre Colar, Nicolo et le serrurier.

– Voilà qui est bizarre, murmura Léon, qui ne se savait pas d'ennemis et demeurait convaincu, plus il regardait les deux bandits, de ne les avoir jamais rencontrés.

– À présent, acheva Armand en leur montrant la porte, si vous ne voulez avoir affaire à moi, sortez !

Et l'accent de cet homme était si dominateur, que les deux drôles sortirent, mais en murmurant d'un ton de menace :

– Nous nous reverrons... canaille !

Nicolo et le serrurier partis, les trois femmes qui venaient d'assister à cette scène, aussi émouvante qu'imprévue, commencèrent à respirer, et Jeanne, qui était la plus tremblante, se

remit peu à peu de son émotion.

En même temps, Léon courut à Armand les mains tendues, et se trompant à son costume, il lui dit :

– Camarade, vous êtes un brave cœur, et mon amitié vous appartient à la vie, à la mort.

– Merci, répondit Armand, qui, depuis quelques secondes, regardait avec attention le visage pâle, un peu souffrant, mais si noblement beau, de Jeanne.

– Et, tenez, continua l'ébéniste, avec cette naïve et franche expansion du peuple honnête, si vous voulez nous faire plaisir et nous donner le temps de vous remercier, ne soyez pas fier, dînez avec nous.

Armand tressaillit, hésita, et il eût refusé, si l'œil de Jeanne n'eût semblé lui dire :

– Ne nous refusez pas, monsieur.

– Soit, dit-il en saluant de nouveau la mère de Léon et les deux jeunes filles, j'accepte.

Cependant, Nicolo et le serrurier avaient rejoint Colar dans un cabaret du boulevard

extérieur.

– Flambés ! dit le serrurier en abordant l'âme damnée du capitaine Williams.

– Vous l'avez assommé ? interrogea Colar, joyeux et se méprenant au sens du mot flambé.

– Ah ! bien oui, c'est-à-dire que nous avons été rossés, mais rossés d'importance.

– Par Léon ?... Deux hommes contre un seul !

– Léon ? Allons donc ! il n'a seulement pas bougé.

– Eh bien ! alors ?...

– Le diable s'en est mêlé, voyez-vous.

– Le diable ! fit Colar impatienté, connais pas.

– Ou un homme qui lui ressemble... Il m'a presque étranglé...

– Et moi, ajouta Nicolo, il a voulu me brûler la cervelle.

Et Nicolo, qui avait le don de la parole, raconta succinctement à Colar de quelle façon Armand était intervenu.

– Et vous avez lâché pied, imbéciles ! s'écria Colar avec colère.

– Vous en eussiez fait autant, à notre place.

– Mais quel est cet homme ?

– Je ne sais pas, dit Nicolo.

– Ni moi, murmura le serrurier. C'est le diable !

– Corbleu ! s'écria Colar, je le saurai, moi.

Et il s'installa derrière le volet d'une fenêtre du premier étage et darda un regard ardent sur la rue, disant à Nicolo :

– Tu le reconnaîtrais bien, n'est-ce pas ?

– Parbleu ! entre mille...

– Alors, attendons.

Ils attendirent une heure, enveloppant d'un coup d'œil investigateur tout homme qui descendait la rue de Paris pour franchir la barrière ; puis, tout à coup, le serrurier poussa un cri étouffé :

– Le voilà ! dit-il.



Et Colar vit Armand de Kergaz, qu'il reconnut malgré son déguisement, traverser le boulevard en donnant le bras à Jeanne de Balder, que suivaient Cerise, Léon et sa mère.

– Sang de Dieu ! exclama-t-il en se précipitant au dehors, nous sommes propres... c'est Armand !

## XI

### *Le bal*

Colar laissa ses deux acolytes encore stupéfaits de son exclamation, se jeta dans un fiacre, et dit au cocher :

– Cent sous de pourboire, si tu vas rue Saint-Lazare, n° 75, en une demi-heure.

L'automédon à livrée crasseuse enveloppa ses deux rosses d'un homérique coup de fouet, et partit avec la rapidité de l'éclair.

– Pourvu que je trouve le capitaine... pensait Colar.

Et l'émotion du lieutenant était si grande, qu'il parlait tout haut dans son fiacre, mêlant les noms de Williams, d'Armand et de Cerise aux mots d'héritage et de séduction.

Si on eût entendu et vu gesticuler le digne

vaurien, on eût juré qu'il était fou. Le cocher fit merveille, et ne mit guère que trente-cinq à quarante minutes pour franchir les six kilomètres qui séparent la barrière de Belleville de la rue Saint-Lazare.

Au moment où le fiacre s'arrêtait devant l'hôtel occupé par le capitaine Williams, celui-ci se faisait ouvrir la porte cochère et sortait en tilbury.

Mais Colar se montra, sortit précipitamment du fiacre et lui dit :

– Capitaine, il faut rentrer.

– Plaît-il ? fit Andréa un peu contrarié.

– Il le faut, dit Colar du ton convaincu de l'homme qui sait l'importance de la nouvelle qu'il apporte.

Le capitaine comprit, au visage bouleversé de Colar, qu'il s'agissait des intérêts les plus graves, et, jetant la bride à son groom, il lui ordonna de ranger le tilbury devant la porte, une roue dans le ruisseau, et d'attendre.

– Viens, dit-il à Colar.

Colar jeta cinq francs à son cocher et suivit Andréa, qui traversa rapidement la cour et le jardin, ouvrit la porte du pavillon, et fit entrer son lieutenant dans un petit salon du rez-de-chaussée.

– De quoi s’agit-il ? lui dit-il alors.

– Il s’agit, répondit Colar, d’un événement qui peut tout compromettre.

– Qu’entends-tu par tout ? demanda froidement le capitaine.

– L’héritage, répondit laconiquement Colar.

Andréa fit un mouvement d’étonnement mêlé d’effroi. Colar poursuivit.

– Armand est sur la trace.

– Sang-Dieu ! s’écria le capitaine, qui devint livide de colère et frappa du poing sur une table. Il veut donc que je l’assassine.

Et dans l’œil de celui qui s’était nommé Andréa brilla alors un de ces regards terribles qui eussent fait frissonner quiconque aurait porté le plus banal intérêt à M. de Kergaz.

– Voyons, capitaine, dit froidement Colar, ne

cassez rien, et écoutez-moi.

Colar raconta alors la scène de Belleville succinctement, mais dans tous ses détails, puis il ajouta :

– Vous comprenez très bien que Léon Rolland et Cerise connaissent Fernand Rocher et Armand en même temps, il faut un rien, un mot échappé, un mot jeté au vent pour mettre cet homme du diable, qui fait le bien avec autant de génie qu’il en faut pour faire le mal, sur la trace de l’héritage ; alors nous sommes perdus.

– C’est mon avis, dit froidement Andréa.

– Comment ! c’est ainsi que vous le prenez ?...

Le capitaine Williams avait reconquis tout son sang-froid, et sa merveilleuse lucidité d’esprit habituelle était accourue à l’aide de son infernal génie.

– Mon cher lieutenant, dit-il avec calme, et laissant glisser sur ses lèvres un dédaigneux sourire, je vous croyais plus fort que vous n’êtes.

– Moi ? balbutia Colar, ahuri de cette tranquillité.

– Sans doute. Vous perdez la tête dès le début... Armand est l'exécuteur testamentaire du bonhomme Kermarouet ; nous, nous sommes les loups qui flairent la proie et veulent se l'approprier. Donc, nous aurions dû prévoir la lutte presque inévitable entre le dragon qui garde et les voleurs qui veulent dérober le trésor.

– C'est vrai, murmura Colar.

– Ceci posé, dit froidement Williams, il faut accepter la lutte et envisager la situation avec le sang-froid d'un général du génie, faire des levées de terrain et étudier le champ où se livrera la bataille.

– Eh bien ? demanda Colar, qui retrouva son calme en présence du calme superbe de son chef.

– Voici, dit le capitaine : tu dis qu'Armand a fait connaissance de Léon Rolland ?

– Oui.

– Lequel Rolland connaît Fernand Rocher ?

– Oui.

– Mais Fernand et Armand ne se connaissent pas encore ?

- C’est probable.
- Eh bien ! nous allons supprimer l’intermédiaire, dit froidement le capitaine.
- Comment ?
- Bah ! j’aurai trouvé le moyen d’ici à ce soir.
- Mais Cerise, observa Colar, si Léon disparaît... elle ira trouver Armand.
- On supprimera Cerise.
- Oh ! oh ! s’écria Colar, y songez-vous ?
- C’est-à-dire qu’on priera M. de Beaupréau de veiller sur elle.
- Et après ?
- Après, dit tranquillement Williams, si tu as toujours du goût pour cette petite... on verra.
- Mais Fernand ? Fernand, que connaissent peut-être les amis de Léon Rolland, et à qui ils s’adresseront, par la raison toute simple qu’il est employé au ministère, ce qui, aux yeux des ouvriers, est une haute position ?...
- Oh ! répondit Williams avec l’indifférence d’un juge corrompu qui prononce une sentence

arbitraire, celui-là ne nous gênera plus demain soir... sois tranquille.

– Ma foi, capitaine, murmura Colar avec admiration, vous êtes un homme de génie.

Williams ne daigna point répondre au compliment de son acolyte, et il ajouta :

– T’es-tu occupé de mon hôtel ?

– Oui, j’ai presque retenu, rue Beaujon, à deux pas des Champs-Élysées, un petit hôtel charmant, un rez-de-chaussée et un premier étage... une écurie pour cinq chevaux.

– Je verrai cela demain matin ; car, ajouta Williams, mon futur beau-père, dont je dois faire la connaissance ce soir, au bal du ministère des affaires étrangères, ne doit point me voir logé dans ce taudis.

– Ah ! demanda Colar, vous verrez le Beaupréau ce soir ?

– Oui, lui, sa femme et sa fille.

Williams se leva, et congédia Colar.

– Je vais chez Baccarat, dit-il. Tu reviendras



ici dans la soirée, et tu m'attendras, à quelque heure de la nuit que je puisse rentrer.

Le capitaine remonta dans son tilbury, aussi calme, aussi tranquille qu'il était tout à l'heure lorsqu'il avait rencontré Colar, et il gravit la rue Blanche au grand trot de son cheval anglais.

À la vue du tilbury, la femme de chambre de la courtisane, qui se trouvait par hasard dans la cour, rentra précipitamment.

– Madame ! madame ! dit-elle à Baccarat, encore l'Anglais ! Est-ce que vous allez le recevoir deux fois par jour, maintenant ?... Il me fait peur.

– Fanny, répondit Baccarat d'un ton sec, vous êtes une sotte !... Faites entrer le baronnet sir Williams au salon.

Au moment où Fanny lui apportait la nouvelle de la brusque arrivée de sir Williams, Baccarat s'habillait.

Le mystérieux entretien qu'elle avait eu avec Williams avait rendu à Baccarat ce calme superbe qui fera éternellement le triomphe et la force de

la courtisane.

Maîtresse d'elle-même, la sœur de Cerise redevenait la femme de marbre qui se laissait désirer toujours sans se livrer jamais entièrement, et procédait à sa toilette avec le tact d'un général ordonnant un plan de bataille.

Williams attendit au moins dix minutes au salon, et cette attente fut loin de lui déplaire.

– Elle est redevenue forte, pensa-t-il, c'est bon signe.

Baccarat lui apparut dans une toilette charmante d'intérieur, – en robe de chambre de velours bleu de ciel décolletée, les bras demi nus et entourés de manches en dentelle noire, – ses beaux cheveux blonds emmêlés de bluets pour toute parure.

Elle salua Williams d'un « Bonjour, cher ! » prononcé du bout des lèvres, qui sentait son aristocratie du vice, et elle lui indiqua une place auprès d'elle sur un canapé, avec un geste de duchesse à paniers, poudrée à la maréchale.

– Ma belle amie, dit sir Williams, assez de pose comme cela, et causons.

– Je ne pose pas, répondit Baccarat, je reviens à mon naturel.

– Soit, causons.

– De quoi s’agit-il encore ?

– Voici, répondit Williams. Ce matin, vous étiez pâle, agitée ; ce soir, vous êtes calme et superbe...

– Après ? fit Baccarat avec impatience.

– Ce matin, vous aimiez Fernand avec le désespoir de la femme qui voit lui échapper celui que son cœur a rêvé et choisi ; ce soir, vous l’aimez avec la tranquillité d’âme de la femme assurée d’être aimée tôt ou tard.

– Peut-être... murmura Baccarat.

– Vous comptez, reprit sir Williams, sur la visite de M. de Beaupréau pour demain ?

– Sans doute, fit Baccarat inquiète ; est-ce qu’il ne viendrait pas ?

– Il viendra.

– Eh bien ! alors ?

– Alors, ma chère, je vous apporte le meilleur des prétextes à lui fournir pour éconduire Fernand de chez lui, et le perdre sans retour dans l'esprit de mademoiselle Hermine de Beaupréau.

Un éclair de joie infernale brilla dans les yeux de la courtisane.

– Vrai ? s'écria-t-elle.

– Mais, dit froidement Williams, il sera ici à vos genoux, tenant vos mains dans les siennes, dans quarante-huit heures...

Williams n'acheva pas ; Baccarat était déjà à demi folle de joie.

– Que faut-il donc faire ? demanda-t-elle.

– Mettez-vous devant cette table, prenez une plume, et écrivez sous ma dictée.

Baccarat obéit, et le capitaine dicta :

« Mon Fernand bien-aimé,

« Voici quatre jours, grands comme quatre siècles, que ta petite Nini t'attend...

– Mais, dit Baccarat s’interrompant brusquement, que me faites-vous donc écrire là ?

– Écrivez, chère amie, répondit le capitaine d’un ton sec.

– Mais je ne comprends pas...

– C’est inutile, écrivez toujours.

Baccarat courba le front sous cette volonté calme et froide, et reprit la plume.

« Quatre siècles, mon ange adoré, continua le baronnet, dictant toujours ; car, tu le sais bien, ta petite Baccarat ne vit que pour toi, comme vous ne viviez que pour elle, méchant ! avant d’avoir des projets... sérieux. Voilà bien les hommes ! Ils doivent vous aimer toujours, – toujours ne leur paraît même pas assez long, – et puis, un soir, ils rencontrent une poupée de fille honnête, comme ils disent, une petite chipie à bras rouges et à sourire niais, dont les épaules ont des salières, et parce qu’elle a deux cent mille francs de dot, les voilà qui s’embarquent sur le sentiment et veulent se marier...

« Dis donc, Fernand, je suppose que, lorsque tu auras fait le grand saut, tu trouveras bien un petit moyen pour me présenter chez ta femme ; d'autant que d'O... veut m'épouser... un de plus, par avance ! et je serai une femme honnête, moi aussi.

« Parole d'honneur, mon chéri, je vais m'amuser à ton mariage ; car j'irai, sois-en bien sûr... Ça sera drôle de voir mon fol amant, avec son habit noir et une cravate blanche, donner le bras à madame Rocher déguisée en oranger.

« Ah ! ça, vilain monstre, vous n'êtes pas marié encore, j'imagine, et il me semble que vous me négligez un peu... D'ailleurs, vous m'avez juré que votre légitime, que vous n'aimiez pas, ne vous empêcherait point d'aller voir, et tous les jours encore, votre vraie petite femme, la Baccarat de votre cœur, qui t'aime toujours et t'aimera longtemps, chéri...

« Je suis jalouse, vois-tu, et si, ce soir même, tu n'es pas ici, à mes genoux, je vais faire une scène à ta future.

« Mes lèvres sur tes lèvres, et ma main dans les tiennes.

« Baccarat. »

Quand elle eut écrit cette lettre étrange, la courtisane regarda le baronnet avec la stupéfaction de ceux qui servent d'instrument et accomplissent une besogne mystérieuse qu'ils ne comprennent pas.

– Comment ! dit Williams en souriant, vous ne devinez pas, ma chère ?

– Mais non, répondit franchement Baccarat, et je commence à me croire bête...

– Hum ! murmura le baronnet avec impertinence, ce serait le cas de dire : *On ne sait pas... On n'a jamais pu savoir.* Mettez l'adresse, ajouta-t-il.

*À M. Fernand Rocher, rue des Marais.*

Baccarat écrivit l'adresse, et Williams lui fit ajouter ce post-scriptum :

« Fanny te porte ma lettre. Tâche d'être sage,

et ne lui fais pas, je te prie, des yeux en coulisse. Je ne veux pas croire encore, bien qu'on me l'ait affirmé, que vous soupiriez pour ma femme de chambre. Oh ! les hommes ! »

– Maintenant, ma chère, reprit sir Williams, vous ne comprenez pas qu'un soir, demain, par exemple, cette lettre puisse tomber dans les mains de mademoiselle Hermine de Beaupréau ?

– Ah ! exclama Baccarat, dont l'œil étincela soudain, je comprends. Mais... cette lettre... comment l'envoyer ?...

– M. de Beaupréau s'en chargera.

– Lui ?... Tiens, c'est une idée.

– Parbleu ! dit froidement Williams, on ne va pas lui donner Cerise gratis, à cet homme en lunettes bleues.

– C'est vrai, murmura Baccarat, à qui un dernier remords fit baisser la tête.

– Or, poursuivit Williams, il peut se faire que M. Fernand Rocher dîne demain soir chez son chef de bureau. M. Rocher parti, la lettre se trouve par hasard sur un meuble ou sur un tapis ;



on l'ouvre, on la lit...

– Je devine, interrompit Baccarat.

– Et, acheva Williams, Fernand Rocher est un homme à jamais perdu dans l'esprit de mademoiselle Hermine et de sa mère.

– Ah ! s'écria Baccarat, voilà qui est bien trouvé. Mais le Beaupréau consentira-t-il ?

– Parbleu ! puisqu'il aime Cerise.

– C'est juste, murmura la courtisane, qui, une fois encore, baissa humblement le front.

Williams se leva.

– Ma chère amie, dit-il, je vais dans le monde ce soir, et il faut que je rentre chez moi pour m'habiller.

– Où allez-vous, sans indiscretion ?

– Au bal du ministère des affaires étrangères, où je rencontrerai inévitablement notre chef de bureau.

– Je ne le verrai donc pas ce soir ?

– Non, très probablement ; mais je donnerais ma tête à couper que vous aurez sa visite dès

demain matin.

– Alors, que ferai-je ? demanda Baccarat.

– Vous lui montrerez la lettre que vous venez d'écrire.

– Bien ; et après ?

– Après, vous lui direz que vous aimez Fernand, et que si Fernand épouse sa fille, lui, Beaupréau, peut renoncer à revoir jamais votre sœur Cerise. Puis vous lui remettrez cette lettre, en lui disant : « Arrangez-vous pour que votre fille la lise, qu'elle écrive deux lignes de rupture à son fiancé, et rapportez-les-moi. Je vous dirai alors où vous pourrez trouver ma sœur. »

– Et vous croyez qu'il consentira ?...

– À tout, j'en suis sûr. Je vous verrai demain, et nous aviserons alors. Au revoir !

Et sir Williams se leva, baisa galamment la main de Baccarat et sortit.

Deux heures plus tard, parmi les nombreux invités que le ministre des affaires étrangères réunissait à son bal, on remarquait un jeune gentleman du nom de sir Williams, baronnet,

originnaire d'Irlande, disait la chronique, et habitant ordinairement Venise.

Le baronnet était un homme d'une élégance parfaite, de manières chevaleresques ; il avait cette beauté un peu triste et rêveuse des fils d'Albion qui courent le monde, poussés par l'ennui.

Le baronnet, présenté par l'ambassadeur d'Angleterre, fut à la mode au bout d'une heure dans les salons du ministère ; mille légendes fabuleuses coururent bientôt sur sa fortune, ses excentricités ; le bruit même se répandit qu'il voulait se marier, ce qui encouragea beaucoup de mères à l'accueillir avec un sourire ; mais sir Williams dansa peu : il se mit à la recherche de M. de Beaupréau, se fit présenter à lui par un attaché d'ambassade, puis à la femme et à la fille du chef de bureau, qui prit peu d'attention à lui.

Cependant, il obtint d'Hermine la faveur d'une contredanse, lui conta quelques banalités et s'esquiva peu après.

— Je n'ai plus rien à faire ici, se dit-il. On m'a vu ; je ne suis plus un inconnu pour le Beaupréau,

cela suffit. Plus tard, je ferai connaissance plus ample avec ma future femme.

Et sir Williams regagna son pavillon de la rue Saint-Lazare, vers minuit, en se disant :

– La petite est jolie ; avec une dot de douze millions, c'est un parti très convenable.

## XII

### *La lettre*

Trois jours s'étaient écoulés depuis la scène domestique dont l'intérieur de M. de Beaupréau avait été témoin, et à la suite de laquelle le chef de bureau avait consenti au mariage de sa fille d'adoption avec Fernand Rocher.

M. de Beaupréau était un de ces hommes qui prennent leur parti de toutes choses, surtout des déceptions d'amour-propre. Le dédain de sa femme, le désintéressement de sa fille, l'abnégation complète de Fernand à l'endroit de la dot, l'avaient humilié outre mesure ; mais la pensée qu'il conserverait intacte la fortune de sa femme, et marierait Hermine sans bourse délier, l'avait promptement consolé, et il avait, dès le lendemain, témoigné à Fernand cette bienveillance ordinaire à l'aide de laquelle il

contraignait le jeune homme à travailler à ce grand ouvrage sur la diplomatie dont lui, Beaupréau, attendait des merveilles.

Fernand avait vu le chef de bureau se révéler sous son véritable jour, et déjà il le méprisait souverainement ; mais, comme tous les amoureux qui marchent à leur but et tremblent de rencontrer un obstacle, il eut la lâcheté de l'amour, et répondit à l'accueil cordial de son futur beau-père par des protestations de dévouement et de bonne amitié.

Or, le lendemain du jour où M. de Beaupréau avait souscrit à toutes les conditions de Baccarat et mis dans sa poche la fameuse lettre dictée par l'inférial Williams, le jeune homme entra dans le bureau de son chef vers onze heures pour affaires de service. M. de Beaupréau donna les signatures que Fernand lui demandait ; puis il lui dit :

– À propos, cher enfant, vous savez que ces dames vous attendent à dîner.

Fernand tressaillit de joie et remercia M. de Beaupréau.

– Tenez, continua celui-ci avec bonhomie, si vous voulez leur offrir votre bras pour aller à ce concert, vous leur ferez plaisir... C'est à deux heures précises, salle Chantereine.

Et M. de Beaupréau tendit à Fernand le coupon d'une loge que lui avait envoyé, la veille, un pauvre artiste qui cherchait beaucoup de gloire et un peu d'argent.

– Vous avez le temps d'aller déjeuner et de vous habiller. Je vous donne congé jusqu'au dîner, acheva le chef de bureau en souriant ; mais, ce soir, vous me rendrez un petit service, n'est-ce pas ?

Le chef de bureau avait pris un air mystérieux et confidentiel qui flatta l'amour-propre du jeune homme.

– Monsieur, répondit Fernand, je suis à vos ordres et tout à vous.

Un sourire bonhomme et presque naïf se dessina sur les lèvres de M. de Beaupréau.

– Écoutez, dit-il, je vais vous avouer un gros péché.

Fernand, étonné, le regarda.

– Oui, mon cher, poursuivit le chef de bureau d'un ton dégagé, tel que vous me voyez, avec mon front chauve, mes lunettes et mon abdomen volumineux, je me sens très jeune encore ; si jeune, que... je suis amoureux...

– Vous ! exclama le jeune homme, qui ne put réprimer un geste de surprise.

– Chut ! murmura M. de Beaupréau en souriant ; oui, mon cher, je suis amoureux... comme à vingt ans... N'allez pas me trahir, au moins !

– Ah ! monsieur...

– Eh ! ma foi, tant pis ! puisque j'avoue... avouons tout... J'ai une maîtresse... une maîtresse de dix-neuf ans, dont je suis... un peu fou...

Fernand, à son tour, se prit à sourire ; puis, comme la jeunesse est toujours un peu railleuse à l'endroit de l'avenir, il demanda :

– Et elle ?

– Ma foi ! mon jeune ami, fit M. de Beaupréau naïvement, quand on a cinquante ans, il n'y faut



pas regarder de trop près ; j'ai la foi, et la foi sauve !

– C'est juste.

– Or donc, poursuit M. de Beaupréau, cette petite me prend un peu de mon temps, et, ce soir...

– Je comprends, dit Fernand.

– Malheureusement, M. de..., notre chef de division, donne une soirée à laquelle je ne puis me dispenser d'aller, à moins que je n'y envoie quelqu'un à ma place.

– J'irai, dit Fernand, et je présenterai vos excuses.

– Très bien ! Mais ce n'est pas tout : je voudrais encore que ces dames ignorassent cette substitution ; car, à leurs yeux, je dois y aller...

– Comment faire ? demanda le jeune homme, qui se souvint de l'invitation à dîner.

– Vous prétexterez une soirée de garçons, d'amis, dont l'un quitte Paris et donne un punch d'adieu, et vous réclamerez votre liberté en sortant de table, n'est-ce pas ?

– Comme vous voudrez, répondit Fernand.

– Puis vous irez mettre une cravate blanche, et vous vous présenterez chez M. de... en mon lieu et place, vers neuf heures au plus tard.

– Très bien, monsieur, dit Fernand avec tristesse, en songeant qu'il allait perdre une bonne soirée qu'il comptait passer auprès d'Hermine.

Le fiancé de mademoiselle de Beaupréau quitta son bureau vers onze heures et demie, alla modestement déjeuner à vingt-cinq sous, rentra chez lui, où il fit une toilette de ville minutieuse, et se rendit rue Saint-Louis, où la mère et la fille l'accueillirent avec un sourire affectueux et un tendre regard.

À cinq heures, madame de Beaupréau, Hermine et Fernand étaient de retour du concert ; à six heures, M. de Beaupréau rentrait et on se mettait à table.

Fernand, fidèle à ses devoirs de confident, avait déjà demandé la permission de se retirer de bonne heure. Après le dîner, il passa au salon, où

le café était servi, accompagna Hermine au piano, causa dix minutes et prit congé, laissant au coin du feu M. et madame de Beaupréau, entre lesquels régnait désormais une certaine froideur. Hermine s'était mise au piano après avoir reconduit son fiancé jusqu'à la porte du salon et lui avait serré la main.

Tout à coup, pendant que Thérèse se baissait pour saisir les pincettes et reconstruire le feu, dont l'édifice embrasé commençait à s'écrouler, tandis que la jeune fille, assise au piano, tournait le dos à la cheminée, M. de Beaupréau laissa furtivement tomber la lettre sur le tapis, à deux pas du grand feu.

Madame de Beaupréau, un moment après, reposa les pincettes et leva la tête.

Le chef de bureau était plongé dans une somnolente rêverie, les yeux au plafond.

Hermine jouait une valse.

Madame de Beaupréau aperçut la lettre, fit un mouvement de surprise qui parut arracher son mari à ses méditations, et montrant le papier, elle

lui dit :

– Cela est à vous, sans doute, monsieur ?

Le chef de bureau jeta un regard indifférent sur le tapis, se baissa, ramassa la lettre et jeta les yeux sur la suscription.

« À M. Fernand Rocher », lut-il.

À ce nom, Hermine se retourna et ses doigts s'arrêtèrent immobiles sur le clavier.

– C'est Fernand, dit tranquillement M. de Beaupréau, qui aura laissé tomber cette lettre.

Hermine quitta le piano et s'approcha, dominée par une vague curiosité.

– Tiens, fit naïvement le chef de bureau, cette adresse est assez bizarre ; elle porte au bas ces mots : « Par ma femme de chambre. » Oh ! oh !

Hermine tressaillit, et une légère rougeur monta à son front.

– C'est une écriture de femme, ma foi ! acheva méchamment M. de Beaupréau.

De rouge qu'elle était, Hermine devint pâle, et

sa mère se leva à demi, comme si elle eût pressenti qu'il y avait un drame tout entier, un drame fatal pour son enfant dans cette lettre décachetée, et que M. de Beaupréau ouvrit fort tranquillement, sans que les deux femmes songeassent à l'en empêcher.

M. de Beaupréau parut lire les premières lignes avec une sorte d'indifférence, la curiosité banale d'un beau-père futur qui veut savoir quelles sont les relations épistolaires de son gendre ; puis, tout à coup, il laissa échapper une exclamation de surprise indignée.

– Oh ! s'écria-t-il, voilà qui est trop fort, par exemple !

Et il approcha de lui un des candélabres de la cheminée, et continua sa lecture.

Hermine était devenue immobile et pâle comme une statue, et sa mère, qu'une sinistre appréhension dominait, s'était prise à trembler subitement en regardant M. de Beaupréau, dont le visage paraissait se décomposer à mesure qu'il lisait.

Quand il eut fini, le chef de bureau leva les yeux sur sa femme, et lui dit :

– Cette lettre, madame, est de mademoiselle Baccarat, une pécheresse à la mode, et elle est adressée à celui dont vous voulez faire votre gendre. Je vous fais mon compliment d’un pareil choix. Tenez, lisez.

Et il tendit la lettre à madame de Beaupréau frissonnante.

La pauvre mère lut à son tour ces lignes dictées par le vice, écrites par le vice, et dans lesquelles sa fille, son enfant si pure et si chaste, était odieusement insultée ; et comme si la douleur sans nom qui allait frapper son enfant l’eût atteinte elle-même par avance et plus violemment encore, elle jeta un cri et s’évanouit.

M. de Beaupréau s’empressa de lui porter secours, sonna, appela et fit grand bruit, bien moins par affection pour elle que dans le but de donner à Hermine le temps de lire à son tour la lettre fatale.

La jeune fille, en effet, s’était emparée du fatal

papier et le parcourait avec cette avidité fiévreuse qu'on met souvent à apprendre une mauvaise nouvelle.

Elle lut jusqu'au bout, immobile, debout auprès de sa mère, à qui M. de Beaupréau faisait respirer des sels et qui commençait à revenir à elle ; puis elle laissa échapper cette lettre où on l'outrageait, cette lettre qui semblait lui révéler sous le jour le plus odieux l'homme qu'elle aimait, et en l'amour de qui elle avait cru.

Mademoiselle Hermine de Beaupréau ne jeta pas un cri, ne versa point une seule larme.

Immobile et comme foudroyée, elle regarda tour à tour d'un œil sec M. de Beaupréau et sa mère, semblant, par ce regard, attester que sa vie était désormais brisée et que le monde entier lui devenait indifférent.

Madame de Beaupréau, qui avait repris ses sens, se leva et courut à sa fille, les bras tendus, les yeux pleins de larmes...

Les deux femmes se pressèrent avec effusion, et comme si elles eussent voulu confondre leurs

douleurs.

Puis, ce premier élan passé, Hermine se retrouva forte, résolue, presque calme, comme doit l'être la femme trahie qui se sent supérieure à la trahison.

– Mon père, dit-elle en s'adressant à M. de Beaupréau, et d'une voix ferme et triste, vous prierez M. Rocher, n'est-ce pas, d'oublier nos projets de mariage ?

– Oh ! s'écria le chef de bureau, jouant l'indignation la plus profonde, le misérable ! s'il osait revenir ici !

– Calmez-vous, mon père, dit fièrement Hermine, M. Rocher ne sera jamais mon époux.

La jeune fille se dirigea alors, la tête haute, l'œil fier, vers un guéridon où il y avait de quoi écrire, et elle traça ces quelques lignes :

« Monsieur,

« Un événement qu'il est inutile de mentionner me force à revenir sur nos projets antérieurs. Je suis décidée à entrer au couvent



sous huit jours, et j'espère que vous n'insisterez pas. Vos visites seraient inutiles. »

Et elle signa cette lettre et la tendit à M. de Beaupréau avec la fierté d'une reine offensée qui pardonne d'avance un outrage qu'elle ne juge pas pouvoir atteindre.

M. de Beaupréau lut avidement cette lettre de congé en bonne forme, et une pensée emplie d'une joie infâme lui vint :

– Cerise est à moi, se dit-il.

Puis, continuant à jouer l'indignation, il s'écria :

– Je la lui remettrai moi-même, cette lettre, et cela ce soir, dans une heure, chez mademoiselle Baccarat, où il doit être déjà, lui qui paraissait si pressé de nous quitter tout à l'heure.

Et M. de Beaupréau prit sa canne et son chapeau, et, armé de la lettre d'Hermine, il sortit avant même que sa femme et sa fille eussent dit un mot ou songé à le retenir.

À la porte, le chef de bureau se prit à courir

avec l'agilité d'un jeune homme, descendit la rue Saint-Louis jusqu'à la place Royale, trouva une voiture, y monta, et dit au cocher :

– Rue Moncey, et au galop.

Le cocher, voyant un homme en habit bleu et décoré, crut avoir affaire à un pair de France, et fouetta son cheval de telle façon qu'il déposa, au bout de vingt minutes, M. de Beaupréau à la grille du petit hôtel de Baccarat.

## XIII

### *Fanny*

Tandis que M. de Beaupréau courait chez Baccarat, celle-ci se trouvait de nouveau en tête à tête avec le capitaine Williams.

Le baronnet et la courtisane étaient seuls dans un petit boudoir où Baccarat ne recevait que ses plus intimes amis, et dont la situation isolée permettait d'y causer librement, sans crainte d'être entendu même par Fanny, qui avait la coutume d'écouter aux portes.

Baccarat était pâle, défaite, et une larme roulait dans ses yeux.

Williams était froid, calme, légèrement railleur, comme il convient au génie de la tentation.

– Suis-je assez abaissée ! murmurait la

courtisane, en songeant à quel prix elle achetait le célibat de Fernand.

– Ma chère, répondit Williams, on n’a rien pour rien en ce bas monde. Ce bon M. de Beaupréau vous rend votre Fernand bien-aimé ; il est juste qu’il touche le prix de son abnégation.

– Mais c’est ma sœur !... exclama Baccarat, essayant de résister encore.

– Bah ! après tout, c’est à son bonheur que vous et moi nous travaillons...

– Elle est sage... elle est honnête... elle veut un mari... murmura Baccarat d’une voix sourde.

– Nous en ferons, dans six mois, une reine de la mode. Elle aura, comme vous, chevaux et voitures, au lieu de tirer l’aiguille du soir au matin. Au lieu d’un horrible ouvrier aux mains noires, au bourgeron sale, ivre du matin au soir, en vertu de son droit de mari, nous lui donnerons, après cet odieux et grotesque Beaupréau, un joli vicomte qui aura groom et tilbury, de fines moustaches noires et cent mille livres de rente.

– Démon ! fit Baccarat qui avait le vertige.

– Merci, dit galamment le baronnet.

Puis il tira sa montre :

– Voyons, dit-il, il est huit heures et demie. Le Beaupréau doit avoir joué sa scène à l’heure qu’il est. Décidez-vous, ma chère, ou je rétablis les faits tels qu’ils sont en allant offrir mes hommages à sa femme et à sa fille... et jamais Fernand ne mettra les pieds ici.

Baccarat courba le front et se tut.

Williams étendit la main vers une table :

– Asseyez-vous là, dit-il, et écrivez.

Baccarat, vaincue, se leva, alla vers la table et murmura :

– Dicter.

« Ma bonne sœur, dicta Williams, si tu ne me viens en aide sur-le-champ, ta Louise est perdue, perdue sans retour. Je n’ai point le temps d’aller chez toi, de m’expliquer, de te révéler mon affreuse situation. Seulement, sache-le, il y va de

mon avenir et peut-être de ma vie... Cours sur-le-champ, aussi vite que tu le pourras, rue Serpente, 19 ; demande à voir madame Coquelet, et dis-lui : *Je viens pour ma sœur...* Tu sauras alors ce qu'il faut faire pour me sauver.

« Ta Louise, qui t'aime. »

La plume échappa aux mains de Baccarat, et deux larmes, longtemps contenues, roulèrent enfin sur ses joues.

– Pauvre sœur ! murmura-t-elle.

– Maintenant, dit Williams, attendons le Beaupréau.

Comme il achevait, un coup de sonnette qui retentit à l'intérieur du petit hôtel annonça l'arrivée d'un visiteur.

– C'est lui ! ce doit être lui, murmura le baronnet.

Et comme Baccarat se levait pour passer dans sa chambre à coucher et y recevoir le chef de bureau, Williams lui dit vivement :

– Si c’est lui, vous saurez d’abord ce qu’il a fait, et comment la scène a eu lieu. Puis vous le laisserez un moment et reviendrez me dire ce qui s’est passé avant de rien promettre.

Baccarat essuya ses larmes, et redevint femme sur-le-champ.

Elle se rajusta devant une glace, répara un léger désordre dans sa chevelure, et sortit d’un pas ferme.

Cerise était définitivement sacrifiée à cet amour pour Fernand Rocher qui brûlait le cœur de la courtisane.

C’était en effet M. de Beaupréau qui arrivait essoufflé et triomphant, la lettre d’Hermine à la main.

– Tenez, belle dame, dit-il à Baccarat en la lui tendant, lisez et voyez...

Baccarat s’empara de la lettre, la lut le cœur palpitant, et se dit à part elle :

– Jamais il ne l’épousera !

M. de Beaupréau, à qui l’audace était revenue, s’assit tranquillement sur une bergère, passa une

main dans son habit bleu et regarda la courtisane.

– Eh bien ! belle dame, répondit-il, ne ferez-vous rien pour moi... maintenant ?

– Attendez ! reprit Baccarat, qui, sans aucune explication et fidèle aux ordres de Williams, laissa le chef de bureau stupéfait et seul, et retourna dans le boudoir où le baronnet l’attendait.

Williams prit la lettre que Baccarat avait gardée, la lut attentivement et dit :

– C’est bien, c’est très bien ; c’est beaucoup plus que je n’espérais.

Puis il ajouta, s’adressant à Baccarat :

– Maintenant, ma chère, vous allez conseiller au Beaupréau de s’en aller rue Serpente, n° 19, vers dix heures environ, d’y demander à voir madame Coquelet, et de se fier à elle pour Cerise.

– Est-ce tout ? fit Baccarat.

– Vous lui recommanderez, en outre, de ne donner demain aucune explication à Fernand Rocher, si celui-ci lui en demande.



– Bien, dit Baccarat.

– À présent, ma chère, quand le Beaupréau sera parti, je vous dirai ce qu’il faut faire de cette lettre, et à moins que vous ne manquiez de patience et de sagacité, votre beau Fernand sera ici demain et n’en sortira plus.

Baccarat frissonna de joie et rejoignit M. de Beaupréau.

En même temps, Williams sonna et Fanny parut.

– Petite, dit le baronnet, tu vas prendre le coupé de ta maîtresse et porter ce billet à mademoiselle Cerise. Si elle te demande des explications, tu diras que tu ne sais rien... mais que ta maîtresse est dans un état affreux. Voici pour toi.

Une heure après, Williams quittait Baccarat et courait rue Serpente.

– À nous deux, monsieur de Beaupréau ! murmura-t-il en prenant les rênes de son tilbury.

## XIV

### *Beaupréau*

Cependant, Fanny, à demi couchée dans le coupé de sa maîtresse, où, par parenthèse, elle se trouvait fort bien et nullement déplacée, Fanny courait vers le faubourg du Temple et y arrivait vers neuf heures. La jeune fleuriste venait de rentrer. Elle était allée dîner avec mademoiselle Jeanne et voir son nouveau domicile, rue Meslay ; et comme elle avait perdu trois grandes heures, Cerise avait allumé sa lampe, garni sa chaufferette, et elle s'était mise à l'ouvrage avec l'intention de veiller un peu.

Léon était venu la voir dans la journée, lui apportant une lettre de son pays. Jacques, le contremaître, lequel lui annonçait qu'il avait trouvé un acquéreur pour son petit bien, et en même temps l'avisait de son prochain retour.

Jacques allait revenir avec l'argent de Léon et ses papiers ; on ferait tout de suite afficher les bans, et dans quinze jours ou trois semaines, dût-on racheter un ban à l'église, Cerise serait mariée. Cette pensée lui donna du cœur à l'ouvrage, et Cerise se mit au travail en chantant son plus gai refrain.

Ce fut peu après que Fanny parut.

L'étonnement de la fleuriste fut grand à la vue de la femme de chambre de sa sœur lui arrivant à une heure aussi insolite ; et cet étonnement se changea subitement en consternation lorsqu'elle eut parcouru la lettre de Baccarat.

– Mon Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est-il donc arrivé à Louise ?

– Je ne sais pas, répondit Fanny, fidèle à son rôle ; mais madame est désolée et comme folle.

Cerise se leva vivement, repoussa sa table à ouvrage, mit en un clin d'œil un bonnet sur sa tête et un châle sur ses épaules, et dit à Fanny :

– J'y vais... j'y vais... dites à ma sœur que j'y vais !

Fanny s'esquiva en courant, remonta dans le coupé et disparut.

Cerise descendit rapidement derrière elle, tout en relisant, à la lueur du quinquet fumeux qui éclairait l'escalier, l'étrange lettre de Baccarat.

– Rue Serpente, n° 19... murmura-t-elle ; mais il y a une lieue d'ici, et pas une minute à perdre !

Et Cerise, qui refusait de monter dans la calèche de sa sœur, courut à la station de voitures la plus voisine, se jeta dans un fiacre et donna l'adresse au cocher. Une demi-heure après, le fiacre s'arrêtait rue Serpente, à la porte de cette maison vermoulue, à deux étages, et aux volets toujours clos qui lui donnaient l'apparence d'un mauvais lieu, et dans laquelle nous avons vu Colar introduire le capitaine Williams à son arrivée de Londres.

Le cœur de Cerise se serra à l'aspect lugubre de cette maison ; ce fut avec une horrible angoisse qu'elle souleva le marteau de la porte ; et lorsque cette porte eut tourné en grinçant sur ses gonds rouillés et que la jeune fille eut aperçu devant elle une allée sombre, étroite, d'où

s'échappait un air humide et nauséabond, et il lui sembla qu'elle entraît dans un sépulcre.

Elle avança en tâtonnant dans l'obscurité, et d'une voix émue, elle appela :

– N'y a-t-il donc pas de concierge ?

Une lumière brilla alors en haut de cet escalier tournant, aux marches usées, qui avait pour rampe une corde grasseuse, et Cerise, frissonnante, vit apparaître un hideux visage de vieille femme qui demanda d'une voix aigre :

– Qui est là ? Qui vient à cette heure ?

– Madame Coquelet ? interrogea Cerise toute tremblante.

– C'est moi, répondit la vieille.

Cerise monta les marches glissantes de l'escalier, et s'arrêta indécise en présence de la vieille femme.

– Madame, dit-elle, je viens au nom de ma sœur Louise...

– Louise, fit madame Coquelet, quelle Louise ?

Cerise rougit, et songea au surnom de sa sœur.

– Baccarat, dit-elle.

– Ah ! ah ! dit la vieille, dont la voix parut se radoucir et devint meilleure ; entrez, ma petite, entrez.

Et Madame Coquelet ouvrit une porte sur le carré du premier étage, et conduisit, à travers un corridor aussi sombre que l’allée, la jeune fille jusqu’à une chambre où elle la fit entrer.

– Venez, ma petite, disait la vieille d’un ton caressant, venez par ici.

Et Cerise, émue et toujours frissonnante, suivait cette horrible femme vêtue d’une camisole de nuit, coiffée d’un bonnet à rubans d’un rouge criard, et portant par-dessus sa camisole un châle tartan à carreaux verts.

La chambre où elle fit entrer Cerise ressemblait à la salle d’apparat d’un lieu suspect : rideaux d’un rouge fané aux croisées, vieux divan dont les accros étaient dissimulés sous une housse au crochet, pendule Noblet sur la cheminée entre deux vases de fleurs, guéridon

d'acajou plaqué, fauteuil en velours miroité et d'un ton verdâtre.

Cerise embrassa d'un coup d'œil cet horrible mélange de pauvreté et de luxe honteux ; puis son regard se reporta sur madame Coquelet, et la naïve enfant se demanda comment sa sœur, qui vivait au milieu d'un monde élégant, pût avoir des relations avec une pareille femme.

– Entrez, ma petite, entrez ! répéta l'affreuse vieille d'un ton caressant qui eût épouvanté une femme moins innocente que Cerise.

Cerise obéit et demeura debout au milieu de la chambre rouge, continuant à regarder alternativement et avec un muet effroi cette pièce sombre d'aspect et cette mégère hideuse.

– Ah ! répéta celle-ci, vous venez de la part de Baccarat ?

– C'est ma sœur, murmura Cerise en rougissant.

– Bien, bien, asseyez-vous, ma petite.

– Madame, reprit Cerise toujours émue, ma sœur m'a écrit qu'il fallait que je vinsse vous

voir, que moi seule je pouvais la tirer de l'affreuse position où elle se trouve.

– C'est vrai, ma petite, c'est très vrai ; mais asseyez-vous donc.

Madame Coquelet, en parlant ainsi, avait un mauvais sourire qui consterna Cerise, et lui fit penser qu'en effet Baccarat était dans une situation terrible.

– Mais, reprit la vieille femme, ce n'est pas moi, c'est une personne que nous attendons qui va *vous causer* de votre sœur, ma petite... Asseyez-vous là et attendez ; ce ne sera pas long, la *personne* ne peut tarder.

Madame Coquelet posa le flambeau qu'elle tenait à la main sur la cheminée, entre l'un des vases de fleurs et la pendule, et avant que Cerise eût eu le temps de faire la moindre question elle se retira et ferma la porte sur elle.

Toute interdite, la jeune fille demeura seule, jetant autour d'elle un regard douloureusement étonné.

Ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, tout,



jusqu'à la lettre de sa sœur, était de nature à la plonger dans une inexprimable angoisse.

Cependant, elle s'assit sur le vieux divan à la housse au crochet d'un blanc douteux, et elle attendit, tressaillant au moindre bruit, et l'œil attaché sur la pendule, dont l'aiguille allait atteindre le chiffre dix.

Dix minutes, un quart d'heure s'écoulèrent ; un silence profond régnait autour de Cerise, un silence au milieu duquel on eût entendu les pulsations du cœur de la pauvre enfant, que précipitait un vague et indicible effroi.

Ses regards allaient de la pendule, qui mesurait le temps écoulé, à la porte, que masquait un rideau rouge pareil à ceux de l'unique croisée qui faisait face à la cheminée.

Et tandis qu'elle se perdait en conjectures sur ce malheur prêt à fondre sur sa pauvre sœur et qu'elle était chargée de conjurer, tandis qu'elle se demandait ce que pouvait être cette personne qu'elle attendait avec une anxieuse impatience, un bruit se fit derrière elle.

Cerise se retourna et laissa échapper un cri de frayeur...

Une porte recouverte du papier qui tendait les murs, et qu'elle n'avait point remarquée, par conséquent, venait de s'ouvrir à côté du divan, pour livrer passage à un homme qu'à première vue Cerise ne reconnut pas.

Il portait des lunettes bleues ; mais, au lieu d'un habit bleu comme ses lunettes, il avait une redingote noire boutonnée par-dessus un gilet blanc.

C'était M. de Beaupréau.

Le chef de bureau ferma la porte et salua Cerise de la main.

– Bonjour, chère enfant, dit-il d'un ton dégagé, en ôtant cependant son chapeau et laissant voir son front chauve.

Cerise, à la vue d'un homme, s'était levée avec vivacité, et, instinctivement, elle avait fait un pas en arrière. Mais l'apparence mûre et la calvitie de M. de Beaupréau la rassurèrent.

– Bonjour, bonjour, ma chère enfant, répéta-t-

il d'un ton paternel où perçait néanmoins une légère émotion.

– Monsieur, fit Cerise en reculant d'un pas encore, seriez-vous la personne... que... j'attends ?...

– Oui, c'est moi, ma belle enfant !

Et le chef de bureau prit la main de la jeune fille.

– Asseyez-vous donc, dit-il.

Cerise retira sa main et demeura debout.

– Ma sœur, dit-elle, ma sœur Baccarat...

– Une charmante fille, presque aussi jolie que vous, interrompit le chef de bureau, qui prit une attitude et un ton régence.

– Ma sœur m'a écrit... poursuivit Cerise.

– Ah ! oui... je sais.

– Qu'elle était dans une situation critique.

– Très critique, ma belle enfant.

– Et qu'il fallait que moi...

– Oui, dit M. de Beaupréau, Baccarat, en effet,

compte beaucoup sur vous... Eh ! mais, venez vous mettre là, près de moi... nous allons causer de cela tout à l'heure... Vous fais-je peur ?

– Non, balbutia Cerise, qui ne comprenait absolument rien aux paroles du chef de bureau, et se laissait prendre, cependant, à son accent bonhomme.

Et comme il s'agissait de sa sœur, que M. de Beaupréau était vieux et laid, et qu'en l'innocence de son cœur, la pauvre enfant était à cent lieues de la sinistre vérité, Cerise obéit et s'assit à l'extrémité opposée du divan sur lequel le chef de bureau s'était laissé tomber lourdement.

– Monsieur, supplia-t-elle d'une voix à attendrir un tigre, si vous pouvez sauver ma pauvre sœur...

– Oui, sans doute, chère petite ; mais causons de vous d'abord...

– De moi ? fit Cerise abasourdie.

– De vous, répéta M. de Beaupréau, qui prit la main de l'ouvrière et voulut la baiser galamment.

Cerise retira sa main, et, bien que ne soupçonnant rien encore, elle se recula vivement et comme obéissant à une vague terreur.

– Voyons, reprit-il, se rapprochant d'elle, regardez-moi bien. Ne me reconnaissez-vous pas ?

Et il exposait, aux yeux de Cerise, son visage jaune et son front chauve aux clartés de la lampe placée sur la cheminée.

Un souvenir traversa soudain l'esprit de Cerise.

– Oui... oui, dit-elle, rue Bourbon-Villeneuve... sur le boulevard... jusqu'à ma porte...

Et, cette fois, Cerise, devinant enfin, se leva précipitamment et voulut fuir.

Mais elle songea à Baccarat, et soudain elle se dit qu'un homme qui s'était attaché à ses pas, l'avait suivie peut-être à cause de sa sœur, pour lui parler d'elle, et elle resta debout, attendant encore.

M. de Beaupréau demeura assis, et reprit :

– Ma chère enfant, je vous semble peut-être un peu... mûr... et le fait est que je n'ai plus vingt ans... mais, croyez-le, je suis un homme comme il faut, très comme il faut même, et je saurai me conduire honorablement.

Cerise se méprit encore au sens de ses paroles et leva sur lui un timide regard.

– Oui, continua le chef de bureau, j'ai une assez belle position et je puis beaucoup. Voyons, que vous semblerait d'un joli entresol rue Blanche ou rue Saint-Lazare ? Mille francs de loyer, une bonne, cinq cents francs par mois et cent louis pour votre toilette ?...

– Monsieur ! s'écria Cerise suffoquée d'indignation et comprenant enfin.

Et alors la pauvre fille devina tout, tout, jusqu'à l'infamie de sa sœur. Et elle courut éperdue vers la porte pour fuir. Mais la porte était fermée.

En même temps, M. de Beaupréau se leva et alla vers elle, lui prit la taille et voulut l'embrasser.

Mais Cerise se dégagea et poussa un cri terrible :

– Misérable !... Au secours ! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Mais M. de Beaupréau répondit par un éclat de rire :

– Allons donc, petite, dit-il, ne soyons donc point méchante et farouche comme ça ; je tiendrai parole... et, pour preuve...

Il voulut l'enlacer ; mais Cerise, à qui le désespoir donnait de la présence d'esprit et des forces, Cerise le repoussa, glissa hors de ses bras avec la souplesse d'une couleuvre, et fit un bond en arrière jusqu'à la cheminée, où elle s'arma de l'un des flambeaux, qui était en zinc argenté et dont elle se fit une arme.

L'attitude résolue de la jeune fille arrêta un moment M. de Beaupréau, qui hésita à la poursuivre.

Mais il se souvint que madame Coquelet, dans les mains charnues de laquelle il avait glissé cinq louis il y avait dix minutes, lui avait dit en

souriant :

– Je suis toute seule dans la maison, et je suis sourde comme un pot de grès. Si la petite criait, il faudrait ne pas avoir peur... On assassinerait ici, que je n’entendrais pas...

Et M. de Beaupréau, enhardi, voulut de nouveau s’élancer vers Cerise, qui continuait à appeler au secours.

Mais soudain la porte masquée auprès du divan fut brusquement ouverte, et un homme apparut qui fit jeter un cri de joie à la jeune fille éperdue et reculer d’un pas le séducteur, ainsi troublé dans son horrible tentative.

À la vue de cet homme, qu’elle ne connaissait pas cependant, Cerise devina que la Providence lui envoyait un libérateur.

En même temps, M. de Beaupréau murmurait avec stupeur :

– Sir Williams !

C’était, en effet, le baronnet sir Williams, dans les plans ténébreux duquel il était entré d’interrompre M. de Beaupréau dans



l'accomplissement de son crime, qui venait d'apparaître, tête nue, un pistolet à la main, sur le seuil de cette chambre où Cerise s'était crue perdue ; le baronnet sir Williams, qui, la veille, avait été présenté au chef de bureau dans le ministère des affaires étrangères et ayant eu l'honneur de faire danser deux fois mademoiselle Hermine, la fiancée de M. Fernand Rocher.

La vue de cet homme rencontré au grand soleil du monde, qui connaissait sa haute position, ses fonctions administratives, et qui le surprenait ainsi se livrant aux brutalités d'un soudard, violentant une jeune fille sans défense, produisit sur M. de Beaupréau la stupeur qu'il aurait éprouvée à l'aspect de la tête de Méduse.

Il recula frissonnant et pâle devant Williams, qui alla vers Cerise et lui dit :

– Ne craignez rien, mademoiselle ; le ciel vous envoie un protecteur, et vous serez respectée par ce misérable.

En même temps, Williams appela :

– Colar ! Colar !

La porte principale, celle par où Cerise était entrée, s'ouvrit alors, et Cerise vit apparaître Colar, l'âme damnée de Williams, Colar, le nouvel ami de Léon, et à sa vue Cerise jeta un cri de joie et se précipita vers lui comme un enfant vers sa mère.

– Tu vas reconduire mademoiselle, lui dit Williams, et s'il lui arrivait quelque chose...

– Tonnerre et sang ! s'écria Colar, qui feignit une surprise profonde, c'est mademoiselle Cerise !... On ne nous avait donc pas trompés !

Et il entraîna la jeune fille sans lui donner l'explication de ses étranges paroles, tandis que Williams demeurait seul en présence de M. de Beaupréau.

Cerise, cependant, toute tremblante encore, mais confiante en l'ami de son fiancé, sortait de cette honteuse maison où elle avait failli être victime de la brutalité de ce vieillard en délire, et elle pressait les mains de Colar en murmurant :

– Merci ! merci !

## XV

### *Le pacte*

M. de Beaupréau et Williams, demeurés seuls, se regardèrent un moment en silence, comme deux adversaires à l'heure d'un combat acharné.

Puis le baronnet alla fermer la porte, se plaça devant lui, et regarda froidement le chef de bureau.

– Monsieur, dit-il, vous êtes, il me semble, M. le baron de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères, en passe de devenir chef de division, riche de deux cent mille francs, et père d'une charmante jeune personne, mademoiselle Hermine, avec laquelle j'ai eu l'honneur de danser hier soir ?

– Monsieur... balbutia M. de Beaupréau, dont le regard hébété semblait être rivé à ce canon de pistolet que Williams continuait à tenir à la main.

– Or, poursuivit le baronnet, voici que, par suite de circonstances que je vous raconterai plus tard, je vous surprends, à dix heures du soir, dans une maison borgne où vous avez fait attirer une jeune fille honnête et pure jusqu’ici... et vous livrant...

– Monsieur, interrompit le chef de bureau hors de lui, que vous importe ?

– À moi personnellement, rien, dit Williams. Mais attendez... Cette jeune fille a dix-huit ans, c’est donc un attentat odieux, infâme, aggravé des circonstances de séquestration et de violences... c’est-à-dire un crime qui peut conduire à la cour d’assises et de la cour d’assises à Toulon ou à Brest, c’est-à-dire aux galères. Comprenez-vous ?

M. de Beaupréau écoutait, frissonnant, et continuait à regarder le pistolet avec stupeur.

– Pour obtenir ce résultat, continua Williams, c’est-à-dire pour changer votre habit de haut fonctionnaire en casaque rouge, et remplacer par la chaîne du bagne le ruban qui s’étale à votre boutonnière ; pour faire, enfin, d’un chef de

division futur un forçat, que faut-il ? Presque rien : deux témoins qui viennent confirmer à un juge d'instruction la déposition de votre victime.

– Monsieur... monsieur... balbutia M. de Beaupréau d'une voix tremblante, voulez-vous donc me perdre ?

– Dame ! cette jeune fille m'intéresse. Colar et moi, nous pourrions témoigner...

– Grâce ! exclama M. de Beaupréau éperdu, et tombant à genoux.

– Bon ! fit le baronnet, vous n'êtes réellement pas assez intéressant pour qu'on vous fasse grâce ainsi.

M. de Beaupréau était un de ces hommes qui sont insolents avec les inférieurs, rampants avec ce qui est au-dessus d'eux, forts avec les faibles, lâches et tremblants avec les forts.

Il fut infâme de bassesse devant cet homme, qui d'un mot pouvait le perdre à jamais ; il se roula à ses pieds avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix.

Le baronnet sir Williams parut savourer un

instant cette lâcheté honteuse, ainsi que les tortures morales de cet homme tombé à sa merci ; puis il le releva, le fit asseoir et lui dit :

– Maintenant, bonhomme, cessez de vous lamenter, et causons.

– Vous me pardonnez ? exclama Beaupréau, qui passa subitement du désespoir à la joie.

– Non, dit Williams, je vais essayer de m’entendre avec vous.

Et comme le chef de bureau attachait sur lui un œil stupide, le baronnet poursuivit d’un ton calme et froid :

– Je ne suis pas un juge d’instruction, et je n’ai pas mission de pourvoir le bagné ; mais je suis maître de vous, maître de votre liberté, de votre honneur et de votre considération, et je vais voir si je puis tirer un parti convenable de cette situation.

M. de Beaupréau crut qu’il était tombé dans les mains de l’un de ces hommes qui font *chanter* par la possession d’un secret, et il se hâta de dire :

– Voulez-vous de l’argent ? Dites, quelle

somme vous faut-il ?

Williams se prit à sourire.

Les instincts avarés et cupides de M. de Beaupréau livrèrent alors un combat acharné à la terreur qui le dominait encore.

– Je ne suis pas... riche, murmura-t-il ; mais enfin, dites... parlez...

Le baronnet haussa les épaules :

– Allons donc, mon cher, dit-il, il me faut mieux que quelques chiffons de mille francs.

M. de Beaupréau frissonna.

– Vous voulez donc me ruiner ? murmura-t-il avec angoisse.

– Il est certain, répondit tranquillement Williams, que je ne ferais guère qu'une bouchée de votre fortune.

M. de Beaupréau devint livide, et eut le courage de s'écrier :

– Mais tuez-moi donc tout de suite, alors !

– Rassurez-vous, dit Williams, ce n'est point à votre fortune que j'en veux. Écoutez-moi...

M. de Beaupréau poussa un soupir de soulagement, et regarda Williams avec une stupeur croissante.

– Vous avez une fille, continua le baronnet, une fille que j’ai fait danser la nuit dernière ?

– Oui, balbutia le chef de bureau.

– Vous avez accordé sa main à M. Fernand Rocher ?

– C’est vrai.

– Vous avez eu tort, mon cher monsieur, car votre fille me plaît, et il m’a pris fantaisie de l’épouser.

L’étonnement de M. de Beaupréau, à ces paroles, atteignit les dernières limites.

– Écoutez, poursuivit Williams, je sais vos affaires aussi bien que vous. Hermine n’est pas votre fille...

M. de Beaupréau jeta un cri, et fit un soubresaut sur le siège où Williams l’avait contraint à se rasseoir.

– Écoutez donc, continua Williams avec



calme, et ne m'interrompez pas. Je vous disais donc qu'Hermine n'est pas votre fille... Est-ce vrai ?

– C'est très vrai, balbutia M. de Beaupréau.

– Elle est la fille d'un homme dont moi seul, moi, sir Williams, je sais le nom.

Le chef de bureau fit un nouveau mouvement de surprise.

– Cet homme est mort... mort douze fois millionnaire, acheva froidement Williams, tandis que le chef de bureau avait un éblouissement... Il est mort, et moi seul sais son nom, moi seul sais où est déposé son testament.

À ce mot de testament, une lueur étrange se fit dans le cerveau du chef de bureau, qui devina à moitié les projets de Williams.

– Son testament, reprit le baronnet, porte un nom en blanc, le nom du légataire universel... Ce nom, ce devait être, dans la pensée du testateur, celui de la femme déshonorée ou de son enfant, si elle en avait un... Comprenez-vous ?

Et Williams et M. de Beaupréau se regardèrent

alors comme deux bandits flairant une curée, et tout prêts à s'allier et à devenir amis, après avoir voulu s'égorger.

– Si j'épouse votre fille, poursuivit Williams, le testament caché se retrouvera, le blanc sera rempli par le nom d'Hermine, et il y aura pour le beau-père une belle part du gâteau.

M. de Beaupréau frissonna d'enthousiasme, comme naguère il avait frissonné de terreur.

– Dans le cas contraire, acheva le baronnet, je demeure muet, et les douze millions sont à jamais perdus.

– Oh ! s'écria M. de Beaupréau avec un sauvage emportement, vous l'épouserez !

Le baronnet regarda froidement son interlocuteur :

– Beau-père, dit-il, entre nous, vous êtes un assez joli scélérat, et je vous crois capable de tous les crimes ; seulement, la tête est faible chez vous, vous avez des passions, vous aimez les petites grisettes, et vous avez besoin d'être dirigé... Vous serez mon esclave !

– Je le serai, murmura Beaupréau, qui courba le front avec l’humilité du crime rencontrant une supériorité.

Ce qui se passa entre ces deux hommes, nul ne le sut, mais lorsque Beaupréau quitta la rue Serpente, un pacte ténébreux le liait à sir Williams, et la perte de Fernand Rocher était résolue.

## XVI

### *Le caissier*

Le lendemain, M. de Beaupréau, remis de ses terribles émotions de la nuit, arriva à son bureau vers dix heures.

Williams lui avait promis Cerise en lui disant :

– Beau-père, le soir de mes noces, vous trouverez à votre porte une chaise de poste attelée ; dans cette chaise, un sac de louis, et à côté de ce sac de louis, mademoiselle Cerise, ce qui vous permettra d’aller passer une lune de miel convenable quelque part, à cent lieues de Paris.

Williams tenait M. de Beaupréau par un double appât : Cerise et les missions du mystérieux héritage.

Donc, vers dix heures, M. de Beaupréau arriva à son bureau en habit bleu, rasé de frais, souriant

et bonhomme derrière ses conserves comme un philanthrope ou un négrophile.

Mais à peine était-il installé dans son fauteuil de cuir vert, à peine plaçait-il auprès de lui sa tabatière et son mouchoir à carreaux bleus, – il était voué au bleu, – que Fernand Rocher entra.

Fernand n'avait point encore reçu cette terrible lettre de congé, écrite par Hermine et tombée aux mains de Williams.

Le jeune homme était donc calme et souriant, comme tous ceux qui aiment et croient toucher à l'heure suprême du bonheur.

– Ah ! vous voilà, cher ami, dit M. de Beaupréau en lui tendant la main.

Fernand salua le chef de bureau.

– Je viens vous rendre compte de ma petite mission, dit-il.

– Ah ! ah ! fit M. de Beaupréau, je gage que vous vous êtes fort ennuyé.

– Hélas ! soupira Fernand, qui songea que, pour complaire à son beau-père futur, il avait consenti à se priver d'une bonne et longue soirée

passée auprès d'Hermine.

– Vous a-t-on parlé de moi ?

– Oui ; j'ai dit que vous étiez souffrant et n'aviez pu sortir.

– Très bien. Maintenant, cher enfant, poursuit M. de Beaupréau, puisque vous êtes devenu mon confident, soyez-le jusqu'au bout.

Et M. de Beaupréau prit un petit air mystérieux, et son œil gris pétilla derrière ses lunettes bleues avec une expression de joie malicieuse.

– Je vous écoute, monsieur, répondit Fernand.

– Cette petite, poursuit tout bas le chef de bureau, me prend, en réalité, beaucoup de temps... Tenez, il va falloir que je sorte... elle m'attend... et m'a fait un peu son esclave.

Fernand sourit avec complaisance, car, au fond du cœur, il éprouvait un violent dégoût de ce vieillard amoureux.

– Or, continua Beaupréau, vous allez vous installer ici en mon absence, et jetterez un coup d'œil à mon travail du jour. Je serai de retour

dans une heure au plus. S'il survient quelque bon à payer, vous le paierez... Je vous laisse les clefs de ma caisse.

M. de Beaupréau avait, en effet, une caisse et la disposition de certains fonds secrets au ministère. Cette caisse renfermait parfois jusqu'à quinze et vingt mille francs, partie en or, partie en billets. On appelait cela, au ministère, la caisse des secours mystérieux.

Le bureau occupé par M. de Beaupréau était un grand salon précédé par une antichambre dans laquelle se tenaient deux garçons de bureau, et qui reliait cette pièce aux bureaux occupés par les commis.

À droite de la cheminée se trouvait un vaste pupitre garni de casiers et de cartons verts, devant lequel s'asseyait M. de Beaupréau.

À gauche de la cheminée était la caisse : un coffre-fort modèle garni de trois serrures, chacune munie de deux clefs ; l'une de ces clefs était dans les mains du caissier général du ministère, l'autre dans celles de M. de Beaupréau, de façon que ce dernier était soumis à un contrôle

constant.

– Allez fermer votre bureau, dit Beaupréau à Fernand, et revenez vite vous installer ici.

Fernand sortit.

Rapide comme l'éclair, M. de Beaupréau se leva, ouvrit sa caisse, en retira un portefeuille qu'il fit disparaître dans les vastes poches de son pardessus d'alpaga, referma la caisse ensuite et vint se rasseoir dans son fauteuil.

Deux minutes après, Fernand reparut.

M. de Beaupréau se leva avec calme, mit son pardessus, le boutonna et dit au jeune homme, en lui tendant un trousseau de clefs :

– Voilà, mon cher enfant, une belle marque de confiance que je vous donne... il y a, par exception, trente-deux mille francs en caisse.

– Monsieur... fit Fernand blessé.

– Bon ! répondit le chef de bureau en souriant, n'allez-vous pas vous fâcher ? Vous savez bien qu'un beau-père est toujours un peu défiant à l'endroit d'un gendre.



Et M. de Beaupréau donna sur la joue du jeune homme une tape amicale, l'installa dans son fauteuil et gagna l'antichambre, d'où il passa dans ses bureaux :

– Messieurs, dit-il aux employés, je sors pour une heure et laisse ma besogne à M. Rocher. Vous vous adresserez à lui, si besoin est.

Cela dit, M. de Beaupréau descendit le grand escalier du ministère avec un calme parfait, tourna l'angle du boulevard et monta dans une voiture de place, criant au cocher :

– Rue Saint-Lazare, et au galop !

Cependant, Fernand, installé au bureau de M. de Beaupréau, dépouillait la correspondance de son chef depuis environ dix minutes, lorsqu'un commissionnaire de coin de rue pénétra dans l'antichambre, une lettre à la main, et, s'adressant à un huissier, demanda à voir M. Rocher. L'huissier ouvrit la porte du salon et fit entrer le commissionnaire.

– Monsieur, dit ce dernier, qui n'était autre que Colar et qui avait sa leçon faite, je viens du

coin de la rue Saint-Louis. Deux dames, une âgée et une jeune qui descendaient vers le boulevard, m'ont remis cette lettre avec ordre de vous l'apporter ici sur-le-champ. Ma course est payée.

Et Colar tendit la lettre d'Hermine, qu'il tenait de Williams, salua et sortit sur-le-champ.

Fernand reconnut l'écriture de sa fiancée et tressaillit de joie en rompant le cachet ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur les premières lignes, qu'il pâlit, chancela et éprouva comme un éblouissement.

Que signifiait ce congé, empli d'un froid dédain ? et comment celle qui lui souriait la veille encore avec amour pouvait-elle lui écrire ainsi ?

Pendant quelques secondes, Fernand demeura stupide d'étonnement et d'épouvante, tournoyant sur lui-même comme foudroyé ; puis une réaction se fit en lui ; il lut et relut cette lettre fatale, et s'élançant hors du bureau, oubliant l'absence de M. de Beaupréau et son devoir, il sortit, sans même prendre son chapeau, et, tête nue, il se précipita vers la rue Saint-Louis, voulant à tout prix voir Hermine sur l'heure. Les deux huissiers

qui le virent sortir s'imaginèrent qu'il montait à l'étage supérieur pour affaires de service, surtout le voyant sans chapeau et sans pardessus.

Fernand n'emportait qu'une seule chose, les clefs de la caisse de M. de Beaupréau, qu'il avait mises dans sa poche au moment même où le chef du bureau les lui confiait.

Un quart d'heure, puis une demi-heure s'écoulèrent, Fernand ne reparut pas.

– M. Rocher vient de sortir, disaient les huissiers aux employés qui voulaient pénétrer dans le bureau de M. de Beaupréau.

Et les employés rebroussaient chemin.

Tout à coup, M. de Beaupréau rentra.

– M. Rocher est sorti, répéta l'huissier.

– Sorti ? fit le chef de bureau d'un ton surpris.

– Oui, monsieur.

– Sorti en mon absence ?

– Oui, mais il est dans l'hôtel, sans doute, car il est sorti sans son chapeau.

– C'est bizarre, murmura M. de Beaupréau

entrant dans son bureau et s'y installant.

Puis il parut se mettre au travail et comme si Fernand, selon lui, eût dû rentrer tout de suite.

Dix minutes après, un monsieur vêtu de noir, et dont la visite avait été annoncée au chef de bureau par un billet du ministre, un monsieur vêtu de noir, cravaté de blanc, grand et maigre, portant des cheveux longs et gras, et pourvu d'un nez pointu et presque diaphane, un musicien allemand, en un mot, se présenta et salua jusqu'à terre.

Le musicien présenta à M. de Beaupréau un bon à payer de quinze cents francs.

À quel titre et pourquoi ce musicien touchait-il l'argent du ministère des affaires étrangères ? c'était ce que nul n'aurait pu dire, pas même M. de Beaupréau.

– Diable ! murmura M. de Beaupréau, votre visite est intempestive, monsieur ; je n'ai pas les clefs de ma caisse...

Une vive déception se peignit sur le visage maigre et bleuâtre du compositeur.

– Mais, reprit M. de Beaupréau, je vais les avoir dans un instant, j’imagine ; veuillez vous asseoir.

Le musicien s’assit sur le bord d’une chaise avec la timidité d’un solliciteur et les yeux tournés vers cette bienheureuse caisse dont on attendait les clefs.

M. de Beaupréau se remit à la besogne.

Une heure s’écoula. Fernand ne reparaisait point.

Le chef de bureau laissa échapper une exclamation d’impatience et sonna violemment :

– Comment ! dit-il à l’huissier, M. Rocher n’est pas encore rentré ?

– Non, monsieur.

– Cherchez-le, montez à l’étage supérieur... il doit être dans l’hôtel... puisque son chapeau est là.

Et M. de Beaupréau indiqua du doigt le chapeau que Fernand avait laissé sur une chaise.

L’huissier sortit. M. de Beaupréau se remit au

travail.

Le musicien ne bougea point.

Dix minutes après, l'huissier revint :

– M. Rocher est sorti du ministère, dit-il.

– Sorti sans chapeau ?

– Oui, monsieur.

– C'est impossible ! exclama le chef de bureau qui jouait admirablement la surprise.

– Le concierge et les deux plantons en sentinelle l'ont vu passer et sortir de l'hôtel, répliqua l'huissier.

M. de Beaupréau se leva vivement :

– Mais où donc est-il allé ? s'écria-t-il.

– Le concierge, ajouta l'huissier, a remarqué chez lui une certaine agitation... Il s'est mis à courir, et l'un des plantons l'a vu prendre le boulevard dans la direction de la Bastille.

Cette fois, M. de Beaupréau eut le talent de pâlir et donner à son visage toutes les apparences d'une violente émotion.

– Non, non, murmura-t-il comme se parlant à lui-même... c'est impossible... c'est étrange... Fernand est un honnête homme...

– Monsieur, dit l'huissier stupéfait de ce monologue à haute voix, j'oubliais de vous dire qu'un commissionnaire était venu et avait remis une lettre à M. Rocher, et que c'était avec cette lettre à la main que M. Rocher était sorti.

– Oh ! alors, il aura reçu quelque mauvaise nouvelle... il aura été forcé de sortir... Oui, j'aime mieux croire cela, murmura tout haut le chef de bureau avec un soupir de soulagement.

Puis il regarda le musicien.

– Cependant, dit-il, je ne puis faire attendre éternellement monsieur...

Et s'adressant à l'huissier :

– Descendez à la caisse, et priez M. le caissier général de se donner la peine de monter chez moi tout de suite.

L'huissier obéit. M. de Beaupréau se mit à arpenter son cabinet de long en large, d'un pas inégal et brusque, laissant échapper des mots

inarticulés et manifestant une extrême agitation.

Peu après, le caissier arriva.

– Monsieur, dit le chef de bureau, qui parut dominer son émotion, j’ai oublié les clefs de ma caisse ; pourriez-vous me prêter les vôtres ?

– J’ai pensé que c’était pour cela que vous me faisiez appeler, et je vous les apporte.

Et il tendit les clefs à M. de Beaupréau, qui courut au coffre-fort et l’ouvrit. Mais soudain le chef de bureau poussa un cri et recula, pâle, défait, chancelant, et comme si, au fond de cette caisse, il eût vu surgir quelque sinistre apparition.

– Mon Dieu ! s’écria-t-il d’une voix étouffée.

– Qu’avez-vous, monsieur ? exclama le caissier, qui, le voyant chanceler, courut à lui et le soutint.

Pendant quelques secondes, M. de Beaupréau parut être en proie à une sorte de vertige ; puis il se remit peu à peu et dit au caissier :

– Monsieur, nous avons fait ma caisse ensemble, hier soir, n’est-ce pas ?



– Oui, répondit le caissier. Elle contenait trente-deux mille cinq cent trente-trois francs soixante-dix centimes, dont trente mille francs en billets de banque, contenus dans un portefeuille de maroquin vert.

– Eh bien ! dit le chef de bureau d’une voix éteinte, le portefeuille a disparu.

– Vous êtes volé ! s’écria le caissier d’une voix retentissante qui fit accourir les huissiers et alla se répercuter jusque dans les bureaux des commis.

M. de Beaupréau se laissa tomber sur un siège comme un homme anéanti.

– J’ai confié les clefs de ma caisse, dit-il, il y a une heure... à M. Rocher.

Et M. de Beaupréau cacha son front dans ses mains, comme si la honte d’avoir accordé sa fille à un voleur y eût apposé déjà un stigmatte indélébile.

Cependant, les exclamations du caissier général, les cris du chef de bureau, les chuchotements des huissiers avaient ameuté en

un clin d'œil tout le personnel du ministère. Fernand Rocher était aimé et jouissait de l'estime universelle.

Il y eut un cri d'incrédulité unanime en sa faveur ; puis les charges s'élevèrent contre lui avec une logique désespérante.

Il avait eu les clefs de la caisse en sa possession pendant dix minutes.

On l'avait vu sortir pâle et troublé. Il avait laissé son chapeau pour faire croire à une absence momentanée, et n'éveiller aucun soupçon sur sa fuite.

Fernand, on le savait, n'était pas riche ; il avait pu être tenté par une somme aussi ronde que celle de trente mille francs.

Enfin les heures s'écoulaient, et, il ne revenait pas.

Fernand Rocher était perdu !...

## XVII

### *Le commissaire*

Tandis que ces événements se déroulaient au ministère, le malheureux Fernand courait comme un fou le long des boulevards, et arrivait rue Saint-Louis à la porte de M. de Beaupréau.

Il gravit les deux étages du vieil escalier avec la rapidité de l'éclair, et sonna précipitamment.

L'unique servante du chef de bureau vint lui ouvrir.

Fernand voulut passer et entrer dans l'appartement.

Mais la servante demeura sur le seuil de façon à lui barrer le passage, et lui dit :

- Monsieur est sorti.
- Je veux voir ces dames.

– Ces dames sont sorties.

– Je les attendrai, dit Fernand, qui voulut écarter la servante.

Mais la robuste Cauchoise le repoussa et lui dit :

– Monsieur prendrait une peine inutile, ces dames ne rentreront pas.

– Elles... ne... rentreront pas ? articula Fernand d'une voix hébétée.

– Elles sont parties pour trois jours.

– Parties ! exclama-t-il hors de lui.

– Oui, monsieur.

– Mais c'est impossible !

– C'est vrai. Elles vont en province chez la tante de madame.

Fernand pirouetta deux fois sur lui-même comme un homme ivre ; puis il s'enfuit, descendit l'escalier quatre à quatre, prononçant des mots inarticulés, et s'élança au dehors de cette maison où Hermine n'était plus.

Pendant dix minutes, en proie à une fièvre

violente qui le surexcitait et lui donnait des forces, Fernand courut dans la direction du boulevard sans trop savoir où il allait, obéissant à une habitude machinale, et n'ayant plus la conscience de ses actions ni de son existence.

Puis la fièvre qui le soutenait devint du délire, ses forces l'abandonnèrent ; il s'arrêta tout à coup comme un homme dominé par l'ivresse, chancela et finit par s'affaisser lourdement sur lui-même.

Il était évanoui !

Au moment où Fernand tombait, un coupé s'arrêtait à peu de distance.

Les rares passants qui sillonnaient la rue Saint-Louis en divers sens, les marchands debout sur le pas de leur porte, un vieil invalide qui passait alors sur le trottoir, tout le monde accourut pour relever le malheureux jeune homme et lui porter des soins.

Mais en même temps la portière du coupé s'ouvrit ; une femme merveilleusement belle et vêtue avec cette opulente simplicité des femmes riches s'élança sur le pavé et courut à Fernand.

Elle était pâle, agitée. Ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient pleins de larmes ; elle fendit la foule avec la vivacité et l'autorité impérieuse de ceux à qui, d'ordinaire, rien ne résiste, et elle arriva jusqu'au jeune homme évanoui, autour duquel on s'attroupait.

Elle se pencha sur lui comme aurait pu le faire une mère pour son enfant, mit la main sur son cœur, s'assura qu'il battait encore, et poussa un cri de joie.

La foule s'était respectueusement écartée devant cette femme, dont la beauté semblait s'accroître encore de la douleur que manifestait son visage, et lorsqu'elle eut appelé à plusieurs reprises, par son nom, le jeune homme évanoui, disant :

– Fernand ! Fernand ! mon bien-aimé !...

Tout le monde crut à quelque désespoir d'amour causé par elle, et qu'elle se hâtait de réparer.

Le jeune homme évanoui, sur un signe et une prière de Baccarat, fut transporté dans la voiture,

puis la courtisane y monta à son tour, prit dans ses belles mains la tête pâle et décolorée de Fernand, salua la foule d'un regard et d'un sourire, et cria au cocher :

– À l'hôtel ! vite, à l'hôtel !

Tout cela s'était accompli avec la fantastique rapidité d'un rêve, et les passants accourus pour relever Fernand, et qui s'étaient écartés devant Baccarat, enthousiasmés de la beauté hardie de la jeune femme, battirent des mains lorsque le coupé partit comme une flèche dans la direction de cet hôtel mystérieux où elle emportait sa proie.

– C'est pour le moins une comtesse, murmura une voix dans la foule.

– Bah ! répondit une autre, toutes les comtesses n'ont plus un hôtel aujourd'hui ; c'est la femme d'un pair de France ou une danseuse de l'Opéra.

Lorsque Fernand Rocher rouvrit les yeux, il crut faire un étrange rêve, et promena autour de lui un regard stupéfait.

Il était au lit, déshabillé, couché, dans cette

chambre à tentures gris-perle lamées de bandes de velours violet, où nous avons vu Baccarat recevoir le baronnet sir Williams.

Le soir venait ; ce n'était plus le jour, ce n'était pas la nuit encore. Le peu de lumière qui venait du dehors à travers les croisées donnant sur le jardin luttait avec les clartés du foyer éparses sur le somptueux ameublement de la chambre à coucher, et envoyant un reflet rougeâtre aux dorures des candélabres, du lustre et des bras de cheminée, qui tempérerait par leurs tons fauves la sévérité de couleur des sièges et des tentures.

Ni le modeste logement de l'employé au ministère, ni le salon bourgeois de son chef de bureau, ni même les salles de réception du ministre, où Fernand allait quelquefois, ne pouvaient être comparés, comme luxe délicat et comme parfum de bon goût, à la chambre à coucher dans laquelle il se trouvait en reprenant enfin l'usage de ses sens.

Pendant un moment, il fut comme ébloui, referma les yeux et crut rêver de plus belle.



Mais, en les rouvrant, il aperçut à deux pas de son lit, penchée sur lui dans l'attitude inquiète d'une mère inclinée sur un berceau, une forme humaine, une femme, dont il ne put d'abord saisir les traits, car elle tournait le dos à la lumière.

Au mouvement qu'il fit, cette femme s'approcha et prit sa main, qu'elle pressa doucement.

– Vous avez la fièvre, dit-elle d'une voix douce et charmante qui remua toutes les fibres du cœur de Fernand.

– Où suis-je ? murmura-t-il, au comble de l'étonnement, sans deviner ce qui s'était passé, et ne se souvenant point encore du malheur qui l'avait frappé quelques heures auparavant.

– Vous êtes chez une amie, répondit Baccarat avec émotion.

Et elle s'approcha de la cheminée et alluma deux bougies, dont les clartés l'enveloppèrent tout à coup et arrachèrent un cri de surprise et presque d'admiration à Fernand.

Fernand avait aperçu Baccarat une seule fois

en sa vie, quelques jours auparavant, à la fenêtre de Cerise, mais il l'avait si peu vue, il l'avait regardée si peu attentivement, qu'il ne la reconnut pas, et ne vit en elle qu'une femme dont la beauté merveilleuse semblait réaliser les plus idéales créations des sculpteurs et des peintres.

Tandis que, par ordre d'un médecin appelé pour lui prodiguer ses soins, on avait laissé Fernand dormir et revenir peu à peu et naturellement à lui-même, semblable au général qui dresse en quelques minutes un plan de bataille, Baccarat s'était, en un tour de main et en un clin d'œil, rendue plus séduisante et plus belle que jamais.

Un peignoir de velours bleu foncé dessinait à demi sa taille de couleuvre et ses formes voluptueuses, ses cheveux roulés en torsades éparpillaient leurs boucles dorées sur ses épaules demi-nues ; la douleur et la joie réunies avaient imprimé à tout son visage une animation enchanteresse, et l'amour la rendait si belle, à cette heure, que la beauté d'Hermine et celle de Cerise, celle de Jeanne elle-même, la pâle jeune

filles à l'aristocratique profil, eussent pâli auprès d'elle.

Fernand se demanda s'il n'avait pas un ange devant lui, et s'il ne s'éveillait pas dans un monde meilleur. Baccarat revint vers lui, se plongea, avec cette nonchalance pleine de volupté qui est le grand art des vierges folles, dans une vaste ganache roulée au chevet du lit, et reprit dans ses belles mains blanches veinées de bleu la main de Fernand, sur qui elle attachait un regard fiévreux et empli de magnétiques effluves.

– Le médecin vous ordonne du repos, dit-elle, un repos absolu... Il ne faut pas parler, il ne faut pas vous lever, il faut être raisonnable et bien sage...

Et la voix de Baccarat était si caressante et si douce, que Fernand tressaillait presque au fond de l'âme.

– Car enfin, continua-t-elle, vous avez été bien malade, monsieur ; vous êtes tombé évanoui dans la rue, et si je n'avais été là...

– Vous étiez là ? murmura le jeune homme

avec un étonnement croissant.

– Mon Dieu ! répondit Baccarat rougissant un peu, je passais... par hasard... j’ai fait arrêter ma voiture... et comme je vous ai reconnu...

– Vous m’avez reconnu ? fit-il en la regardant attentivement et semblant se demander où déjà il l’avait vue.

– Oui répondit Baccarat. Vous ne me reconnaissez donc pas, vous ?

– Il me semble... je crois... murmurait Fernand, vivement impressionné par la beauté merveilleuse de la courtisane.

– Je suis la sœur de Cerise, dit-elle tout bas et en baissant les yeux.

Le nom de Cerise fut un trait de lumière pour Fernand.

– Ah ! oui, dit-il, je me souviens... Je vous ai vue à la fenêtre de Cerise.

– C’est cela... Mais, continua-t-elle avec une douce insistance et lui prenant les mains, nous causerons de tout cela plus tard... demain... quand vous serez mieux... Pour le moment, il ne faut pas

trop parler... il faut être bien obéissant...

Et comme elle avait pris, en parlant ainsi, le ton d'une sœur aimée qui prêche une petite morale bien affectueuse, elle se pencha à demi et lui mit un baiser sur le front.

Ce baiser fit tressaillir Fernand et le brûla. Il lui sembla même qu'avec ce baiser une sorte de fièvre se communiquait à ses veines, et, dans la demi-obscurité où il se trouvait, il crut qu'il continuait un étrange rêve.

Baccarat était belle à damner un sage. La nuit cependant arrivait à grands pas. Les clartés mourantes du crépuscule avaient cessé de pénétrer à travers les rideaux de soie des croisées ; le feu, qui commençait à s'éteindre, ne jetait plus que de bizarres et de rapides lueurs sur les objets que Fernand avait sous les yeux, et Baccarat était là toujours, pressant ses deux mains, penchée sur lui, et le jeune homme crut entendre le cœur de la jeune femme battre précipitamment dans sa poitrine ; puis encore, était-ce la suite de son hallucination ? était-ce la réalité ? il lui sembla qu'un mot avait glissé sur

ses lèvres rouges, un mot mélodieux et doux comme le soupir des vents du soir, un mot qui remuera toujours profondément toutes les fibres du cœur de l'homme ; un mot, hymne ou chanson, que les femmes seules savent dire avec de mystérieuses et d'ineffables harmonies :

– Je t'aime !

Et ce mot troublera toujours une âme de vingt ans.

La nuit s'écoula, le jour vint ; puis un rayon de soleil glissant à travers les arbres dépouillés du jardin, pénétra jusque sous les moelleux rideaux de l'alcôve de Baccarat, et se joua dans la blonde chevelure de la pécheresse et sur le front pâli de Fernand.

Fernand avait momentanément oublié Hermine, et croyait rêver encore.

Baccarat tenait sa tête dans ses deux mains, le contemplait avec amour et lui répétait avec enthousiasme :

– Je t'aime ! oh ! je t'aime !...

Mais tout à coup, au dehors, et comme la

pendule de la cheminée marquait à peine neuf heures, il se fit un grand bruit de voix et de pas, et Baccarat sauta lestement à terre, effrayée de ce tumulte dont elle ignorait la cause. Elle avait à peine passé une robe de chambre et chaussé ses pieds nus de petites pantoufles rouges, qu'on heurta violemment à la porte.

– Au nom de la loi, ouvrez ! disait-on du dehors.

Baccarat était une honnête femme, dans la banale acception du mot ; elle n'avait jamais volé, elle ne se mêlait point de la politique : elle n'avait donc rien à craindre. Et cependant elle frissonna à cet ordre impérieux, tant est puissante la terreur qu'inspire en France ce qu'on appelle la police.

La pauvre femme se prit à trembler, jeta un regard stupéfait à Fernand, non moins surpris qu'elle, et elle ouvrit, aussi pâle qu'une de ces blanches statues qu'on apercevait disséminées dans le jardin.

Un commissaire de police, ceint de son écharpe et suivi de deux agents, était sur le seuil

et saluait Baccarat.

Le magistrat, qui était un homme bien élevé, se découvrit devant la jeune femme, et lui dit avec une courtoisie parfaite :

– Pardonnez-moi, madame, de pénétrer chez vous à pareille heure et d’y venir remplir une pénible mission...

– Monsieur... murmura Baccarat défaillante, de quoi m’accuse-t-on ?

– De rien, madame, répondit le magistrat, qui aperçut le jeune homme... M. Fernand Rocher ? demanda-t-il.

– C’est moi, dit Fernand ému : que me voulez-vous ?

– Vous êtes bien Fernand Rocher, employé au ministère des affaires étrangères ?

– Oui, monsieur.

– C’est bien, dit le commissaire, veuillez vous habiller et me suivre.

– Mais... monsieur...

– Monsieur, dit gravement le magistrat,



j'exécute un mandat d'amener décerné ce matin contre vous par le procureur du roi.

Fernand poussa un cri et devint d'une pâleur extrême.

– Mon Dieu ! dit-il ; qu'ai-je donc fait ?

– Habillez-vous ! dit sévèrement le commissaire.

Fernand sauta hors du lit et s'habilla en frissonnant comme frissonnent les innocents, qui redoutent le soupçon plus que le criminel ne redoute le châtement.

Baccarat, frappée de stupeur, s'était laissée tomber sur un siège et jetait autour d'elle un regard égaré.

Le commissaire fit un signe à ses hommes.

– Emmenez monsieur, dit-il.

– Mais enfin, s'écria Fernand qui commençait à reconquérir son sang-froid et sa présence d'esprit, pourquoi m'arrêtez-vous, monsieur ? Quel crime ai-je donc commis ?

– Monsieur, répondit le commissaire, votre

chef de bureau vous a confié hier les clefs de sa caisse, et vous avez soustrait dans cette caisse un portefeuille contenant trente mille francs.

– Ah ! exclama Fernand, un vol ? Moi, commettre un vol ? C'est faux ! c'est faux !

Et il tourna sur lui-même, anéanti, foudroyé, et il se laissa tomber dans les bras de deux agents de police, qui l'emportèrent à demi mort.

Quant à Baccarat, atterrée d'une pareille révélation, elle était accroupie immobile sur le sofa, les yeux fixes, les dents serrées, moulant pour ainsi dire la statue de la Terreur.

Puis, au moment où le commissaire se retirait, au moment où Fernand était emmené de force, elle bondit comme une tigresse à qui l'on enlèverait ses petits ; une lueur se fit dans son cerveau, lueur étrange et soudaine qui lui laissa entrevoir la vérité, et elle voulut s'élancer et arracher son amant des mains des agents en leur criant :

– Arrêtez !... arrêtez !... C'est Williams... c'est lui...

Mais la voix expira dans sa gorge, ses forces la trahirent, et elle tomba inanimée sur le parquet.

Le commissaire et Fernand étaient déjà loin.

Or, à peine Baccarat venait-elle de s'évanouir que la porte du cabinet de toilette s'ouvrit et livra passage au baronnet sir Williams.

Il était fort calme, et attacha sur la courtisane immobile et couchée sur le sol un tranquille regard.

– Oh ! oh ! dit-il, ma petite, j'avais prévu que tu devinerais, et j'ai bien fait de prendre mes précautions. Mais, sois tranquille, si Fernand ne sort de prison que grâce à toi, il y pourrira !

Et le baronnet sonna.

Trois secondes après, Fanny et un petit homme un peu obèse, vêtu de noir, cravaté de blanc et en qui on eût reconnu aisément ce clerc de notaire malheureux embauché par Colar pour le service du capitaine, accoururent.

– Petite, dit Williams en montrant Baccarat à la soubrette, tu vas mettre ta maîtresse au lit et lui faire respirer des sels. Tu sais ton rôle ?

– Oui, milord, répondit Fanny, qui appartenait déjà corps et âme à sir Williams.

– Quant à vous, poursuivit le capitaine s’adressant au bonhomme obèse, vous êtes médecin.

Le faux médecin s’inclina. Williams disparut.

Les deux complices du baronnet couchèrent alors Baccarat dans son lit, et le faux médecin s’assit dans un fauteuil au chevet.

En même temps, Fanny lui faisait respirer un flacon de sels.

– Fernand ! Fernand ! murmura la jeune femme en rouvrant les yeux.

Elle regarda autour d’elle, s’aperçut qu’elle était au lit, et ne vit d’abord que Fanny, paraissant occupée à lui prodiguer les soins les plus empressés.

– Fanny... Fanny... murmura-t-elle, où suis-je ? que s’est-il passé ?...

– Ah ! enfin ! s’écria la femme de chambre d’un ton joyeux qui surprit fort Baccarat. Enfin ! ma bonne maîtresse a donc recouvré la parole !

– La parole, dis-tu ? fit Baccarat étonnée.

Elle aperçut alors, assis à son chevet, le faux médecin placé là par sir Williams, et ne put réprimer un mouvement d’effroi.

– Quel est cet homme, Fanny ? dit-elle.

– C’est le médecin, répondit Fanny.

– Le médecin ! je suis donc malade ?

– Oh ! oui, madame... bien malade... vous l’avez été, du moins.

Le prétendu médecin s’était levé d’un air grave, et prenant dans sa main le poignet de Baccarat :

– Voyons votre pouls, madame, avait-il dit.

Puis regardant Fanny d’un air mystérieux :

– C’est aujourd’hui le huitième jour de la fièvre, dit-il.

– Le huitième jour ! s’écria Baccarat.

– La fièvre a diminué, continua le médecin d’un ton solennel, et s’adressant toujours à Fanny ; mais je crains qu’il n’y ait encore quelques traces de délire.

– Le délire ! j’ai eu le délire ? murmura Baccarat éperdue.

Fanny soupira profondément :

– Pauvre chère maîtresse ! dit-elle.

– Ce délire, reprit le docteur tout bas, et comme s’adressant à Fanny, mais en réalité de façon à être entendu de Baccarat, ce délire, je le crains, pourrait bien dégénérer en folie.

– En folie ! mais je suis donc folle ? s’écria Baccarat, qui se dressa sur son séant avec vivacité ; que s’est-il donc passé, mon Dieu ?

Et elle prit son front à deux mains, cherchant à rassembler ses souvenirs.

– Fernand... Fernand... Où est Fernand ? demanda-t-elle.

Fanny soupira et se tut.

Le médecin se tourna vers elle, et dit tout bas :

– Vous voyez, sa folie revient.

– Mais je ne suis pas folle ! exclama Baccarat.

– Ma pauvre maîtresse ! ma pauvre maîtresse ! dit Fanny, qui feignit d’essuyer une larme.

Fanny était depuis longtemps au service de Baccarat, et celle-ci avait fini par croire à son dévouement absolu ; aussi la feinte douleur de sa femme de chambre jeta-t-elle la courtisane en une horrible perplexité.

– Fanny ! dit-elle impérieusement et repoussant le faux médecin.

Fanny s’approcha.

– Regarde-moi bien, dit Baccarat, et dis-moi la vérité.

– Ma bonne madame ! murmura Fanny en étouffant un sanglot, que voulez-vous que je vous dise ?...

– La vérité !

– Ah ! madame... ai-je jamais menti ?

– Je suis donc malade ?

– Oui, madame.

– Depuis longtemps ?

– Depuis huit jours.

– C’est impossible !

Fanny leva les yeux au ciel.

– Comment ! s’écria Baccarat, je suis au lit depuis huit jours !... Mais là... tout à l’heure... ce commissaire...

– Quel commissaire ? demanda naïvement la soubrette.

– Le commissaire de police.

– Je n’ai pas vu de commissaire, madame.

– Mais Fernand... Fernand, qu’il venait arrêter... où est-il ?

– M. Fernand n’est jamais venu ici, répondit Fanny avec aplomb. Je ne connais pas M. Fernand autrement que pour en avoir entendu souvent parler à madame... surtout durant sa maladie.

Baccarat jeta un cri.

– Mais, fit-elle avec un indicible accent de terreur, je suis donc folle ? j’ai donc rêvé ?

– Madame a eu le délire huit jours.

– C’est impossible ! mille fois impossible ! s’écria la jeune femme hors d’elle-même, et se



cramponnant à ses souvenirs comme la créature qui se noie se cramponne à la corde de sauvetage.

Et, comme se parlant à elle-même, Baccarat continua :

– Je ne suis pas folle... je n'ai pas rêvé... on me trompe... J'ai bien recueilli Fernand, hier, évanoui sur le trottoir de la rue Saint-Louis-au-Marais... Je l'ai fait mettre dans ma voiture, et je l'ai transporté ici... Là, j'ai fait appeler un médecin... Ce n'était pas celui-là... non... Et puis... ce matin... un commissaire...

Le faux docteur interrompit brusquement Baccarat en disant à mi-voix à Fanny :

– Ce genre de folie, qu'on nomme la *monomanie sentimentale*, ne peut se combattre avec succès qu'en employant des douches d'eau glacée, en les répétant de deux heures en deux heures.

Ces paroles furent le dernier coup porté à la raison chancelante de Baccarat.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, cachant sa tête dans ses mains et se prenant à

fondre en larmes.

Un moment chancelante et brisée, la jeune femme retrouva bientôt cette sauvage énergie qui était au fond de son caractère ; et tout à coup, un nom lui vint aux lèvres, une lueur se fit dans son cerveau troublé :

– Williams ! dit-elle, c'est Williams !

Et comme à de certaines heures l'esprit surexcité acquiert parfois une lucidité étonnante, Baccarat se prit tout à coup à songer que l'Anglais était peut-être l'auteur de la terrible mystification dont elle était victime, et qu'elle lui avait servi de dupe et de jouet contre Fernand.

Et alors elle attacha un regard calme, investigateur, sur le visage impassible de Fanny et sur la face jaunâtre et grasse du faux docteur, essayant d'y lire la vérité.

Mais Fanny et le docteur demeurèrent impénétrables.

Baccarat n'avait accompagné cet examen d'aucun mot, d'aucune réflexion. Avant que Fanny eût pu songer à la retenir, elle sauta hors

du lit, et courut se placer, demi-nue, devant la glace de la psyché ; puis elle y jeta un coup d'œil à son visage.

– C'est singulier ! dit-elle, pour une femme qui a passé huit jours au lit, je n'ai pas la figure trop tirée ; en second lieu, je me sens forte, et pourtant j'imagine qu'on m'a tenue à la diète.

Et Baccarat fit jouer successivement ses bras et ses jambes, pour s'assurer de leur élasticité, et elle cambra sa taille de couleuvre, qui n'avait rien perdu de sa merveilleuse souplesse ; cela fait, elle regarda une seconde fois Fanny, qui courait à elle en disant :

– Madame, madame, recouchez-vous...

– Ma petite, dit-elle, tu joues gros avec moi, et il faut que l'Anglais t'ait payée bien cher. Cependant, tu as tort, car on ne roule pas une fille comme moi comme on roulerait une duchesse, et tu te repentiras d'avoir cru l'Anglais plus riche que moi.

En parlant ainsi, la courtisane s'empara de ce charmant petit poignard placé sur la cheminée, et

dont nous avons raconté l'histoire ; puis, mesurant du regard le faux docteur, elle lui dit :

– Mon cher médecin, si vous m'approchez de trop près, je vous plante en pleine poitrine ce petit jouet que voilà.

Puis elle ajouta, se tournant vers Fanny :

– Et toi, ma petite, viens m'habiller, et lestement, car je veux sortir.

Fanny essaya bien encore de jouer son rôle avec audace, et elle jeta un regard désespéré au docteur ; mais celui-ci prit l'attitude froide, digne, majestueuse d'un prince de la science, et dit à la soubrette d'un ton impérieux :

– Obéissez à madame... Madame va mieux, le délire a disparu... cela se voit... Madame n'est plus folle... et elle a raison de vouloir sortir, le grand air lui fera du bien. Quant à moi, je me retire et reviendrai ce soir.

Et le faux docteur sortit en saluant Baccarat, stupéfaite et plus épouvantée de ce calme subit de l'homme qu'elle prenait pour un médecin que de tout ce qu'on lui avait dit jusque-là.

– Serais-je donc réellement folle ? murmura-t-elle, frissonnant jusqu'à la moelle des os.

## XVIII

### *La folle*

Le faux docteur et Fanny avaient échangé un rapide coup d'œil qui échappa à Baccarat, au moment où le premier quittait la chambre à coucher. Ce coup d'œil rendit à Fanny toute son audace.

– Madame veut que je l'habille ? dit-elle.

– Oui, et sur-le-champ, ordonna Baccarat.

Fanny courba le front, en servante docile qu'elle était, feignit d'essuyer une larme, et entra dans le cabinet de toilette, tandis que Baccarat jetait un peignoir sur ses épaules nues, et tordait derrière sa tête les longues et épaisses boucles de sa chevelure, en faisant les réflexions suivantes :

– Il est impossible, pourtant, que je sois folle... tout à fait impossible ! et il me semble que je

jouis de toute ma raison. Cette impudente drôlesse a beau me dire que j'ai rêvé... cela n'est pas, cela ne peut être... et il est hors de doute, pour moi, que Fernand était bien ici ce matin, là, dans ce lit... que je le contempiais durant son sommeil... et que...

Baccarat s'arrêta brusquement dans ses réflexions mentales, et se frappa le front :

– Je vais bien savoir, dit-elle, si je suis folle et si j'ai rêvé...

Et elle courut au lit, que Fanny n'avait point pris la peine de refaire pour y coucher sa maîtresse.

– Fernand, dit-elle, réalité ou rêve, avait un médaillon suspendu au cou, et je lui ai ôté ce médaillon durant son sommeil. Je l'ai ouvert ; il contenait des cheveux... des cheveux de femme... J'ai eu un moment de colère et de jalousie, en pensant que c'étaient là ses cheveux, à *elle*, et j'ai coupé avec mes dents le cordon de soie qu'il avait au cou... puis j'ai glissé le médaillon sous le traversin du lit.

En parlant ainsi, Baccarat hésita et se prit à trembler.

– Si le médaillon n’y est pas, dit-elle d’une voix où perçait une affreuse anxiété, c’est que tout cela n’aura été qu’un rêve et que je serai folle !

Elle plongea sa main sous le traversin, chercha, et jeta un cri étouffé et si faible, que Fanny, toujours occupée dans le cabinet de toilette, ne l’entendit pas.

– Je le tiens ! murmura-t-elle.

En effet, le bras et la main de la jeune femme, un moment ensevelis sous le traversin, reparurent tenant le médaillon. Ce médaillon renfermait bien des cheveux, des cheveux châtain-clair, et le cordon auquel il adhérait était coupé et semblait porter encore la trace des dents de Baccarat.

Pendant un moment, la courtisane, tremblante et pâle d’émotion, s’appuya au lit pour ne point tomber, tant la joie qu’elle éprouva fut immense.

Elle n’était donc pas folle !

Et puis, à cette joie, succéda un mouvement de



fureur subite :

– J’ai été roulée, pensa-t-elle ; je me vengerai !

Puis elle songea à Fernand, à Fernand accusé de vol, arrêté et jeté en prison, sans doute, tandis qu’elle se lamentait et s’évanouissait, et alors sa fureur tomba comme sa joie s’était envolée :

– Ah ! pensa-t-elle, tout cela est bien l’œuvre de Williams... Cet homme a quelque but ténébreux que j’ignore ; il s’est servi de moi comme d’un instrument ; mais je serai forte, je le déjouerai, et je sauverai mon Fernand.

Et Baccarat, subissant alors cette magique et mystérieuse influence du dévouement qui rend les femmes si fortes à de certaines heures, Baccarat se domina complètement tout à coup, dissimula son trouble et sa pâleur, dompta son émotion et cacha soigneusement le médaillon dans la poche de son peignoir, où elle fit disparaître en même temps, et comme si elle eût obéi à un pressentiment, le joli poignard à manche ciselé qui avait mis en fuite le prétendu médecin.

– À nous deux, sir Williams ! se dit-elle, devenant tout à coup souple, docile et prudente comme un serpent. On me nomme la Baccarat !

Fanny sortit du cabinet de toilette.

– Si madame veut venir... dit-elle.

– Oui, ma petite, répondit Baccarat d'un ton caressant, et je vois bien maintenant que tu ne me trompais pas... que j'ai bien réellement rêvé.

– Ah ! dit Fanny, madame pouvait-elle croire...

Et la soubrette pensait tout bas :

– Tiens, mais voilà qu'elle devient véritablement folle.

– Ainsi, tu es bien sûre, continua Baccarat, que j'ai eu le délire ?

– Oh ! très sûre.

– Je le crois volontiers, murmura la courtisane en soupirant ; c'est cet amour que j'ai au cœur qui m'aura tourné la tête et mise en cet état. L'extrême désir de voir, de posséder Fernand, m'aura fait croire qu'il était ici.

– Madame dit vrai, hasarda Fanny.

Baccarat soupira avec tristesse et songea à celui qu'elle aimait si ardemment et qu'on accusait d'un crime monstrueux ; comme si, à ses yeux, l'homme qu'elle avait aimé sans le connaître pouvait être coupable.

La courtisane eût peut-être manqué de présence d'esprit et de courage s'il se fût agi d'elle seule ; mais Fernand, son Fernand bien-aimé, était persécuté, emprisonné, frappé dans l'ombre par un ennemi implacable ; c'en était assez pour faire tomber la colère superbe d'une femme habituée à dominer et à être reine par la beauté et pour la rendre prudente et cauteleuse.

– Allons ! dit-elle à Fanny, dépêche-toi, ma fille, il fait un temps magnifique, un vrai soleil de printemps.

– Où va madame ?

– Puisque je suis malade, je vais chez mon médecin.

– Mais... il sort d'ici !

– Ah ! fit Baccarat en riant, merci de celui-là...

il me déplaît ! D'abord il est jaune comme un coing : j'ai horreur du jaune. Et puis, à propos, pourquoi n'as-tu point envoyé chercher le docteur Bertrand, mon ami, celui-là... et un vrai savant ?

– Il était absent quand madame s'est trouvée mal, et comme il y avait précisément dans la même maison un autre médecin...

– Comment ! s'écria Baccarat en riant, deux médecins dans la même maison ! Mais on doit y mourir comme des mouches alors ; ce doit être une nécropole, cette maison-là !

Et elle jeta sur ses épaules un grand châle anglais rayé comme les plaids des montagnards chantés par Walter Scott.

– Viens, dit-elle à Fanny, puisque je suis souffrante, il est tout naturel que j'emmène avec moi ma femme de chambre.

Et Baccarat se disait à part elle :

– Tu feras bien, ma petite, de jaser un peu en route et de me dire la vérité, car je vais te conduire chez le préfet de police, à qui tu pourras donner des renseignements exacts sur ma folie.

Baccarat aurait pu être prétentieuse en parlant aussi aisément du préfet de police ; mais la vérité était qu'elle le connaissait assez intimement pour compter sur son intervention et sa bienveillance dans un cas urgent.

M. d'O..., l'amant de Baccarat, avait, dans les premiers temps de sa liaison avec elle, donné des fêtes chez elle, fêtes auxquelles il avait invité le monde masculin le plus élégant, et Baccarat en avait profité pour se créer de sérieuses et utiles relations.

Avec sa promptitude d'intelligence et sa sagacité ordinaire, la pécheresse avait vaguement entrevu et deviné tout un vaste plan ténébreux ourdi par Williams contre Fernand Rocher et contre elle.

Dans quel intérêt, dans quel but, elle l'ignorait encore ; mais comme l'imagination, dans ses écarts ordinaires, atteint toujours, quand elle ne les dépasse pas, les limites du possible, Baccarat soupçonnait le baronnet capable de tous les crimes, et elle prit la résolution de s'en ouvrir au préfet de police, dût-elle avouer son fol amour et

sa coupable action.

Fanny avait pris l'attitude indifférente des gens sans défiance.

Baccarat sortit la première, traversa la salle et le vestibule qui précédaient sa chambre à coucher, puis le jardin, à la grille duquel son coupé attendait.

Fanny la suivait.

Baccarat ouvrit la portière ; puis, au moment de monter en voiture, elle parut s'apercevoir qu'elle avait oublié son manchon, et elle envoya Fanny le chercher.

Tandis que celle-ci obéissait, après avoir échangé un regard rapide avec le cocher, Baccarat dit à ce dernier :

- Quel jour sommes-nous aujourd'hui, Jean ?
- C'est jeudi, madame.
- C'est bien hier, n'est-ce pas, que nous sommes allés rue Saint-Louis ?
- Oui, madame.
- L'affirmerais-tu devant un commissaire de

police ?

– Oui, madame.

– Très bien, fit Baccarat montant dans le coupé.

Fanny revint et s’installa auprès d’elle.

– Au pont Neuf, ordonna la pécheresse, se réservant d’indiquer ultérieurement au cocher la préfecture de police.

Le coupé s’ébranla et gagna la rue Blanche ; mais un égout en réparation obstruait la rue Boursault, et le cocher, tournant à gauche comme s’il eût dû prendre la cité Gaillard pour éviter l’obstacle, gagna rapidement la barrière Blanche.

– Que fais-tu donc, imbécile ? lui cria Baccarat en baissant vivement une des glaces du coupé ; est-ce donc là le chemin du pont Neuf ?

Mais, au même instant, une des portières s’ouvrit, et le petit homme jaune et chauve, qui tout à l’heure jouait le rôle de médecin, et qui, caché à deux pas de la rue Moncey, avait suivi le coupé en courant, le petit homme, disons-nous, s’élança dans la voiture avec l’agilité d’un chat,

referma la portière et se trouva assis auprès de Baccarat, qui poussa un cri d'effroi.

– En vérité, madame, dit-il froidement, un médecin manquerait à tous ses devoirs s'il laissait courir son malade dans l'état où vous êtes. Vous avez un transport au cerveau et vous devenez folle incurable !

Et tandis que le faux docteur prononçait ces mots d'un ton moqueur, le coupé avait franchi la barrière et courait sur le boulevard extérieur.

– Où me conduisez-vous donc ? s'écria Baccarat, qui comprit que son cocher était, comme Fanny, vendu à Williams.

– À Montmartre, répondit le petit homme qui baissa prudemment toutes les glaces du coupé, et dit à Baccarat :

– N'ouvrez rien, madame, le grand air vous est nuisible ; n'appellez pas au secours, rien n'est dangereux comme de se mettre en colère dans votre situation.

Et le faux docteur, par un geste rapide, déboutonna son habit et retira de sa poche un



poignard à manche de nacre, dont il appuya tranquillement la pointe sur le sein de la jeune femme.

– Ce jouet, dit-il, est pour les fous furieux, et il a le merveilleux avantage de ne faire aucun bruit dans l'exercice de ses fonctions.

Baccarat, elle aussi, avait pris un poignard, mais elle avait manqué de présence d'esprit en n'en faisant point usage sur-le-champ ; elle comprit que sa résistance pourrait lui coûter la vie, et elle eut assez de prudence et de sang-froid pour ne faire aucun mouvement qui pût trahir chez elle la possession de cette arme.

– C'est bien, docteur, dit-elle avec calme, je vois que je suis folle et je vous obéis. Où me conduisez-vous ?

– Je vous l'ai dit, madame, à Montmartre.

– Chez qui ?

– Chez le docteur Blanche, répondit froidement l'homme de sir Williams.

## XIX

### *Le fiacre jaune*

Nous avons laissé Cerise emmenée par Colar hors de cette maison de la rue Serpente où l'avait attirée le génie infernal du baronnet sir Williams.

Tandis que ce dernier demeurait en présence de M. de Beaupréau, stupéfait de cette brusque apparition qui le forçait à lâcher sa proie, Colar entraînait Cerise au dehors en lui disant :

– Venez, ma petite demoiselle, avec moi vous n'avez rien à craindre, et je vous défendrai, soyez tranquille.

En parlant ainsi, il avait passé le bras de la jeune fleuriste sous le sien, et Cerise, trop émue pour avoir conscience de ses actions, n'avait point retiré son bras.

Et puis, à la vue de cet homme, qui naguère lui

inspirait une aversion instinctive, elle s'était souvenue que c'était le compagnon d'atelier, l'ami de son fiancé, et alors elle ne l'avait plus considéré que comme un sauveur qui venait à temps l'arracher au plus terrible des dangers, à la plus affreuse des infortunes.

Colar n'était plus pour Cerise l'homme dont on se défie ; c'était l'ami auquel on se fie dans le péril, et dont la main semble aussi souple que robuste.

– Venez, venez, répétait-il d'une voix caressante et persuasive, au moment où il lui faisait franchir le seuil de la maison, et arrivait avec elle sur le trottoir.

À deux pas de la porte, une voiture stationnait.

Cette voiture, peinte en jaune, avait un aspect bizarre quand on l'examinait attentivement. Ce n'était point un coupé de maître, encore moins un cabriolet de remise ; on eût dit un de ces larges fiacres à six places destinés à toute une nombreuse famille de provinciaux accourus pour visiter la capitale ; mais l'apparence robuste des deux chevaux qui devaient le traîner détruisait

sur-le-champ cette hypothèse. C'était évidemment un véhicule destiné à n'éveiller l'attention de personne et à accomplir quelque mission mystérieuse.

Cerise était toujours si troublée, si frissonnante, qu'elle ne remarqua ni cet assemblage étrange d'une vieille voiture et de deux chevaux vigoureux, ni l'attitude nonchalante du cocher, qui paraissait sommeiller sur son siège et ne tourna point la tête lorsque Colar ouvrit la portière.

Le lieutenant de sir Williams prit la jeune ouvrière dans ses bras et voulut la faire entrer dans le fiacre.

– Mais, dit-elle vivement, et comme si elle eût craint de s'exposer à un nouveau danger, pourquoi n'irions-nous point à pied jusque chez moi ?

– C'est trop loin pour vos petits pieds.

– Oh ! je marche très bien, monsieur.

– Oui, mais moi je suis las.

– Je m'en irai bien seule... hasarda-t-elle d'une

voix tremblante.

– Cet homme pourrait vous poursuivre.

Cet argument était le meilleur que Colar pût employer pour vaincre la résistance de la jeune fille.

Elle céda.

D'un bras vigoureux, Colar la poussa dans la voiture, y entra après elle et referma brusquement la portière. Tout aussitôt, le prétendu fiacre partit au grand trot.

Et l'effroi de Cerise était tel encore qu'elle ne remarqua point la prodigieuse vitesse avec laquelle la voiture s'élança à travers les rues tortueuses du quartier Latin, pas plus qu'elle ne s'aperçut que Colar avait oublié de donner au cocher le numéro de sa maison et le nom de la rue qu'elle habitait.

Le cocher avait fouetté ses chevaux en homme qui, d'avance, sait où il va. Ce ne fut que sur les quais, à la hauteur du pont Neuf, que Cerise commença à se remettre un peu et à respirer.

Mais elle remarqua alors que la voiture, au

lieu de traverser la Seine, tournait à gauche et longeait rapidement les quais de la rive gauche, se dirigeant vers les Invalides.

– Mon Dieu ! dit-elle, où allons-nous donc ? Le cocher se trompe... Je demeure au faubourg du Temple.

– Je le sais, dit laconiquement Colar.

– Mais nous lui tournons le dos.

– C'est possible, mais tout chemin mène à Rome.

Et Colar se tut, en homme qui ne veut pas donner d'explications plus amples.

– Monsieur... monsieur !... s'écria Cerise éperdue, où me conduisez-vous ? Je ne veux pas aller plus loin... je veux descendre !

Cerise voulut ouvrir la portière et s'élancer sur le pavé.

Mais ses efforts furent inutiles. La portière était solidement fermée, et, sans doute, un ressort caché empêchait de l'ouvrir.

Cerise jeta un regard épouvanté sur les quais.

Les quais étaient déserts.

Elle appela au secours d'une voix affaiblie par l'émotion.

Cette voix demeura sans écho.

Colar, lui, avait tranquillement allumé un cigare, et il se contenta de dire à la fleuriste :

– Ne vous tourmentez donc pas, ma petite ; la portière est bien fermée et vous ne pouvez pas sortir. Ensuite, il est inutile de crier et de vous désoler ainsi, on ne vous entendrait pas...

– Monsieur... monsieur !... supplia Cerise, se tordant les mains et en proie à un subit désespoir, que voulez-vous de moi ? Où me conduisez-vous ?... Que vous ai-je donc fait ?

– Mademoiselle, répondit le ravisseur d'un ton plus respectueux et plus poli, si vous voulez m'écouter cinq minutes, vous verrez que je ne veux vous faire aucun mal.

– Vous écouter !... Mais que me voulez-vous ?

– Je suis l'ami de Léon.

Ce nom rendit un peu de calme à Cerise, et

elle osa regarder Colar en face.

– Pourquoi ne me conduisez-vous pas chez moi, alors ? demanda-t-elle.

– Parce que je ne peux pas...

– Mais, monsieur...

– Léon court un grand danger, continua Colar ; si vous tentiez de m'échapper et de retourner chez vous, vous l'exposeriez à mourir.

– Mourir ! lui, Léon ? s'écria Cerise hors d'elle-même et ne comprenant rien aux étranges paroles de son ravisseur.

– Oui, mademoiselle, dit Colar.

– Mais quel est ce danger, et comment peut-il se faire ?... interrogea la pauvre enfant prise de vertige.

– C'est mon secret, répondit-il ; ou plutôt, hélas ! ce n'est pas le mien... Tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous ne m'obéissez pas aveuglément, vous ne reverrez jamais votre fiancé ; il sera mort avant demain !...

– Ah ! murmura Cerise, qui se prit à trembler



comme une feuille des bois roulée par le vent d'automne, et dont la voix expira à demi sur ses lèvres... je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur ; mais grâce, grâce pour lui !...

– À la bonne heure ! dit Colar, voilà que vous redevenez sage et gentille. Eh bien ! il faut rester là, près de moi, ne plus vous désoler, ne plus pleurer, et surtout ne pas me faire de questions inutiles, car je ne pourrais y répondre.

– Monsieur, murmura Cerise d'un ton suppliant, un seul mot, au nom de Dieu ?

– Voyons ? fit Colar.

– J'ai reçu, il y a deux heures, un mot de ma sœur.

– Je la connais. Elle s'appelle Baccarat.

– Ma sœur me disait qu'elle courait, elle aussi, un grand danger, et que si je ne venais à son secours en me présentant rue Serpente...

– Votre sœur est une misérable femme ! s'écria Colar, qui feignit une colère subite.

– Ma sœur !... Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire, articula lentement le lieutenant de sir Williams, je veux dire que votre sœur vous a tendu un piège abominable, que le danger dont elle parlait n’existait pas, et qu’elle avait médité votre perte en vous livrant à cet infâme Beaupréau.

– Ô mon Dieu ! exclama Cerise, qui se prit à fondre en larmes, est-ce donc possible ?

– Oui, répondit Colar ; mais je ne puis rien vous dire, ma petite, absolument rien ! Il y va de ma vie, de celle de Léon, de la vôtre, peut-être.

– Oh ! tuez-moi ! s’écria la pauvre fille, tuez-moi, si vous voulez, mais ne faites pas de mal à Léon !...

Colar lui prit la main et la serra avec affection.

– Ne craignez rien, dit-il. Quand vous saurez tout, quand je pourrai parler, vous verrez que je suis votre ami.

Le fiacre jaune continuait à rouler avec une rapidité fantastique ; il avait gagné le pont de la Concorde, traversé la place de ce nom, et montait au grand trot l’avenue des Champs-Élysées.

La nuit était obscure, quelques gouttes d'une pluie fine et pénétrante commençaient à tomber, et le reflet seul des deux lanternes du fiacre éclairait la route et permettait à Cerise de voir son ravisseur. Malgré son regard mobile et qui ne s'arrêtait jamais, indice d'une fausseté profonde, Colar avait conservé ce visage à expression militaire qui rassure toujours un peu sur la moralité d'un homme, et il avait pris avec Cerise un ton si respectueux et si franc que la pauvre enfant avait fini par croire à cette amitié qu'il prétendait avoir pour Léon Rolland, son cher fiancé. Cette pensée avait fini par la rassurer un peu, et la réserve extrême de Colar, assis auprès d'elle, au milieu de la nuit, sur une route déserte, et par conséquent dans une situation qui aurait pu lui permettre d'user de violence envers elle, acheva de persuader à la jeune fille qu'il était bien réellement son protecteur et son ami au milieu de ces circonstances bizarres qu'un ténébreux mystère enveloppait.

Cependant le fiacre avait depuis longtemps laissé derrière lui la barrière de l'Étoile et l'Arc-de-Triomphe ; il avait longé l'avenue de Neuilly,

passé une seconde fois la Seine à Courbevoie et pris la route de Saint-Germain.

– Me conduisez-vous donc bien loin ? demanda Cerise.

– Non, dit Colar, dans une heure, nous serons arrivés.

– Où allons-nous ?

– Chut ! mademoiselle, je ne puis pas vous le dire. Et même, ajouta le lieutenant de sir Williams, il faut à présent que je vous bande les yeux.

– Ah ! fit Cerise avec un geste de répulsion et d'effroi.

– Vous savez que vous m'avez promis de m'obéir, dit Colar froidement en tirant un foulard de sa poche. Ainsi, soyez gentille... ou Léon... Il n'acheva pas.

– Faites tout ce que vous voudrez, murmura-t-elle avec la résignation et la douceur d'un enfant malade.

Colar lui banda les yeux et noua solidement le foulard derrière la tête, en ajoutant :

– Ne cherchez pas à voir où vous allez, surtout, ce serait vouloir y rester longtemps.

Cerise s'était reprise à trembler. Tout cela lui paraissait tellement étrange que, privée de l'usage de ses yeux, elle commença à croire qu'elle était en proie à quelque horrible rêve et qu'elle allait bientôt s'éveiller dans sa petite chambrette du faubourg du Temple, sous ses rideaux de calicot blanc, à deux pas de la cage où ses oiseaux saluaient les premiers rayons du soleil de leur chant matinal.

Mais la voiture roulait toujours, et son mouvement régulier et monotone arracha bientôt Cerise à ses illusions.

Elle était bien réellement en voiture, auprès d'un homme qui lui parlait vaguement de sombres mystères, sur une route déserte, au milieu de la nuit, les yeux bandés, et allant elle ne savait où...

L'heure qui s'écoula alors fut peut-être plus terrible et plus poignante pour la jeune fille que celle qui avait précédé.

Les paroles de Colar, à propos de Baccarat, lui revenaient en mémoire, et elle essayait d'en repousser la sinistre signification ; mais elle se souvenait alors que bien souvent la pécheresse s'était efforcée de la détacher de Léon Rolland et de sa vie honnête et pauvre pour lui laisser entrevoir les splendeurs dorées du vice.

Et les paroles de Colar revêtaient à cette pensée un cachet de sombre vérité.

Cerise aimait sa sœur : elle plaignait ses fautes sans avoir le courage de les blâmer ; elle lui était dévouée, et avait cru jusque-là à son inaltérable affection.

Qu'on juge donc de la douleur qui l'étreignit lorsqu'elle songea qu'elle lui avait menti, qu'elle avait voulu l'arracher à son fiancé pour la jeter dans les bras de cet horrible vieillard, auquel elle n'avait échappé que grâce à l'intervention subite de Williams.

Toutes ces réflexions, mêlées au souvenir des événements dramatiques et bizarres qui venaient de se dérouler pour elle, achevèrent de jeter Cerise dans une sorte de prostration fiévreuse et

de douloureuse torpeur, dont elle ne sortit qu'à la voix de Colar.

Le fiacre s'était arrêté.

– Allons, mam'selle, dit le ravisseur, réveillez-vous.

Colar s'imaginait que Cerise avait cédé à un sommeil plein de lassitude.

– Je ne dors pas, répondit-elle.

– Nous sommes arrivés... levez-vous... prenez ma main, continua Colar, qui sortit du fiacre le premier, et prit la jeune fille dans ses bras pour la poser à terre.

– Eh ! eh ! murmura-t-il tout bas, Dieu me pardonne ! ce n'est pas trop mal travaillé tout cela. L'oiseau va être en cage avant le point du jour.

La voiture se trouvait alors arrêtée dans une sorte de vallon assez profond, complètement désert, et où commençaient à glisser ces vagues et indécises lueurs qui annoncent l'aube prochaine.

Aucun point lumineux n'indiquait aux

alentours l'existence d'une maison. Cependant, le fiacre stationnait auprès d'un grand mur au milieu duquel était percée une porte.

On eût dit la clôture d'une grande propriété.

– Brrr... dit Colar, cette pluie est glacée ; mam'selle, vous allez avoir un bon feu tout à l'heure...

– Je n'ai pas froid, murmura Cerise avec l'indifférence de ceux qui vivent repliés en eux-mêmes.

– Venez, reprit Colar, qui frappa à la petite porte, laquelle s'ouvrit tout aussitôt.

Colar en franchit le seuil, tenant Cerise par la main, et il se trouva dans un vaste jardin, à l'extrémité opposée duquel on devinait plutôt qu'on apercevait un pavillon dont les murailles blanches étaient masquées par de grands arbres.

– Ma parole d'honneur ! murmura le lieutenant du baronnet, il n'y a que mon capitaine qui soit capable de dénicher de pareilles solitudes. On se croirait ici à cent lieues du monde habité.



Cerise avait toujours les yeux bandés ; mais elle devinait, à l'air vif et pluvieux qui fouettait son visage et à la terre fangeuse sur laquelle elle marchait, qu'elle était en rase campagne.

Colar, la tenant toujours par la main, l'entraîna pendant quelques instants, en lui disant :

– N'ayez pas peur, mam'selle, vous marchez de plain-pied.

En même temps, Cerise entendit un bruit de pas qui résonnait dans l'éloignement, et paraissait cependant se rapprocher petit à petit : c'était un bruit de sabots se heurtant parfois ensemble, chaussure obligée des paysans et en général de tous les gens qui vivent à la campagne pendant l'hiver.

À mesure que le bruit des sabots s'approchait, Colar semblait se diriger vers lui, conduisant toujours Cerise, si bien qu'ils se rencontrèrent, et la jeune fille put les entendre échanger ces quelques mots :

– Voici l'oiseau, disait Colar.

– Bien, répondit une voix rauque et criarde,

qui pourtant ne paraissait point appartenir à un homme ; la cage est bonne, on y veillera.

Colar lâcha la main de Cerise et lui dit :

– Adieu, mam’selle ; vous pouvez vous débander les yeux à présent.

Cerise porta vivement les mains au bandeau, qu’elle arracha, et, recouvrant enfin l’usage de la vue, elle jeta autour d’elle un regard rapide et curieux.

Les premières clartés du matin lui permirent alors de s’apercevoir qu’elle était au milieu d’un vaste jardin bordé de murs élevés, et entourés eux-mêmes d’une double haie de peupliers qui interceptaient la vue du dehors.

En face d’elle se trouvait une petite maison de deux étages, entourée de grands arbres, qui devaient, au printemps, la masquer à demi sous leur dôme de verdure. Au-dessus des murs et de quelque côté que se portât le regard, on apercevait une colline, ce qui laissait supposer que maison et jardin étaient situés au fond d’un vallon.

Du reste, nulle part aucune trace d'autre habitation, et Cerise aurait pu se croire transportée à quatre cents kilomètres de Paris, en quelque solitude d'une province reculée.

Après ce premier examen, la jeune fille se hasarda à regarder l'être bizarre à qui Colar, qui s'enfuyait vers la petite porte demeurée entrouverte, venait de la confier.

Était-ce un homme ! était-ce une femme ? Cerise s'adressa tout d'abord cette question à la vue d'une sorte de vieillard sans barbe et presque chauve, dont le visage, jauni comme du parchemin, était sillonné de rides profondes et de hideuses coutures.

Le costume de cette créature étrange n'appartenait à aucun sexe. Elle était coiffée d'un vieux madras jaune enroulé autour de sa tête et noué sur la nuque à la façon des Arlésiennes ou des Génoises ; une sorte de manteau en toile cirée, qui descendait très bas et l'enveloppait tout entière, ne permettait pas de deviner si elle avait une jupe ou un pantalon ; enfin, une paire de sabots, dans lesquels un peu de paille pourrie

tenait lieu de bas, la chaussait.

Cette créature pouvait bien avoir soixante ans, et était d'une taille moyenne et d'un hideux embonpoint ; le visage, horrible à voir, avait une singulière expression de méchanceté railleuse ; la bouche ricanait un cruel sourire où l'on démêlait les hébétéments de l'ivresse que produit l'alcool, et les yeux petits, caves, d'un gris de chat, étaient entourés d'un cercle rougeâtre qui achevait de donner au regard l'expression de celui d'une bête fauve.

À la vue de cet affreux personnage, Cerise recula instinctivement, et manifesta, par un cri, l'effroi qu'elle éprouvait.

– Eh ! eh ! la belle mignonne, ricana l'horrible vieille, car c'était bien une femme, vous fais-je peur ? Je ne suis pas jolie et blanche comme vous, c'est vrai ; mais j'ai eu mon temps, malgré ça... et la veuve Fipart avait bien son mérite il y a quelque vingt ans.

Elle se prit à rire d'un rire sauvage qui ressemblait à un grognement d'hyène, et Cerise épouvantée voulut fuir.

– Allons donc ! ma jolie mignonne, dit-elle en saisissant dans sa main rude et calleuse, comme si elle eût été recouverte d’écailles, la main blanche et menue de la fleuriste, est-ce que nous voudrions déjà retourner à Paris... sans même casser une croûte et boire une larme de cassis chez maman Fipart ? Venez donc, mignonne, venez... elle est bonne femme, maman Fipart... vous verrez...

Et, serrant la main de Cerise comme dans un étau, elle la força à la suivre vers la maison.

Cerise tremblait et sentait ses jambes se dérober sous elle.

– Colar ! monsieur Colar !... appela-t-elle avec un sentiment de terreur profonde, au moment où le lieutenant de sir Williams atteignait l’extrémité opposée du jardin.

Mais Colar ne l’entendit pas, ou plutôt il feignit de ne point l’entendre, et il disparut par la petite porte, qu’il referma sur lui aussitôt.

– Venez, la jolie fille, répétait la vieille, entraînant toujours Cerise, j’aurai soin de vous

comme d'une perle fine !

Et Cerise se laissa emporter plutôt qu'elle ne marcha, fermant les yeux à demi, tant la hideuse laideur de la veuve Fipart l'épouvantait.

Elle atteignit ainsi la maison. La vieille la fit entrer au rez-de-chaussée, dans une sorte de cuisine où flambait un feu de javelle, et la poussa dans un vieux fauteuil éraillé au coin de la cheminée, en lui disant :

– Asseyez-vous donc et réchauffez-vous, la belle mignonne, vous êtes toute transie, et votre petite robe est mouillée.

Cerise continuait à trembler de tous ses membres.

– Voulez-vous boire quelque chose, mon ange ? poursuivit la vieille d'un ton toujours railleur, mais caressant. Quand on a froid, voyez-vous, une goutte vous remet très proprement.

– Merci... madame... balbutia Cerise sans lever les yeux, je n'ai plus soif...

– Je vas vous donner une croûte, toujours, continua la veuve Fipart, – c'était bien son nom,

– d’une voix de plus en plus mielleuse, mais où perçait une sourde cruauté.

Cerise refusa encore d’un geste.

– Allons, ma petite, poursuivit la vieille, puisque vous n’avez ni faim ni soif, venez au moins pour que je vous montre votre logis.

– Mon logis ! fit Cerise, qui tressaillit soudain ; je vais donc rester ici ?

– Oui, ma bonne petite.

– Mais je ne veux pas ! s’écria la pauvre enfant avec un subit désespoir, je veux retourner à Paris.

– Ouais ! ricana la vieille, Paris est loin, la mignonne, et vous laisseriez vos jolis pieds en chemin.

– Non, non, dit Cerise, j’aurai bien la force de retourner ; si je suis trop lasse, je me reposerai.

– Pauvre enfant ! soupira la veuve Fipart avec une feinte compassion, à laquelle la jeune fille se laissa prendre.

– Oh ! oui, poursuivit Cerise, j’aurai bien la

force de m'en aller, je veux joindre Léon.

– Léon ? Tiens, est-ce que c'est votre amoureux, la mignonne ?

– Vous ne le connaissez donc pas ? fit Cerise étonnée.

– Moi ?... Jamais. C'est-il un beau petit monsieur, bien riche ?

Le rouge de l'indignation monta au front de Cerise.

– Ah ! dit-elle, pour qui me prenez-vous ?

– Dame ! répondit naïvement la veuve Fipart, pour une jolie fille qui doit faire bien des caprices...

– Madame ! s'écria Cerise indignée.

Et puis un doute terrible traversa son esprit :

– Mais, dit-elle, si vous ne le connaissez pas, vous ne savez donc rien ?

– Moi ? fit la vieille, que voulez-vous que je sache ?

– Comment, Colar ne vous a pas dit qu'il m'amenait ici parce que Léon, mon fiancé, mon



mari bientôt, courait un grand danger ?

La veuve Fipart se mit à rire.

– Vraiment ! dit-elle, Colar vous a dit cela ?

– Oui, madame.

– Et vous l’avez cru ?

– Cela n’est donc point vrai ? murmura Cerise éperdue.

La vieille continuait à rire.

– Ce Colar, disait-elle, est un gaillard bien drôle... oh ! bien drôle, ma foi !

– Madame ! madame ! supplia Cerise, au nom de Dieu, dites-moi ce que vous savez, pourquoi je suis ici, ce qu’on veut faire de moi.

– Eh bien ! je vais vous le dire, ma petite, répondit la vieille avec cette horrible douceur hypocrite qui glaçait le sang de la jeune fille ; vous avez donné dans l’œil d’un monsieur très comme il faut, bien honnête et bien riche, et qui... vous comprenez ?

– Ah ! s’écria Cerise, ce n’est pas vrai, madame, ce n’est pas vrai... ou plutôt vous avez

raison... Oui, un vieillard, un monstre ; mais on est venu à mon secours ; un jeune homme m'a délivrée ; il m'a confiée à Colar...

– Eh bien, dit la veuve Fipart avec son rire de bête fauve, le jeune a enfoncé le vieux, voilà tout ! Le monsieur dont je parle, c'est celui qui vous a confiée à Colar, la mignonne ; vous êtes ici chez lui !

Cerise poussa un grand cri et tomba évanouie sur le plancher de la salle basse.

## XX

### *Le juge d'instruction*

Abandonnons pour un moment Cerise pour revenir à Fernand Rocher, que nous avons laissé au moment où les agents du commissaire de police l'entraînaient hors de la chambre de Baccarat. Tant d'événements étranges s'étaient succédé depuis vingt-quatre heures pour le malheureux jeune homme qu'il se demanda un moment s'il n'était pas le jouet de quelque horrible cauchemar ; puis, et tandis qu'il passait au milieu des domestiques de la courtisane, accourus au bruit et étonnés de cette arrestation, il fut bien forcé de s'avouer qu'il ne rêvait pas, qu'il était, au contraire, très éveillé, et que rien n'était plus réel que ce qui lui advenait avec la rapidité d'un coup de foudre.

Un instant, dominé par le sentiment de son

innocence, il voulut se débattre et lutter avec les agents ; mais ils étaient trois, trois hommes robustes et déterminés, et ils s'en rendirent maîtres en un tour de main.

– Monsieur, lui dit alors le commissaire d'un ton sévère et cependant plein de courtoisie, votre résistance est complètement inutile et ne ferait qu'aggraver votre position, en la compliquant d'un acte de rébellion à la loi. Croyez-moi, suivez-moi de bonne grâce. S'il est vrai, ce que je souhaite de tout mon cœur, que vous soyez innocent, la justice, qui est aussi impartiale que clairvoyante, aura bientôt retrouvé le coupable, et vous serez rendu à la liberté.

Comme tous les gens nerveux et surexcités, qui sont bientôt en proie à une sorte de prostration morale lorsque leurs forces physiques commencent à s'épuiser, Fernand Rocher se laissa conduire jusqu'au fiacre qui attendait à la grille du petit hôtel, et y monta sans prolonger sa résistance plus longtemps.

Le commissaire s'y assit auprès de lui ; deux des agents prirent place sur la banquette de

devant, et le troisième monta sur le siège, à côté du cocher.

– Au Dépôt ! ordonna le commissaire.

Ordinairement, et quand il s'agit d'un voleur vulgaire, le magistrat qu'on nomme un commissaire de police ne se dérange point et fait opérer simplement l'arrestation par un de ses agents ; mais, ici, il s'agissait d'un vol considérable, d'un cas exceptionnel, qui était si grave, qu'on avait dérogé aux usages, et que le commissaire de police poussait la rigueur jusqu'à escorter lui-même son prisonnier à la Préfecture de police, où il allait avoir à subir un premier interrogatoire devant un juge d'instruction.

Pendant quelques minutes, Fernand fut sans forces, sans voix, sans regard et comme abîmé en lui-même ; pour un homme d'honneur qui, jusque-là, a joui de la considération universelle, une accusation de vol est plus terrible peut-être que l'aspect d'un échafaud tout dressé ; et le malheureux jeune homme se prit à récapituler avec épouvante les événements accomplis. C'était d'abord cette terrible lettre d'Hermine, sa

fiancée de la veille, d'Herminie qu'il aimait, lettre dédaigneuse et glacée comme le mépris qui tue.

Puis ces clefs de la caisse de M. de Beaupréau qu'il avait emportées dans son trouble, en courant rue Saint-Louis, et qui allaient être pour tous la plus accablante des preuves.

Enfin, cette nuit d'ivresse, de folie, de vertige, passée dans les bras de cette femme inconnue la veille, et qui l'avait emporté chez elle, il ne savait comment. Et cette dernière pensée fut peut-être plus accablante, plus terrible, plus épouvantable que l'accusation qui pesait sur lui ; car il appartenait maintenant, lui, le fiancé d'Herminie, à une femme qui se nommait la Baccarat ; il avait été arrêté chez elle, et l'instruction allait révéler et porter à la connaissance d'Herminie, qu'il aimait toujours ardemment, ce fait monstrueux.

Fernand vit alors un abîme entrouvert entre mademoiselle de Beaupréau et lui ; abîme béant, impossible à combler, même avec la preuve de son innocence.

Et alors, pareil à un corps sans âme, à un homme privé de raison et qui n'a plus même la

conscience de sa situation, il ne songea plus à se défendre ni à échapper à ses gardiens, et, comme le patient qu'on mène au supplice et qui voit déjà s'entrouvrir devant lui le gouffre incommensurable de l'éternité, il se laissa conduire à la Préfecture de police, traversa, les yeux baissés et chancelant, les voûtes sombres de la Conciergerie, écouta, sans l'entendre, le procès-verbal de son écrou, et ne retrouva quelque présence d'esprit que lorsque la porte du cachot destiné aux prisonniers mis au secret se fut refermée sur lui.

L'horreur d'une prison est telle, pour un homme qui a toujours vécu au soleil des lois, au grand air de la liberté, qu'elle parvient à dominer les plus sombres prostrations.

En songeant à Hermine trahie, à Hermine qui le mépriserait, Fernand avait momentanément oublié l'accusation de vol qui pesait sur lui ; mais lorsqu'il se trouva seul, seul et enfermé dans la cellule destinée aux criminels, l'instinct de la réhabilitation et de la liberté reprit violemment le dessus et lui rendit l'usage de ses facultés

mentales.

Il essaya alors de se souvenir de ce qui s'était passé tandis qu'il avait eu en sa possession les clefs de la caisse, et chercha à sonder cet horrible mystère, en s'abandonnant à toutes les conjectures, à tous les calculs de probabilité.

Et puis, comme le plaideur qui pèse en lui-même les chances mauvaises de son procès, il devint pour lui-même un juge d'instruction des plus sévères, et calcula toutes les charges qui pourraient peser sur lui.

Il était bien vrai qu'il avait eu les clefs de la caisse ; il les avait emportées, quittant précipitamment son poste ; il était sorti tête nue, en courant, comme un homme troublé, et au lieu de revenir, de rapporter ces clefs, il les avait gardées et les possédait encore au moment où on l'avait arrêté et fouillé. Enfin, on l'avait trouvé, à près de vingt-quatre heures de distance, chez une de ces femmes qui font métier de ruiner les fils de famille, et il serait évident pour tous qu'un coupable amour, un aveugle désir de satisfaire les caprices coûteux d'une courtisane avaient pu le



pousser à commettre un vol.

En réfléchissant à tout cela, Fernand sentait ses cheveux se hérissier et une sueur glacée mouiller ses tempes.

Comment sonder cet épouvantable mystère ?

Enfin, si le vol avait eu lieu, qui donc avait pu le commettre ? Qui accuser, qui soupçonner ?

– Je deviens fou ! murmurait le pauvre jeune homme, et je n'ai plus qu'à mourir pour éviter le bagne... Mon Dieu ! mon Dieu ! quel crime ai-je donc commis, que vous me châtiez ainsi ?

Et Fernand, comme l'enfant en péril qui appelle sa mère à son aide, Fernand jetait autour de lui un regard désolé et cherchait un protecteur.

Fernand était orphelin ; son tuteur était mort. Un seul homme aurait pu le protéger et s'efforcer de faire triompher son innocence, c'était M. de Beaupréau. Mais évidemment celui-là, plus que tout autre, devait le croire coupable, et il deviendrait son accusateur le plus acharné !

Comme il était en proie à ces épouvantables perplexités, on vint le chercher pour le conduire

devant le juge d'instruction, magistrat terrible, dont le nom seul fait tressaillir les plus hardis, et dont les questions insidieuses et pressantes, les détours patients et habiles triomphent des accusés le plus déterminés à se taire et les forcent à se livrer.

Fernand suivit le gendarme chargé de le conduire à travers un corridor sombre, gravit avec lui un escalier en coquille qui menait à un étage supérieur du palais de justice et pénétra dans le cabinet du juge d'instruction.

Ce magistrat était un homme de trente-cinq à quarante ans, d'un visage froid et sévère, le front déjà un peu dégarni par le travail, et qui portait à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Lorsque Fernand entra, il était debout, adossé à la cheminée, et les mains croisées derrière le dos.

Le cabinet du juge d'instruction n'avait point cet aspect lugubre qu'un pareil nom semblait annoncer : c'était une grande pièce étendue d'un papier vert à raies, garni d'un vaste bureau, de

fauteuils d'acajou recouverts en cuir également vert, et d'une table auprès de laquelle un petit homme gros et portant des conserves était assis, une plume derrière l'oreille, des manches de lustrine noire lui montant jusqu'au coude, et vêtu d'une redingote râpée.

Cette salle ressemblait à un bureau du ministère où Fernand travaillait la veille encore, et on s'y fût cru bien loin de ces voûtes sombres et de ces noirs corridors de la Conciergerie que le prisonnier venait de parcourir.

En second lieu, le magistrat était en habit de ville, lequel imposera toujours moins que la terrible toge du juge, et, malgré la sévérité de sa figure longue et pâle, il inspira tout de suite à Fernand cette sorte de confiance respectueuse qu'inspirera toujours un homme qui semble avoir chassé les passions personnelles loin de lui pour devenir la loi incarnée.

Le juge renvoya le gendarme, qui sortit et se tint dans l'antichambre. La physionomie pâle, bouleversée, mais ouverte et loyale de Fernand, sa jeunesse, la position qu'il occupait naguère,

étaient pour le magistrat tout autant de garanties de tranquillité de la part de son prisonnier, et il lui indiqua un siège par un geste plein de bonté.

Le cœur du jeune homme battait à outrance, la sueur perlait à son front, et cependant un peu d'assurance lui revint, et il vit dans cet homme qui allait l'interroger bien moins un juge prévenu qu'un homme qui peut-être croirait à son innocence.

– Asseyez-vous, monsieur, dit le magistrat d'une voix calme et où perçait cependant une sorte de compassion pour ce jeune homme honorable jusque-là, et qui venait prendre place à la barre des criminels.

Fernand obéit et parut attendre que le juge lui adressât de nouveau la parole.

Celui-ci quitta la cheminée et s'assit devant son bureau, tandis que le petit homme gras, qui n'était autre qu'un greffier, s'appropriait à écrire minutieusement chaque parole qui sortirait de la bouche de l'accusé.

– Vous vous nommez Fernand Rocher, reprit

le juge d'instruction en consultant un dossier ; vous êtes né à Paris en 182... ?

– Oui, monsieur, répondit Fernand avec calme.

– Voici, poursuivit le magistrat, les faits qui sont à votre charge, et rendent votre position excessivement grave : hier, à dix heures du matin, votre chef, obligé de s'absenter, vous a installé dans son bureau et vous a confié les clefs de sa caisse. Cette caisse, vérifiée la veille par le caissier général du ministère, renfermait une somme de trois mille francs en or et différentes espèces, et une autre somme de trente mille francs en billets de banque.

– J'ignorais cela, monsieur, dit Fernand, et n'ai point ouvert la caisse.

– Cependant, les clefs ont été en votre possession ?

– Oui, monsieur.

– On les a même retrouvées sur vous en vous fouillant.

– C'est encore vrai, monsieur.

– Êtes-vous demeuré seul après le départ de

vosre chef de bureau ?

– Oui, fit Fernand d'un signe.

– Un homme, qu'il a été impossible de retrouver, s'est présenté un peu après, et un huissier l'a introduit auprès de vous ? Quel est cet homme ?

– Un commissionnaire, j'imagine.

– Le connaissiez-vous ?

– Je le voyais pour la première fois.

Le juge regarda Fernand avec sévérité.

– Prenez garde, dit-il, et ne cherchez point à égarer la justice. Cet homme ne serait-il point votre complice ?

– Monsieur, répondit Fernand avec émotion, mais d'une voix où perçait un profond accent de vérité, je vous jure que je ne puis avoir de complice, car je suis innocent du crime dont on m'accuse.

– Cependant, quel était cet homme ? Que désirait-il de vous ?

– Il m'apportait une lettre.

– De qui venait cette lettre ?

Fernand tressaillit et baissa les yeux.

– Monsieur... balbutia-t-il, dût mon innocence en souffrir, je ne puis compromettre un nom honorable... le nom d'une femme.

– Je m'attendais à cette réponse, dit le juge, et c'est même là, je le vois, un de vos moyens de défense, sur lequel m'a éclairé la déposition de votre chef de bureau. Vous deviez épouser mademoiselle de Beaupréau...

– Monsieur... monsieur... supplia Fernand.

– Mais, reprit le juge, vous aviez une maîtresse...

– Une maîtresse ! s'écria Fernand avec indignation.

– Cette maîtresse, qu'on nomme la Baccarat dans le monde galant, est une de ces femmes dont les faveurs s'achètent au poids de l'or ; il est présumable que, pour satisfaire cette ruineuse exigence...

– Monsieur, interrompit vivement l'accusé, hier encore je ne connaissais point cette fille...

- Cependant, vous avez été arrêté chez elle ?
- C’est vrai... Mais, à cette heure encore, j’ignore comment j’ai pu m’y trouver...
- Monsieur, dit le juge avec bonté, songez que des aveux valent toujours mieux que des dénégations obstinées et qui sont détruites par l’évidence. Vous aggravez votre position.
- Monsieur, répondit Fernand avec un accent de vérité si profond que la conviction du juge en fut ébranlée, un horrible mystère enveloppe cette affaire, mais je vous jure que je suis innocent.
- Je le désire, reprit le juge ému ; mais comment concilier à la fois le vol, votre brusque sortie, votre disparition pendant vingt-quatre heures, et enfin votre arrestation chez une femme bien connue par ses prodigalités ; comment concilier tout cela avec votre innocence ?
- Fernand leva les yeux au ciel.
- Dieu est grand, dit-il, et il me juge à cette heure. Monsieur, je suis innocent.
- Vous allez être conduit chez vous par deux agents et un officier de paix, continua le juge



d'instruction, et de là rue Moncey, chez votre maîtresse. Une perquisition sera opérée sous vos yeux chez elle et chez vous ; si le portefeuille ne s'y retrouve pas, ce sera pour vous une circonstance à décharge.

– Allons, monsieur, allons, s'écria le jeune homme, je suis innocent !

Le juge d'instruction sonna, un homme vêtu de noir se présenta. C'était l'officier de paix.

– Suivez monsieur, dit le juge à Fernand avec bonté. Nous allons déployer le moins de cérémonial possible en toute cette triste affaire et éviter le scandale.

Fernand salua le juge et sortit la tête haute, fort de son innocence.

Dans l'antichambre, deux agents en habit de ville se placèrent à ses côtés :

– Monsieur, lui dit l'officier de paix d'un ton poli, ordinairement les accusés sont conduits dans une voiture des prisons et par des agents en uniforme, mais M. le juge d'instruction a eu égard à votre situation antérieure, et j'espère que

vous me suivrez sans résistance.

– Je vous le jure, monsieur. Je ne suis pas homme à chercher à vous fuir avant d’avoir victorieusement prouvé mon innocence.

L’officier de paix conduisit son prisonnier à la porte de la Conciergerie, où attendait un cabriolet de régie.

Le jeune homme y monta, et l’un des agents dit au cocher :

– Rue des Marais, n° 2.

La maison que Fernand habitait n’avait que de petits locataires, employés pour la plupart, et ne demeurant point chez eux pendant la journée. La concierge était une vieille femme peu intelligente et ne s’occupant que très médiocrement de ses locataires.

L’arrivée de Fernand en compagnie de trois inconnus, dont le costume ne trahissait pas suffisamment la profession, ne produisit donc aucune sensation dans la maison, et le jeune homme put gagner son cinquième étage sans attirer l’attention de personne.

Le modeste logis qu'il occupait se composait de deux pièces, un petit salon, une chambre à coucher, le tout meublé en noyer, et l'inspection en était des plus faciles.

Les agents se livrèrent à une perquisition minutieuse, fouillèrent le secrétaire, la commode, l'unique placard, sondèrent le lit, les sièges, et ne trouvèrent rien. Fernand était calme, et, quand ce fut fini, il dit à l'officier de paix, avec un sourire :

– Vous le voyez, monsieur, le portefeuille que vous cherchez n'est point ici.

– Allons rue Moncey, dit l'officier de paix. Mais je ne vous cacherai pas que si là, comme ici, nos recherches sont infructueuses, cela n'améliorera pas beaucoup votre position ; car on a négligé de lancer un mandat d'amener contre la Baccarat, qu'on aurait dû arrêter avec vous, et il se peut fort bien qu'elle ait fait disparaître le portefeuille depuis ce matin.

Fernand hocha la tête négativement :

– Elle ne l'a jamais eu en sa possession, dit-il.

On fit remonter l'accusé en voiture, et il fut

conduit rue Moncey.

Baccarat venait de quitter l'hôtel avec Fanny, et, à cette heure, le faux médecin la faisait entrer dans la maison de santé, d'où elle ne devait pas sortir.

Le domestique de Baccarat se composait d'un cocher, d'une cuisinière, d'une femme de chambre, d'un groom et d'un jardinier. Sa mère, comparse qui n'a que faire dans notre histoire, tenait la maison. Au moment où l'officier de paix se présenta, la mère était absente depuis une heure ; elle était allée au marché avec la cuisinière, ne sachant rien de ce qui s'était passé dans la chambre de Baccarat.

Le cocher conduisait sa maîtresse à la maison d'aliénés ; Fanny, la femme de chambre, l'accompagnait.

Il n'y avait donc à l'hôtel que le jardinier et le groom.

À la vue de ces hommes qui parlaient au nom de la loi, le jardinier, garçon assez niais que Williams avait jugé inutile d'acheter, témoigna

une profonde terreur et protesta de l'honnêteté de sa maîtresse ; mais le groom, jeune drôle intelligent et dont la leçon était faite, conduisit l'officier de paix tout droit à la chambre de Baccarat, qui était encore dans le même désordre qu'à l'heure de son départ.

– Commençons par ici, dit l'un des agents qui se mit à fouiller les meubles, dont les clefs traînaient après les serrures.

Les jolis bahuts de Boule, les armoires, les placards, les cabinets de toilette, furent visités successivement avec soin.

– Tiens ? dit tout à coup un des agents, voici un paletot d'homme.

Fernand, la veille, avait un pardessus, lorsqu'il était tombé évanoui sur le trottoir de la rue Saint-Louis. Ce pardessus lui avait été retiré chez Baccarat.

Le lendemain, c'est-à-dire le matin de ce jour, la vue du commissaire de police lui ordonnant de s'habiller et de le suivre l'avait tellement ému qu'il avait simplement mis sa redingote et oublié

son paletot.

– Ce vêtement est à moi, dit-il, au moment où l’agent l’apercevait jeté négligemment sur un fauteuil et le désignait du doigt.

L’agent le prit et dit :

– Il est lourd... et je sens quelque chose de volumineux dans la poche de côté.

– Je ne crois pas, dit Fernand avec calme ; à moins que ce ne soit une clef.

La main de l’homme de police disparut dans les profondeurs de la poche de côté, celle qui, le vêtement boutonné, se trouve sur la poitrine, et elle en ressortit, tenant un gros portefeuille en maroquin vert.

À cette vue, Fernand pâlit et jeta un cri. L’agent tendit le portefeuille à l’officier de paix, qui l’ouvrit, et soudain une liasse de billets de banque tomba sur le tapis de la chambre.

– Ah ! par exemple, dit-il, l’accusé ne niera pas plus longtemps, j’imagine...

Fernand ne répondit pas ; il venait de s’évanouir !

L'infernal génie de sir Williams triomphait, et l'innocence de sa victime était désormais impossible à prouver.

## XXI

### *Alerte*

Tandis que le génie infernal de sir Williams enveloppait un à un tous les personnages de cette histoire qui pouvaient entraver ses projets et l'empêcher d'atteindre à son but ténébreux ; que Fernand, accusé de vol, était arrêté et mis en prison, Baccarat enfermée comme folle, Cerise confiée à la garde de la hideuse vieille qu'on nommait la veuve Fipart, et qu'enfin se trouvaient tout d'un coup et mystérieusement séparés les uns des autres tous ceux qui pouvaient mettre Armand de Kergaz sur la trace de Thérèse et de sa fille, celui-ci s'occupait cependant avec une courageuse activité de retrouver celle ou celui à qui devait échoir l'immense fortune de feu le baron Kermor de Kermarouet, dont il était le dépositaire.



Aidé du fidèle et vieux Bastien, servi par une police secrète largement payée, Armand n'était cependant encore parvenu à aucun résultat à l'époque où nous l'avons vu suivre, à Belleville, les deux acolytes de maître Colar, intervenir assez à temps pour éviter à Léon Rolland une mauvaise querelle, et, après avoir accepté la cordiale invitation de l'ouvrier, offrir son bras à mademoiselle Jeanne de Balder et la reconduire rue Meslay.

Il est de mystérieuses attractions que l'esprit ni le cœur humain n'expliqueront jamais, et qui cependant agissent avec une rapidité merveilleuse et qui tient presque du prodige.

En entrant dans la salle du restaurant où s'étaient installés Léon Rolland et les trois femmes, M. de Kergaz avait jeté aux deux jeunes filles ce regard distrait et bienveillant que l'homme occupé de vastes intérêts accorde à peine à la beauté et à la jeunesse ; puis, tout à coup, obéissant à une de ces attractions étranges, il s'était pris à considérer ce pâle et noble visage de l'orpheline, où de récentes douleurs avaient

laissé leur trace : il avait tressailli à la vue de ces vêtements noirs, indiquant un deuil non achevé encore, et cette jeune fille aux mains délicates, à la taille aristocratique, dont toute la personne avait un cachet de distinction peu commune, lui avait paru singulièrement dépaysée en ce lieu et avec cet ouvrier et ces deux autres femmes, dont l'une avait la tournure et la mise d'une paysanne, l'autre la beauté rieuse et les manières gracieuses et coquettes de la grisette parisienne.

À ses yeux, Cerise résumait la fille de Paris, poussée tout d'une venue en plein air ; Jeanne, la fleur délicate et fine, éclosa dans la chaude atmosphère d'une serre.

Cerise était jolie et gaie comme le bonheur ; Jeanne était belle et triste comme la plus noble des infortunes.

Au premier coup d'œil, on devinait que le malheur seul avait pu rapprocher mademoiselle de Balder et la jeune fleuriste et établir entre elles une sorte d'intimité.

Armand comprit, devina tout cela ; et irrésistiblement entraîné vers Jeanne, obéissant à

une de ces attractions dont nous parlions tout à l'heure, il accepta l'invitation de Léon Rolland. De son côté, la jeune fille crut voir chez M. de Kergaz, malgré son costume qui était celui d'un ouvrier, mieux qu'un homme du peuple, et lorsqu'il lui offrit son bras, elle l'accepta sans hésitation.

D'ailleurs, avec cette finesse d'observation que possède toute femme, Jeanne avait remarqué en un clin d'œil la blancheur de ses mains, la finesse de son linge, et cette taille svelte et droite qui n'accusait aucune profession manuelle.

En quittant les *Vendanges de Bourgogne*, et passant, à leur insu, devant la maison où Colar et ses complices étaient en observation, Armand offrit donc son bras à mademoiselle de Balder, tandis que Léon Rolland donnait le sien à sa mère, auprès de laquelle marchait Cerise.

Ils descendirent ainsi le faubourg du Temple, et là, Léon Rolland s'arrêta devant la porte de Cerise.

– Chère petite mère, dit la fleuriste à la paysanne, vous ne voulez pas monter un peu ?

– Oh ! certainement oui ! répondit Léon avec empressement.

– Ma bonne Cerise, dit Jeanne, il est tard, je suis un peu souffrante, permettez-moi de vous quitter.

Léon tendit la main à M. de Kergaz, qu'il persistait à prendre pour un ouvrier.

– Adieu, camarade, lui dit-il ; au revoir, plutôt, car nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

– Certainement, répondit Armand.

– Je m'appelle Léon Rolland, poursuivit l'ouvrier, je demeure rue Bourbon-Villeneuve, et je travaille rue Chapon, chez M. Gros, ébéniste.

– Très bien, je m'en souviendrai... Moi, dit Armand, j'habite rue Culture-Sainte-Catherine, chez M. le comte de Kergaz. Si jamais vous avez besoin de moi, venez me voir et demandez à parler à M. Bastien.

– J'irai, dit Léon, qui s'imagina que Bastien était le nom d'Armand, et que ce dernier occupait quelque poste de confiance auprès du noble personnage qu'il venait de désigner.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, tandis que l'ébéniste pressait la main d'Armand, et l'on se sépara à la porte de Cerise.

– Où dois-je vous conduire, mademoiselle ! dit alors Armand à Jeanne d'un ton respectueux et légèrement ému.

– Rue Meslay, répondit-elle.

Ils se remirent en marche et traversèrent le boulevard à petits pas.

On eût dit que les deux jeunes gens inconnus l'un à l'autre il y avait une heure, et qui avaient à peine échangé quelques mots, appréhendaient déjà l'instant de leur séparation.

– Connaissez-vous beaucoup mademoiselle Cerise ? demanda Armand avec une sorte d'hésitation, et comme s'il eût craint d'être indiscret.

– Je me suis liée avec elle dans la maison qu'elle habitait du vivant de son père, et où je demeurais alors moi-même avec ma mère, répondit Jeanne en soupirant.

– Cependant, fit observer Armand, il me

semble... pardonnez-moi, mademoiselle... il me semble que votre éducation...

Jeanne soupira.

– C’est vrai, monsieur, dit-elle, mais Cerise est un excellent cœur, une bonne et charmante créature... et puis, il est des circonstances, des malheurs qui rapprochent...

Et Jeanne soupira si profondément que M. de Kergaz acheva de deviner la situation précaire où la belle jeune fille était tombée.

– Seriez-vous orpheline ? demanda-t-il d’un ton si triste, si respectueux, que Jeanne en tressaillit profondément.

– Hélas ! répondit-elle, ma mère est morte il y a quelques mois...

– Et monsieur votre père ?

– Mort aussi, tué sur le champ de bataille, répondit-elle avec un nouveau soupir et d’une voix dominée par l’émotion.

– Chère demoiselle ! murmura Armand.

Un instant de silence accompagna ces

quelques mots ; on eût dit que les deux jeunes gens, absorbés par les mêmes pensées, se recueillaient en eux-mêmes.

Ils arrivèrent ainsi rue Meslay, à la porte de Jeanne.

– Adieu ! monsieur, dit-elle en lui tendant la main, je vous remercie bien. Je vous remercie surtout du service que vous nous avez rendu.

Armand prit la main de la jeune fille et la porta respectueusement à ses lèvres. Puis il la salua silencieusement et comme s'il n'eût osé ajouter un mot.

Et M. le comte de Kergaz s'était éloigné, puis il avait longé la rue du Temple, traversé le marché de ce nom, et gagné à travers le Marais la rue Culture-Sainte-Catherine, où il était rentré chez lui, préoccupé et tout pensif.

– C'est étrange ! murmura-t-il ce soir-là en se mettant au lit, serais-je encore jeune, y aurait-il encore au fond de mon cœur une fibre qui n'eût point *vibré* ?

Le lendemain, M. de Kergaz, après une nuit

agitée et presque sans sommeil, appela Bastien au chevet de son lit.

– Mon vieil ami, lui dit-il, tu vas mettre ta redingote bleue, qui rappelle si bien en toi le militaire en retraite, et tu iras rue Meslay, n° 11, voir s’il n’y a pas un logement à louer.

– Très bien, dit Bastien, qui exécutait ponctuellement les ordres d’Armand, et ne les discutait point.

– S’il n’y en a pas, continua M. de Kergaz, tu glisseras dix louis dans la main du concierge pour qu’il engage un de ses locataires à déménager dans les vingt-quatre heures : on trouve toujours un locataire disposé à cela, si son terme est payé.

– Oui, dit Bastien d’un signe de tête.

– Ce logement trouvé, tu y feras transporter quelques meubles, et tu t’y installeras sous ton nom de Bastien, officier retraité.

– Très bien ! Après ?

– Cette maison est habitée par une fille qu’on appelle Jeanne, et qui m’intéresse. Tu prendras tout d’abord des renseignements sur elle. Si, ce



dont je suis persuadé, c'est une jeune personne de bonne famille tombée dans le malheur et demeurée honnête et pure, tu t'arrangeras de façon à te lier avec elle. Ton âge te le permet. Va, et dans tous les cas, reviens au plus vite me dire ce que tu auras fait.

Après avoir donné ces instructions à Bastien, Armand se leva, ouvrit un grand livre, sorte de volumineux registre couvert de caractères mystérieux et hiéroglyphiques, et il y écrivit ces deux noms :

*Léon Rolland, rue Bourbon-Villeneuve.*

*Cerise, faubourg du Temple.*

Puis, sur le verso de la page, il ajouta cette note :

*Rechercher dans quel but ce saltimbanque appelé Nicolo et cet homme qu'on nomme le serrurier ont cherché querelle à Léon Rolland.*

Cela fait, M. de Kergaz voulut s'asseoir devant son bureau et ouvrir sa correspondance quotidienne ; mais une rêverie inexplicable s'empara de lui ; il se renversa en arrière sur le

dos de son fauteuil, et se prit à songer à Jeanne, la pâle et triste jeune fille à peine entrevue.

Deux heures s'écoulèrent, et il rêvait encore, lorsque Bastien reparut.

– Eh bien ? demanda le comte avec vivacité.

– Le hasard a de merveilleuses combinaisons, répondit Bastien. La jeune fille à laquelle vous vous intéressez, mon cher maître, demeure au quatrième étage sur le devant. Précisément sur le même carré, il y a un appartement vacant, et où l'on peut emménager sur-le-champ. Il est de 600 francs. J'ai payé un terme d'avance.

– Parfait, dit Armand.

– J'ai fait jaser le concierge, poursuivit Bastien. Cette jeune fille est nouvellement emménagée ; elle se nomme mademoiselle Jeanne de Balder, et elle paraît avoir reçu une très bonne éducation.

« Elle habite avec une vieille servante, qui lui paraît très dévouée, un appartement de 300 francs, et jamais on ne voit venir personne chez elle.

« Depuis deux jours, m'a dit le concierge, on voit de la lumière chez elle fort avant dans la nuit, et tout laisse supposer qu'elle travaille à quelque ouvrage de femme, comme en font en cachette bien des jeunes filles qui ne sont pas riches, et qui cependant veulent sauver un reste de dignité.

– Est-ce tout ? demanda M. de Kergaz avec émotion.

– Non, dit Bastien. Mademoiselle de Balder demeurait auparavant rue Chapon, et c'est là que le concierge est allé aux renseignements lorsqu'elle a voulu louer dans la maison de la rue Meslay.

« Il a appris là, m'a-t-il dit, que mademoiselle de Balder venait de perdre sa mère, veuve d'un colonel tué en Afrique, que cette mort avait privé la jeune fille d'une grande partie des faibles ressources qu'elle avait, et que ce nouvel amoindrissement de fortune était la seule cause qui la forçât à déménager et à prendre un appartement plus petit. Du reste, mademoiselle Jeanne jouissait de l'estime et du respect de tous

ceux qui la connaissent, avait ajouté le concierge, et depuis quelques jours qu'elle habitait rue Meslay, sa tristesse digne, sa réserve pleine de distinction et de politesse, et sa conduite exemplaire lui avaient attiré toutes les sympathies. »

À mesure que Bastien parlait, le cœur de M. de Kergaz se prenait à battre d'une émotion inconnue, et une sorte de joie secrète se traduisait lentement sur son visage.

Bastien avait appris à peu près tous les détails que nous connaissons déjà sur la modeste et noble existence de la jeune fille, et chacun d'eux ajoutait à la généreuse émotion d'Armand. L'un, surtout, le toucha jusqu'aux larmes.

– Il paraît, disait Bastien, que mademoiselle de Balder avait un piano. Le concierge l'a vu dans son ancien logement, lorsqu'il est allé s'assurer qu'elle avait assez de meubles pour répondre de son nouveau loyer ; mais le piano n'est point rentré rue Meslay. Sans doute, la jeune fille a été contrainte de s'en défaire.

– Bastien, dit vivement Armand, un vieux

brave comme toi n'est pas musicien, n'est-ce pas ?

– Ma foi, non, mon cher maître, et le seul instrument auquel j'ai jamais touché est une clarinette de cinq pieds, c'est-à-dire un fusil de munition.

– Eh bien ! tu te trompes, mon bon Bastien, tu dois être musicien. Tu auras un piano.

Bastien fit un geste d'étonnement.

– Tu vas courir chez Erard, continua M. de Kergaz, et tu lui demanderas un piano de forme un peu ancienne déjà, quelque chose comme sept ou huit ans de date.

– Je crois comprendre, murmura le vieux soldat, qui eut une larme dans les yeux, et vous êtes noble et bon, mon cher maître ; seulement, comment le faire accepter, ce piano ? Elle doit être fière, cette pauvre demoiselle... Une fille de colonel ! vous pensez...

– Ce n'est point cela, dit Armand, et tu n'as compris qu'à moitié. Ce piano que tu vas acheter, tu le garderas ; seulement, tu t'arrangeras de

façon à avoir trop de meubles, et tu paraîtras très embarrassé pour les caser...

– Mais, interrompit Bastien, quand on a un piano, il faut avoir l'air de pouvoir s'en servir...

– Ce n'est pas cela encore. Ce piano, vieux de forme, c'est une relique ; il a appartenu à une fille que tu as perdue, ton unique enfant. C'est un léger mensonge, je le sais bien, mon vieil ami, car tu n'as jamais eu d'autre enfant que moi, mais Dieu nous le pardonnera... Or, ce piano que tu ne sauras où loger, qui sait si ta voisine ne voudra point s'en charger pour quelques jours, jusqu'à ce que tu aies pu faire transporter à la campagne un ou deux meubles inutiles ?

– Ah ! s'écria Bastien, c'est bien trouvé, mon cher maître. Bravo !

– D'abord, ce sera un moyen de faire connaissance avec elle par l'intermédiaire du concierge ; et puis, tu lui diras que l'enfant que tu pleures affectionnait telles ou telles rêveries, et que tu voudrais bien les entendre encore. Comprends-tu toujours ?

– Oui, oui, dit Bastien, et je cours chez Erard.

– Va, dit le comte de Kergaz, qui redevint tout rêveur et murmura : Mon Dieu ! l’aimerais-je ?

Et tandis que Bastien sortait pour exécuter ses ordres, Armand laissa tomber sa tête sur sa poitrine et l’appuya dans ses mains en s’accoudant sur une table.

Une ombre venait de passer devant lui, peut-être une ombre pâle et triste, celle de Marthe, cette femme qu’il avait tant aimée, qu’en vain il avait essayé d’arracher à l’infâme Andréa, et qu’Andréa lui avait reprise.

Et le souvenir de cet unique et fatal amour qui avait si hâtivement mûri son cœur, se présentant tout à coup à son esprit, avait cherché à lutter contre ce sentiment tout nouveau qui commençait à se faire jour ; mais il en est des amours éteintes depuis longtemps par la mort comme de tout ce que le vent du passé emporte : tendres souvenirs ou amers regrets, tout s’efface insensiblement et s’amointrit et dans cette même âme, longtemps emplie de deuil, et où l’espérance paraissait ne pouvoir désormais plus germer, une affection

nouvelle éclot sans bruit et se développe petit à petit auprès de l'affection brisée ; une joie inconnue pousse sous cette douleur dans laquelle on s'est complu longtemps, comme on voit pousser l'herbe verte semée de liserons bleus sur la terre qui recouvre une tombe. La vie succède à la mort, et souvent, comme le phénix de l'antiquité, l'amour renaît de ses cendres.

L'ombre de Marthe s'était donc dressée devant Armand pendant quelques secondes, mais derrière il avait vu poindre ce sourire un peu triste et ce visage pâle et charmant de Jeanne, et alors il lui sembla que la morte s'effaçait comme un songe, comme ces fantômes de brume qui courent sur les monts alpestres au matin, qui s'évanouissent au premier rayon du soleil, et qu'en s'effaçant la trépassée lui disait : « Vous avez souffert pour moi et par moi, Armand, soyez heureux enfin... »

Cependant, le souvenir de Marthe en avait évoqué un autre chez M. de Kergaz : il avait songé à Andréa... à Andréa, le génie du mal incarné, ce frère dénaturé qui avait tué sa mère, à



lui, Armand ; cet homme qui lui avait jeté le plus terrible des défis en sortant de cette maison où reposait le cadavre encore tiède du comte Felipone !

Du jour où il avait appris quels liens de sang l'unissaient à Andréa, la haine d'Armand s'était éteinte et avait fait place à un sentiment de compassion douloureuse ; car il savait bien que son cœur était à jamais corrompu, et qu'il avait franchi cet abîme qui séparera éternellement le mal du bien.

En devenant maître tout à coup de cette fortune immense qui, naguère, devait échoir à Andréa, Armand avait failli obéir à un sentiment de générosité en offrant au déshérité de partager avec lui ; mais un sentiment de terreur subite l'en avait empêché. Que ne ferait point cet homme, né pour le mal et l'aimant comme un artiste aime son art, s'il avait beaucoup d'or à sa disposition ? Andréa ne songerait-il point à mettre à exécution ce programme infernal qu'il avait développé si complaisamment pendant le bal masqué, sous le costume de don Juan, le blasphémateur et

l'impie ?

Armand avait donc laissé sortir Andréa, puis, le lendemain, quand les derniers devoirs eurent été rendus au comte Felipone, il le fit chercher dans tout Paris.

Peut-être voulait-il essayer de ramener au bien, en lui ouvrant ses bras, le maudit qui l'avait défié...

Ce fut en vain : Andréa avait disparu.

Pendant plusieurs mois, pendant une année même, les recherches les plus actives de M. de Kergaz pour retrouver son frère furent infructueuses ; on aurait pu croire que, cédant au désespoir de se voir dépouillé, il avait mis fin à ses jours.

Mais Armand n'admit point une semblable hypothèse. Il se souvenait du regard de haine que lui avait jeté Andréa en quittant la maison de son père ; de ce défi que le déshérité portait au spoliateur, et il sentait bien que la lutte n'était point finie, et qu'un homme de la trempe du vicomte vivrait pour se venger, sa vie lui fût-elle

devenue odieuse. Il s'attendait donc à le voir reparaître comme un démon acharné, et dans ce Paris immense où il s'était imposé la plus noble tâche, le comte de Kergaz devinait que son adversaire se montrerait quelque jour ardent à la lutte et prêt à tenir son serment, de convertir en champ de bataille cette Babylone nouvelle, où le mal et le bien seront éternellement aux prises. Jusqu'alors, et quelque dangereux que pût être Andréa, Armand avait attendu son ennemi de pied ferme, acceptant d'avance cet étrange combat, fort de cette conviction que le crime finit toujours par succomber ; mais en ce moment, alors que le souvenir de Marthe venait se mêler pour lui au souvenir de Jeanne, le comte Armand de Kergaz, le loyal et le brave, l'homme sans reproche comme il était sans peur tout à l'heure, fut pris d'un frisson d'épouvante.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, si j'allais aimer Jeanne, et que cet homme reparût... qu'il devinât mon nouvel amour, que cette jeune fille chaste et pure, et naïve comme l'est toujours la vertu, vînt à trouver un soir sur son chemin ce démon au visage d'ange, ce corrupteur au langage de

séraphin, cet impie qui a tué ma mère, qui était la sienne, et séduisit la femme que j'aimais...

Et cette pensée, après avoir fait trembler Armand, souleva en lui un ouragan de colère.

## XXII

### *Gertrude*

Avant d'aller plus loin, transportons-nous rue Meslay, et pénétrons un moment dans le modeste logis de mademoiselle de Balder.

Une petite antichambre de quelques pieds carrés précédait une salle à manger dont Jeanne avait fait un salon ; à droite, une porte conduisait à la chambre à coucher de la jeune fille ; à gauche était la cuisine, et un cabinet noir où Gertrude faisait son lit.

Rien n'était plus modeste que ce petit appartement : du papier à soixante centimes le rouleau couvrait les murs ; les portes et les croisées étaient peintes en gris, et le parquet était remplacé par un affreux carreau rouge, passé à l'encaustique.

C'était, à vrai dire, un logement d'ouvrier ;

mais Jeanne, en y transportant les débris de son mobilier, – mobilier jadis fort beau et qui s'était en allé pièce à pièce, surtout depuis la mort du colonel, – lui avait donné une apparence presque opulente, eu égard à sa petitesse et à la modestie de ses décorations. Un meuble en velours, soigneusement couvert de housses grises, et que Gertrude époussetait minutieusement chaque jour, avait pris place dans la salle à manger, convertie en salon. Un tapis un peu fané de ton et commençant à montrer la corde avait dissimulé les briques rouges ; des rideaux de soie, un peu décolorés il est vrai, garnissaient les croisées.

Au milieu, un guéridon d'acajou, dont la forme un peu lourde rappelait les meubles du premier empire, supportait quelques livres, un album, une boîte de pastilles ; dans un coin, on voyait encore un cahier rempli de musique, mais le piano avait disparu. Jeanne avait été contrainte de le vendre pour payer les dettes qu'elle avait contractées durant la maladie de sa mère, se réservant d'en louer un, un peu plus tard, lorsque Cerise lui aurait procuré de l'ouvrage.

La chambre à coucher de la jeune fille était en damas bleu. Un grand christ en ivoire, relique de famille, était appendu au chevet de son lit, entre une branche de buis bénit et les deux croix de son père, celle de Saint Louis et celle d'officier de la Légion d'honneur.

Tout cela était impuissant à dissimuler une gêne profonde.

Dès le matin, Gertrude, une femme encore robuste malgré ses cinquante ans, ayant conservé l'embonpoint et le visage des campagnards, bien qu'elle fût venue à Paris dès son jeune âge, Gertrude se mettait à la besogne, cirait, frottait, époussetait, préparait l'humble déjeuner de sa chère maîtresse, puis donnait un coup d'œil au linge, qu'elle raccommodait avec le plus grand soin, et, tout cela fini, elle entrait sur la pointe du pied dans la chambre à coucher de Jeanne. Jeanne se levait tard : c'était peut-être la seule habitude qu'elle eût conservée de son ancienne aisance.

Cependant, le lendemain du jour où la jeune fille avait accompagné Cerise à Belleville, et où Armand de Kergaz lui avait offert le bras jusqu'à

sa porte, la vieille Gertrude était à peine levée, qu'elle vit apparaître Jeanne déjà habillée, déjà coiffée.

– Jésus Dieu ! s'écria la pauvre servante, qu'avez-vous donc, mademoiselle, que vous vous levez si matin ?

– Je me suis éveillée de bonne heure et je me suis levée, ma bonne Gertrude.

– Comment ! sans feu dans votre chambre ?... Quelle imprudence !

– Bah ! fit Jeanne en souriant, je n'ai pas eu froid...

– Vous étiez déjà enrhumée... Mais pourquoi ne m'avez-vous point appelée... pourquoi ?

– Rassure-toi, dit la jeune fille, je ne suis plus enrhumée : et comme il est toujours temps de renoncer à une mauvaise habitude, je veux désormais me lever de grand matin.

– Vous lever de grand matin, Seigneur !... et pour quoi faire ?

– Ah ! dit Jeanne, ceci est tout un gros secret que je vais te confier, ma bonne Gertrude, surtout



si tu me promets de ne pas gronder encore en prenant ta méchante voix.

– Jésus Dieu ! mademoiselle, pouvez-vous parler ainsi ? murmura la vieille servante en prenant dans sa grosse main la main blanche et longue de Jeanne et la portant respectueusement à ses lèvres. Moi, vous gronder !

– Donc, reprit la jeune fille d'un ton caressant, si je te dis quelque chose de bien étrange pour toi, tu ne te fâcheras pas ?

Gertrude enveloppa sa jeune maîtresse de ce regard dévoué et rempli de suaves tendresses que le chien fidèle lève sur son maître.

– Bonne Gertrude, poursuivit Jeanne, sais-tu que tu te donnes bien de la peine depuis longtemps, et que tu travailles toujours comme si tu n'avais que vingt ans ? Notre petit ménage te prend les trois quarts de la journée, et tu travailles encore le soir pour gagner de l'argent.

– Je travaille avec tant de joie ! mademoiselle, murmura la servante qui, en effet, travaillait chaque soir jusqu'à minuit pour gagner soixante-

quinze centimes à un ingrat ouvrage de couture. Et puis, voyez-vous, le travail, c'est ma vie, à moi. Je m'ennuierais à ne rien faire.

– C'est ce que je me dis, interrompit la jeune fille d'une voix câline, et moi qui ne travaille pas, ma bonne Gertrude, je m'ennuie très fort.

– Vous n'êtes pas faite pour travailler, mademoiselle ! s'écria la vieille servante avec vivacité. Cela ne se peut pas, cela ne saurait être. D'ailleurs, si vous voulez vous occuper, n'avez-vous pas votre boîte à couleurs, vos livres, votre...

Gertrude s'arrêta tout émue ; elle se souvenait que le piano était vendu.

– Mais, dit Jeanne avec gravité, je suis allée voir hier, tu le sais, la petite Cerise, et elle m'a promis de m'avoir de l'ouvrage.

– Jésus Dieu ! s'écria Gertrude indignée, vous, travailler, mademoiselle ! vous, gagner votre vie tant que je serai là, moi ? Ah ! jamais... jamais !...

– Tu le vois bien, dit Jeanne avec tristesse, tu m'avais promis de ne pas gronder comme à ton

ordinaire, et tu ne tiens pas parole.

– C’est vrai, c’est vrai, mademoiselle, murmura Gertrude un peu confuse, mais cependant...

– Ma bonne Gertrude, reprit Jeanne d’un ton caressant, tu ne veux pas empêcher ta chère enfant, comme tu m’appelles, de chercher à se distraire un peu, et le travail sera pour moi une véritable distraction. Je te le jure, je brode très bien, tu le sais ; Cerise me fera avoir de la broderie... Allons ! c’est convenu...

– Mais... voulut objecter Gertrude.

– Non, je n’écoute rien ; si tu grondes encore, je me fâche.

Et Jeanne mit une gentille caresse sur le front de cette vieille servante qui l’aimait comme une mère, et dont l’existence était un poème de dévouement et d’abnégation.

Gertrude courba le front et essuya une larme.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, pourquoi n’envoyez-vous pas à mon cher ange un peu de ce bonheur que vous donnez à tant d’autres !

Puis elle ajouta tout haut :

– Pourquoi vous lever si matin, pourtant, mademoiselle ?

– D’abord pour en prendre l’habitude, ensuite pour aller chez Cerise.

Et Jeanne s’habilla lestement, drapa sa taille svelte dans ces sombres habits de deuil qui la rendaient cependant si belle, et sortit.

Il était environ huit heures.

De la rue Meslay au faubourg du Temple le trajet est court. En dix minutes, Jeanne eut atteint le sixième étage de Cerise. C’était deux jours avant cette soirée funeste où, trompée par la lettre de sa sœur, la pauvre enfant devait tomber aux mains de M. de Beaupréau. Cerise était déjà à l’ouvrage, chantant comme une fauvette, et songeant à son bonheur prochain.

– Déjà ! fit-elle en voyant entrer Jeanne.

– Vous savez bien qu’il a été convenu hier, ma bonne Cerise, répondit mademoiselle de Balder, que nous irions ce matin à ce magasin de broderies.

– Oui, oui, répondit Cerise, et je suis prête. Seulement, je ne veux pas qu'on vous voie, ma chère demoiselle ; vous m'attendrez à quelque distance dans la rue, n'est-ce pas ?

– Mais je ne rougis point du travail, dit Jeanne, le travail est une noble chose.

– N'importe ! j'ai mon idée, répondit Cerise avec la ténacité mutine d'un enfant gâté.

Les deux jeunes filles sortirent, et une heure après, Jeanne rentrait chez elle triomphante avec un petit rouleau de canevas, et se disait :

– Je vais donc enfin travailler et soulager ma vieille Gertrude.

Sur le carré de son quatrième étage, elle trouva le concierge de la maison ouvrant portes et fenêtres dans l'appartement que Bastien venait de louer il y avait quelques minutes à peine.

Le concierge salua avec respect, et lui dit :

– Vous allez avoir un voisin, mademoiselle.

– Ah ! dit Jeanne avec indifférence.

– Un vieux monsieur décoré, qui a l'air d'un

officier en retraite, poursuivit le loquace concierge.

Jeanne tressaillit.

– Un officier ? dit-elle en songeant à son père.

– Oui, mademoiselle, et il emménage ce matin même, m'a-t-il dit.

Jeanne rentra chez elle toute rêveuse et ne songea pas davantage au voisin qu'on venait de lui annoncer.

Un autre sentiment la dominait à son insu.

Elle avait bien dit à Gertrude qu'elle ne s'était levée de bonne heure que parce qu'il est toujours temps de renoncer à une mauvaise habitude, mais la vérité était que Jeanne n'avait point dormi de la nuit ; et nous allons tâcher d'expliquer cette insomnie.

Jeanne avait vingt ans, une âme ardente et pleine de foi, et un esprit déjà plein de raison et de maturité. Jeanne avait passé son adolescence auprès de sa mère, son unique affection, l'être qui devait naturellement absorber toutes ses tendresses. Sa mère morte, elle avait reporté une

partie de ses affections sur Gertrude, cette servante que son noble cœur plaçait au-dessus de sa condition ; mais alors, et d'abord à son insu, un vide avait commencé à se faire dans le cœur de la jeune fille, ce vide fatal et inévitable qui s'opère à vingt ans dans une âme vierge. Un jour, la pauvre orpheline s'éveilla en songeant qu'elle n'avait plus autour d'elle qu'un seul être qu'elle aimât, un être que la mort lui prendrait bientôt peut-être, qu'alors elle demeurerait seule, isolée au milieu du monde ainsi qu'en un vaste désert, sans qu'une main amie pressât la sienne, sans qu'un autre cœur battît à l'unisson du sien. Et alors encore, Jeanne se prit à songer qu'il y avait peut-être de par le monde un homme loyal et bon, un noble cœur exempt des âpres calculs et des cupidités vulgaires de ce siècle, qui, rencontrant sur sa route une femme chaste et belle, à l'âme aimante et dévouée, pourrait se réjouir de sa pauvreté, et ne lui demander qu'une affection sans bornes en échange de son nom et de sa main. Et Jeanne, à cette pensée, s'était sentie tressaillir, elle avait rêvé cet homme, encore et peut-être toujours inconnu, ce protecteur que lui enverrait

la Providence, et elle s'était juré, dans l'austère religion de son cœur, de lui dévouer sa vie et d'entourer la sienne de toutes les tendresses de son âme.

Cette pensée, pensée touchante et sublime en sa vulgarité, et qui vient à toutes les jeunes filles, s'était si bien emparée de l'imagination de mademoiselle de Balder, que l'orpheline pauvre et brisée, l'enfant à demi abandonnée et demeurant le front pur et l'âme chaste au bord béant de l'abîme, s'était prise insensiblement à vivre de ce parfum qui vient de l'avenir et qu'on nomme l'espérance...

Elle avait fini par espérer un rayon de soleil, un sourire du ciel, une vie calme et heureuse en ses joies, cette jeune fille, dont l'enfance avait vu se fermer deux tombes, et dont les larmes avaient coulé si abondamment.

Or, l'espérance soutient et fait vivre ; Jeanne était pleine de foi, elle avait foi en Dieu, le père des orphelins ; elle semblait attendre avec courage et demi-souriante ce cœur inconnu à qui elle donnerait le sien.



Eh bien ! la veille de ce jour, son âme avait tressailli tout à coup et comme agitée par une sensation toute magnétique : un homme lui était apparu l'espace d'une heure, qui avait fait vibrer soudain cette corde, muette jusque-là, que l'amour éveille au fond d'un cœur de jeune fille.

Jeanne avait vu Armand, Armand beau comme un jeune roi sous sa blouse d'ouvrier, dont le visage noble et un peu triste respirait une distinction et une douceur infinies, dont les mains étaient blanches et longues comme des mains de duchesse, dont la voix caressante était empreinte d'une vague et mystérieuse harmonie.

Elle avait passé quelques minutes à peine appuyée à son bras, à peine avait-elle échangé avec lui quelques paroles insignifiantes, et pourtant elle était rentrée chez elle toute rêveuse, et l'insomnie s'était assise à son chevet, et sous les rideaux de son alcôve de jeune fille, il lui avait semblé voir encore dans l'ombre ce visage à demi souriant, à demi rêveur et sérieux du comte de Kergaz.

Et le jour était venu, et Jeanne, en proie à un

trouble inconnu, n'avait point fermé l'œil encore. Mais alors, cependant, à l'aide de cette froide raison qui suit presque toujours les plus fiévreuses hallucinations d'une nuit sans sommeil, Jeanne s'était prise à réfléchir ; elle avait songé à son père, mort en soldat et en gentilhomme, à ce noble nom qu'il lui avait laissé et qu'elle ne devait point mésallier ; elle s'était demandé si les distinctions sociales n'avaient point creusé un abîme entre elle et cet homme qu'elle avait aperçu sous l'humble bourgeron d'un ouvrier ; et si, tout honorable et loyal qu'il pût être, elle aurait le droit de lui tendre la main...

Ce qu'il y avait de race et de sang aristocratique dans ses veines s'était révolté alors contre les faiblesses de son cœur, puis un grain de romanesque était entré dans son âme ; et, songeant à cette noblesse de maintien, à ces mains blanches qui n'accusaient aucune profession manuelle, Jeanne s'était rappelé ces histoires d'autrefois, représentant des grands seigneurs déguenillés ; et un vague pressentiment lui avait dit qu'Armand était autre chose que ce qu'il paraissait être.

Toutes ces rêveries, tous ces babillages de l'âme, toutes ces suppositions d'une jeune et poétique imagination, s'étaient donc emparés petit à petit de l'esprit de mademoiselle de Balder ; elle était sortie et rentrée en s'y abandonnant ; elle y demeura en proie en se mettant à l'ouvrage ; elle répondit aux questions de la vieille Gertrude avec distraction.

La première rêverie d'une jeune fille l'absorbe si complètement, que Jeanne vit s'écouler une partie de la journée sans y prendre garde, et ne fut distraite que par le bruit qui se fit sur le carré et dans l'appartement voisin, où le nouveau locataire emménageait son mobilier.

Le logement de Jeanne avait fait partie autrefois de celui que venait de louer le vieux Bastien, et n'en était séparé que par une porte condamnée, et qui réunissait, lorsqu'elle était ouverte, le salon de la jeune fille à celui du nouveau locataire.

Jeanne entendit donc malgré elle quelques mots échangés entre Bastien et le concierge.

– Monsieur, disait ce dernier, a beaucoup trop

de meubles, il ne pourra jamais placer dans cette pièce ce piano et cette grande armoire.

– Je ne puis cependant me séparer de mes meubles.

– Monsieur, s’il n’est pas musicien, pourrait vendre son piano.

– Vendre mon piano ! s’écria Bastien avec une feinte émotion qui trompa mademoiselle de Balder, le piano de ma pauvre fille ! Ah ! jamais... plutôt tout jeter par la fenêtre, que vendre ce cher piano.

Jeanne tressaillit, et elle pensa que cet homme, ce vieux militaire, lui avait-on dit, pleurerait sans doute son unique enfant ; et, comme la douleur réunit ceux qui sont séparés, la jeune orpheline, qui pleurerait son père, éprouva une sympathie subite pour ce père qui n’avait plus sa fille.

Alors, cédant à un mouvement de pieuse curiosité, mademoiselle de Balder marcha sur la pointe du pied et alla coller son œil au trou de la serrure de la porte condamnée.

Elle put voir ainsi son nouveau voisin. C’était

un homme de haute taille, vêtu d'une redingote bleue ornée d'une rosette et boutonnée militairement. Son visage était noble et bon, une forêt de cheveux blancs taillés en brosse couronnait son front. Jeanne crut revoir son père, et l'expression de tristesse, la voix émue du vieux soldat achevèrent de lui gagner le cœur de l'orpheline.

– Oh ! non, poursuivait Bastien, je ne veux me défaire ni de cette armoire ni de ce piano ; mais j'ai une maison de campagne près de Paris, où je ferai transporter l'armoire. Seulement, comme cette maison est louée jusqu'au terme d'avril, si vous aviez encore dans la maison quelque chose à louer, ne fût-ce qu'une mansarde ?

– Nous n'avons rien, monsieur, dit le concierge, à qui, sans doute, Bastien avait déjà fait la leçon en lui glissant quelques louis dans la main.

– Mais, reprit-il sur-le-champ, peut-être y aurait-il moyen de tout arranger.

– Comment cela ?

– Si un locataire se chargeait de votre piano pour quelques jours.

Bastien poussa une exclamation de joie qui fit tressaillir la jeune fille.

– Il y a ici, sur le carré, poursuivit le concierge, une demoiselle bien honnête et bien complaisante ; je crois qu'elle aurait de la place dans son salon.

– Ah ! murmura Bastien, si elle pouvait me garder mon piano quelque temps, quel service elle me rendrait !

La voix du vieillard était émue, et le cœur de Jeanne battait d'émotion, et elle avait momentanément oublié Armand.

– Écoutez, poursuivit Bastien, élevant un peu la voix, ce qui aurait pu donner à penser qu'il espérait être entendu, je suis une vieille bête de soldat, et je n'ai jamais su manier autre chose qu'un sabre de cavalerie, mais l'ange que je pleure m'avait fait aimer la musique... et lorsque, à présent, j'entends une de ces valse allemandes si tristes qu'elle me jouait autrefois, je me prends

à pleurer, à pleurer comme un enfant, mais les larmes que je verse me font du bien.

– Je vais sonner chez mademoiselle de Balder, dit le concierge, et lui demander si elle veut prendre votre piano. Justement, je crois qu'elle est un peu musicienne.

Le cœur de Jeanne battait à rompre.

– Mademoiselle de Balder ! interrompit brusquement Bastien qui avait entendu un léger bruit dans la pièce où se trouvait la jeune fille, et était désormais sûr d'être entendu, mais j'ai connu un officier de ce nom, il me semble !

– Le père de cette demoiselle, en effet, était colonel, m'a-t-on dit.

– Et il a été tué à Constantine, n'est-ce pas ?

– Oui, je crois, monsieur.

– Eh bien ! acheva Bastien, allez dire à cette demoiselle que si elle voulait garder mon piano, elle rendrait un grand service à un ancien ami de son père.

Jeanne avait les yeux pleins de larmes, et il lui sembla que Dieu lui envoyait un ami.

Une minute après, le concierge sonnait, et la jeune fille courait lui ouvrir, car Gertrude était partie.

Un sentiment de pudeur aisé à comprendre empêcha Jeanne de dire qu'elle avait tout entendu ; elle se laissa donc exposer le motif de la visite du concierge, et accueillit avec empressement la demande de Bastien.

– Le capitaine Bastien, dit le concierge, tandis que les hommes de peine chargés de l'emménagement installaient le piano dans le petit salon, viendra remercier mademoiselle dans la journée.

Et il se retira.

Demeurée seule, la jeune fille retourna à son trou de serrure, et aperçut le vieux soldat chassant des clous et posant des tableaux sur les murs.

Les déménageurs étaient partis, et Bastien achevait de s'installer.

Alors, obéissant à une pieuse inspiration, et se souvenant des paroles du vieillard à propos des valse allemandes, Jeanne ouvrit le piano, laissa



errer ses belles mains sur le clavier, et entama ce morceau sublime échappé de la plume d'un pauvre maître de chapelle, et qu'on nomme *la Dernière Pensée* de Weber, hymne suprême, chant du cygne de ce maître si tôt disparu au milieu de sa gloire, et que ses œuvres ont inspiré, s'il ne l'a point écrit lui-même.

Et, les yeux pleins de larmes, Jeanne arracha à l'instrument ces notes plaintives qui ont fait verser tant de pleurs, et lorsqu'elle eut fini, lorsque retournant à son poste d'observation, elle regarda de nouveau, Bastien était assis, la tête dans ses mains, dans l'attitude d'un homme qui vit tout entier dans la pensée et s'abîme en ses souvenirs.

Certes, le vieux soldat, dont Jeanne ne pouvait voir le visage, ne pleurait point cette enfant imaginaire dont il venait de parler, mais il murmurait à part lui, et le cœur palpitant d'émotion, car il avait déjà deviné le noble cœur de l'orpheline :

– Mon Dieu ! je viens de mentir, mais si je n'ai jamais eu de fille, il est un homme que

j'aime comme mon enfant, un cœur qui a souffert et à qui vous devez sa part de joie en ce monde. Faites que cet homme soit heureux, mon Dieu ! et que cette noble enfant, qu'il aime déjà, vienne à l'aimer.

L'emménagement était terminé ; Bastien n'avait plus rien à faire rue Meslay, sans avoir pris les ordres et les instructions d'Armand ; il se leva donc, prit son chapeau, ferma sa porte à double tour et sortit.

Jeanne l'entendit descendre l'escalier à pas lents.

Arrivé dans la rue, Bastien, qui s'en allait rue Culture-Sainte-Catherine, où se trouvait, on s'en souvient, l'hôtel de Kergaz, prit par le boulevard, et se jeta dans un cabriolet de régie qui passait.

Comme il atteignait l'angle de la rue du Pas-de-la-Mule, un élégant tilbury attelé d'un cheval anglais passa rapidement comme le vent, venant de la Bastille et se dirigeant vers le boulevard Saint-Martin.

Un jeune homme conduisait ; il avait auprès

de lui son groom, les bras croisés.

Bastien, du fond de son fiacre, eut le temps de regarder tour à tour le cheval, la voiture et le jeune homme, et quand il eut envisagé ce dernier, il tressaillit et étouffa une exclamation de surprise.

– Mon Dieu ! dit-il, mon Dieu ! c'est Andréa ! Andréa dont la barbe et les cheveux sont devenus noirs.

Et il dit au cocher avec vivacité :

– Cent sous ! un louis, deux louis, s'il le faut ! mais suis ce tilbury et ne le perds pas de vue.

– Oh ! oh ! répondit le cocher, si monsieur est un prince russe et qu'il paie de la sorte, mon vieux cheval aura des ailes aux pieds !

Et il enveloppa sa rosse du plus magnifique coup de fouet qu'un cocher en colère ait jamais laissé tomber du haut de son siège.

Le vieux cheval partit comme une flèche à la poursuite du brillant tilbury, que traînait un des plus vigoureux demi-sang qui jamais aient passé le détroit.

## XXIII

### *Bastien*

Le tilbury allait bon train, mais le boulevard était encombré de voitures, et souvent il était forcé de ralentir sa marche, ce qui permit au cabriolet de régie de le suivre à courte distance.

D'ailleurs, les deux louis de pourboire stimulaient si bien le cocher de Bastien, que son fouet donnait en réalité des ailes à son cheval.

– Andréa, murmurait cependant Bastien, Andréa avait les cheveux blonds ; mais les cheveux se teignent, et c'est bien lui ! c'est lui, je le jurerais sur le salut de mon âme ! Or, Andréa à Paris, Andréa mis comme un lion et roulant tilbury, est devenu riche, à coup sûr. Riche, ce démon est capable de tout, et mon cher Armand est en péril !

Et Bastien, après un moment d'anxieuse

réflexion, se dit encore :

– Tant que le comte de Kergaz a eu le cœur saignant, tant qu’il ne s’est occupé que d’œuvres philanthropiques, je n’ai point redouté Andréa. Il est trop vil pour oser le provoquer, et, s’il le faisait, je ne craindrais rien encore... Le fils de mon colonel est brave comme un lion !... Mais voici que mon cher Armand, mon fils, est peut-être sur le point d’être heureux, et je ne veux pas que ce misérable, ce séducteur, vienne se jeter au travers de son bonheur. Dussé-je le tuer, il quittera Paris sur-le-champ.

Pendant que Bastien se tenait cet énergique raisonnement, le tilbury avait quitté le boulevard, et bientôt il arrivait rue Saint-Lazare ; mais le cocher de cabriolet avait tenu parole, et, grâce aux deux louis, Bastien eut le temps de voir l’élégant attelage s’engouffrer sous la porte cochère de cet hôtel, au fond des jardins duquel le baronnet sir Williams occupait provisoirement un pavillon.

Le baronnet, qui était sur le point de louer un petit hôtel tout meublé, rue Beaujon, et que Colar

avait déniché la veille, songeait à monter ses écuries sur un bon pied.

Au moment où Bastien l'avait aperçu, il revenait de la rue de Picpus, où il avait assisté à une vente de chevaux faite après décès, et où il avait acquis, à raison de deux mille écus, une magnifique pouliche irlandaise alezan brûlé, âgée de cinq ans, et qui avait couru à Chantilly l'automne précédent.

En entrant dans la cour de l'hôtel, sir Williams jeta les rênes à son groom et traversa le jardin à pied.

En ce moment même, Bastien franchissait le seuil de la porte cochère, s'approchait du groom, occupé à dételer, et lui disait :

– Pardon, l'ami, pourriez-vous me dire si ce cheval est à vendre ?

Et il passait sa main sur l'encolure lustrée du noble animal, qu'il examinait en fin connaisseur.

– Ce cheval n'est pas à vendre, répondit le groom.

– Cependant, si on en offrait un bon prix ?...

Et Bastien mit un louis dans la main du groom.

– Ma foi, dit celui-ci, voyez mon maître.

– Qui est votre maître ?

– C’est un Anglais, le baronnet sir Williams.

– Où demeure-t-il ?

– Là-bas, dans ce pavillon, au fond du jardin.

– Serait-ce le jeune homme qui conduisait ce tilbury ? demanda naïvement Bastien.

– Oui, mon officier, dit le groom, fasciné par la rosette qui ornait la boutonnière de l’ancien hussard.

Cependant Andréa ôtait déjà son habit et revêtait une robe de chambre, tout en méditant les plans de cette vaste intrigue qu’il ourdissait lentement, lorsque trois coups discrètement frappés à la porte de son fumoir lui annoncèrent une visite.

– Entrez, dit-il, assez étonné, car il n’attendait personne à cette heure.

La porte s’ouvrit, et Bastien entra.

Il y avait trois ans que le vicomte Andréa avait quitté Paris, et il n'avait point revu l'ancien intendant du comte Felipone depuis le soir où ce dernier le chassa de la maison paternelle.

Mais trois années apportent peu de modifications au visage d'un homme de soixante années. Bastien avait les cheveux blancs depuis dix ans, et il n'avait point vieilli. Sir Williams le reconnut donc sur-le-champ. Tout autre que l'ancien chef de picpockets aurait tressailli, laissé échapper un cri, un geste de surprise.

Sir Williams, lui, resta impassible, et son visage ne trahit que l'étonnement banal qu'occasionne la vue d'un homme qu'on ne connaît pas.

– Sir Williams ? demanda Bastien, que cette immobilité de traits déconcerta un peu.

– C'est moi, monsieur, répondit sir Williams avec un léger accent britannique.

– Monsieur, dit Bastien, qui le regardait avec une scrupuleuse attention, daignerez-vous m'accorder un moment d'entretien ?



Sir Williams indiqua un siège à son visiteur, de ce geste un peu raide qui n'appartient qu'aux Anglais.

– C'est pourtant bien lui, pensait l'ancien hussard, qui continuait à le regarder ; c'est bien, sauf l'accent anglais, le même timbre de voix.

Puis il reprit tout haut :

– Monsieur, vous avez un superbe cheval anglais.

– Oui, monsieur ; je l'ai payé deux cents louis, et j'en ai refusé trois cents.

– Les refuseriez-vous encore ?

– Oui, monsieur.

Sir Williams se leva, prit une boîte à cigares sur la cheminée et l'offrit à Bastien ; mais, dans les deux pas qu'il fit, il s'oublia, et laissa échapper un mouvement qui fit jeter un cri à Bastien.

– C'est lui ! dit-il.

Dans sa jeunesse, le vicomte Andréa s'était cassé le bras en tombant de cheval, et il lui en

était resté une sorte de tic dont Bastien se souvenait à merveille.

À cette exclamation : « C'est lui ! » le baronnet tourna son visage impassible vers l'ancien hussard.

– Plaît-il ?... Vous me connaissez ?... fit-il avec le plus grand calme.

– Oui, je vous connais.

– Ah ! je ne crois pas vous avoir vu, cependant.

– Vous vous nommez le baronnet Williams ? m'a-t-on dit.

– Yes, sir.

– Vous avez les cheveux bien noirs, pour un Anglais.

– Je ne suis pas Anglais, je suis Irlandais, répondit Williams, toujours calme.

– Je crois plutôt, répliqua froidement Bastien, que vous êtes né en France.

– Vous vous trompez, monsieur.

– À Kerloven, en Bretagne.

– Non, fit le baronnet d’un signe de tête.

– Votre père, sir Williams, poursuivit Bastien qui s’était levé et le regardait en face, votre père se nommait le comte Felipone.

– Vous vous trompez, monsieur.

– Il avait épousé la veuve du colonel comte de Kergaz, qui avait un fils aîné, votre frère.

– Je n’ai pas de frère, monsieur.

– Ce frère, poursuivit Bastien, toujours calme, se nomme le comte Armand de Kergaz, comme vous êtes, vous, le vicomte Andréa.

– Erreur profonde ! je n’ai jamais porté ce nom.

L’aplomb froid de sir Williams commençait à déconcerter un peu l’ancien hussard.

Il continua cependant :

– Monsieur Andréa, veuillez m’écouter. Votre frère vous a fait chercher, il vous a demandé à tous les échos, vous pardonnant par avance et décidé à vous ouvrir ses bras, à partager avec vous sa fortune... Son noble cœur est inaccessible

à la haine ; vous avez eu la même mère, et il veut que vous ayez le même toit pour abri... J'ai fini par vous retrouver, pourquoi vous cacher encore ?

– Monsieur, dit sir Williams, toujours impassible, je vous jure que vous vous méprenez. Je ne connais pas le comte de Kergaz, je ne suis pas le vicomte Andréa, et je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

À mesure que l'aplomb imperturbable du gentleman se traduisait en dénégations d'une logique rigoureuse, Bastien sentait, au contraire, son sang-froid lui échapper peu à peu.

Il avait usé de ruse d'abord ; il avait parlé du partage de cette immense fortune que le comte de Kergaz possédait seul, espérant, à l'aide de cet appât, contraindre sir Williams à se démasquer et à reprendre son vrai nom.

Espérance vaine ! Andréa était muet comme la statue du Destin.

Bastien, malgré son âge, était d'une force herculéenne, et peu d'hommes jeunes et forts

eussent pu lutter avantageusement avec lui. Un éclair de colère passa dans ses yeux, et il regarda sir Williams d'une façon si étrange que celui-ci tressaillit involontairement, et glissa une de ses mains dans la poche de sa robe de chambre pour y caresser le manche d'un petit poignard caché dans la doublure.

Le pavillon, on le sait, était situé au fond du jardin et dans un isolement complet ; le groom, avec qui sir Williams demeurait seul, était occupé à panser le cheval, dont l'écurie se trouvait dans un des corps du logis de l'hôtel, et par conséquent Bastien et le baronnet se trouvaient parfaitement seuls.

Rapide comme la pensée, et tandis que Williams posait froidement sa boîte à cigares sur la cheminée, l'ancien hussard se plaça devant la porte, et, mesurant son interlocuteur, il lui dit :

– Vicomte Andréa, vous ne m'abuserez pas plus longtemps, et vous allez convenir sur-le-champ que vous ne vous nommez point sir Williams.

– Ah ça ! monsieur, répondit le baronnet avec

un flegme tout britannique, allez-vous enfin me laisser tranquille ? Je commence à vous croire fou.

– Fou ! exclama Bastien d’une voix irritée ; je vais savoir si je le suis.

Et il s’approcha de Williams et l’enlaça de ses bras robustes.

– Monsieur le vicomte Andréa, dit-il, je suis plus fort que vous, et je vous étoufferais en trois secondes... Ainsi, ne criez pas... N’appellez pas à votre aide, c’est inutile...

Andréa caressait toujours le manche de son poignard, mais avec un si grand calme, que Bastien ne soupçonna point une minute que cet homme, qu’il croyait à sa merci, tenait, en réalité, sa vie dans ses mains et pouvait, se dégageant de son étreinte avec la souplesse d’une couleuvre, bondir en arrière et lui planter en pleine poitrine la lame de son stylet.

– Vous voulez m’assassiner ? dit le baronnet qui manifesta une feinte émotion. J’ai donc affaire à un fou furieux ?

– Je veux vous déshabiller... répondit Bastien.

– Pour quoi faire ? demanda le faux Anglais.  
Suis-je un forçat ?

– Non... mais vous devez avoir sur le corps une marque, un signe indélébile, ce qu'on appelle une envie...

– Vous croyez ? ricana le gentleman, feignant toujours un violent effroi.

– Oui, dit Bastien, oui, j'en suis sûr. Vous devez avoir une tache noire sous le sein gauche... je vous ai vu enfant, je vous ai vu tout nu...

– J'en ai plusieurs, répondit sir Williams, qui glissa des mains du hussard avec une merveilleuse souplesse, déchira sa chemise et mit à nu sa poitrine.

Cette poitrine, velue comme celle d'un singe, était couverte de taches brunes que les femmes nomment des grains de beauté ; et cependant Bastien se souvenait très bien que le vicomte Andréa n'en avait qu'une, et que son corps était entièrement blanc.

Ceci suffisait pour ébranler cette conviction

profonde qu'il avait, une minute auparavant, de l'identité de sir Williams, baronnet, avec le vicomte Andréa, et son visage, que la colère avait d'abord empourpré, se couvrit tout à coup d'une pâleur mortelle.

– Ce n'est pas lui ! murmura-t-il.

C'était pourtant bien, en réalité, le vicomte Andréa que Bastien avait sous les yeux, mais l'honnête vieillard ne savait pas que l'ancien chef de picpockets, contraint de quitter Londres précipitamment, de teindre en noir ses cheveux blonds et de faire disparaître en lui tout signe particulier, avait eu recours à un de ces jongleurs anglo-indiens que les navires de la compagnie des Indes amènent en Angleterre, et qui possèdent l'art merveilleux de bizarres tatouages, qu'ils obtiennent à l'aide de poisons et de sucres de certains végétaux de leurs pays.

Puis le hasard, ou plutôt le temps, avait servi miraculeusement sir Williams. Sa poitrine, d'abord sans poil, et demeurée telle jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, s'était peu à peu couverte d'un duvet blond que le baronnet avait teint en noir



comme ses cheveux ; et les taches artificielles du jongleur indien ressemblaient si bien parfaitement à celle qu'il portait depuis sa naissance, qu'il devenait impossible de distinguer cette dernière.

Bastien était devenu très pâle en s'apercevant de sa méprise ; et si un vague sentiment de joie devait s'emparer de lui à la pensée que cet homme n'était point Andréa, et que, par conséquent, Armand de Kergaz ne courait plus aucun danger, cette joie devait nécessairement être précédée d'une impression toute contraire.

Sir Williams, malgré cette ressemblance frappante, n'avait rien de commun avec le vicomte Andréa. Or, cédant à une conviction contraire, Bastien s'était introduit chez lui, l'avait menacé et pour ainsi dire outragé.

Il avait usé de violence et de voies de fait avec un honorable gentleman, qui ne le connaissait pas et ne l'avait jamais vu, et cela chez lui, ce qui constituait une offense grave, difficile à réparer.

Il y eut donc un moment d'angoisse indicible pour le vieux soldat, dans les quelques secondes

qui s'écoulèrent alors.

Sir Williams et lui se regardèrent d'abord en silence, et comme s'ils eussent été embarrassés l'un et l'autre de leur situation.

Enfin, le baronnet ouvrit le premier la bouche. Il était redevenu calme, froid, et il attachait un regard tranquille sur Bastien.

– Monsieur, dit-il, laissez-moi croire que vous avez été pris d'un accès de folie, car votre conduite à mon égard est étrange.

– Monsieur... balbutia Bastien d'un ton suppliant.

– Vous vous introduisez chez moi sans être annoncé, sans me faire passer votre carte, j'ignore jusqu'à votre nom ; – vous me demandez avec une insistance discourtoise si je ne suis pas un certain vicomte Andréa dont je n'ai jamais ouï parler, – et comme je décline poliment l'honneur de cette identité, vous vous jetez sur moi comme un furieux...

– Monsieur... monsieur... veuillez me pardonner, murmura Bastien, dont la voix

tremblait.

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres du baronnet.

– Vous m’avez insulté, dit-il.

– Monsieur, supplia Bastien, daignez m’écouter... Daignez m’entendre une minute...

– Parlez, fit le gentleman en réparant le désordre de sa toilette et s’asseyant dans un grand fauteuil. Je désire que vous me donniez une explication plausible de votre étrange façon d’agir.

– Monsieur, reprit Bastien, l’homme à qui vous ressemblez si parfaitement est un misérable, un infâme, capable de tous les crimes.

– Ceci est flatteur pour moi, fit observer le baronnet avec cette ironie grave qui caractérise le parfait gentilhomme.

– Ce misérable, cet infâme a un frère utérin, le comte de Kergaz, dont le cœur est aussi noble que celui de cet homme est vil. Le vicomte Andréa a voué une haine féroce à son frère. Une femme, jadis, a été le premier mobile de leur

haine ; une fortune immense, volée par le père du vicomte, et restituée par lui au fils aîné de sa femme, a creusé entre eux un abîme. Depuis trois années, le vicomte a disparu ; mais un homme comme lui ne renonce pas aisément à son œuvre de haine et de vengeance : il reparaitra au premier jour, et je crains, moi, cette apparition. Car vous ne savez pas de combien de mal cet homme est capable, monsieur...

Sir Williams paraissait écouter avec une grave attention.

– Le comte de Kergaz, que j’aime comme mon fils, reprit Bastien, aime une jeune fille... une jeune fille que ce misérable chercherait certainement à séduire...

– Ah ! dit sir Williams avec une indifférence parfaite, bien qu’en lui-même il eût éprouvé une violente émotion.

– Car, acheva Bastien, cet infâme possède de merveilleux secrets de séduction ; il sait envelopper une femme de ses artifices comme un reptile fascine un oiseau... Vous comprendrez donc, monsieur, que, persuadé d’abord, tant votre

ressemblance avec lui est étrange, que le vicomte Andréa et vous ne faisiez qu'un, j'aie pu agir comme j'ai agi...

Et Bastien, dont la tête était couronnée de cheveux blancs, qui portait à sa boutonnière le signe de l'honneur ; Bastien, qui n'eût pas, lui tout seul, reculé devant une armée tout entière, Bastien s'approcha de sir Williams et lui dit humblement :

– Monsieur, je vous fais mes excuses.

Sir Williams garda un moment le silence, puis on eût dit que cet homme, qui avait le génie du mal, se plaisait à torturer celui qui l'avait offensé et savourait l'humilité de ce vieillard, persuadé de sa méprise.

Mais, en réalité, sir Williams réfléchissait ; et comme chacune de ses pensées se rattachait énergiquement au but ténébreux vers lequel il marchait, son infernal esprit venait d'entrevoir de merveilleuses ressources dans cette circonstance fortuite, qui lui livrait Bastien pieds et poings liés.

– Monsieur, dit-il enfin avec cet accent glacé de l’homme toujours maître de lui, l’histoire que vous venez de me narrer est évidemment très intéressante, et elle ferait les délices de ceux qui cherchent à introduire par toutes les portes le roman dans la vie réelle, mais elle ne me satisfait point complètement. Veuillez me donner votre nom et votre adresse, car, enfin, rien ne me prouve que vous n’êtes pas un spirituel mystificateur.

– Monsieur !... s’écria Bastien qui se redressa.

– J’attends, dit froidement sir Williams.

– Je m’appelle Bastien... dit le vieillard.

– Bastien... quoi ? fit dédaigneusement le baronnet.

– Bastien tout court, monsieur, répondit l’ex-hussard avec une noble fierté. Je suis un enfant de Paris, je n’ai jamais connu mes parents ; mais j’ai été décoré par l’Empereur à Wagram, et j’ai porté l’uniforme des hussards de la garde impériale.

– Eh bien, monsieur... Bastien, reprit le baronnet, de soldat à gentleman la distance est

nulle ; et j'imagine que vous ne verrez aucun inconvénient à me donner satisfaction de votre conduite. Entre nous, qu'est-ce qu'un coup d'épée ? Une misère, n'est-ce pas ?

Bastien s'était redressé comme le vieux destrier de bataille qui entend retentir le clairon. Du moment qu'il s'agissait d'une rencontre, le vieillard ne tremblait plus, ne suppliait plus, n'adressait plus d'humbles excuses.

– Comme vous voudrez, monsieur, dit-il. Je demeure rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel de Kergaz.

– Très bien, monsieur, dit le baronnet. Seulement il me sera impossible de vous envoyer mes témoins avant quarante-huit heures, car je ne m'appartiens ni ce soir, ni demain. Ignorant que j'aurais l'honneur de recevoir votre visite aujourd'hui, j'ai pris de sérieux engagements pour des affaires d'une haute gravité et qu'on ne saurait remettre.

– Je serai à vos ordres le jour qu'il vous plaira, monsieur, répondit Bastien.

L'ancien hussard tira une carte de sa poche, la posa sur la cheminée, prit son chapeau et salua sir Williams.

Le baronnet s'inclina à son tour et reconduisit son visiteur jusqu'à la porte extérieure du pavillon.

Puis il monta dans le fumoir, alluma un cigare, croisa ses jambes devant le feu et laissa bruire entre ses lèvres un éclat de rire moqueur.

– Allons ! murmura-t-il, décidément, monsieur le comte Armand de Kergaz, vous êtes mal servi, et votre bras droit n'est qu'un imbécile plein de zèle.

Et, continuant à rire, le baronnet ajouta :

– J'ignorais véritablement, mon cher frère, que vous fussiez amoureux de nouveau, et je croyais que Marthe ne dût pas être votre unique et dernier amour. Cet excellent Bastien a pris soin de me l'apprendre, et j'en ferai mon profit.

« Or, puisque Bastien est désormais convaincu que le baronnet sir Williams n'a rien de commun avec le vicomte Andréa, ce sera pour moi une



excellente chose, car vous serez bien forcé de partager avec lui cette conviction, et l'ennemi qu'on ne reconnaît pas est d'autant plus fort. Vous serez le témoin de Bastien, c'est incontestable ; nous nous verrons face à face, et je vous persuaderai si bien de mon origine irlandaise, que le jour où, devenu l'époux de mademoiselle Hermine de Beaupréau, je vous réclamerai les onze millions du bonhomme Kermarouet, vous me les compterez sans difficulté.

Le baronnet parut réfléchir quelques minutes et poursuivit à part lui :

– Ah ! tu aimes de nouveau, Armand de Kergaz ; eh bien, voici qui me permettra de distraire un peu ton attention et d'entraver tes actives recherches à l'endroit des héritiers de Kermor. À la rigueur, monsieur le comte, on fera disparaître l'objet de vos amours.

« Mais, s'interrompit le baronnet, songeons d'abord à nos petites affaires avec Baccarat, Fernand et le Beaupréau.

Or, ce fut ce soir-là que sir Williams retourna

chez Baccarat, que cette dernière écrivit à Cerise pour l'envoyer rue Serpente, que M. de Beaupréau tomba aux mains du baronnet et fut contraint de devenir son complice.

Et, pendant que tous ces événements s'accomplissaient, l'infatigable Colar transmettait à son capitaine la note suivante :

« La jeune fille qu'aime le comte Armand de Kergaz demeure rue Meslay, et se nomme mademoiselle Jeanne de Balder. Elle est fort belle. »

– Tiens ! dit le baronnet, quand j'aurai tué Bastien, j'en ferai ma maîtresse.

## XXIV

### *La rue Meslay*

Bastien était revenu pâle et agité chez Armand, en lui disant :

– C’est étrange ! j’ai cru voir Andréa.

À ce nom, Armand tressaillit et se leva vivement :

– Andréa ! s’écria-t-il, tu as vu Andréa ?

– Non, dit Bastien, ce n’est pas lui, ce ne peut être lui !

M. de Kergaz était devenu pâle subitement, comme l’homme saisi d’un mouvement de terreur ; et, en effet, il avait peur, lui qui était brave toujours, au seul nom de cet homme qui avait brisé son premier amour.

– Jeanne... murmurait-il en lui-même ; s’il allait rencontrer Jeanne !

Mais Bastien lui raconta succinctement ce qui lui était arrivé, demeurant convaincu qu'il s'était trompé, qu'il n'y avait rien de commun entre Andréa et le baronnet sir Williams...

Et alors Armand respira bruyamment, tant son émotion avait été grande.

– Voyons, maintenant, dit-il à Bastien se remettant un peu, songeons à toi. Ton dévouement, l'affection que tu m'as vouée, t'ont poussé si loin, que tu t'es attiré une mauvaise querelle. Il s'agit d'aviser. Je ferai, s'il le faut, une visite à cet intraitable insulaire, mais je ne veux pas que tu te battes. À ton âge, mon vieil ami, c'est presque ridicule.

– Bon ! fit Bastien d'un ton piqué, vous me croyez plus vieux que je ne suis, monsieur le comte. Je n'ai que soixante-cinq ans, et je suis solide encore, soyez-en bien sûr.

– Soit, mais tu ne te battras pas ; je me battraï plutôt, moi !

Bastien haussa les épaules.

– L'Anglais a affaire à moi et non à vous, dit-

il. Par conséquent...

M. de Kergaz comprit qu'avec un vieillard entêté la ruse est la seule arme qu'on puisse employer, et il se décida à chercher quelque moyen détourné d'empêcher cette rencontre.

– C'est bien, dit-il, nous verrons plus tard... À présent, parle-moi de Jeanne.

– J'aime mieux cela ! répondit Bastien, qui raconta ce que nous savons déjà de son emménagement rue Meslay et du plein succès qu'avait obtenu le petit mensonge à l'endroit du piano.

– Eh bien, dit Armand, tu vas retourner rue Meslay, tu feras une visite à cette jeune fille à titre de voisin et d'ancien ami de son père ; puis, tandis que tu seras chez elle, je me présenterai chez toi et sonnerai à ta porte.

« Au bruit de la sonnette tu te lèveras. Sans doute que Jeanne t'accompagnera jusqu'à la porte et que je pourrai l'entrevoir...

– Je comprends, dit Bastien, qui se leva sur-le-champ pour obéir.

Comme ce dernier sortait, le valet de chambre du comte entra, une lettre à la main. Depuis qu'il s'était imposé cette œuvre mystérieuse à l'accomplissement de laquelle il dépensait ses immenses revenus ; depuis que, sous tous les costumes, dans tous les quartiers de Paris, le comte Armand de Kergaz recherchait des infortunes pour les soulager, et poursuivait ces malfaiteurs qui échappent si souvent à la loi, il avait une sorte de police secrète dont les ramifications embrassaient tous les degrés de l'échelle sociale.

Chaque jour lui parvenaient de longs et minutieux rapports remplis de renseignements : tantôt c'était une honnête famille à soulager, tantôt un enfant à soustraire à de mauvais traitements, tantôt encore un de ces crimes ténébreux de tyrannie domestique, qui échappent à la loi et qu'il était urgent de punir.

Armand rompit le cachet de la lettre apportée par le valet de chambre, et lut ce qui suit :

« En octobre 18.., pendant la guerre d'Espagne, une jeune femme, nommée Thérèse,

se retira, en compagnie d'une femme âgée qui passait pour sa tante, dans les environs de Fontainebleau, à Marlotte, et y passa l'hiver et le printemps qui suivirent. La jeune femme était enceinte. Était-elle veuve, ou avait-elle commis une faute ? Cette dernière hypothèse est la plus admissible.

« À la fin du printemps, la jeune femme mit au monde un enfant du sexe féminin, qui reçut le nom d'Hermine.

« Les deux femmes, la nièce et la tante, passèrent encore une année à Marlotte, la mère allaitant son enfant.

« Vers le mois de novembre suivant, elles partirent pour Paris.

« Le bruit courut à Marlotte que la jeune femme allait se marier. Ce qui confirmait ce bruit, du moins en apparence, c'étaient les visites réitérées, pendant les derniers mois de leur séjour, d'un homme jeune encore, qui occupait, disait-on, un emploi dans un ministère. »

Là s'arrêtaient les renseignements transmis à

M. de Kergaz.

Armand demeura rêveur pendant quelques minutes ; puis il écrivit sur son livre mystérieux ces quelques lignes :

« Rechercher si, en novembre 18..., un employé de ministère n'aurait point épousé une jeune femme du nom de Thérèse ; et si cette jeune femme n'était point déjà mère d'une enfant appelée Hermine. »

Quand il eut refermé le livre, M. de Kergaz s'habilla, sortit à pied et se dirigea vers la rue Meslay, où Bastien l'avait précédé.

L'ancien hussard, boutonné militairement jusqu'au menton, était d'abord entré dans son nouveau logement ; puis il avait sonné à la porte de Jeanne.

Mademoiselle de Balder était tout heureuse d'avoir provisoirement la jouissance d'un piano ; depuis que Bastien était parti, elle était assise devant l'instrument et n'avait cessé de promener ses belles mains sur le clavier, répétant tous les morceaux qui lui rappelaient son enfance.



Lorsque le vieux soldat se présenta, elle était encore au piano, et elle le reçut en rougissant.

Bastien avait, depuis trente années, pris du monde, comme on dit. En vivant d'abord auprès du père d'Andréa, puis, avec M. de Kergaz, il était devenu peu à peu un de ces hommes rigoureusement distingués, à qui un reste de tournure militaire donne ce qu'on appelle du cachet.

Bastien avait été nommé sous-lieutenant après la campagne de Russie ; et bien qu'il n'eût jamais rempli l'emploi de son grade, car il avait quitté le service en 1815, on l'eût pris, grâce à sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, pour un colonel retraité, ou même pour un officier général dans le cadre de réserve.

Rien n'était donc plausible, aux yeux de Jeanne, comme l'intimité qui avait pu exister entre lui et son père.

– Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il en baisant respectueusement la main de la jeune fille, pardonnez-moi d'avoir abusé de vos bontés.

– Monsieur... dit Jeanne d'un ton de doux reproche.

Bastien regarda le piano.

– J'y tiens, dit-il, j'y tiens beaucoup, je n'aurais point voulu m'en défaire : aussi je vous serai reconnaissant toute ma vie de ce service.

– Ah ! dit Jeanne, pouvez-vous appeler cela un service ? N'êtes-vous point un ancien camarade de mon père ?

Bastien s'inclina ; puis comme s'il eût voulu éviter de rappeler à la jeune fille de pénibles souvenirs, il mit la conversation sur un terrain neutre.

– Habitez-vous ici depuis longtemps ? demanda-t-il.

– Depuis le dernier terme, répondit-elle.

– Connaissez-vous déjà quelques personnes dans la maison ?

– Aucune. Je vis si retirée !...

Le vieux soldat regardait la jeune fille, admirant sa beauté aristocratique, ses belles

mains blanches, et jusqu'à cette expression de mélancolie qui imprimait à son visage une distinction suprême. Il se disait tout bas que si elle était vertueuse autant que belle, Armand serait heureux en l'aimant, et le cœur de l'ancien hussard tressaillait de joie à la pensée qu'un jour peut-être il verrait une jeune et belle femme entrer, pour n'en plus sortir, dans ce vieil hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, où le dernier comte de Kergaz vivait triste et seul.

Et, bien que le vieux soldat n'eût point de très grandes ressources dans l'esprit, il trouva moyen cependant d'amener peu à peu la conversation sur Armand, sur la noble mission qu'il s'était imposée, sur sa vie si austère et si triste jusque-là, et sur ce charme grave et indéfinissable qui était en toute sa personne.

Et, bien qu'il n'eût prononcé ni le nom de Kergaz, ni le sien à lui Bastien, qui auraient pu faire souvenir la jeune fille des paroles d'Armand en quittant Léon : « Je demeure à l'hôtel de Kergaz, rue Culture-Sainte-Catherine ; si vous venez me voir, demandez M. Bastien. » Jeanne

tressaillit au portrait de cet homme qui, sous tous les déguisements, portait aide et secours à ceux qui souffraient, et elle songea au jeune ouvrier aux mains blanches, et murmura tout bas :

– Si c’était lui !

Le cœur de la pauvre enfant battait déjà d’une émotion inconnue, lorsqu’un coup de sonnette vigoureux se fit entendre sur le carré.

– On sonne chez vous, dit-elle à Bastien.

Bastien se leva, demanda à la jeune fille la permission de revenir la voir quelquefois, permission qu’elle lui accorda en souriant, et il se retira.

Ce qu’Armand avait prévu se réalisa : Jeanne reconduisit Bastien jusqu’à la porte qui donnait sur l’escalier ; mais à peine cette porte était-elle ouverte, que mademoiselle de Balder pâlit et sentit tout son sang affluer à son cœur.

Elle venait d’apercevoir sur le palier de l’escalier, tenant encore dans sa main le cordon de sonnette de Bastien, un homme de trente-deux à trente-cinq ans, de haute taille, beau de cette

beauté hardie et sévère où la tristesse de l'âme a mis son cachet, et dans lequel elle reconnut sur-le-champ celui que déjà elle aimait...

C'était Armand.

Non plus Armand vêtu d'un bourgeron d'ouvrier et coiffé d'une casquette, mais le comte Armand de Kergaz, mis avec une élégante simplicité, Armand qui fit un mouvement de surprise à la vue de Jeanne, et la salua avec respect.

La jeune fille s'inclina et referma précipitamment sa porte.

Mais son trouble n'avait point échappé au comte, et une joie immense envahit son âme.

Il se sentait aimé !

## XXV

### *L'hôtel de la rue Beaujon*

Deux jours s'étaient écoulés depuis celui où le baron sir Williams avait reçu la visite de Bastien dans le pavillon de la rue Saint-Lazare, et lui avait annoncé son intention formelle d'obtenir de lui une réparation par les armes.

Pendant ces deux jours, bien des événements que nous connaissons déjà, mais qu'il est nécessaire de récapituler, s'étaient accomplis.

D'abord Cerise avait été attirée rue Serpente, arrachée par Williams à M. de Beaupréau, emmenée par Colar hors de Paris, et confiée à la veuve Fipart.

Ensuite M. de Beaupréau avait joué chez lui cette terrible comédie de la lettre qui devait briser le cœur d'Hermine.

Puis Fernand, accusé de vol et arrêté chez Baccarat, avait été écroué à la Conciergerie.

Enfin Baccarat elle-même, que le baronnet redoutait après s'en être servi, avait été conduite chez Blanche, où nous la retrouverons bientôt.

Or donc, ces événements accomplis, le baronnet sir Williams prit possession du petit hôtel loué par Colar rue Beaujon, et cela le lendemain même du jour où Bastien s'était présenté rue Saint-Lazare. L'hôtel n'était, à vrai dire, qu'un pavillon de deux étages, situé entre cour et jardin. Bâtie par un jeune fou, le duc de L..., deux années auparavant, et meublée par lui avec une élégante prodigalité, cette charmante retraite s'était trouvée abandonnée de son maître au bout de six mois à peine. Le jeune duc, à la suite de sa rupture avec mademoiselle X..., de l'Opéra, s'était brûlé la cervelle.

L'héritier du duc, bon gentilhomme de province, peu soucieux d'habiter Paris, avait loué l'hôtel tout meublé. Un prince russe venait de le quitter lorsque sir Williams en prit possession, au prix annuel de vingt-cinq mille francs de loyer.

Le baronnet s'y installa en quelques heures, avec un domestique composé d'un groom, d'un valet de chambre, d'un cocher et d'une cuisinière ; cinq chevaux prirent possession des écuries. Les remises reçurent trois voitures, un coupé bas, un phaéton et un de ces tilburys à quatre roues d'égale dimension, qu'on nomme *araignées*. Sir Williams avait payé six mois de loyer en entrant.

Les chevaux et les voitures avaient été achetés au comptant.

Or, le lendemain de son installation, le gentleman s'éveilla vers dix heures, se fit apporter du chocolat, et, ce repas du matin terminé, il se tint le petit discours que voici :

– Sir Williams, mon cher, vous venez de dépenser soixante mille francs en un mois ; c'est juste la moitié de vos économies de Londres, et il est grand temps de palper les douze millions du bonhomme Kermarouet. Or, vos affaires vont un assez joli train jusqu'à présent, et, si cela continue, vous aurez épousé mademoiselle Hermine de Beaupréau avant un mois.



Seulement, il faut être hardi et prudent à la fois, et ne point oublier que votre honoré frère, M. le comte Armand de Kergaz, est le dépositaire des douze millions que vous convoitez...

En prononçant ces derniers mots, sir Williams laissa errer un demi-sourire sur ses lèvres :

– Ce pauvre Armand ! dit-il, le voilà amoureux fou de cette petite fille de la rue Meslay, et il est assez bête pour confier son secret à Bastien. Or, les vieillards sont encore moins discrets que les enfants : Bastien s'est empressé de m'apprendre l'histoire de cet amour, et c'est bien heureux, ma foi, car j'en vais profiter !

Un éclat de rire diabolique accompagna ces paroles du baronnet.

– Vous devez vous souvenir, monsieur le comte, reprit-il, que, lorsque nous nous rencontrâmes devant le lit de mort de mon père, et que je sortis, la tête haute, de cette maison dont vous me chassiez, je vous montrai Paris, à mon tour, comme vous me l'aviez montré naguère, et vous disant : « Voilà notre champ de bataille ! » Eh bien ! il y a mieux pour moi que cette fortune

immense que je convoite dans la guerre que je vous fais, il y a aussi une haine inextinguible que je poursuis, et Jeanne, cette jeune fille que tout bas peut-être déjà vous appelez votre femme, moi j'en ferai ma maîtresse !

Certes, si Armand de Kergaz avait pu voir, en ce moment l'expression de joie infernale qui brillait dans les yeux du baronnet, il eût tremblé pour son nouvel amour et il eût cru voir se dresser devant lui le fantôme de Marthe, lui criant : « Prends garde ! cet homme est un démon. »

Un coup de sonnette, qui se fit entendre à l'intérieur de l'hôtel et annonçait l'arrivée d'un visiteur, interrompit les réflexions de sir Williams.

– Voici le Beaupréau, se dit-il.

Et, en effet, le chef de bureau entra peu après, vêtu de son éternel habit bleu et de son paletot blanc.

M. de Beaupréau avait l'aspect calme et la mine satisfaite d'un homme pour qui tout marche

à souhait.

– Bonjour, cher beau-père, lui dit Williams en lui tendant le bout des doigts d'un air protecteur. Vous êtes exact.

– C'est tout simple, répondit le chef de bureau, je vous apporte des nouvelles.

– Voyons, sont-elles bonnes ?

– Excellentes ! Ma femme et ma fille sont parties.

– Pour quel pays ?

– Elles vont en Bretagne, chez une parente qui habite un château dans le Finistère. Ce pays est si reculé, qu'on s'y croirait au bout du monde, et bien certainement notre amoureux n'ira point les y chercher.

– Il faudrait pour cela, d'abord, dit sir Williams en riant, qu'il eût été acquitté par la cour d'assises.

– Et il ne le sera pas, cela est certain. Sa culpabilité est évidente.

– Beau-père, murmura le baronnet d'un ton

railleur, n'êtes-vous point de mon avis, que la justice est infaillible et qu'elle met toujours la main sur le vrai coupable ?

– C'est mon avis, dit M. de Beaupréau avec un sang-froid superbe.

– Ainsi ces dames sont parties ?

– Oui. Hermine a voulu mourir d'abord, du moins elle a cru qu'elle en mourrait, et puis elle s'est décidée à suivre sa mère, à qui, du reste, j'avais conseillé ce voyage pour la distraire.

– Le moyen est bon, cher beau-père, et je ne sais pas d'amour malheureux dont la guérison résiste à un mois de voyage. On part la mort au cœur, on revient avec l'oubli. L'antidote unique de l'amour s'appelle le grand air. Il n'y a pas d'autre remède.

– Aussi Hermine reviendra guérie, surtout lorsqu'elle apprendra le crime de Fernand.

– Elle ne doit point l'apprendre tout de suite ; les femmes ont une si bizarre nature, que souvent l'infamie de ceux qu'elles aiment les attache, au lieu de les éloigner. Ne jouons pas ce jeu-là, et

attendons les débats de la cour d'assises, si c'est possible.

– Très bien, dit M. de Beaupréau.

– Seulement, poursuivit sir Williams, n'y aurait-il pas moyen que je fisse un petit voyage en Bretagne ? Vous pourriez me faire présenter dans un château voisin...

– J'y ai songé, et précisément je suis fort lié avec un vieux gentillâtre chasseur, dont la héronnière s'élève à trois lieues du château où vont ces dames. Cela ira tout seul ; avant un mois, vous serez mon gendre.

– Alors vous aurez Cerise.

– Un mois ! murmura Beaupréau qui devint pourpre à ce nom, attendre un mois !...

– Dame ! si vous pouvez me faire épouser Hermine dans huit jours, dans huit jours vous aurez la fleuriste. Troc pour troc, c'est mon système.

– Cependant, fit observer le chef de bureau, vous savez bien que j'ai tout intérêt à vous faire épouser ma fille, puisque vous seul savez...

– Où sont les douze millions, c'est vrai. Mais le hasard a d'incalculables trahisons, et qui me dit que précisément l'homme qui est le détenteur de cette fortune, et cherche ceux à qui elle appartient, ne vous rencontrera point, sans qu'il soit besoin de mon intermédiaire ?

– C'est juste, murmura M. de Beaupréau, touché de la logique de cet argument.

– Or, reprit sir Williams avec l'impertinence d'un valet de comédie, si cela était et que je vous eusse rendu cette petite Cerise que vous adorez, vous chercheriez un tout autre gendre que moi, ne fût-ce que pour disposer à votre guise des douze millions.

– Vous oubliez que je suis votre complice ?

– Non, mais deux garanties valent mieux qu'une. Or, un bonhomme comme vous, dont la tête est enflée de toutes les passions violentes, traversera peut-être le déshonneur, le bagne, le ridicule pour avoir de l'or ; mais il sacrifiera l'or à cet amour de bête fauve qui vous tient. Vous me serviriez avec la nonchalance d'un complice, je veux que vous me serviez avec un zèle absolu.

Je veux épouser Hermine d'abord ; foi de baronnet, vous aurez Cerise le jour même de mes noces.

Beaupréau courbait le front, et son cœur bouillonnait d'une fiévreuse impatience.

– Quand je devrais la traîner moi-même devant un officier de l'état civil, Hermine sera votre femme, murmura-t-il.

– J'y compte, répondit sir Williams.

Puis le baronnet ajouta :

– Ainsi, je pourrai aller en Bretagne ?

– Sur-le-champ, si vous voulez.

– Non, j'ai affaire à Paris quelques jours encore... Mais vous, cher beau-père, vous devriez demander un congé au ministère et rejoindre votre femme. De là vous m'enverrez chaque jour un petit bulletin de l'état moral de ma fiancée, et vous me préparerez tout doucement les voies.

– À merveille ! répondit Beaupréau.

– À présent, dit le gentleman, voulez-vous visiter mon hôtel ? voir mes écuries ? J'ai acheté

avant-hier une jument irlandaise qui est superbe : quatre ans, robe alezan brûlé, par Éclair et Dinah. J'ai également une voiture de chasse qui est un bijou. À première vue, c'est un simple phaéton ; mais en pressant un ressort, le siège de derrière, qui est destiné à un domestique, se développe outre mesure et finit par devenir une sorte de grande caisse sans couvercle dans laquelle dix à douze chiens peuvent tenir à l'aise.

– Si vous chassez, dit M. de Beaupréau, votre présentation en Bretagne sera fort simplifiée.

– Je chasse, dit laconiquement Williams, qui sauta hors de son lit sans daigner appeler son valet de chambre, passa un pantalon à pied et endossa une de ces vestes longues appelées vestes d'écurie ; puis il prit le chef de bureau par le bras et lui dit :

– Venez, beau-père. Je veux que vous ayez une certaine opinion du bon goût et des ressources de votre gendre futur.

Sir Williams prit M. de Beaupréau par le bras et le conduisit d'étage en étage, ne lui faisant grâce d'aucun recoin. Puis, cette inspection



terminée et les écuries visitées, il le congédia en lui disant avec une bonhomie sous laquelle perçait l'ordre le plus formel :

– Vous devriez demander votre congé aujourd'hui même et partir ce soir pour la Bretagne.

## XXVI

M. de Beaupréau parti, sir Williams s'habilla et fit une minutieuse toilette du matin ; puis il demanda son tilbury, y monta, saisit les rênes et prit le chemin de l'ambassade d'Angleterre.

Le baronnet était incontestablement un homme habile. Forcé de quitter Londres où la police était à ses trousses, il était venu à Paris, et son premier soin avait été de se recommander de l'ambassadeur anglais, dont il avait surpris la bonne foi et capté la confiance à l'aide de faux papiers.

Au bout de huit jours, sir Williams était au mieux dans les bureaux de l'ambassade, et il s'était lié avec deux jeunes secrétaires dont il comptait bien se servir à la première occasion. Or, cette occasion se présentait : sir Williams avait un duel, – un duel avec Bastien, – et il lui fallait d'honorables témoins.

Il sauta lestement à terre dans la cour de l'hôtel et se dirigea la tête haute vers les bureaux, à l'entrée desquels il fit passer sa carte aux deux gentlemen.

Sir Arthur G... et sir Ralph O... étaient deux jeunes gens à peu près de l'âge du baronnet.

Sir Williams possédait un très grand charme de séduction, et ce charme s'exerçait sur les hommes aussi bien que sur les femmes ; il avait plu énormément aux deux jeunes gens, et ils l'accueillirent avec une cordialité sans égale.

– Mes amis, dit sir Williams, je viens vous demander un service, un service réel.

– Parlez, dirent-ils tous deux.

– J'ai une affaire d'honneur.

– Vous cherchez des témoins ?

– Oui, et j'ai songé à vous.

– Nous sommes prêts, dit sir Ralph.

– De quoi s'agit-il ? demanda sir Arthur.

Le baronnet leur raconta de point en point son entrevue avec Bastien, et manifesta toute son

indignation d'avoir pu être un moment pris pour un drôle de la taille du vicomte Andréa.

Les deux secrétaires d'ambassade étaient jeunes, et par conséquent ils manquaient de sagesse et d'indulgence, ces deux qualités si nécessaires à ceux qui ont un rôle de témoin à jouer ; de plus ils étaient Anglais, c'est-à-dire fort chatouilleux sur le point d'honneur et les convenances.

– Il n'y a point à hésiter, dit sir Arthur, et ce monsieur... Bastien doit vous rendre raison.

– Une seule chose me chagrine, objecta sir Ralph, c'est qu'un homme qui se conduit ainsi ne saurait être un parfait gentleman.

– Raison de plus pour le corriger, répondit sir Williams.

L'argument était sans réplique.

Les deux gentlemen demandèrent une voiture de l'ambassade et prirent leurs paletots.

– Je vous attends chez moi, dit le baronnet ; mais, je vous en prie, soyez inflexibles et posez bien mes conditions : demain au bois de

Boulogne, à sept heures du matin, l'épée. Je ne veux pas tuer ce monsieur ; je lui percerai un bras ou lui ferai une boutonnière à la poitrine.

Sir Williams remonta dans son tilbury en se disant :

– Je joue gros jeu en me trouvant demain en présence d'Armand, mais cette audace me sauvera. À moi les douze millions... et Jeanne ! Un homme comme moi doit avoir une maîtresse de bonne race.

Cependant sir Arthur et sir Ralph couraient au galop de deux chevaux anglais vers la rue Culture-Sainte-Catherine, et tandis que le baronnet rentrait chez lui, ils arrivaient à l'hôtel de Kergaz. Bastien n'était pas à l'hôtel ; il se trouvait rue Meslay, auprès de Jeanne ; mais Armand, qui s'attendait depuis deux jours à la visite des deux témoins de sir Williams, avait prévenu son suisse, et lorsque les deux secrétaires d'ambassade se présentèrent et prononcèrent le nom de Bastien, ils furent introduits dans un salon au rez-de-chaussée, où le comte les reçut avec une froide courtoisie.

– Monsieur... Bastien ? demanda sir Arthur avec une nuance de dédain dans la voix pour ce nom roturier.

– Messieurs, répondit Armand, je ne suis pas celui que vous désirez voir, mais bien le comte Armand de Kergaz.

Les deux gentlemen s'inclinèrent.

– En ce cas, monsieur le comte, dit sir Ralph en s'inclinant, veuillez nous pardonner notre méprise, et nous indiquer...

– Ceci est inutile, messieurs. M. Bastien est un ami de mon père, feu le colonel de Kergaz, il est le mien, il habite sous mon toit, et je le remplace en toutes choses.

– Cependant, monsieur le comte, permettez-nous d'insister...

– Bastien est sorti ; il ne rentrera que ce soir fort tard.

– Alors nous reviendrons.

– Inutile encore, messieurs. Bastien m'a muni de ses pleins pouvoirs.

– Vous connaissez donc, monsieur, quel motif nous amène ?

– Je m'en doute... Vous venez de la part de sir Williams ?

– Précisément, monsieur.

Le comte indiqua un siège aux deux jeunes gens et reprit :

– Bastien a été abusé par une ressemblance étrange ; dominé par une conviction profonde, il s'est présenté chez sir Williams.

– Il l'a grossièrement violenté, dit sir Ralph.

– Outragé... insista sir Arthur.

– Mais, interrompit froidement le comte, il lui a sur-le-champ, en reconnaissant sa méprise, adressé de franches et loyales excuses.

– Que sir Williams n'accepte point, monsieur.

– Cependant, messieurs, poursuivit le comte de Kergaz, pensez-vous que nous ne puissions trouver un biais, un arrangement convenable pour empêcher une rencontre entre un jeune homme et un vieillard ?...

Un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres de sir Arthur. Ce sourire froissa Armand, qui désirait ardemment empêcher ce duel, et le rappela à des sentiments plus fiers.

– Monsieur Bastien, dit-il, est brave comme une lame d'épée. S'il était là il se lèverait et vous demanderait simplement votre heure et vos armes, messieurs. Mais moi, son témoin, je crois pouvoir...

– Monsieur le comte, interrompit sir Arthur d'un ton impertinent, nous ne sommes venus ici que pour vous dicter nos conditions.

Armand réprima un mouvement de fierté blessée, et répondit :

– Je le vois, messieurs, vous êtes entêtés. Dites vos conditions : je les écoute.

– Le baronnet sir Williams, notre ami, désirerait rencontrer M. Bastien demain.

– Très bien ! En quel lieu ?

– Au bois de Boulogne, non loin du pavillon d'Armenonville.

– Nous y serons, monsieur.



Sir Ralph et sir Arthur s'inclinèrent.

– À quelle heure ? demanda Armand.

– À sept heures, monsieur.

– Très bien... Quelles sont vos armes ?

– L'épée, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

– Aucun. C'est l'arme des soldats et des gentilshommes.

Les deux gentlemen se levèrent et prirent congé du comte, qui les reconduisit cérémonieusement jusqu'à la porte de son hôtel.

Sir Ralph et sir Arthur couraient rue Beaujon, où le baronnet les attendait.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Tout est accepté.

– Pour demain ?

– Pour demain, sept heures.

– Tout est pour le mieux.

Et sir Williams, avec le plus grand calme, offrit des cigares aux deux gentlemen, causa

négligemment de toutes sortes de choses, et finit par laisser entendre qu'il était accablé de courses pour le reste de la journée et qu'il désirait mettre un peu d'ordre dans ses affaires, ainsi qu'il convient à un homme qui va jouer sa vie le lendemain.

Sir Ralph et sir Arthur se levèrent, après avoir pris rendez-vous pour six heures le lendemain.

On devait partir de chez Williams dans son américaine, dans le coffre de laquelle on placerait les épées, et de là se rendre au bois de Boulogne.

À peine les deux témoins de sir Williams étaient-ils partis, qu'un nouveau personnage entra dans l'hôtel, traversa cour, vestibule, sans rien demander à personne, et monta jusqu'au cabinet de travail du baronnet.

C'était Colar.

Sir Williams avait reçu le Beaupréau et les jeunes Anglais avec courtoisie, mais sans empressement, et il ne s'était point départi avec eux de ce flegme tout britannique qu'il affectait si bien ; mais à la vue de Colar, il redevint Français

des pieds à la tête, et laissa échapper une exclamation de joie.

– L'affaire marche, dit Colar, tout va bien.

– Comment cela ?

– Le vieux ne couchera point rue Meslay.

– En es-tu sûr ?

– Très sûr. Le comte est venu le chercher.

– Qu'en sais-tu ? et comment le sais-tu ?

Avec la familiarité des subalternes se sentant nécessaires, Colar s'assit sur un divan, jeta dans le feu le bout de son cigare et regarda le baronnet.

– Mon capitaine, dit-il, j'ai écouté aux portes, comme c'était convenu, ou plutôt, pour parler franc, j'ai écouté à travers les planchers.

– Plaît-il ? demanda sir Williams.

– Comme c'était convenu du reste, j'ai pris mes renseignements dès hier soir. J'ai appris que l'étage au-dessus de celui où loge la petite était habité par une ouvrière qui va en journée, mais qui, à l'occasion, fait une partie fine. Je l'ai attendue au sortir de son magasin, et je lui ai

conté un tas de bêtises qui lui ont tourné la tête.

– Et puis ? fit sir Williams pressé de savoir.

– Si bien, poursuivit Colar, qu'elle m'a emmené chez elle, que j'y suis resté ; que ce matin nous avons fait une noce à tout casser en mangeant du pâté de foie gras et en buvant du bordeaux, et que, tandis que la petite allait et venait par sa chambre, je me suis aperçu qu'on entendait tout ce qui se faisait et se disait à l'étage inférieur. Alors, j'ai grisé mes amours, si bien grisé même qu'elle s'est endormie, et que j'ai pu me coucher à plat ventre et écouter tout à mon aise.

– Et qu'as-tu entendu ?

– Des choses insignifiantes chez la petite ; puis, vers deux heures, la voix du comte chez le vieux Bastien.

– Et que disait le comte ?

– Il venait d'arriver sans doute, et il disait : « Mon vieil ami, tu as la tête verte comme un jeune homme, et maintenant que le vin est tiré, il faut le boire. Tu te bats demain.

« – Très bien, a répondu Bastien. Quelle heure et quelle arme ?

« – À sept heures, l'épée. » Or, a ajouté le comte : « Il faut revenir à l'hôtel et y coucher ce soir, c'est le plus simple. »

– Oh ! oh ! interrompit sir Williams, nous aurons le champ libre : en ce cas, Jeanne est à nous !

Deux jours s'étaient écoulés depuis que mademoiselle de Balder, reconduisant Bastien jusqu'à sa porte, avait entrevu Armand de Kergaz.

La jeune fille était rentrée chez elle toute pensive et le cœur palpitant.

C'était donc lui.

Lui dont avait parlé le vieux soldat avec enthousiasme, lui que déjà elle aimait et qu'elle avait deviné.

Et comme le premier amour d'une femme se développe avec une merveilleuse rapidité, Jeanne, toute frissonnante d'émotion, était allée s'enfermer dans son petit salon, et s'était prise à

écouter la voix d'Armand qui lui arrivait affaiblie, mais distincte, à travers cette porte condamnée, et voici ce qu'elle entendit :

– Mon vieux Bastien, disait le comte à mi-voix, dis-moi donc quelle est cette jeune fille chez qui tu étais tout à l'heure ?

– Une orpheline, monsieur le comte, répondit Bastien. C'est la fille de feu le colonel de Balder.

– Je l'ai entrevue un soir, il y a deux jours, reprit Armand ; c'est elle à qui j'ai donné le bras le soir où j'ai tiré un ouvrier d'un mauvais pas, à Belleville.

– Elle ? fit Bastien qui jouait la surprise.

– Oui, elle, répondit Armand ; elle qui m'a paru vertueuse et belle, à moi qui, depuis si longtemps, rêvais...

Armand s'arrêta, et Jeanne sentit son cœur battre violemment.

Elle entendit alors le comte parler bas à Bastien, si bas qu'elle ne put saisir le sens de ses paroles ; mais aux pulsations précipitées de son cœur elle devina qu'il parlait d'elle, et elle pensa

qu'Armand l'aimait déjà peut-être.

Alors, obéissant à cette innocente curiosité des jeunes filles, elle se glissa sur la pointe du pied jusqu'à ce trou de serrure par où, le matin, elle avait entrevu Bastien, et elle put voir Armand assis, tenant sa belle tête grave et un peu triste dans ses mains, l'œil empli d'une mélancolie charmante, dans l'attitude d'un homme qui fait, tout éveillé, un rêve d'amour. Et Jeanne, une fois encore, se prit à songer que c'était là peut-être ce protecteur mystérieux que lui destinait la Providence, cet époux du ciel réservé à l'orpheline, ce bras robuste et loyal sur lequel le sien devait s'appuyer un jour.

– Bastien, dit tout à coup le comte en élevant un peu la voix, je crois que je l'aime.

Jeanne chancela, et, toute pâle, appuya la main sur son cœur.

Son cœur battait à briser sa poitrine.

– Mon Dieu ! reprit le comte, qui sait si ce n'est point là l'être que j'ai rêvé pour lui faire partager ma vie ?...

Jeanne, frémissante, entendit alors M. de Kergaz dérouler à son confident tout un vaste plan de bonheur conjugal, le programme charmant de cette vie à deux qui ne finira que par la mort de l'un de ceux que l'amour a réunis... existence toute de joies calmes et pures : l'hiver, au fond de ce vaste hôtel si triste, si désert aujourd'hui, si empli et si gai le jour où une femme en franchirait le seuil, des fleurs d'oranger au front ; l'été, en quelque vieux manoir perdu sous les coulées ombreuses de cette noble Bretagne où l'on aime si bien... Vie d'extases sublimes et de félicités sans nombre que celle-là, et qui s'écoulerait comme un rêve pour cet homme à genoux devant la femme aimée, pour cette femme à qui le bonheur et la fortune allaient peut-être arriver par la porte du hasard, cette suprême sagesse de Dieu !...

Armand passa environ une heure chez Bastien, puis Jeanne l'entendit sortir disant au vieillard :

– À ce soir.

Et son cœur battit, à la pensée que le soir, peut-être, elle le verrait encore.



Lorsque Armand fut parti, le vieux Bastien vint sonner de nouveau à la porte de Jeanne.

– Mademoiselle, lui dit-il, vous avez aperçu le jeune homme qui est venu chez moi tout à l’heure ?

– Je l’ai entrevu, dit Jeanne en rougissant.

– Ne l’avez-vous pas reconnu ? demanda Bastien avec ce sourire bienveillant et fin des vieillards interrogeant les jeunes gens.

– Oui, répondit Jeanne, je me suis souvenue l’avoir vu, il y a deux jours, à Belleville. Il était vêtu en ouvrier, il m’a donné le bras.

– C’était le comte Armand de Kergaz, dit Bastien.

Jeanne rougit de nouveau.

– Il m’a chargé, poursuivit Bastien, de vous demander la permission de se présenter chez vous avec moi, dans la soirée.

La jeune fille était si émue qu’elle ne put répondre, mais sa tête s’inclina en signe d’acquiescement.

Le soir, en effet, vers neuf heures, Armand franchit le seuil de Jeanne, en compagnie du vieux Bastien.

Ce fut charmant à voir que ce premier tête-à-tête de ces deux jeunes gens qui s'aimaient déjà et ne se l'étaient point avoué.

Armand était musicien : Jeanne avait fait un peu de peinture : les arts sont un trait d'union pour les âmes élevées et les intelligences d'élite. Ils causèrent musique, peinture, sculpture ; ils oublièrent le temps qui passait, et le vieux Bastien qui, à l'écart, souriait à cet amour naissant.

Et lorsque Armand se retira, il avait obtenu la permission de revenir le lendemain ; et le cœur de Jeanne éclatait. La bonne Gertrude, elle aussi, avait deviné que sa jeune maîtresse allait bientôt perdre cette vie calme en son isolement qu'elle menait depuis son enfance, pour entrer dans cette phase d'émotions, de joies, de douleurs souvent, qui a nom le premier amour.

Mais, d'un coup d'œil, la vieille servante avait jugé et apprécié Armand, et elle s'était dit les

larmes aux yeux :

– Ma pauvre chère enfant aurait-elle donc trouvé un mari ?

Et Gertrude avait fait pour Jeanne ce rêve de chien fidèle que Bastien faisait pour Armand.

La servante et le vieux soldat se rencontrèrent sur le carré le lendemain matin. Jeanne dormait encore, ou plutôt elle avait fini par s'assoupir à la fin d'une nuit sans sommeil.

Bastien salua Gertrude avec déférence, et, sur la pointe du pied, il entra avec elle dans l'appartement et la suivit dans le petit salon où était son piano.

– Ma bonne Gertrude, lui dit-il en clignant confidentiellement de l'œil, je voudrais causer un peu avec vous.

Gertrude lui fit la révérence à la mode de son pays ; ce qui était la façon la plus respectueuse de saluer.

– C'est bien de l'honneur pour une pauvre servante comme moi, dit-elle en avançant un fauteuil à Bastien. Je vous écoute, capitaine.

On s'en souvient, l'ancien hussard avait loué rue Meslay sous le nom du capitaine Bastien.

– Ma chère Gertrude, dit-il en s'asseyant, vous aimez beaucoup votre jeune maîtresse, n'est-ce pas ?

– Si je l'aime, Seigneur Dieu ! répondit Gertrude. Mais je l'ai vue naître, monsieur, je l'ai portée dans mes bras, et, sauf votre respect, je la regarde censément comme mon enfant.

– Vous voudriez la voir heureuse, n'est-ce pas ?

– Ah ! murmura la servante avec un accent parti du cœur, je donnerais ma part de paradis pour cela ! Quand on pense, mon bon monsieur, que cette chère enfant du bon Dieu, qui semble faite pour habiter un palais et rouler voiture comme une jeune fille de bonne maison qu'elle est, s'est mise à travailler depuis deux jours, ni plus ni moins qu'une mercenaire, une pauvre servante comme moi... C'est à fendre le cœur !

– Bonne Gertrude, murmura Bastien ému.

– Est-ce Dieu possible, monsieur, continua la

servante avec véhémence, que la fille d'un colonel, une demoiselle noble et belle comme les amours, en soit tout à l'heure réduite à travailler pour vivre !...

Et Gertrude essuya une larme.

Bastien prit la grosse main de la servante dans les siennes, la pressa affectueusement, et lui dit :

– Qui sait ! peut-être que mademoiselle Jeanne s'éveillera riche, heureuse, aimée, un matin ?

– Oh ! murmura Gertrude dont la voix tremblait d'émotion, Dieu serait juste et bon s'il faisait cela...

– Il le fera peut-être, répondit Bastien.

Et il ajouta d'un air mystérieux :

– Vous avez vu le jeune homme qui est venu hier soir ?...

– Oui, dit Gertrude, un beau garçon, distingué autant qu'un prince.

– C'est le comte Armand de Kergaz.

– Ah ! dit la servante avec joie.

– Il a six cent mille livres de rente, poursuivit

l'ancien hussard.

Gertrude soupira.

– C'est trop, dit-elle, beaucoup trop.

– Pourquoi cela, Gertrude ?

– Parce que lorsqu'on est si riche, on n'aime pas une pauvre demoiselle comme mademoiselle Jeanne.

– Vous vous trompez, Gertrude, il l'aime déjà !

Un cri de joie étouffé vint mourir sur les lèvres de la vieille servante.

– Oui, murmura Bastien, il l'aime... il l'aime éperdument.

Mais Gertrude était devenue toute rouge, et une sorte de terreur se manifestait sur son visage.

– Monsieur, dit-elle, monsieur le capitaine... Si vous me trompiez, cependant ?

– Moi, vous tromper, Gertrude ?

– Je m'entends, dit-elle... Si le comte aimait mademoiselle... comme on aime, quand on est riche, une jeune fille... qui est pauvre...

– Gertrude ! s’écria Bastien qui comprit la subite défiance de la servante.

– Ah ! c’est que, voyez-vous, s’écria-t-elle, je suis sa mère à présent, moi, je dois veiller sur elle comme sur un trésor... Je mourrais plutôt... il faudrait me mettre en pièces avant qu’un homme arrivât jusqu’à elle... si cet homme n’était pas son mari...

– Rassurez-vous, Gertrude. M. le comte de Kergaz est un gentilhomme, il ne séduit pas les jeunes filles... Il aime votre jeune maîtresse... et il veut l’épouser.

– Ah ! dit Gertrude avec joie, à la bonne heure ! Nous pouvons parler maintenant.

– Eh bien ! reprit Bastien, il faut nous entendre, nous, Gertrude. J’aime M. de Kergaz autant que vous aimez mademoiselle Jeanne, je le regarde comme mon enfant et je veux qu’il soit heureux.

– Que dois-je faire, monsieur ?

– Il faut m’aider, faire comprendre à mademoiselle Jeanne qu’elle ne vous aura pas

toujours ; qu'un jour viendra où il lui faudra un protecteur, un mari, et vous parlerez de M. de Kergaz.

– Soyez tranquille, monsieur, répondit Gertrude avec une joie d'enfant.

Et Gertrude, en effet, s'acquitta de sa mission avec cette diplomatie du cœur qui rend intelligentes et fortes les natures les plus incultes. Et Jeanne, que son secret étouffait, se laissa aller à des confidences : elle avoua qu'elle aimait Armand, et la bonne Gertrude se prit à fondre en larmes, tant elle se sentait heureuse à la pensée que sa jeune maîtresse allait quitter bientôt cet affreux taudis où elle était, pour habiter un bel hôtel, avoir des chevaux, des gens, un train de maison.

L'imagination de la pauvre servante lui déroulait l'avenir sous les plus riantes couleurs.



## XXVII

Cependant Jeanne ne vit pas Armand de la journée.

Armand se devait à sa mission : il lui fallait retrouver les héritiers du baron Kermor de Kermarouet, et il employa sa journée à rechercher les noms des employés des différents ministères qui avaient pu se marier à l'époque indiquée par la note qu'on lui avait transmise. Mais, le soir, il revint et se présenta chez Jeanne vers neuf heures.

L'intimité va grand train entre deux cœurs qui s'aiment. Ce soir-là, Armand risqua un aveu, et Jeanne rougit bien fort...

Et le temps passa si vite, que minuit sonnait au moment où Armand se levait pour se retirer.

Quand il fut parti, Jeanne se jeta dans les bras de Gertrude, et murmura :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis

heureuse !...

La nuit s'écoula pour elle en rêves de bonheur ardent ; elle entrevit une toute longue existence passée auprès de celui qui, déjà, était le bien-aimé de son âme, sa main dans la sienne, ses yeux attachés sur les siens, leurs deux cœurs n'ayant plus qu'une seule et même pulsation.

Elle s'éveilla souriant à son bonheur futur, et elle compta les heures durant la journée, qui lui parut horriblement longue.

Mais, vers quatre heures, un pas qui retentit dans l'escalier la fit tressaillir, et son cœur se prit à battre, car elle entendit la voix d'Armand chez Bastien.

C'était le jour où M. de Kergaz avait reçu les témoins de sir Williams, et il venait chercher Bastien pour l'emmener rue Culture-Sainte-Catherine, où celui-ci devait coucher ce soir-là, afin d'être prêt à partir le lendemain.

Armand aimait Bastien avec la tendresse d'un fils, et la pensée qu'il allait jouer sa vie le lendemain avait répandu sur son visage une teinte

de mélancolie profonde. Sa voix était triste, et Jeanne eut le pressentiment d'un malheur...

Cependant, le comte avait parlé si bas à Bastien, que la jeune fille ne put rien saisir de leur conversation pendant un moment.

Armand n'éleva la voix que lorsqu'il eut raconté à Bastien son entrevue avec les témoins de sir Williams.

Mais voici ce que Jeanne entendit :

– Mon bon Bastien, disait Armand, tu vois bien comme moi qu'elle m'aime, et je sais, moi, que je l'aime ardemment. Pourquoi hésiterais-je ?

Et comme Jeanne frémissait et sentait ses genoux se dérober sous elle, Armand poursuivait :

– Nous n'irons pas ce soir : puisque cette mauvaise affaire de demain nous forcera à nous coucher de bonne heure...

Jeanne eut un frisson par tout le corps. De quelle mauvaise affaire parlait-il donc ?

– Mais demain, poursuivit Armand, au retour, tu te présenteras chez elle et tu lui feras

officiellement la demande de sa main.

Jeanne, éperdue, se laissa tomber sur un siège, et elle crut que son cœur s'en allait avec Armand, qu'elle entendit sortir et descendre l'escalier en compagnie de Bastien.

Pendant une heure, la jeune fille demeura repliée sur elle-même et absorbée en son rêve.

Un coup de sonnette l'arracha à sa méditation, et elle vit entrer Gertrude tenant une lettre à la main.

– Un homme que je ne connais pas, dit-elle, vient d'apporter cette lettre, et il s'est retiré sur-le-champ.

Jeanne, étonnée, prit la lettre, cachetée avec des armoiries, l'ouvrit et lut :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, d'oser vous écrire... »

Mademoiselle de Balder crut que cette lettre venait d'Armand, et elle courut à la signature, mais la lettre n'était point signée.

Elle poursuivit :

« Je vous aime, mademoiselle, et la première fois que je vous vis, je sentis que ma vie était désormais liée à la vôtre et que de vous dépendait le bonheur de mon avenir. »

Jeanne appuya sa main sur son cœur :

– C’est lui... c’est lui... murmura-t-elle.

« Savez-vous, continuait le correspondant anonyme, que si jamais homme a éprouvé un frisson de joie et d’orgueil en songeant qu’il était riche, cet homme c’est moi. Je rêve pour vous un joli petit hôtel entre cour et jardin, dans un quartier neuf, un palais de fée dont vous seriez la reine et où je passerais ma vie à vos genoux.

« Jeanne, ma bien-aimée, la demeure que je vous destine et où nous cacherons notre amour est entourée de grands arbres qui abritent des regards importuns ; il y a pour vous une jolie chambre à coucher bleu et blanc avec des tentures gris-perle : un nid de colombe, cher ange du ciel... »

Jeanne s’interrompt ; elle trouvait que M. de Kergaz, – car quel autre aurait osé écrire

ainsi, – s’arrêtait à de bien futiles détails.

« Jeanne ma bien-aimée, lut-elle encore, j’ose vous écrire aujourd’hui et vous avouer mon amour parce que demain je vais courir un grand danger. Je me bats à sept heures du matin... »

La lettre échappa aux mains de Jeanne, elle poussa un cri et tomba évanouie sur le parquet.

\*

Lorsqu’elle revint à elle, la nuit était venue ; elle se trouvait couchée sur son lit et Gertrude lui prodiguait ses soins.

Auprès de Gertrude, Jeanne aperçut un visage inconnu ; c’était une femme, jeune encore, mais dont les traits fatigués décelaient une longue lutte avec la misère et les plaisir factices dans lesquels l’ouvrière parisienne essaye d’oublier le labeur et les angoisses du lendemain.

C’était cette jeune femme qui demeurait à l’étage supérieur et chez laquelle Colar était entré la veille.

L'ouvrière avait entendu le cri poussé par Jeanne, puis la chute du corps sur le parquet, puis les lamentations de Gertrude ; et, poussée par Colar, elle était descendue et avait offert ses services que la servante avait acceptés.

La jeune fille, en revenant à elle, jeta autour d'elle un regard plein d'étonnement ; puis elle se souvint de cette lettre fatale qu'elle croyait être d'Armand, et où celui qui écrivait disait : « Je me bats demain matin. »

Et Jeanne, maîtresse d'elle-même et retrouvant ses forces, voulut se lever, courir rue Culture-Sainte-Catherine et empêcher à tout prix ce combat dont elle ignorait les motifs.

Mais alors une ombre se dressa devant elle, une ombre pâle et triste qui semblait lui dire : « Les femmes ne doivent point empêcher l'homme qu'elles aiment de venger son honneur outragé. »

Cette ombre, c'était celle de son père, de feu le colonel de Balder, le loyal soldat mort devant l'ennemi, le gentilhomme qui avait eu pour linceul le drapeau lacéré de son régiment.

Et la jeune fille se souvint qu'autrefois – il y avait bien longtemps, et elle était alors toute petite – son père était rentré, un soir, triste et pensif, comme le sont les vrais braves à la veille d'un duel : tristes parce qu'ils savent que c'est toujours une navrante chose aux yeux de Dieu de jouer sa vie contre une autre vie ; pensifs, parce que, si détaché qu'on soit des affaires de ce monde, on y laissera toujours des êtres qu'on aime ou qui vous aiment, et que ceux que le trépas sépare ne se réunissent plus.

Or, le père de Jeanne avait passé une heure à écrire quelques lettres, à mettre un ordre rigoureux dans ses affaires, il avait achevé la soirée entre sa femme qui baissait le front et contenait ses larmes, et son enfant qui ne comprenait point encore, et qui, cependant, était triste à la vue de cette tristesse.

Après quoi le soldat s'était couché et s'était endormi, calme comme les preux d'autrefois. Mais la mère de Jeanne, elle, ne s'était point mise au lit, elle avait pris sa fille par la main et lui avait dit, en la conduisant devant un crucifix :



« – Mets-toi à genoux, mon enfant, et prions pour ton père. »

La mère et l'enfant avaient prié toute la nuit ; puis, au matin, alors qu'à peine glissaient à l'horizon les premières clartés de l'aube, sa mère s'était levée, elle s'était approchée lentement du lit où dormait le colonel, et elle l'avait éveillé en lui disant d'une voix où couvaient des sanglots, mais calme et ferme cependant :

« – Il est temps. – Allez, mon ami. »

Le père s'était habillé, et il était parti, posant une caresse sur le front de la petite fille qui pleurait, et serrant dans ses bras sa femme, forte comme celle de l'Écriture, qui l'éveillait à l'heure du combat.

Alors la mère et la petite fille s'étaient remises à genoux, et elles avaient encore prié. Une heure s'était écoulée, puis le soldat avait reparu, arrachant un cri de joie à sa femme et à son enfant.

Mais il les avait pressées toutes deux sur son cœur, silencieusement, sans se réjouir, laissant

rouler sur sa joue une larme longtemps contenue, et il s'était agenouillé à son tour devant le crucifix, en leur disant :

« – Prions ensemble pour le trépassé, prions pour celui qui, comme moi, était époux et père et que pleurent à cette heure une femme et un enfant. » Le colonel avait eu le malheur de tuer son adversaire.

Ce lointain souvenir s'empara de la pensée de Jeanne et la retint. Elle se dit qu'un homme aussi noble, aussi calme que M. de Kergaz, ne pouvait sérieusement aller jouer sa vie que forcé par des circonstances de la dernière gravité.

Et, comme sa mère s'était agenouillée autrefois, elle s'agenouilla et pria. La bonne Gertrude eut toutes les peines du monde à la contraindre de prendre quelques aliments, tant la douleur de la jeune fille était profonde. Cependant Jeanne consentit à tremper ses lèvres dans un bouillon, et la servante l'imita.

Mais dix minutes à peine après ce léger repas, Jeanne fut prise subitement d'une somnolence invincible ; en vain se cramponna-t-elle à cette

pensée que, le lendemain, Armand aurait l'épée au poing ; en vain voulut-elle prier, sa tête retomba lourdement sur sa poitrine, son corps s'affaissa sur le parquet, et Gertrude, cette fois, n'accourut point pour la relever.

Gertrude elle-même s'était endormie sur une chaise, à deux pas de sa jeune maîtresse.

Une heure plus tard, un homme ouvrait, à l'aide d'une fausse clef, la porte de mademoiselle de Balder, et entra d'un pas hardi dans la pièce où Jeanne dormait d'un léthargique sommeil.

Cet homme c'était Colar, qui murmurait en souriant :

– Décidément la petite, – il parlait de l'ouvrière qui avait donné ses soins hypocrites à Jeanne, – décidément la petite a bien rempli sa mission, et le narcotique était dans le potage. Le canon du Palais-Royal ne réveillerait pas maintenant la future maîtresse du capitaine sir Williams.

## XXVIII

### *La maison des champs*

Jeanne s'était endormie en priant.

Lorsqu'elle s'éveilla, un rayon de soleil levant glissait sur sa chevelure en désordre, et elle jeta autour d'elle un regard étonné.

La jeune fille n'était plus auprès de son prie-Dieu dans le petit salon de la rue Meslay, où elle s'était endormie, vaincue par un sommeil étrange. Elle était couchée toute vêtue sur un canapé, dans une chambre inconnue, par les fenêtres de laquelle on apercevait de grands arbres que l'hiver avait dépouillés.

Au milieu de cette chambre et vis-à-vis des croisées, adossé au mur par le fronton, Jeanne remarqua d'abord un grand lit de palissandre, à colonnes torses, supportant un baldaquin de velours gris-perle à bordures d'un bleu tendre. Ce

lit était non foulé, et par conséquent il était impossible d'admettre que la jeune fille y eût sommeillé, ne fût-ce que quelques minutes.

Rien de plus charmant, de plus coquet et de meilleur goût à la fois que cette chambre à coucher où un architecte mystérieux semblait avoir réuni tout ce qu'il y a de luxueux et d'élégant dans les magasins à la mode de Paris : garniture de cheminée rocaille, tableau de maîtres, meubles de Boule et bahuts en bois de rose, glaces de Venise à biseaux dans leurs cadres à incrustations merveilleusement sculptées, placées en trumeaux entre les croisées.

Jeanne crut faire un rêve en embrassant d'un coup d'œil cette jolie retraite, ou plutôt le continuer, car, la veille, elle avait lu dans cette lettre mystérieuse qu'elle attribuait à Armand la description d'une chambre à coucher semblable.

Il se passa alors pour elle un phénomène assez bizarre : son esprit retrouva toute sa lucidité ; sa mémoire, tous ses souvenirs mais avec la conviction qu'elle rêvait, et que c'était là la suite de son rêve : que tandis qu'elle dormait et croyait

se promener dans cette chambre dont Armand lui parlait et qu'il lui destinait, ce dernier était sur le point d'aller se battre, et Jeanne, la sueur au front, murmurait :

– Je voudrais pourtant bien m'éveiller.

Elle se leva, s'approcha d'une croisée et l'ouvrit.

L'air frais du matin, lui fouettant le visage, vint lui prouver qu'elle ne rêvait point.

– Je suis bien éveillée ! se dit-elle avec stupeur.

Et elle jeta un nouveau regard autour d'elle sur chacun de ces objets inconnus, à l'intérieur, puis elle se pencha au dehors. Elle avait sous les yeux, à l'extérieur, un jardin planté de grands arbres, et à l'extrémité de ce parc borné en tous sens par des murs élevés, on apercevait les murailles blanches et les volets verts d'une maisonnette.

La jeune fille sentait bien qu'elle ne dormait plus ; mais son étonnement était si grand qu'elle ne trouvait ni un cri ni un geste et paraissait pétrifiée.

Au-delà des murs du parc, elle entrevoyait une colline nue, aride, sans trace d'habitation.

Dans le jardin, nul être humain.

Autour de la maison où Jeanne se trouvait, aucun bruit.

Où était-elle ? Comment était-elle venue en ce lieu ?

C'était là pour elle un incompréhensible mystère.

– Non, non, murmura-t-elle, tout cela est trop étrange, je continue à rêver !

Mais l'air du matin qui baignait son front brûlant, le soleil qui montait radieux à l'horizon sans nuages, arrachant mille étincelles au givre qui couvrait les branches dépouillées des arbres ; le chant des oiseaux dans les haies, et ce murmure confus qui s'élève dès l'aube des guérets et des bois, venaient démentir cette croyance.

Jeanne ne dormait point.

Une feuille de papier, étendue tout ouverte sur un guéridon au milieu de la chambre, attira son

attention.

Jeanne s'approcha vivement.

C'était une lettre, une lettre tout ouverte.

La jeune fille y jeta les yeux et poussa un cri.

Elle avait reconnu l'écriture. Cette écriture était la même que celle de la lettre reçue la veille et qui lui annonçait – elle le croyait du moins – qu'Armand devait se battre.

Mademoiselle de Balder s'en empara et lut avidement ces quelques lignes :

« Neuf heures du matin.

« Je me suis battu à sept heures, et je suis sain et sauf... »

Jeanne poussa un cri étouffé, un cri de joie suprême et chancela sous le poids de son bonheur.

Que lui importaient, à présent, et le lieu où elle se trouvait, et le mystère qui semblait l'envelopper d'une manière impénétrable.



Il était vivant !

Cependant elle continua :

« Je viens d'entrer dans votre chambre, ma Jeanne bien-aimée, mais vous dormiez et je n'ai point voulu vous éveiller ; j'ai mis un baiser sur votre front, comme un frère embrasserait sa sœur, et je me suis retiré sur la pointe du pied.

« Ange mille fois aimé, je me figure votre réveil, votre étonnement, votre stupeur, en vous retrouvant loin de chez vous, dans un lieu inconnu, sans savoir comment vous y êtes venue, et quel génie tout-puissant a profité de votre sommeil pour vous transporter dans ce petit palais qui fut bâti tout exprès pour vous.

« Mais rassurez-vous, ma Jeanne adorée, ce génie n'a rien de malfaisant, et il n'est fier de sa force et de sa toute-puissance que pour la mettre à vos pieds.

« Ce génie se nomme l'Amour... »

Jeanne tressaillit et jeta autour d'elle un

nouveau regard, mais, cette fois, plein de défiance et de terreur.

Comment, celui qui, la veille, disait à Bastien : « Tu iras lui demander officiellement sa main », avait-il pu agir ainsi ?

Et Jeanne frissonna à la pensée que M. de Kergaz avait peut-être voulu faire d'elle simplement sa maîtresse, et que durant cette nuit...

Elle n'osa compléter sa pensée et continua sa lecture :

« Jeanne, poursuivait le correspondant anonyme, je suis un galant homme et veux rester digne de votre amour, si tant il est vrai que vous deviez m'aimer jamais... »

La jeune fille respira et lut encore :

« Quand vous vous éveillerez, vous vous retrouverez aussi chaste et aussi pure que vous

l'étiez la veille... Et pourtant, pardonnez-le-moi, je vous ai enlevée...

« Oui, ma Jeanne bien-aimée, celui qui vous aime n'a pu supporter plus longtemps la pensée que celle qui était faite pour habiter un palais demeurait dans un bouge affreux d'un quartier populaire ; et alors il a usé de ruse et de violence, corrompant vos voisins, se servant d'un narcotique et, grâce à lui, vous transportant endormie dans une voiture qui a roulé toute la nuit et vous a amenée ici...

« Mais rassurez-vous encore, vous êtes chez vous... et dans peu vous serez ma femme... »

Mademoiselle de Balder appuya sa main sur sa poitrine et tâcha de comprimer les battements de son cœur.

« Jeanne, continua-t-elle à lire, il y a dans la vie des événements bizarres qui l'enveloppent parfois d'impénétrables mystères. Je me suis battu ce matin, et je suis sain et sauf cependant ;

mais je cours, à cette heure encore, un nouveau, un plus grand péril. Vous seule le pouvez conjurer, et voici ce que j'attends de vous... »

L'étonnement de la jeune fille était à son comble ; mais elle poursuivit avidement, à la pensée que d'elle pouvait dépendre le sort de celui qu'elle aimait :

« Mon secret ne m'appartient pas, Jeanne, ma bien-aimée, et je ne puis, par conséquent, vous le confier. Plusieurs jours s'écouleront peut-être avant que vous ne m'ayez vu ; mais ayez confiance en moi, je vous aime.

« Si vous ne cherchez point à savoir où vous êtes, et à quitter par conséquent cette maison ; si vous ne faites aucune question aux domestiques que je mets à votre service, dès aujourd'hui, je ne courrai aucun danger ; mais une indiscretion de vous peut me perdre... songez-y...

« Chaque jour, du reste, vous recevrez une lettre de moi. Ne vous inquiétez point de

Gertrude. Elle est dans la confiance de mon amour, et je l’emmène avec moi. Encore un mystère que je ne puis vous expliquer. Adieu ; je vous aime... »

Cette lettre, pas plus que la première, n’était signée.

*Fin du premier tome*



Cet ouvrage est le 847<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.